



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

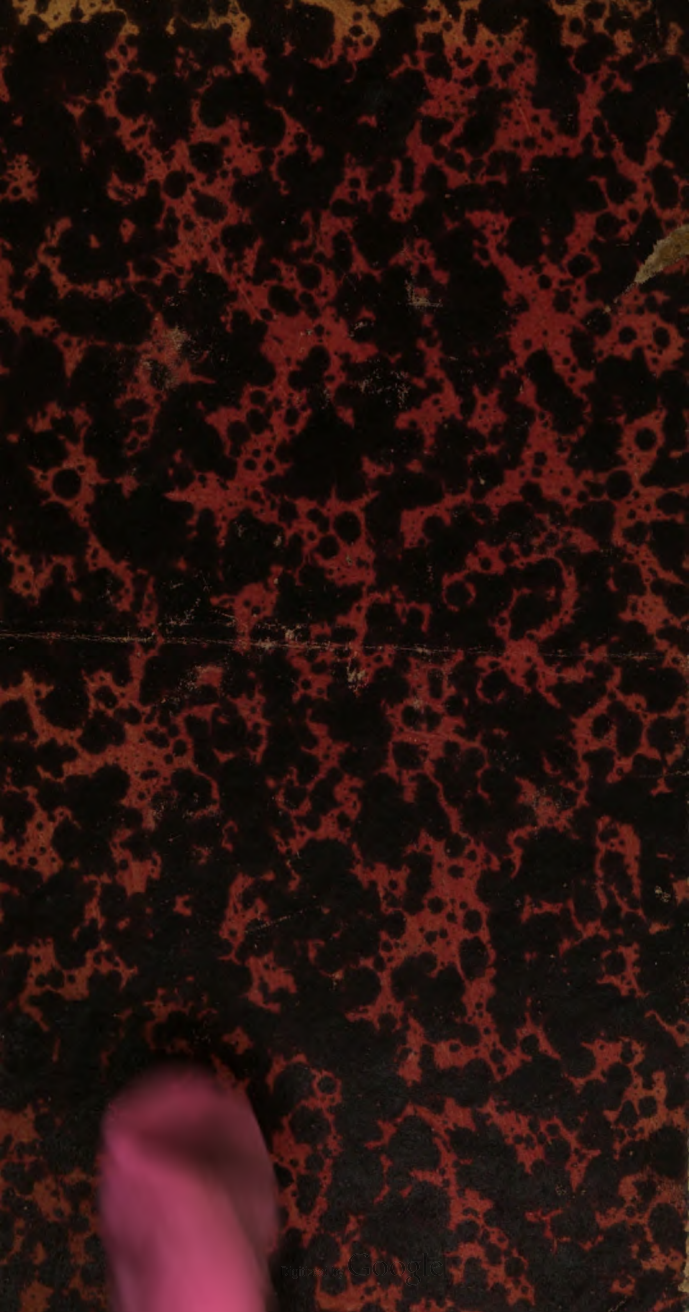
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

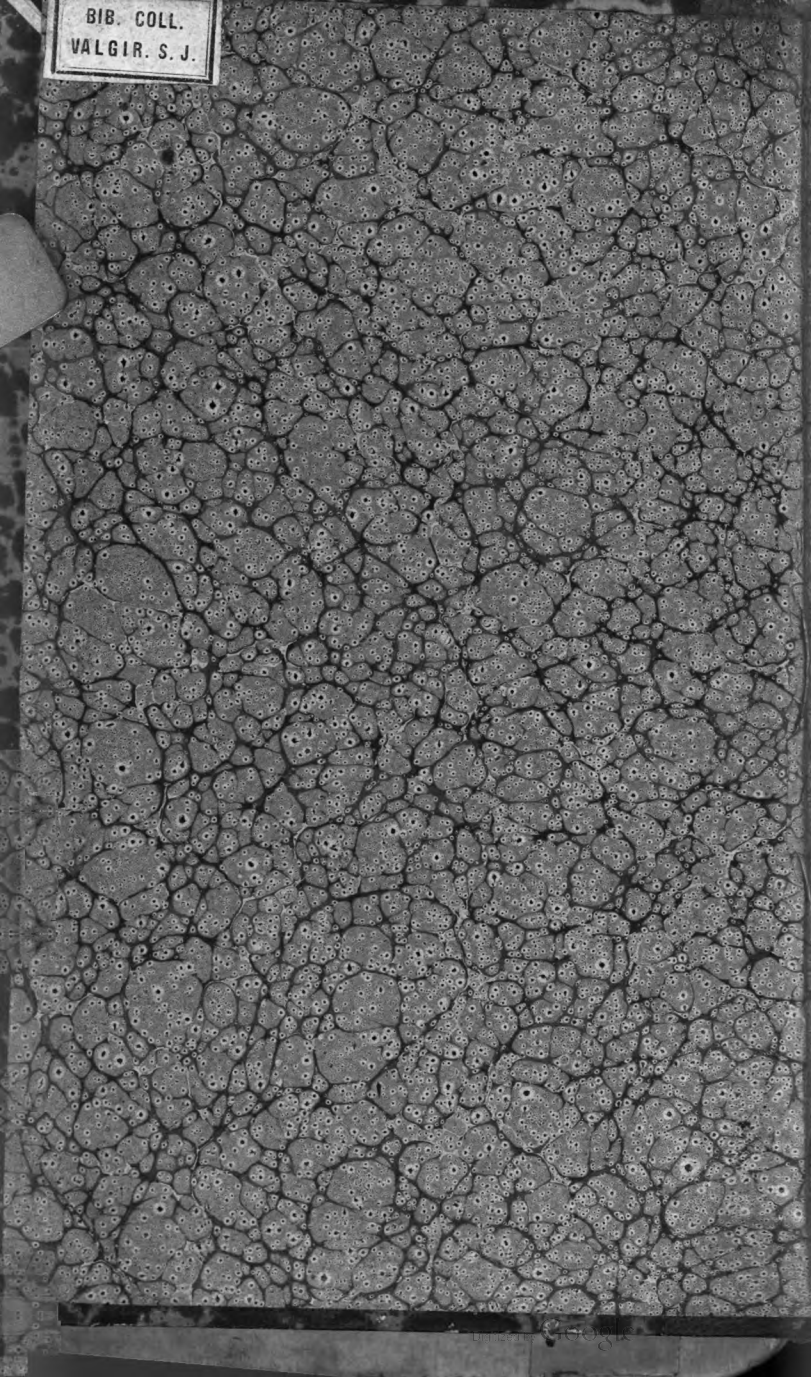
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

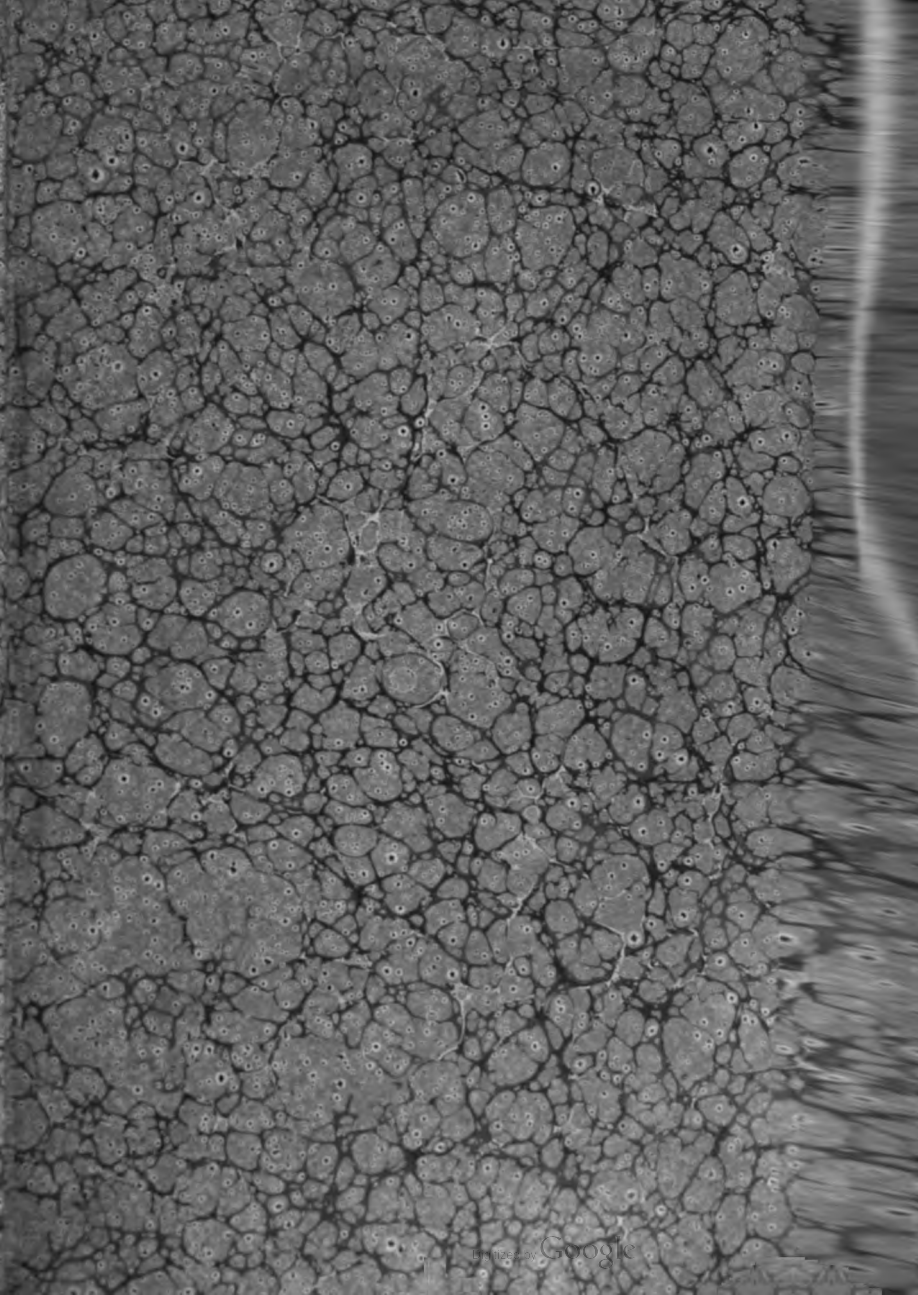
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



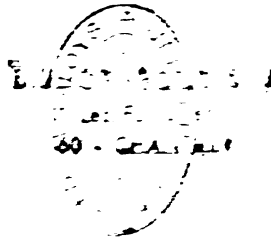
BIB. COLL.
VALGIR. S. J.





A 159/13

CULTE
CATHOLIQUE
DE MARIE,
MÈRE DE JÉSUS.



+

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, rue Jacob, 56.

CULTE

CATHOLIQUE

DE MARIE,

MÈRE DE JÉSUS,

Ouvrage faisant suite aux Figures bibliques de Marie,

PAR M. PAUL SAUCERET,

CURÉ DE DAMPIERRE-DE-L'AUBE, CHANOINE HONORAIRE DE TROYES.

Tu gloria Jerusalem, tu lætitia Israël, tu honorificentia populi nostri... Et ideo cris benedicta in æternum.

Vous êtes la gloire de Jérusalem, vous êtes la joie d'Israël, vous êtes l'honneur de notre race. . . . Aussi, vous serez éternellement bénie. JUDITH, XV, 10, 11.

TOME TROISIÈME.



PARIS,

JACQUES LECOFFRE ET C^{ie}, LIBRAIRES,

RUE DU VIEUX-COLOMBIER, 29.

Ci-devant rue du Pot-de-Fer Saint-Salpice, 8.

BIBLIOTHÈQUE S. J.

1849.

Les Fontaines
40 - CHANTILLY





CULTE

CATHOLIQUE

DE MARIE,

MÈRE DE JÉSUS.

I.

UNIVERSALITÉ DU CULTE DE MARIE.

Ab initio creata sum, et usque ad futurum sæculum non desinam.

J'ai été créée dès le commencement, je ne cesserai d'être dans la suite des âges.

Ecclés., XXIV, 14.

In omni terra steti; et in omni populo et in omni gente primatum habui.

Je me suis assise dans tous les lieux de la terre et parmi tous les peuples; j'ai été chez toutes les nations l'objet d'un culte à part.

Ibid., 9 et 10.

En fait de religion, l'homme aime naturellement et par un sentiment inné ce qui a reçu de l'universalité des temps et de l'universalité des lieux une sorte de sanction, une sorte de consécration. Ce qui est nouveau, ce qui n'est que local, lui répugne; et, à moins que l'erreur et la passion ne viennent fausser son jugement et en corrompre la droiture, il pense et il agit d'après cette parole d'un grand écrivain catholique : *Quod semper, quod ubi-*

que, quod ab omnibus (1). Ce qui a toujours été, ce qui a été partout, ce qui a été tenu pour vrai et pour bon par tous, voilà ce qu'il veut dans sa foi et dans le culte qu'il rend à la Divinité.

Et cela est tout naturel ; car la vraie religion a dû commencer aussitôt que l'homme fut créé, puisqu'elle n'est que l'expression juste et fidèle des rapports essentiels qui existent nécessairement entre l'homme et son Créateur, et l'ensemble des devoirs qui résultent pour l'homme de ces différents rapports.

Aussi le christianisme, seule religion véritable, est-il, du moins pour le fond, pour les dogmes et pour la morale, ancien comme le monde. Il commença au moment même où Dieu promit à Adam et à Ève, sa femme, devenus prévaricateurs, qu'ils auraient un Sauveur ; car, dès cet instant-là même, Adam et Ève tournèrent vers lui toutes leurs espérances, et ce Médiateur devint soudain l'objet de leurs vœux, de leurs hommages et de leur reconnaissance.

Le culte de Marie naquit aux mêmes lieux et à la même heure ; car la même parole qui annonça au genre humain un Rédempteur futur annonça aussi la part que la femme devait avoir à cette rédemption, et la victoire libératrice que la mère du Messie devait elle-même remporter sur le prince des démons, *ipsa conteret caput tuum* (2).

Aussi, dès que nos premiers parents eurent entendu le Seigneur, courroucé contre Satan, lui dire en s'adressant au serpent, son agent, « Je mettrai une haine irréconciliable entre toi et la femme, entre sa race et la tienne ; et un

(1) Vincentius Lirinensis.

(2) *Genèse*, III, 15.

« jour viendra qu'une femme t'écrasera la tête ; vainement tu chercheras à la mordre au talon , tes efforts « seront impuissants, et elle déjouera ta malice (1) ; » dès lors fut jeté dans le cœur d'Adam et d'Ève le premier germe du culte de la femme annoncée comme devant briser la tête de Satan et détruire son règne en ce monde ; dès lors Adam et Ève élevèrent leurs regards, pleins de larmes et d'espoir, vers la libératrice que le Très-Haut leur montrait dans le lointain des âges ; dès lors Marie devint la Désirée et l'attente de la race humaine , comme son fils fut aussi, à partir de ce jour, le Désiré des nations.

Sur quoi saint Chrysostome a dit : « La mort nous est venue par Adam , et la vie par J. C. Le serpent a trompé Ève, Marie a consenti à la parole de Gabriel ; mais la séduction d'Ève nous a donné la mort, et le consentement de Marie a procuré au monde un Rédempteur tout-puissant. Marie relève donc ce qu'Ève avait détruit, et J. C. rachète ce que le péché d'Adam avait jeté dans l'esclavage. Gabriel nous fait espérer ce sur quoi nous ne pouvions plus compter après le crime dans lequel Satan nous avait entraînés. »

C'est donc sous les ombrages du paradis terrestre qu'il nous faut saluer le berceau consolant du culte de Marie. C'est de là que le doigt de Dieu montre aux chefs de notre race un médiateur et une médiatrice ; c'est de là aussi que part et que s'élève le premier soupir vers Marie, que quarante siècles vont désirer et appeler les uns après les autres.

Car l'attente de la Vierge, qui doit tant coopérer à la rédemption du monde, ne va pas descendre au tombeau

(1) *Genèse*, III, 15.

avec Adam et Ève. Elle passera à leurs descendants; elle traversera les siècles comme l'attente du Messie lui-même; et elle fera partie de l'héritage de vie qu'ils ont, avant de mourir, légué à leur postérité.

Aussi écoutons ici l'imposante voix d'un saint et laborieux évêque, connu principalement des enfants de Marie par un ouvrage composé pour le mois qui est dédié à cette auguste Vierge, ouvrage qui est un des meilleurs que ce sujet ait inspirés:

« Partout et toujours sujet de consolation pour l'âme fidèle, elle a été représentée, attendue, désirée et vénérée.

« Adam et Ève, bannis de leur demeure délicieuse, *l'ont vue*, à travers les siècles, triompher de l'inimitié de leur séducteur.

« Noé *l'a saluée* avec reconnaissance dans cet arc lumineux qui lui assurait la paix.

« Moïse *l'a contemplée* avec respect dans ce buisson ardent du milieu duquel le Seigneur se faisait entendre.

« Aaron, l'encensoir à la main, *l'a réverée* dans le tabernacle du témoignage.

« David, plein de joie, *l'a célébrée* dans ses cantiques.

« Salomon *l'a vue* s'élever dans le saint des saints, quand l'arche fut placée dans l'oracle du temple (1). »

Ainsi, ou nous ne comprenons pas le sens de ces expressions, ou nous avons raison d'y voir l'antiquité et la perpétuité du culte de Marie même avant J. C., tant sous la loi de nature que sous la loi écrite. Car, d'après ce passage, la Vierge n'était pas seulement figurée par les événements, les personnages et les monuments

(1) Mgr Letourneur, *Mois de Marie*, 19^e jour.

de l'histoire sainte ; mais ces figures étaient comprises ; on savait à qui se rapportaient ces prophétiques emblèmes, et l'image faisait entrevoir l'objet annoncé par elle. Les anciens patriarches, non plus que les prophètes, n'étaient pas semblables à ces hommes qui donnent ou répètent des signaux télégraphiques qu'ils ne comprennent pas. Mais celle qu'ils annonçaient, celle qu'ils préfiguraient, ils l'entrevoient au moins confusément, et déjà ils l'admiraient, déjà ils la chérissaient, déjà ils la vénéraient, déjà ils lui rendaient un culte d'amour et d'admiration.

Un des historiens de la Vierge a dit, dans le même sens et dans la même pensée, en parlant du prophète que Dieu enleva au ciel sur un char enflammé : « Élie en prière sur le Carmel pour obtenir la fin de la longue sécheresse qui, depuis trois ans, gerce la terre et tarit les sources, *découvre* la Vierge promise sous la forme d'une nuée transparente qui s'élève du sein des eaux pour annoncer le retour de la pluie. Les bénédictions du peuple saluent cet augure favorable, et le prophète, qui pénètre les choses divines, bâtit un oratoire à la future Reine du ciel (1). »

Enfin, dans une de ces nombreuses liturgies que chaque siècle perfectionnait et enrichissait, l'Église de France avait adopté une hymne où le poète s'écrie : « C'est vous, oui, c'est vous, ô Marie, que reconnut autrefois le brave Gédéon dans la toison mouillée par une pluie miraculeuse, et ensuite dans l'aire que cette pluie ne toucha point ; c'est encore vous que, plusieurs années auparavant, le législateur des Hébreux avait vue et vénérée

(1) Orsini, *la Vierge*, t. I, pag. 28.

dans le buisson enflammé que le feu ne consumait pas :

*Te quondam Gedeon vellere in uvido
Intactaque novis imbris area ;
Te cincto innocuis Legifer ignibus
Agnorat prius in rubo (1). »*

Mais c'est assez pour prouver que le culte de Marie, né aussitôt la chute de nos premiers parents, est venu d'âge en âge jusqu'à l'ère du salut et de la rédemption.

Maintenant notre tâche devient encore bien plus facile ; car, à dater de ce moment, le culte de Marie, universel comme l'Église et éclatant comme le soleil, n'est surpassé sur la terre que par le culte rendu à Jésus-Christ lui-même.

Pour le prouver, ce n'est pas la pénurie qui nous gêne ; c'est l'abondance des preuves qui fait notre embarras.

Et d'abord n'est-ce pas Marie qui ouvre cette époque de véritable renaissance pour le monde moral ? n'en est-elle pas comme la porte, comme l'aurore ?

Un ange envoyé de Dieu vient la saluer dans son humble et modeste demeure. C'est donc le ciel lui-même qui apprend à la terre, c'est un prince de la cour céleste qui enseigne aux enfants des hommes à honorer Marie, Marie pleine de grâce ; Marie, la femme choisie entre toutes les femmes ; Marie, la Vierge auguste à laquelle Dieu a réservé l'honneur incompréhensible d'enfanter ce Messie, ce Jésus, fils du Très-Haut, qui doit éternellement régner sur la maison de Jacob (2).

Après l'archange, c'est Jean-Baptiste, c'est le précurseur du Messie, qui, dès le sein de sa mère, tressaille à l'approche de la vierge de Nazareth ; c'est sainte Éliisa-

(1) *Breviarium Trecense ; offic. de Beata, in sabbato.*

(2) *Luc, I, 32.*

beth, c'est le pieux Zacharie qui l'honorent à l'envi, elle et le fruit de ses entrailles; puis c'est Joseph, proclamé juste par le Dieu qui sonde à la fois et les reins et les cœurs; ce sont les anges, les pasteurs, les mages, accourus à Bethléem pour adorer l'enfant et vénérer la mère; c'est le vieillard Siméon, c'est Anne la prophétesse; ce sont enfin toutes ces femmes juives qui, en voyant Jésus et en l'entendant parler, s'écriaient: « Mille fois heureuses les entailles qui vous ont porté! heureux, mille fois heureux le sein qui vous a nourri (1)! » Voilà par qui, voilà comment commence le culte de la Vierge sous le règne de la grâce.

Mais, en tête de tous ces honneurs rendus à la très-sainte Vierge, ne devons-nous pas placer ceux que lui prodigua le Dieu qui voulut naître d'elle, et qui, pour la rendre digne de devenir sa mère, l'enrichit des dons les plus beaux, des vertus les plus pures, des perfections les plus sublimes, et qui ensuite eut pour elle, pendant trente-trois ans, tout le respect, tout l'amour et toute l'obéissance de l'enfant le plus soumis, le plus humble et le plus dévoué? Car, pour elle et à sa demande, nous le voyons devancer, aux noces de Cana, l'heure de sa manifestation, et, du haut de sa croix, il confie cette même mère au plus chéri de ses apôtres. Or, que Marie ait été l'objet des hommages des anges, et qu'elle ait ensuite reçu ceux des personnages les plus saints qui aient entouré le berceau du christianisme naissant, c'est déjà certes un grand honneur. Mais qu'un Dieu, oui, un Dieu, soit devenu son fils, qu'il lui ait dit, *Ma mère*, et qu'il lui ait donné tous les droits qu'une mère a sur son enfant, voila

(1) Luc, XI, 27.

assurément une gloire que rien n'égale ; et c'est de cette gloire qu'elle brille à nos regards , c'est de cette auréole qu'elle a le front ceint et orné, quand nous la contemplons durant la vie de l'Homme-Dieu.

Formés par les leçons et les exemples du Christ, les disciples pouvaient-ils ne pas honorer celle que leur maître et leur Dieu avait lui-même tant honorée ? Aussi, après l'Ascension, la voyons-nous au cénacle dans l'assemblée des apôtres, et elle y a la place qu'elle doit occuper, une place d'honneur et de choix.

Avant de se séparer pour aller semer l'Évangile sur toute la surface de la terre, les apôtres rédigent un abrégé de la foi qu'ils vont annoncer au monde, et ils veulent y consigner la gloire de Marie en insérant dans ce symbole que Jésus est né d'elle : *natus ex Maria virgine*.

Nous avons vu déjà, et notamment dans les chapitres du *Culte de Marie par l'architecture et par la peinture*, que ce culte fut public et solennel du vivant même des apôtres.

Dès cette époque, on vit le culte de Marie poindre dans la Syrie, la Mésopotamie, l'Asie Mineure, l'Égypte et l'Espagne ; mais il ne brilla d'abord que comme une petite étoile que cachaient, qu'obscurcissaient de temps en temps les nuages de la persécution (1).

Cependant Tortose, Antioche, Lydda, Édesse, Alexandrie, Éphèse, Saragosse, eurent, dès le premier siècle, leurs églises de Notre-Dame (2).

Quand les apôtres eurent parlé, la Phrygie et la Capadoce oublièrent les dieux d'Homère, pour offrir leurs

(1) *La Vierge*, II, p. 25.

(2) *Ibid.*, 18, 19.

hommages, leurs vœux et leur encens au Dieu mort sur la croix et à la Vierge de Nazareth (1).

La Grèce ne tarda pas non plus à honorer Marie. Du temps même de saint Paul, Corinthe était presque tout entière convertie à la foi chrétienne; et la Vierge sans tache y prit la place de l'infâme et impudique déesse devant laquelle cette ville s'était trop longtemps prosternée (2).

L'Arcadie abjura aussi, mais moins vite, le culte de ses divinités champêtres, pour celui de l'humble Vierge dont l'enfant divin avait voulu naître dans une étable, entre deux animaux domestiques, et recevoir, pour premier hommage, la naïve adoration des bergers de Bethléem (3).

L'Élide, la Macédoine, la Laconie et le Péloponèse accueillirent de bonne heure aussi le culte de Marie, qui eut, dès le temps des apôtres, des temples et des autels aux bords du fleuve Alphée, dans la ville de Thessalonique, sur les rives de l'Eurotas et dans l'élégante Athènes (4).

De l'autre côté de la grande mer, plusieurs tribus d'Arabes s'étaient converties au christianisme, et honoraient grandement Marie, la sultane du ciel, comme ils l'appellent encore (5).

D'autre part, les Arabes idolâtres avaient mis l'image de Marie dans la Caaba au nombre des anges, qu'ils représentaient sous la figure de jeunes femmes et qu'ils appe-

(1) *La Vierge*, II, p. 31.

(2) *Ibid.*, 32.

(3) *Ibid.*, 33.

(4) *Ibid.*, 34, 35.

(5) *Ibid.*, 36.

laient les *filles de Dieu*. Marie, dont ils avaient fait la sœur de ces esprits purs, recevait avec eux les honneurs divins. On lui immolait des victimes ornées de feuillages et de fleurs; on lui offrait les premiers épis des moissons ainsi que les premières dattes des palmiers, et, dans des vases d'or, le lait écumeux des femelles des chameaux sacrés. L'image de la sainte Vierge tenant le divin enfant dans ses bras resta dans le temple de la Mecque jusqu'au temps de Mahomet, qui l'en fit retirer avec les génies et les anges (1).

Malgré les persécutions qui, à partir du règne de Néron, agitérent l'Église durant les trois premiers siècles, le culte de Marie s'étendit peu à peu sur le monde. A Rome même, où le sang chrétien coulait comme l'eau, les descendantes des Cornélie, des Gracques et des Scipions, abandonnant les temples de Junon et de Cybèle, allaient s'agenouiller devant les fresques grossières représentant le Sauveur et sa mère, que la main d'un martyr avait pieusement dessinées sur les voûtes des catacombes (2).

Dans les Gaules, saint Pothin établissait à Lyon le culte de Marie avec celui du Christ; et l'île des Bretons, celle d'Iona, apprirent aussi dès lors à connaître, à bénir et à invoquer Marie (3).

Cependant une ère nouvelle luit pour le christianisme. Constantin est sur le trône des empereurs romains, et Constantin adore Jésus-Christ et vénère Marie. Il lui dédie solennellement la ville impériale qu'il vient d'adopter sur les rives enchantées du Bosphore de Thrace. L'im-

(1) *La Vierge*, II, p. 38.

(2) *Ibid.*, 43.

(3) *Ibid.*, 49-53.

pératrice, sa mère, part pour la Palestine, et la couvree de monuments dont la Vierge eut sa bonne part (1).

Les successeurs de Constantin se montrèrent en général fort dévots à la sainte Vierge. Non-seulement ils lui élevèrent, en Judée, en Afrique, dans l'Asie Mineure, et surtout à Byzance, des temples magnifiques, mais ils vénéraient encore pieusement Marie dans leurs chapelles domestiques, où ils lui offraient de splendides couronnes d'or. Toujours ils portaient sur eux sa statuette en or massif (2).

Le peuple grec suivit avec joie l'exemple de ses empereurs, et la Panagia remplaça presque partout les dieux lares et les idoles olympiennes. On lui décerna des couronnes d'or; on ne la représenta plus qu'avec la robe de pourpre, les bandeaux de perles et le diadème des impératrices; on mit son effigie sur les monnaies; on frappa des médailles en son honneur, et l'on combattit sous ses auspices (3).

Les chrétiens de la grande Asie ne mirent pas moins d'empressement que les Grecs d'outre-mer à manifester leur dévotion à Marie; et la preuve de la dévotion du peuple, c'est que le Liban cachait dans ses cavernes une foule de solitaires qui avaient voué leur travail à Marie. Elle avait aussi des sanctuaires dans les solitudes pierreuses du mont Sinaï (4).

La Perse se couvrit également alors d'une multitude d'églises et de monastères au nom de Marie, et dont on voit encore les ruines (5).

(1) *La Vierge*, II, p. 58.

(2) *Ibid.*, 59-62.

(3) *Ibid.*, 62-64.

(4) *Ibid.*, 69-71.

(5) *Ibid.*

La première église en pierre des Arméniens, bâtie près des sources du Tigre, fut placée sous l'invocation de Marie (1).

Les Géorgiens dédièrent aussi à la sainte Vierge la première église chrétienne qu'ils bâtirent dans leur capitale, et qui devint leur cathédrale (2).

La métropole des Mingréliens était également dédiée à la très-sainte Vierge (3).

Dans les régions caucasiennes, qui abondent encore en couvents dédiés à Marie, de nombreux et beaux monastères s'établirent sur les points les plus élevés et du plus difficile accès, et sous la garde spéciale de la mère de Dieu (4).

Les descendants du peuple antique des Pharaons avaient bâti de très-bonne heure une belle église dans le petit village égyptien où la sainte famille s'était réfugiée pour se soustraire aux recherches impies d'Hérode, et lui avaient donné le nom de Notre-Dame de Matarieh; une jolie fontaine où la sainte Vierge lavait les langes de l'enfant-Dieu avait reçu le nom de Fontaine de Marie, et cette fontaine, ainsi qu'un gigantesque sycomore qui avait souvent ombragé la mère et l'enfant, était le but de nombreux pèlerinages. La métropole de l'Égypte était dédiée à Notre-Dame (5).

Dans le même temps, l'Abyssinie vit aussi s'élever un grand nombre d'églises en l'honneur du vrai Dieu sous l'invocation de Marie, et une de ces églises antiques prit, des ombrages qui l'entouraient, le nom de Notre-Dame la Verte (6).

(1) *La Vierge*, II, p. 78.

(2) *Ibid.*

(3) *Ibid.*, 79.

(4) *Ibid.*

(5) *Ibid.*, 81.

(6) *Ibid.*, 81-83.

Le vieil Orient semblait rajeuni par sa dévotion à Marie ; il aimait son culte et solennisait pompeusement ses fêtes. La fête de l'Annonciation était regardée du temps de saint Athanase, ainsi qu'il nous l'apprend lui-même, comme une des plus grandes fêtes de l'année ; et l'on se préparait à celle de l'Assomption, que l'on célébrait avec splendeur depuis le Nil jusqu'au Caucase sous le nom de Notre-Dame, par un jeûne de quinze jours (1).

Après l'inondation des barbares, on rouvrit les temples de marbre que possédait encore l'idolâtrie ; on les purifia ; les plus beaux furent dédiés à la sainte Vierge, devant laquelle s'agenouilla toute l'Italie. Les patriciens bâtirent à l'envi des églises ou des chapelles, et les décorèrent d'argent, d'or, de pierres précieuses, avec une profusion qui témoignait de leur piété. Les autels de Marie furent incrustés d'argent, d'or, de pierres précieuses. Des lampes non moins riches les éclairèrent. Rien ne fut épargné pour que la splendeur de l'ornementation religieuse répondît à la dignité de la sainte (2).

Le peuple, qui n'a point d'or à sa disposition, éleva partout de ses mains, avec la pierre, la terre et le bois de ses champs, d'humbles chapelles à la madone sur les coteaux rians de Baies, dans les plaines de la Campanie, au fond des gorges de l'Apennin, dans les glaciers des Alpes, et parmi les arides bruyères des Abruzzes (3).

De l'Italie, le culte de la mère du Dieu sauveur passa sous le ciel plus âpre et plus bleu de la Gaule (4).

(1) *La Vierge*, II, p. 85.

(2) *Ibid.*, 90.

(3) *Ibid.*, 91.

(4) *Ibid.*, 93.

Là, pour détruire le culte idolâtre et sauvage des arbres, des pierres et des fontaines, qu'adoraient les druides, le clergé chrétien sema de croix les campagnes. Les chênes, huit ou dix fois séculaires, reçurent dans leurs flancs caverneux la douce image de Marie (1).

La Bourgogne, le Berry, la Bretagne, la Picardie, l'Anjou, la Normandie, le Hainaut, l'Espagne, le Portugal, l'Angleterre, la Lorraine, abondèrent en chênes consacrés à Marie, et portant son image dans leurs troncs couverts de mousse (2).

Dès le temps de Théodose, la Gaule, presque entièrement devenue chrétienne, comptait dix-sept métropoles dédiées la plupart à Marie (3).

Mais voici l'invasion des Goths et des Vandales..... Nouvelle époque de ruines et de calamités pour toutes les institutions.... Cependant, dès que le bruit de ce grand passage d'hommes eut cessé, le culte de Marie, affaibli quelque temps par l'arianisme qui domina fatalement à la suite des Goths et des Vandales, refleurit sous les drapeaux victorieux des Francs (4).

Clovis et ses successeurs, les rois mérovingiens, dédièrent à la sainte Vierge quantité d'églises, et, entre autres, Sainte-Marie de Poitiers, Notre-Dame de Caillouville, Notre-Dame de Tours, Notre-Dame de Cologne, Notre-Dame de Trèves (5).

Alors aussi furent fondées, sous les auspices de Marie, et par la piété des rois et des princesses, les abbayes

(1) *La Vierge*, p. 94.

(2) *Ibid.*, 95-102.

(3) *Ibid.*, 8.

(4) *Ibid.*, 110.

(5) *Ibid.*, 111-114.

d'Argenteuil, de Notre-Dame de l'Escrignol ou de l'Écrin, de Chelles et de Soissons (1).

Alors également les Anglo-Saxons élevèrent à l'envi sur tous les points de l'Angleterre des couvents, des cathédrales, des églises, des ermitages et des chapelles, en l'honneur de la bienheureuse Marie (*blessed Mary*) (2).

Notre-Dame de Covadanga était, à cette époque, le sanctuaire le plus visité du peuple espagnol; et c'était sous la voûte naturelle de cette grotte asturienne, consacrée à Marie par les anciens anachorètes, alors qu'ils combattaient le druidisme au fond des forêts espagnoles, que Pélage, un jeune prince du sang royal, le seul espoir de sa patrie, se réfugiait, pour un peu de temps, avec une poignée de braves, pour retremper son courage et attaquer de nouveau les Maures (3).

Jamais les femmes ne montrèrent, plus qu'à cette époque, de zèle et d'empressement pour se réfugier sous l'aile de Marie dans de pieuses et saintes retraites bâties en son honneur et animées de son esprit.

En France, la race de Clovis venait de perdre la couronne. Pepin, qui avait pris en main les rênes de l'empire, se distingua par sa dévotion à la sainte Vierge. Il voulut être sacré dans la célèbre église abbatiale de Notre-Dame de Soissons, où Gisèle, une de ses filles, la sœur bien-aimée de Charlemagne, prit le voile. Ce fut lui qui enrichit Notre-Dame d'Argenteuil d'une partie de la forêt immense qui l'avoisinait (4).

Pepin le Bref fonda aussi dans l'antique forêt germaine,

(1) *La Vierge*, p. 111-114.

(2) *Ibid.*, 121-125.

(3) *Ibid.*, 126.

(4) *Ibid.*, 134.

appelée depuis la forêt Noire, une charmante chapelle bocagère en l'honneur de Marie (1).

On a gardé le souvenir d'une des visites de Charlemagne à Notre-Dame du Marillais en Anjou, pèlerinage qui date, à ce qu'on prétend, du quatrième siècle, et qui était alors un des plus fréquentés du monde chrétien. Pendant son séjour en Italie, ses riches dons à Sainte-Marie Majeure éblouirent le peuple romain, dont les yeux étaient habitués pourtant à la splendeur et à la magnificence. La Germanie fut dotée par lui de quatre églises du nom de Notre-Dame, à la tête desquelles il est juste de compter la splendide chapelle qui offrit plus tard un magnifique asile à ses restes mortels (2).

Sa cour l'imitait dans sa piété tendre et profonde pour la sainte Vierge (3).

Roland, son neveu, avant de partir contre le roi musulman de Cordoue et avant de franchir les Pyrénées, qui devaient lui être si fatales, fit, avec une foule de hauts et puissants seigneurs, un pèlerinage à Notre-Dame de Roc-Amadour. Le prince carlovingien, après avoir pieusement invoqué Marie, lui offrit un don d'argent du poids de son épée, et lui consacra ce même glaive qui avait acquis un si grand renom. Une chapelle dédiée à Marie fut érigée dans cette vallée de Roncevaux, où il avait trouvé la mort. La dernière pensée de ce brillant paladin, dont la bravoure est devenue presque fabuleuse, fut un acte de respect envers la sainte mère de Dieu; car il ordonna en mourant que son glaive fût porté

(1) *La Vierge*, p. 134..

(2) *Ibid.*, 136.

(3) *Ibid.*, 137.

à Notre-Dame du Roc-Amadour, et ce vœu fut exécuté (1).

Louis le Pieux ou le Débonnaire portait toujours sur lui l'image de Marie dans ses chasses et dans ses voyages. Lorsque, écarté momentanément de sa cour, il se trouvait seul dans les bois, il défaisait à la hâte ses gantelets armés de clous d'or, et, tirant de son sein l'image vénérée, il la mettait au pied d'un chêne, et y faisait son oraison. Il la déposa plus tard dans la superbe abbaye d'Hildesheim, qu'il fit construire en l'honneur de la sainte Vierge, et où il planta de sa main un rosier qui dura presque aussi longtemps que son beau monastère (2).

Nous arrivons aux jours où les Normands, conduits par Sigefroy, vinrent mettre le siège devant Paris, dont la cathédrale, bâtie par le roi Childebert, portait le nom de Notre-Dame. Dès le commencement de la lutte, la ville s'était placée sous sa protection spéciale. C'était sa statue que le clergé promenait processionnellement autour des remparts pendant la bataille, et que les Normands prenaient souvent pour but de leurs flèches sans pouvoir l'atteindre. C'était Marie que les archers parisiens invoquaient tout haut, en lançant des nuées de traits et de pierres du haut des tours; c'était en son honneur que, chaque fois qu'on avait repoussé les pirates du Nord, la ville était magnifiquement illuminée en flambeaux de cire blanche. « C'est elle qui nous sauve, disait Abbon; c'est elle qui nous daigne nourrir; c'est par son secours que nous jouissons encore de la vie. Aimable mère du Sauveur, brillante reine des cieux, c'est toi qui as bien

(1) *La Vierge*, p. 137, 138.

(2) *Ibid.*

voulu arracher le peuple de Lutèce au glaive menaçant des Danois (1). »

Quelques années plus tard, la sainte Vierge aidait par un miracle à reprendre sur les Normands la ville de Nantes; et Alain, vainqueur par Marie, reconnaissant de l'appui tutélaire de la sainte Vierge, auquel il devait la victoire, dédiait à Notre-Dame la cathédrale de cette ville, qui portait auparavant le nom de Saint-Félix, et dont il releva les ruines avec de grandes dépenses (2).

Sous le règne de Charles le Simple, Rollon, chef de ces farouches et audacieux pirates du Nord, fit à Notre-Dame de Bayeux, en l'honneur de la très-sainte Vierge, une large concession de terres. Ayant été baptisé à Notre-Dame de Rouen, que les Normands d'Hastings avaient brûlée peu de temps auparavant, il fit commencer, pour l'agrandir et l'embellir, des travaux que ses successeurs continuèrent avec magnificence. Notre-Dame d'Évreux reçut aussi de riches présents de Rollon, qui donna jusqu'à sa mort des marques de la plus sincère piété envers madame sainte Marie, comme l'appelaient respectueusement les princes et les grands de cette époque-là (3).

Ces ducs normands étaient en général fort dévots à la Vierge: c'était à son autel qu'ils recevaient l'investiture de ce beau duché qu'ils appelaient fièrement leur royaume de Normandie; c'était dans sa chapelle qu'ils venaient dormir leur dernier sommeil. Robert le Magnifique fit bâtir à lui seul trois églises du nom de Marie: Notre-Dame de la Délivrande, pour accomplir un vœu fait pendant une tempête qui assaillit sa nef dans les eaux dan-

(1) *La Vierge*, p. 139-141.

(2) *Ibid.*, 141-143.

(3) *Ibid.*, 144.

gereuses des îles de l'archipel normand; Notre-Dame de Grâce, près de Honfleur; et Notre-Dame de Pitié, sous le château ducal qui défendait Harfleur (1).

Ce prince si dévot à Marie voulut aller et alla visiter son tombeau à Jérusalem, et il partit accompagné des seigneurs les plus riches et les plus fastueux de sa cour, tous chargés d'or et étincelants de pierreries. Rome et Constantinople furent éblouies de leur magnificence. Robert, ayant visité avec la plus édifiante piété les deux saints sépulcres de Jésus-Christ et de la Vierge, s'en revenait vers son beau duché, lorsqu'il mourut à Nicée, en Bithynie, en se recommandant à madame sainte Marie, comme ses prédécesseurs chrétiens avaient fait (2).

Les nobles normands, qui commençaient à rêver des royaumes sous le ciel éclatant de l'Italie, n'étaient pas moins dévoués à la Vierge que leurs vaillants princes. Ni l'éloignement, ni le bruit des armes, ne les empêchaient de fonder des églises en son honneur. Tancred et Robert Guiscard envoyèrent du fond de la Pouille, où ils faisaient reculer soixante mille Sarrasins devant cinq cents lances normandes, la moitié d'un trésor qu'ils venaient de trouver, à Geoffroy de Monbray, évêque de Coutances, pour bâtir, sous l'invocation de sainte Marie, cette belle et féerique cathédrale qui arracha à Vauban lui-même ce cri de stupeur admirative : « Quel est le fou sublime qui a jeté ce noble édifice dans les airs (3) ? »

Précisément à la même époque, un frère de Robert Guiscard, le comte Roger de Hauteville, fondait dans la Sicile conquise cette célèbre cathédrale de Messine, qu'il

(1) *La Vierge*, p. 145.

(2) *Ibid.*, 145, 146, 147.

(3) *Ibid.*, 147, 148.

ne manqua pas de dédier à la sainte Vierge, suivant l'usage de sa maison (1).

C'est de la Normandie que vint la lumière religieuse qui dissipa les ténèbres païennes du Nord, et ce fut la sainte Vierge qui reçut dans sa belle cathédrale de Rouen les prémices de cette moisson sainte. Harald II, roi de Danemark, qui était venu à la tête de cent galères au secours de Richard sans Peur, y abjura le paganisme (2).

Le culte de la sainte Vierge contribua beaucoup à l'établissement de l'Évangile chez les Scandinaves. Les premiers rois chrétiens du Danemark furent de fervents serviteurs de Marie. Saint Canut, duc de Schleswig, lui dédia trois superbes églises. Waldemar II fit placer son image sur son bouclier plaqué d'or. Il entreprit des guerres tant pour l'honneur de la sainte Vierge que pour la rémission de ses péchés. Ce fut dans une de ces guerres que la sainte Vierge, suivant les chroniqueurs contemporains, leur envoya du ciel une bannière rouge à croix blanche qui leur rendit la victoire. Le culte de Marie fleurit longtemps dans les trois royaumes du Nord. Le grand nombre de cathédrales, d'ermitages et de monastères qu'on lui dédia en fait foi (3).

Ce fut également sous l'influence du culte de Marie que la Prusse, avec tout le littoral de la mer Baltique, reçut la lumière de l'Évangile. Les frères hospitaliers de la sainte Vierge, plus connus sous le nom de chevaliers teutoniques, civilisèrent ces contrées barbares (4).

Mais, parmi les nations d'origine slave, nul peuple

(1) *La Vierge*, p. 148.

(2) *Ibid.*, 149.

(3) *Ibid.*, 152, 3, 4.

(4) *Ibid.*, 154.

n'honora plus dévotement la sainte Vierge que les Hongrois (1).

Vers le commencement du onzième siècle, saint Étienne, premier roi chrétien des Huns ou Hongrois, fonda, en action de grâces d'une victoire remportée sur le prince de Transylvanie, Notre-Dame d'Albe-Royale. Cette belle basilique slave ne le cédait pas en magnificence aux églises les plus somptueuses de l'Orient. Ses murailles ornées de superbes sculptures, ses pavés de marbre, ses autels plaqués d'or et incrustés de pierres fines, ses vases d'argent, d'or et d'onyx, en faisaient une chose merveilleuse à voir. Sur l'autel de la Vierge étaient quelques cassolettes d'argent, où deux vieillards faisaient brûler les plus rares parfums d'Asie. Des processions venaient, plusieurs fois le jour, honorer la mère de Dieu dans son sanctuaire (2).

Ces splendeurs ne parurent pas suffisantes à la piété du prince hongrois; il voulut, ce descendant du Fléau de Dieu, que son sceptre royal relevât de la Vierge, qu'il déclara souveraine de ses États (3). Nous avons vu ailleurs comment ses sujets répondirent à sa dévotion, et comment la sainte Vierge fut honorée par les Hongrois.

Le culte de Marie ne fut pas accepté avec moins d'empressement sur les rives de la Vistule. A dater du jour où ils brisèrent leurs vieilles idoles, les Polonais, devenus essentiellement catholiques, bâtirent à l'envi des chapelles en bois de mélèse à la mère de Dieu. Des bannières païennes, rapportées de vingt champs de bataille, furent d'abord le seul luxe de ces églises primitives; ensuite elles bril-

(1) *La Vierge*, p. 154.

(2) *Ibid.*, 154-155.

(3) *Ibid.*, 155.

(4) *Ibid.*, 156.

lèrent de tous les ornements dont la piété embellissait partout les sanctuaires de Marie (1).

Mais revenons à la France.

Avant de prendre la couronne, les comtes de Paris avaient donné des preuves éclatantes de leur dévotion à la sainte Vierge.

Quand ce mal inconnu et terrible qu'on appela *feu des ardents*, après avoir ravagé le midi du royaume, atteignit l'Ile-de-France, Hugues le Grand nourrit à ses frais les pauvres pèlerins malades qui venaient demander leur guérison, qu'ils obtinrent, à Notre-Dame de Paris (2).

Hugues Capet, fondateur de la troisième dynastie, eut pour la Vierge-mère une sincère dévotion, et la reine Adélaïde d'Aquitaine, sa pieuse épouse, combla de ses dons la belle abbaye de Notre-Dame d'Argenteuil. Robert, qui proclamait Marie l'étoile de son beau royaume, bâtit en son honneur des monastères à Poissy, à Melun, à Étampes et à Orléans (3).

Guillaume le Conquérant, comme son père Robert le Magnifique, tenait Marie en merveilleuse révérence; et il n'était pas plutôt atteint de la fièvre, qu'il joignait humblement ses mains belliqueuses pour se recommander à la Vierge Marie. Étant tombé malade au château de Cherbourg, il fit vœu de bâtir une chapelle à la Vierge, si, par son intercession puissante, il recouvrait promptement la santé: il guérit en effet, et s'acquitta religieusement de son vœu. Il fit réédifier à ses frais la superbe abbaye de Jumièges, à la condition que son église serait placée sous l'invocation de la mère de Dieu. Il assista en personne,

(1) *La Vierge*, p. 156..

(2) *Ibid.*, 158.

(3) *Ibid.*

avec tous ses hauts barons et la princesse son épouse, à sa consécration, et, quelques années plus tard, il repassa la mer pour se trouver à celle de Notre-Dame de Bayeux (1).

Ce fut sans doute alors que la duchesse Mathilde fit hommage à Sainte-Marie de Bayeux de cette célèbre tapisserie, où son aiguille habile et patiente a ouvré la grande épopée de la conquête d'Angleterre. Ce fut elle qui commença, dans l'endroit même où un courrier était venu lui apprendre la victoire de son époux, l'église commémorative de Notre-Dame du Pré, appelée depuis Notre-Dame de Bonne-Nouvelle. Son fils Henri I^{er}, après l'avoir fait terminer, l'*aumóna* magnifiquement (2).

Dans sa dernière guerre contre la France, Guillaume le Conquérant ayant livré aux flammes maintes églises et maintes abbayes, et ces flammes ayant notamment brûlé l'église de Notre-Dame de Rouen, le roi d'Angleterre légua par son testament une somme considérable pour la rebâtir. Il mourut en élevant les mains et en recommandant son âme à la sainte Vierge : « Madame sainte Marie, s'écria-t-il, je vous recommande mon âme ! Puissiez-vous me réconcilier avec monseigneur Jésus ! » Disant ces mots, il expira (3).

Ce fut sa petite-fille, l'impératrice Mathilde, qui, après une tempête dans laquelle elle fit vœu, si elle échappait, de bâtir une abbaye à Notre-Dame, exécuta ce vœu auprès d'Équeurdreville, en basse Normandie (4). Nous en avons déjà parlé.

Cette princesse voulut que ses restes mortels fussent in-

(1) *La Vierge*, p. 159.

(2) *Ibid.*, 160.

(3) *Ibid.*, 162.

(4) *Ibid.*, 163, 4, 5.

humés à Sainte-Marie du Bec, la plus célèbre des abbayes normandes de la Vierge (1).

Son fils, devenu roi des Anglais, continua de protéger et d'honorer cette abbaye, en révérence de la Vierge et de sa défunte mère (2).

Richard Cœur-de-Lion, fils et successeur de Henri II, fit bâtir, avant son départ pour la croisade, Notre-Dame de Bon-Port, au diocèse d'Évreux, et il assista, avec sa brillante chevalerie, à la dédicace de ce monastère. Lorsque, blessé à mort, il dicta son testament, il ordonna que son cœur fût porté à Notre-Dame de Rouen, pour la fervente dévotion qu'il avait audit lieu (3).

Notre-Dame de Fontevrault reçut sous ses voûtes gothiques plusieurs tombes de la même famille, et en particulier celles de Béragère de Navarre et d'Éléonore d'Aquitaine, mère du roi Richard, qui avait passé dans cette abbaye les dernières années de sa vie, et qui voulut y reposer de son plus long sommeil sous l'aile de la Vierge (4).

A sa propre demande, Jean sans Terre fut inhumé en grande pompe dans la belle cathédrale anglo-normande de Notre-Dame de Worcester (5).

Les Plantagenets se distinguèrent par leur dévotion à la Vierge, et ils couvrirent l'Angleterre de ces belles églises gothiques de Marie qui subsistent encore dans tous ses comtés, et qui sont, comme nous l'avons dit, le plus beau fleuron de sa couronne archéologique (6).

(1) *La Vierge*, p. 166.

(2) *Ibid.*

(3) *Ibid.*, 166-167.

(4) *Ibid.*, 167-168.

(5) *Ibid.*, 168.

(6) *Ibid.*, 168-169.

Les Anglo-Saxons, qui formaient les classes pauvres, les classes marchandes et la bourgeoisie d'Angleterre, n'étaient pas moins dévots à la Vierge Marie que les princes du continent qui les gouvernaient par droit de conquête. En divergence d'opinion sur presque tous les points avec leurs vainqueurs, ils étaient d'accord (ce qui est immense) sur celui de la religion ; et les deux peuples réunis s'en allaient fraternellement, le bourdon à la main, en pèlerinage à Notre-Dame de Radcliffe et à Notre-Dame de Worcester, où lady Warwick, l'épouse du faiseur de rois, offrait des vêtements somptueux à l'usage de la sainte Vierge (1).

Le jeûne du samedi en l'honneur de la mère de Dieu était généralement pratiqué par le peuple d'Angleterre, du temps de Guillaume le Roux (2).

On voyait à cette époque des voleurs de profession, des brigands de haut et bas étage, barons et manants, jeûner régulièrement à certains jours déterminés, prier dévotement la Vierge soir et matin, la saluant de sept *Ave* accompagnés de sept génuflexions profondes, et s'exposer même à la mort en quittant leurs forêts pour aller prier la Vierge au pied d'un de ses autels, dans une vieille abbaye saxonne (3).

L'Espagne, qui n'était pas moins dévouée à Marie que l'île britannique, lui avait élevé dès lors de nombreux sanctuaires et combattait sous ses enseignes. En 1212, Alphonse IX, ayant remporté sous l'étendard de la Vierge des Sept-Douleurs sa grande victoire de Las-Navas, où les Maures éprouvèrent une de leurs plus sanglantes dé-

(1) *La Vierge*, p. 169-170.

(2) *Ibid.*, 170.

(3) *Ibid.*, 171.

faites, bâtit Notre-Dame de la Victoire, à Tolède, pour y déposer cette sainte bannière de Marie. Le roi saint Ferdinand attribuait à la protection de la sainte Vierge ses conquêtes de Cordoue, de Jaen et de Murcie; enfin, Alphonse le Sage composait des cantiques en l'honneur de la mère de Dieu, et fondait à sa gloire un ordre de chevalerie (1).

Le Portugal marchait dans la même voie avec une ardeur non moins grande. En 1142, après avoir défait, avec l'assistance de Marie, à laquelle il s'était confié avant d'engager la bataille, cinq princes maures auxquels il enleva leurs cinq étendards dans les plaines de l'Alentéjo, Alphonse I^{er} fonda en son honneur le superbe monastère d'Alcobaça. Ne bornant pas là sa reconnaissance, il fit hommage de son royaume à Notre-Dame de Clairvaux, et ordonna que tous les ans, à la fête de l'Annonciation, une redevance de cinquante maravédís d'or fût payée, en signe de vasselage, à la dame du fief, en la personne des abbés de Clairvaux (2).

Un des successeurs de ce prince, don Juan I^{er}, après une victoire importante, offrait à Notre-Dame de l'Olivier autant d'argent que pesait son corps armé de toutes pièces, et appendait aux parois de la chapelle de Marie, comme ex-voto, sa lance et sa brillante cotte d'armes (3).

Les rois de Danemark entreprenaient, vers le même temps, des croisades contre les païens du Nord en l'honneur de la sainte Vierge; et les Polonais battaient les païens de la Prusse et de la Poméranie au chant du fa-

(1) *La Vierge*, p. 173.

(2) *Ibid.*, 173, 174.

(3) *Ibid.*, 175.

meux Boga Rodziça, hymne belliqueux adressé à la Reine du ciel (1).

Les rois de France n'avaient garde de le céder aux rois étrangers en dévotion à la mère de Dieu. Louis le Jeune et Philippe-Auguste contribuèrent libéralement à la réédification de Notre-Dame de Paris. Attribuant à la sainte Vierge son éclatante victoire de Bouvines, Philippe-Auguste fonda, sur la lisière de la forêt de Chantilly, une superbe abbaye royale. Matthieu de Montmorency, Enguerrand de Coucy, Guillaume des Barres et Guérin, évêque de Senlis, qui s'étaient associés aux périls du monarque pendant la bataille, s'associèrent aussi à la fondation commémorative qu'il voulut faire en révérence de la benoîte et sacrée Vierge Marie, comme disent les cartulaires du temps (2).

Blanche de Castille, la célèbre et pieuse régente, fonda deux belles abbayes du titre de la sainte Vierge, l'abbaye de Maubuisson, qu'elle appela Notre-Dame la Royale, et Notre-Dame du Lis. Elle voulut que ces deux maisons se partageassent ses restes mortels (3).

Mais Louis IX se distingua entre tous les rois de France par sa piété tendre envers la sainte mère de Jésus. Il contribua à l'achèvement de Notre-Dame de Paris; et, après avoir consacré à la couronne d'épines qui ceignit le front du Christ ce joli bijou de pierres qu'on nomme la Sainte-Chapelle, il en dédia solennellement la partie basse à Notre-Dame (4).

Saint Louis récitait tous les jours avec son aumônier

(1) *La Vierge*, p. 175.

(2) *Ibid.*, 174, 175.

(3) *Ibid.*

(4) *Ibid.*

l'office de la Vierge, même dans ses voyages. Il jeûnait au pain et à l'eau la veille des fêtes de Notre-Dame, et faisait de grandes aumônes les samedis en son honneur. *Quand il voulut entreprendre sa première croisade, il vint à Notre-Dame de Paris accompagné de ses barons, tout nuz pieds, l'encharpe au col et le bourdon à ses mains, et ouit illecques la messe avec grant dévotion* (1).

Ce fut en se recommandant à Dieu et à la sainte Vierge qu'il s'élança de son vaisseau sur la rive africaine, au milieu d'une pluie de traits; et quand Damiette eut ouvert ses portes aux croisés, leur premier soin fut de faire chanter un *Te Deum* dans une mosquée qui, pour cela, fut consacrée à Dieu sous le titre de Notre-Dame de Damiette (2).

Le bruit courut même alors que Notre-Dame de Tortose avait quitté son sanctuaire pour aller protéger sur place la descente des croisés français (3).

Saint Louis, s'étant trouvé le jour de l'Assomption dans la ville natale de Marie, y fit célébrer les offices avec accompagnement d'orgues et d'instruments à cordes, et y communia solennellement (4).

A son départ de la terre sainte, un coup de vent ayant poussé le vaisseau qu'il montait au bas du mont Carmel, le prince voulut débarquer pour aller entendre la messe au monastère de Marie, et, édifié de la piété des religieux qui l'habitaient, il en prit dix qu'il amena avec lui en France, et qu'il établit à Paris sur le bord de la Seine (5).

(1) *La Vierge*, p. 176.

(2) *Ibid.*, 177.

(3) *Ibid.*, 178.

(4) *Ibid.*

(5) *Ibid.*, 179.

Les rois de France, qui payaient vaillamment de leur personne dans les combats, se mettaient d'habitude sous la protection de la Vierge quand le danger devenait pressant. Philippe le Bel s'étant recommandé à Marie dans un moment d'extrême péril à la bataille si sanglante de Mons-en-Puelle, fit de grandes fondations à Notre-Dame de Paris après sa victoire mémorable, et il donna à perpétuité à Notre-Dame de Chartres la terre et la seigneurie des Barres, avec une rente de cent livres (1).

Après la prise de Cassel, Philippe de Valois s'en alla à Notre-Dame de Paris, et quand il fut là, se fit revêtir des armes qu'il avait portées à la bataille de Cassel, monta sur son destrier, et ainsi entra dans l'église de Notre-Dame, et très-dévotement la remercia, et lui présenta le cheval sur lequel il était monté, et toutes ses armures. Il racheta ensuite son cheval et ses armes du chapitre de Notre-Dame pour la somme de mille livres, et fit ériger sa statue équestre en face de l'autel de Marie (2).

Après avoir battu les Flamands à Rosbecq, Charles VI, qui n'avait alors que quatorze ans, et qu'on appelait le petit roi, envoya aussi en offrande à Notre-Dame de Chartres son armure très-richement damasquinée, et son glaive royal tout parsemé de dauphins d'or (3).

De leur côté les reines de France, à leur première entrée dans la capitale du royaume en qualité d'épouses du monarque, faisaient hommage à Notre-Dame de la magnifique couronne qu'elles recevaient de la ville de Paris. Celle qu'offrit Isabelle de Bavière était d'or et de pierreries (4).

(1) *La Vierge*, p. 180.

(2) *Ibid.*, 180-181.

(3) *Ibid.*

(4) *Ibid.*

Jeanne d'Évreux, troisième femme et ensuite veuve de Charles II, avait offert à l'église de Notre-Dame des Carmes, de la place Maubert, à Paris, sa couronne de diamants, d'émeraudes et de rubis. Elle y joignit sa riche ceinture brodée de perles, et le bouquet de lis d'or, semé de pierres précieuses, que le roi lui avait donné le jour de son couronnement. Quinze cents florins d'or accompagnèrent encore ce présent royal (1).

Nous touchons ici aux jours mémorables qui virent les luttes désastreuses de la France et de l'Angleterre. Marie ne fut pas oubliée dans cet horrible choc. Édouard avait juré, *par le Dieu du paradis et sa douce mère*, qu'avant six mois il irait défier ce fils de comte qui se faisait indûment appeler roi des Français (2).

Il fit appel aux lords anglais au nom de *la douce vierge Marie*, et tous jurèrent, chacun pour son compte, guerre aux Français, en prenant à témoin de ce serment la Vierge honorée qui porta le Dieu mort en croix. *Sainte Marie! Notre-Dame d'Arundel! Notre-Dame d'Arleton!* tels étaient les cris qui précédaient presque chaque coup de lance que portaient le roi et ses nobles chevaliers (3).

Le roi, qui n'avait pas oublié d'invoquer Marie dans le combat, n'eût pas plutôt débarqué en Flandre, qu'il alla la remercier tout à pied, et avec grand'foison de chevalerie, dans son sanctuaire d'Ardenbourg (4).

Pendant cette lutte si longue, la Vierge sainte ne cessa pas d'être pour les Anglais un objet de vénération. Souvent, dans le sac d'une ville, ils n'épargnaient qu'une de

(1) *La Vierge*, p. 179.

(2) *Ibid.*, 183.

(3) *Ibid.*, 183, 184.

(4) *Ibid.*, 184.

ses statues, qu'ils laissaient intacte sur son piédestal. Ses sanctuaires étaient tenus pour terre neutre et sainte, et quiconque portait son image à son casque d'acier poli ou à son chapeau de serge n'était plus considéré comme ennemi, mais il n'était qu'un pieux pèlerin. Les fêtes de la sainte Vierge étaient scrupuleusement observées par les troupes anglaises, qui arrêtaient même leurs marches ou suspendaient les hostilités pour les célébrer. En 1380, Buckingham s'arrêta avec son armée dans la forêt de Marche-Noir pour célébrer la fête de Notre-Dame de septembre. Les chevaliers d'Angleterre entendirent dévotement la messe dans une abbaye qu'ils trouvèrent au milieu des bois (1).

Ce fut en allumant des cierges devant l'image vénérée de Notre-Dame de Bermont, et en parant de fleurs l'ermitage de Sainte-Marie, que Jeanne d'Arc entendit les voix qui l'excitaient à s'armer pour la France, et à déployer cette bannière de moire blanche où, sur un fond semé de fleurs de lis d'or, on lisait en lettres d'or aussi ces deux noms touchants, ces deux noms sauveurs : *Jésus! Marie* (2) !

Le quatorzième siècle fut l'époque où le culte de la mère de Dieu atteignit à son apogée; car tout s'y faisait par elle et pour elle. Il est bien naturel que chacun l'implore, disaient dans leurs chants les troubadours guerriers de la Germanie, puisque dans le ciel on fait tout ce qu'elle veut. Aussi la Vierge honorée qui réunit toutes les conditions de beauté, de douceur et d'angélique pureté qui conviennent à la Dame par excellence, était l'objet d'un culte fervent (3).

(1) *La Vierge*, p. 184, 185, 186.

(2) *Ibid.*, 192-193.

(3) *Ibid.*, 196.

On proclamait des tournois, on accomplissait des emprises en l'honneur de madame sainte Marie; rois et chevaliers faisaient la veille des armes dans ses chapelles; son nom, traduit dans toutes les langues de l'Europe, était le cri de guerre des barons flamands, danois, anglais, comme celui de Duguesclin. Au combat des trente, Beaumanoir se recommande à Notre-Dame, et arme un chevalier au nom de la même Vierge (1).

Après s'être recommandé à Marie, on se battait un contre dix, avec cette confiance en l'appui du ciel qui triple la force de l'homme. Une bonne cause, une conscience pure et l'appui de la Vierge suffisaient pour faire merveille d'armes, et remporter les victoires les plus éclatantes (2).

Ainsi en 1383 le duc de Gueldre, avec quatre cents lances, repoussa quarante mille Brabançons qui avaient envahi son duché. Mais avant d'entrer en campagne, avant de quitter Nimègue, il était allé prier dévotement devant l'image de Notre-Dame, en laquelle il avait grande fiance, et s'était voué lui et les siens à la très-sainte Vierge. Plein d'espérance en celle qu'il avait invoquée, il chargea l'ennemi au cri de *Notre-Dame Gueldre!* et il enleva dix-sept drapeaux, qu'il voulut porter lui-même et déposer, avec ses armes faussées et rompues, devant l'image de Notre-Dame de Nimègue (3).

En 1363, le roi Louis I^{er} de Hongrie, se trouvant avec vingt mille hommes en présence de quatre-vingt mille infidèles, se consacra, avec toute son armée, à la Reine

(1) *La Vierge*, p. 196, 197.

(2) *Ibid.*

(3) *Ibid.*, 197, 198.

des anges, dont l'image ne le quittait pas. Pour remercier Notre-Dame de la victoire éclatante qu'il remporta, il fit construire autour de la chapelle d'Affleuz, en Carinthie, une fort belle église, où il déposa l'image sainte à laquelle il attribuait sa victoire, et l'épée avec laquelle il avait combattu (1).

Les succès avantageux qu'obtint Louis, duc de Bourbon, sur les Sarrasins d'Afrique, qui neutralisaient par leurs pirateries audacieuses le négoce maritime de l'Europe, furent aussi attribués, non sans motif, à l'assistance de la sainte Vierge, en l'honneur de laquelle le religieux prince avait entrepris cette espèce de croisade, et dont la blanche image ornait le pavillon amiral de la flotte. Plus d'un prodige merveilleux accompagna, dit-on, cette expédition, commencée, dirigée et achevée sous les auspices de Notre-Dame (2).

Ainsi les armées de terre comme celles de mer arboraient pieusement l'étendard de la Vierge. Elle était invoquée sous la tente comme sur les vaisseaux, par les chefs comme par les soldats.

Dans les villes, dans les champs, au milieu même des forêts, s'élevaient aussi de toutes parts, au chant des hymnes à Marie, ces chapelles, ces abbayes, ces cathédrales qui ont épuisé les forces et le génie de l'homme. « Il était impossible, dit M. de Montalembert, que l'influence de cette sublime croyance à la Vierge mère, qui avait exercé un empire toujours croissant sur les mœurs depuis la proclamation de la maternité divine au concile d'Éphèse, ne fût pas comprise dans l'immense mouvement

(1) *La Vierge*, 198, 199.

(2) *Ibid.*, 199-200.

des âmes chrétiennes au treizième siècle..... Toutes les œuvres et toutes les institutions de cette époque, surtout toutes les inspirations de l'art, telles qu'elles nous ont été conservées dans les grandes cathédrales et dans les chants de ses poètes, nous montrent un développement immense dans le cœur du peuple chrétien de sa tendresse et de sa vénération pour Marie.....

« Toutes les croyances, toutes les tendres affections qui s'élançaient du cœur de l'homme de ce temps-là vers le ciel, se rencontraient et se fixaient sur une image suprême, celle de Marie. Reine de la terre autant que reine du ciel, pendant que tous les fronts et tous les cœurs étaient inclinés devant elle, tous les esprits étaient inspirés par sa gloire : tandis que le monde se couvrait de sanctuaires, de cathédrales en son honneur, l'imagination de ces générations poétiques ne tarissait pas dans la découverte de quelque nouvelle perfection, de quelque nouvelle beauté au sein de cette beauté suprême. Chaque jour voyait éclore quelque légende plus merveilleuse, quelque nouvelle parure que la reconnaissance du monde offrait à celle qui lui avait ouvert les portes du ciel, qui avait repeuplé les rangs des anges, qui avait ôté aux hommes le droit de se plaindre du péché d'Ève ; à l'humble servante couronnée par Dieu de la couronne que Michel avait arrachée à Lucifer ; et, pleine d'une inébranlable confiance en l'objet de tant d'amour, convaincue de sa vigilance maternelle, la chrétienté s'en remettait à elle de toutes ses peines et de tous ses dangers, et se reposait dans cette confiance. C'est ainsi qu'ils aimaient Marie, ces chrétiens d'autrefois (1)... »

(1) *Histoire de sainte Élisabeth de Hongrie*, introduction.

Toutes les grandes cités du monde catholique s'empressaient, dans les temps de calamité, de se mettre sous la protection de Marie. Ainsi fit la ville de Poitiers en 1357, après la funeste bataille à laquelle cette ville a donné son nom; ainsi fit Rouen dans l'année 1348, lors de l'apparition de cette fameuse peste noire qui ravagea le globe; ainsi firent Gênes la Superbe, Venise la Belle, Parme, Sienne, et mille autres qu'il serait trop long de nommer les unes après les autres (1).

Cette dévotion à Marie, qui animait à la fois les armées et les villes, fut l'âme des ordres militaires, ces grandes armées toujours triomphantes du moyen âge, qui se fondèrent pour la plupart et firent leurs prodiges sur la foi à la mère de Dieu. Ainsi, les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem invoquaient Marie en recevant leur épée, invocation que les chevaliers de Malte, dernière transformation de cet ordre célèbre, font encore. Les chevaliers teutoniques prenaient le nom de chevaliers de la Vierge. Les terres qu'ils conquéraient sur les païens du Nord de l'Europe, ils les appelaient terres de Marie; la Vierge était leur Dame céleste, et, à vrai dire, elle était alors *la Dame de tout le monde*, comme s'expriment les naïves légendes du moyen âge (2).

A ces ordres religieux et chevaleresques, qui étendaient le culte de Marie par des miracles de bravoure, venaient s'ajouter les ordres royaux, dont Marie était en général la patronne aussi.

C'est en son honneur que le roi Jean fonda l'ordre des chevaliers de l'Étoile. Ces chevaliers jeûnaient tous les

(1) *La Vierge*, II, p. 202, 203, 204.

(2) *Ibid.*, 205, 206.

samedis, quand ils le pouvaient ; et quand ils ne le pouvaient pas, ils devaient donner aux pauvres quinze deniers parisis, en mémoire des quinze joies de Notre-Dame. Il leur était permis de lever une bannière semée d'étoiles avec une image de la Vierge, soit pour faire la guerre aux ennemis de la foi, soit pour le service de leur seigneur (1).

Charles VI, ce pauvre prince dont la précoce valeur avait gagné à quatorze ans cette célèbre victoire de Rosbecq qui courrouça si durement les Anglais, comme dit messire Jehan Froissart, institua aussi, pendant les premières années de son règne, un ordre de chevalerie à l'honneur de la sainte Vierge, par suite d'un vœu qu'il avait fait en Languedoc. Cet ordre reçut le nom de Notre-Dame de l'Espérance, et une étoile en fut le symbole (2).

L'an 1370, Louis II, duc de Bourbon, institua aussi l'ordre des chevaliers du Chardon de Notre-Dame. Au bout du collier de l'ordre pendait un médaillon ovale, portant l'image de la Vierge (3).

La dévote et chevaleresque Espagne avait aussi, dès le moyen âge, des ordres royaux fondés en l'honneur de Marie. Alphonse le Sage institua un ordre de chevalerie qu'il plaça sous la protection de la Vierge ; et don Jayme II, roi d'Aragon, créa, en 1319, un ordre de chevalerie sous le titre de Santa-Maria de Montesa (4).

Un peu plus tard, vers le milieu du quinzième siècle, Christian I^{er}, roi de Danemark, fonda, en l'honneur de la

(1) *La Vierge*, p. 206.

(2) *Ibid.*, 207.

(3) *Ibid.*, 208.

(4) *Ibid.*

sainte Trinité et de la sainte Vierge, l'ordre royal de l'Éléphant (1).

Les ordres royaux et militaires ne furent pas les seuls à prendre Marie pour patronne : la milice religieuse, qui gagne les batailles par la prière et par la mortification, voulut marcher aussi sous la bannière de la Vierge (2).

L'ordre de Cîteaux ; ses filles, les abbayes de Clairvaux, de la Ferté, de Pontigny, de Morimond, l'ordre de Fontevrault, celui des servites ou serfs de Marie, celui de la Merci, furent fondés en l'honneur de Marie ; et on retrouve encore son nom et l'influence de son culte dans les ordres des franciscains, des prémontrés et des dominicains, qui tous eurent, dès leur origine, en grande vénération la sainte Mère de Jésus-Christ (3).

Au commencement du quinzisième siècle, tous les cœurs étaient tournés vers Marie pour l'aimer, tous les esprits rivalisaient de zèle pour l'honorer. L'architecture élevait ses innombrables basiliques ; la peinture et la sculpture les décoraient de leurs chefs-d'œuvre. Les rois, les princes et les seigneurs offraient à Marie leur or, leur argent et leurs terres ; les peuples lui consacraient leur temps, leurs bras et leurs talents. La fortune et le génie élevaient les basiliques, la multitude les remplissait de ses flots respectueux (4).

Des confréries se formaient en l'honneur de la Vierge d'un bout à l'autre de l'Europe. Les princes allemands se paraient de son scapulaire, et les rois d'Angleterre se faisaient sacrer avec une huile que la Vierge avait, dit-on,

(1) *La Vierge*, p. 209.

(2) *Ibid.*

(3) *Ibid.*, 209-216.

(4) *Ibid.*, 219, 220.

donnée tout exprès pour eux, les Lancastres, à saint Thomas Becket (1).

En France, les étudiants des grands collèges, où tant de bourses gratuites étaient données au nom de Notre-Dame, se levaient à la pointe du jour pour réciter en commun l'office de la Vierge. Les princes le récitaient aussi dans leurs chapelles privées (2).

Le rosaire et le chapelet étaient la parure des grands et du peuple, des magistrats et des guerriers. Des rois de France le substituèrent au collier chevaleresque dont les croisés avaient rapporté la mode d'Orient. On mettait un chapelet de prix dans les riches corbeilles de mariage, et les grandes dames de l'époque de la renaissance, aussi bien que celles du moyen âge, étaient souvent représentées, sur leur prie-Dieu ou sur leur tombeau de pierre, avec un chapelet à la main (3).

Cette prière, primitivement inventée pour le pauvre peuple, était devenue la prière de tout le monde. Les bourgeois et les gentilshommes disaient leur chapelet en allant aux champs ou en revenant à la ville; les plaideurs au palais, en attendant leurs avocats; et les chrétiens de toutes les classes, en allant gagner les pardons aux églises éloignées. Les rois eux-mêmes, les princes et les premiers de chaque nation donnaient en cela l'exemple. La récitation du chapelet était une pratique générale en France, en Écosse, en Angleterre, en Italie, en Géorgie et partout (4).

Le nom de Marie fut donné à une infinité de plantes et

(1) *La Vierge*, p. 222.

(2) *Ibid.*

(3) *Ibid.*

(4) *Ibid.*, 222-224.

de fleurs tant d'Europe que d'Asie, qui rappelèrent son souvenir, au milieu des champs et des bois, au pâtre des montagnes, aux Arabes chrétiens, et même aux musulmans sectateurs du Coran (1).

Dans quelques contrées de l'Europe, on donnait sans cesse son nom aux personnes, aux villes, aux villages, aux montagnes, aux vallées, aux vaisseaux, aux places publiques, aux rivières, aux fontaines, etc. Dans d'autres, au contraire, il était, par respect, défendu de le donner pas plus aux personnes qu'aux choses, de peur qu'il ne finît par être indignement porté (2).

L'institution de l'Angelus date des premières années du quatorzième siècle. Le pape Innocent XXII l'établit pour demander à Dieu, par l'intercession de Marie, la paix de la chrétienté. Aussi toute la chrétienté accueillit cette pratique avec empressement. Au premier coup de cloche, dans les maisons, dans les rues, dans les champs et sur les chemins, partout on tombait à genoux pour prier la sainte Vierge (3).

Dans les processions publiques et solennelles, la bannière de Marie était toujours haut portée par les mains les plus dignes, qui se la disputaient. Elle venait après la croix, après l'image de celui qui a racheté le monde (4).

Au-dessus de beaucoup de portes et à chaque coin de rue étaient des statues de la Vierge, auxquelles des mains pieuses offraient chaque matin les fleurs de la saison. Pendant la nuit, de petites lampes brûlaient autour de

(1) *La Vierge*, p. 225.

(2) *Ibid.*, 225-226.

(3) *Ibid.*, 226.

(4) *Ibid.*, 227-228.

l'image de celle qui a dans les cieux le front couronné d'étoiles. Les jeunes gens de tous les quartiers venaient processionnellement leur offrir leur hommage pieds nus et couronnés de fleurs, en chantant avec âme les litanies de la sainte Vierge : tout le monde les suivait, quelque temps qu'il fit ; et la foule était quelquefois si compacte qu'à peine pouvait-on circuler dans la rue ; et pourtant elle s'agenouillait tout entière devant l'image, comme elle l'eût fait devant la sainte Vierge en personne (1).

Ainsi honorée sur terre, Marie ne l'était pas moins sur mer. Elle régnait sur les flottes et sur les vaisseaux marchands de ce quinzième siècle, qui fut appelé à bon droit le siècle des découvertes. Les Portugais, les Espagnols portèrent son culte bien-aimé en Amérique, dans les grandes Indes, à Belem, à Madère, à Macao, à Goa, sur la côte de Coromandel et jusqu'à l'embouchure du Gange, le fleuve sacré de l'Indostan (2).

L'Italie, qui brillait alors par le feu du génie entre tous les royaumes catholiques, consacrait la palette de ses peintres, le ciseau de ses statuaires et la plume de ses poètes, à célébrer les grandeurs de Marie. Aussi innombrables sont les merveilles de peinture, de sculpture, d'architecture, de gravure et de poésie qu'elle vit éclore à la gloire de la Vierge-mère (3). Nous en donnons la preuve ailleurs (4).

La musique renaquit aussi au souffle tendre et inspirateur de Marie. Les Noël's en furent une des plus pures et plus naïves expressions. Les hymnes de nos églises lui

(1) *La Vierge*, p. 228-229.

(2) *Ibid.*, 230-231.

(3) *Ibid.*, 231-232.

(4) *Culte de Marie en Italie*.

donnèrent plus de noblesse, de gravité et de sévérité (1).

Nous avons assez parlé des concours de poésie fondés en l'honneur de la Vierge dans plusieurs de nos villes et à diverses époques, pour n'y pas revenir ici.

Nous avons dit aussi les productions les plus saillantes des poètes qui ont chanté la Vierge dans les diverses contrées chrétiennes, depuis Sedulius jusqu'à Reboul de Nîmes.

Mais voici venir les jours où l'hérésie luthérienne s'éleva comme une tempête du fond de la brumeuse Allemagne. Elle ne va pas anéantir de dessus la face de la terre le culte bienfaisant de la mère tout aimable ; mais, hélas ! elle ne va que trop l'affaiblir, même dans les contrées fidèles où il se maintiendra. Aussi, à partir de ce siècle que Luther et Calvin empoisonnèrent de leur souffle, la dévotion à Marie perd cette vigueur, cette énergie que nous venons de lui voir, et qui a tant réjoui notre âme.

Cependant les chrétiens n'ont pas tous perdu de vue l'étoile du matin ; ils n'ont pas tous renié leur mère et déserté ses autels ; ils n'ont pas tous oublié celle que du haut de sa croix Jésus leur a donnée pour gardienne et pour protectrice. Son culte a perdu, il est vrai, de son antique ferveur ; mais nous allons encore le voir debout, et animé d'une vie qui ne s'éteindra qu'avec la lumière du soleil, qu'avec l'existence de ce monde.

A peine Calvin était-il descendu dans la tombe, que toute l'Europe catholique fait honneur à Marie de la bataille de Lépante et de la victoire mémorable de Jean Sobieski. Toute l'Europe catholique avait auparavant im-

(1) *La Vierge*, 2^e vol., p. 238, 239.

ploré à grands cris l'assistance de la Vierge *terrible comme une armée* (1); et après ces deux triomphes qui sauvèrent la chrétienté, toute l'Europe tomba à genoux pour en remercier celle qui est plus puissante pour délivrer son peuple que ne le furent Judith, Esther et Débora, pour délivrer le leur.

En 1647, nous voyons l'empereur Ferdinand III consacrer solennellement lui, sa famille et l'Empire, à la Reine du ciel, et lui élever, au milieu de la grande place de Vienne, une colonne magnifique surmontée de sa statue, avec la lune sous ses pieds et un serpent dont elle écrase victorieusement la tête (2).

Malgré l'affaiblissement du sentiment religieux dans les masses, on jeûnait encore, vers la fin du seizième siècle, dans toute l'Europe catholique, la veille des fêtes de la sainte Vierge, et nul ne s'exemptait de cette pratique religieuse (3).

A cette même époque, le chapelet était encore la marque distinctive des catholiques (4).

Les rois de France continuaient à donner des preuves publiques de leur dévotion à Marie. Louis XII faisait le pèlerinage de Notre-Dame de Lorette; Henri III y envoyait le duc de Joyeuse avec un équipage magnifique, pour y offrir des présents et y faire un vœu à la Vierge honorée en ce lieu (5).

Le culte un peu négligé de la mère de Dieu se releva majestueusement sous le règne de Louis XIII. On sait que,

(1) *Cantic. cant.*

(2) *La Vierge*, 2^e vol., p. 266, 7.

(3) *Ibid.*, 267.

(4) *Ibid.*

(5) *Ibid.*, 267.

comme le roi Étienne I^{er} de Hongrie, comme Ferdinand III d'Autriche, il se consacra, lui, sa famille et son peuple, à la Reine du ciel. Ce fut en commémoration de cette consécration qu'il institua la grande procession de l'Assomption, et qu'il promit d'élever un monument pieux et commémoratif à Notre-Dame de Paris (1).

Ce fut son fils Louis XIV qui fit exécuter ce groupe promis par son père, et connu sous le nom de *Vœu de Louis XIII*. Nous ne relaterons pas ici tous les actes par lesquels Louis XIV témoigna de sa piété envers Marie. Sans doute il eut de grandes faiblesses ; mais espérons que sa foi en Jésus-Christ et en Marie lui aura fait trouver grâce devant le Roi des rois.

Quand le soleil quitte un lieu, c'est pour en éclairer un autre. Une contrée gagne ce qu'une autre perd. Ainsi le culte de Marie regagna dans le nouveau monde ce que les hérésies modernes lui avaient fait perdre dans l'ancien (2).

On vit d'ignorants sauvages, civilisés et instruits par les missionnaires catholiques, prendre le compas de l'architecte, le ciseau du sculpteur, la palette du peintre, et élever de leurs mains des temples à Dieu et des chapelles à Marie (3).

La récitation du Rosaire était l'exercice de piété qui allait le mieux au peuple chasseur ; aussi le soir, quand l'ombre des tulipiers et des magnolias s'allongeait dans la clairière ou dans la savane, vous entendiez la salutation angélique répétée, dans l'idiome des forêts, sur toutes les collines américaines. Marie était la mère du sauvage comme celle de l'Européen, et elle n'était pas plus reli-

(1) *La Vierge*, p. 268.

(2) *Ibid.*, 262.

(3) *Ibid.*, 263.

gieusement invoquée dans le temple tout brillant d'or que les premiers conquérants espagnols avaient bâti en son honneur dans le Mexique et le Potosé, que dans les églises champêtres que les pieux missionnaires lui avaient dédiées sous le titre de Notre-Dame de Lorette et de Notre-Dame des Douleurs, au bord du fleuve des Amazones et de la rivière aux Hurons (1).

L'Amérique ne fut pas le terme des conquêtes des serviteurs de Dieu et de Marie; ils explorèrent les régions brûlantes de l'Afrique, et convertirent les princes noirs de la Guinée et du Monomotapa; en même temps ils pénétraient à Ceylan, dans la presqu'île de l'Inde, au Japon, à la Chine, et partout l'image de Notre-Dame fut traitée avec vénération et faveur. Les dames mongoles, s'inclinant devant la mère de Jésus, l'appelaient la sainte, la glorieuse Marie; le prince de Cachemire lui envoyait des cierges et des présents; le grand lama lui faisait élever une église sous le titre de l'Annonciation. Les dames de la Chine lui offraient des parfums et des fleurs, et les Japonais, qui payèrent bien cher, hélas! leur énergique dévouement à la foi véritable, récitaient leurs longs rosaires de cristal en traversant les rues des villes idolâtres, pleines de bonzes et de païens (2).

Nous réservant de traiter dans des chapitres à part du culte actuel de Marie en France, en Espagne, en Italie, en Orient, nous ne dirons rien ici des honneurs que ces contrées rendent, de nos jours, à la sainte Vierge.

Parcourons donc rapidement les autres pays catholiques, et voyons quels hommages y reçoit la mère de Dieu.

(1) *La Vierge*, p. 264.

(2) *Ibid.*, 264.

M. l'abbé Orsini va encore faire les frais de cette pérégrination ; c'est à lui que nous devons , à peu de chose près , tout ce que nous disons ici. Nous nous parons des plumes du paon ; seulement , nous rendons la gloire à qui la gloire est due.

Au premier aspect , on juge que la Corse , cette île italienne et française qui a produit Napoléon , est habitée par un peuple essentiellement dévot à la Vierge sainte. Son image s'y élève à l'entrée des villages , dans les carrefours , au bord des fontaines , au haut des promontoires , au milieu des bois d'orangers qui croissent sur la côte. Les environs de Bastia sont couverts de délicieuses petites chapelles à l'italienne , dédiées à l'Annonciation , à la Visitation ou à Notre-Dame de Bon-Conseil ; le jour de ces fêtes , qui arrivent au printemps ou en été , on déserte la ville pour aller visiter ces madones , où l'on arrive par des sentiers odorants et bordés de fleurs. Après avoir prié la Vierge , chaque famille s'assied à l'ombre fraîche des grands arbres , et se livre à une joie décente en faisant une collation champêtre (1).

La Corse avait autrefois plusieurs cathédrales ; la plupart étaient bâties sous le titre de l'Assomption : maintenant la fête la plus solennelle de Marie est celle de la Conception immaculée. Une neuvaine la précède ; le son des cloches et le bruit des boîtes à feu l'annoncent ; les navires sont pavoisés , le pavé des rues est jonché de myrtes ; une procession solennelle , où les frères de la Conception , en habits de pénitents , la torche allumée à la main , précèdent l'image de la Vierge ornée d'une couronne d'argent , de colliers de pierres précieuses et de bracelets

(1) *La Vierge*, p. 274.

d'or, fait le tour de la ville au son d'une musique militaire, tandis que les autels de Marie, chargés d'une profusion de fleurs, projettent sur les dalles sacrées la clarté de leurs mille cierges. C'est une fête tout italienne, pour l'entraînement religieux et la joie expansive (1).

Dans les campagnes, le curé, le vicaire, ou simplement un vieillard, récitent le chapelet tous les soirs à l'heure où la cloche du village sonne l'agonie du jour qui se meurt. Quelquefois on entrevoit dans un lointain brumeux, sur la pointe d'un rocher abrupte, une sombre figure appuyée sur sa carabine : c'est un proscrit qui hasarde sa vie pour se joindre à la prière commune ; car la Madone est la dernière espérance de ces hommes fougueux, mais croyants, qui portent son image sur leur poitrine, et qui ne demandent qu'en son nom aux bergers un peu de lait et de pain noir pour soutenir leur existence misérable (2).

En 1735, toute la nation, assemblée en comices généraux, avait élu pour reine de la Corse la très-sainte mère de Dieu (3).

En Portugal, dont Marie est la reine depuis les jours du roi Alphonse I^{er}, son culte est toujours national et florissant ; elle est la marraine-née de toutes les filles, et ses images sont vénérées dans de belles et riches chapelles (4).

Les Belges sont toujours le peuple dévot à Marie ; ils vont en pèlerins à ses sanctuaires, et lui consacrent les plus charmantes chapelles de leurs belles cathédrales gothiques (5).

(1) *La Vierge*, p. 275.

(2) *Ibid.*, 275-6.

(3) *Ibid.*, 276.

(4) *Ibid.*, 295.

(5) *Ibid.*

Le culte de Marie se soutient en Irlande, malgré l'oppression anticatholique qui depuis trois cents ans pèse sur ce pays. Il se relève en Angleterre, où il donne déjà plus d'un signe de vie.

Les Tyroliens tapissent leurs murailles et leurs maisons de faits tirés de l'histoire de la sainte Vierge (1).

La riche et tranquille Bohême multiplie les images de la mère de Dieu sur ses chemins et dans ses villes. De distance en distance dans les campagnes, une agreste chapelle de Marie, à la fois maison de prière et caravansérail de repos, dresse son toit pointu, surmonté d'une croix, comme pour faire signe au voyageur qu'elle lui offre un abri contre le soleil ou la pluie; et cet appel est toujours religieusement écouté (2).

L'Autriche, aux mœurs simples et pures, aux goûts poétiques et religieux, est restée fidèle à Marie, et nulle part les cérémonies sacrées de son culte n'ont un caractère plus sérieux et plus touchant (3).

La Pologne est toujours le royaume de la sainte Vierge, que les Polonais, depuis 1655, invoquent dans leurs litanies sous le titre de *Regina cæli et Poloniæ*. Son image est suspendue au cou des jeunes Polonaises; les mères l'attachaient jadis à celui de leurs vaillants fils, lorsqu'ils partaient pour aller au combat. Les grandes dames ont, dans leurs appartements, un oratoire orné du portrait de la Vierge; et cette fière noblesse polonaise, qui éclipsait en faste toutes les noblesses européennes, ne manquait pas, aux fêtes de Noël, de mettre, à l'endroit le plus apparent de la salle somptueuse de ses banquets, une gerbe

(1) *La Vierge*, p. 295.

(2) *Ibid.*

(3) *Ibid.*, 296.

de paille en souvenir du profond dénûment de Jésus et de Marie dans l'étable de Bethléem (1).

Les Lithuaniens, les derniers enfants de la Vierge en Europe par ordre de date, puisqu'ils ne se convertirent qu'au quinzième siècle, lui sont restés fidèles aussi en dépit du protestantisme, qui a complètement échoué auprès d'eux dès qu'il a parlé de supprimer le culte populaire de Marie. C'est elle qui remplace aujourd'hui la blonde Saulé, leur divinité favorite, cette belle déesse du Soleil qui sortait chaque jour, disent les légendes mystiques de leurs aïeux, de son palais oriental, montée sur un char d'or illuminé de mille flambeaux de cire blanche, pour éclairer la terre, et qui avait pour suivantes Vakazinné (l'étoile du soir) et Auma (l'aurore). Fidèles aux antiques coutumes de leur terre natale, les femmes lithuaniennes célèbrent encore leurs fêtes favorites du retour des fleurs et de la fin de la moisson sous les auspices de Marie; c'est sur ses autels qu'elles déposent les violettes qu'elles vont cueillir au loin le premier jour du printemps, avant le lever du soleil; c'est elle qu'elles invoquent, assises autour de la dernière gerbe, quand leurs doigts agiles tressent des hiéroglyphes de fleurs, où elles donnent, comme en Orient, une pensée à chaque feuille et un symbole à chaque plante. Ce peuple de Lithuanie, qui aime passionnément les bois, les champs, les belles fleurs surtout, qu'il cultive autour de ses plus pauvres chaumières, aime encore mieux la sainte Vierge que toutes ces choses (2).

Les Russes, qui suivent les rites de l'Église grecque,

(1) *La Vierge*, p. 296.

(2) *Ibid.*

professent la plus grande vénération pour la Vierge : du plus loin qu'ils aperçoivent son image, ils se prosternent à plusieurs reprises, et multiplient avec une extrême rapidité les signes de croix. A Moscou, une statue de la Vierge, à laquelle on attribue des miracles, décore une des portes du Kremlin ; deux sentinelles, tête nue, montent la garde auprès, de nuit et de jour. Le peuple ne manque jamais de se découvrir respectueusement en passant devant cette image (1).

Les czars se faisaient jadis couronner dans la belle cathédrale moscovite de l'Assomption, où sont déposés les corps des patriarches russes ; l'enceinte du sanctuaire était plaquée d'argent et d'or ; les vases sacrés et les vêtements épiscopaux de cette cathédrale sont encore d'une richesse inouïe ; l'image de la sainte Vierge, placée dans un grand cadre doré au fond de cette église, figure aux processions dans un superbe carrosse tout en glace, comme les voitures que l'on voyait jadis en France au sacre des rois. Quatre chevaux, richement enharnachés, traînent d'un pas lent et solennel ce char de triomphe moderne (2).

Arrêtons-nous ici de nos excursions, de nos pérégrinations, pour ce premier chapitre sur l'universalité du culte de Marie ; et puisque nous avons encore à lui consacrer d'autres pages, bornons-nous en ce moment à ce que nous venons de dire sur l'universalité de la dévotion à la Vierge quant aux temps écoulés depuis la révélation primitive, et quant aux lieux mentionnés dans ce qu'on vient de lire.

Nous avons ajouté que cette dévotion si aimable et si

(1) *La Vierge*, p. 297.

(2) *Ibid.*, 298.

douce est universelle aussi quant aux personnes. La preuve en est déjà donnée par tout ce qui précède ; car toutes les pages que nous venons d'écrire attestent, sous ce troisième rapport, l'universalité du culte d'hyperdulie.

Quelle est en effet, dans la société chrétienne, la classe qui se soit soustraite à l'influence de ce culte ? Quel rang, quel âge, quel sexe lui sont restés étrangers ? Le culte de la Vierge n'a-t-il pas été le culte des rois et des sujets, des grands et des petits, des riches et des pauvres, des enfants et des vieillards, des hommes et des femmes, des génies élevés et des esprits les plus vulgaires ? Que de rois, que d'empereurs ont contribué à la gloire et à l'extension de ce culte ! Que d'illustres guerriers, que de grands capitaines ont invoqué Marie sur les champs de bataille et dans le secret de leurs tentes ! Que de plumes éloquentes ont écrit ses louanges ! Que de puissants seigneurs ont fondé ou doté des temples en son honneur !

L'Esprit-Saint avait prédit que les *reines et les princesses la loueraient et l'exalteraient* (1), et cette parole, comme toutes les autres, a eu son accomplissement ; car dans le rayonnant cortège qui entoure, dans le ciel, cette immortelle souveraine, n'avons-nous pas à saluer les Hélène, les Pulchérie, les Clotilde, les Radegonde, les Élisabeth, et peut-être Mathilde d'Angleterre, Blanche de Castille, Anne d'Autriche, Marie Leczinska de Pologne, et une multitude d'autres femmes qui portèrent ici-bas le sceptre de la puissance, et dont le front fut ceint du bandeau de la royauté ?

Et, d'autre part, le laboureur de la vallée, le pâtre des montagnes, le gondolier des lagunes, l'enfant de la

(1) *Cant. cant.*, VI, 8.

Savoie, la femme du bûcheron et la fille du berger, s'agenouillent partout devant la Dame de tout le monde, lui disent partout leurs douleurs, lui confient partout leurs peines, lui demandent partout assistance, force et consolation.

« De toutes parts, après la croix de Jésus, c'est son image que nos espérances rencontrent entre le ciel et nous. Nous avons en son intercession une confiance plus intime, et sa bonté toute-puissante s'est déjà manifestée tant de fois en faveur des hommes, qu'elle nous apparaît souvent dans nos prières penchée vers nous du haut des cieux, et pressant d'une main les genoux de son divin fils, tandis qu'elle touche de l'autre, pour les guérir, à toutes les plaies de nos âmes.

« Donc ne vous étonnez point si, même en n'élevant pas vos regards au-dessus de ce bas monde, vous retrouvez partout, soit un vaste temple dans nos villes, soit une chapelle isolée dans les défilés de nos montagnes, en tous lieux enfin un monument qui lui est consacré. C'est que, en tous lieux, l'homme a besoin de consolations et de secours. Le matelot emporte son image grossièrement sculptée, et l'attache à la poupe de son vaisseau pour le sauver des tempêtes; la jeune fille la cherche avec émotion parmi les grains de son rosaire; le pèlerin, quand la nuit tombe, tressaille de joie au fond du cœur, s'il entend la cloche lointaine sonner l'Angelus de Marie. Sur la crête des monts, au penchant des abîmes, au plus profond des vallées, sur les hautes dunes, au milieu de la grève aride et bruyante, qu'un danger apparaisse, qu'une douleur éclate, qu'un vœu de l'âme jaillisse, elle est là pour conjurer, apaiser ou exaucer. Étoile des mers, consolatrice des affligés, porte du ciel, arche d'alliance, c'est toujours

elle, c'est Marie la patronne de ce monde, la merveille du monde passé, l'espérance du monde à venir (1). »

Basiliques, églises, oratoires, chapelles, colonnes monumentales, fontaines publiques, autels, images, tableaux, statues, médailles, confréries, ordres et instituts religieux, pratiques de dévotion, livres, sermons, poèmes, solennités, tout arrive, tout vient en foule déposer de la piété de tous les temps, de tous les lieux, envers la sainte mère du Sauveur. Ces témoignages sont si nombreux, ils sont si éclatants et si incontestables, qu'il suffit de les indiquer, et qu'il serait superflu de les énumérer les uns après les autres.

Le culte de la Vierge, comme un arbre majestueux planté au bord d'une eau limpide, a couvert tous les âges, a couvert tous les peuples de son ombrage embaumé. Tous les âges et tous les peuples ont cueilli ses fleurs salutaires et ses fruits odoriférants; tous les âges et tous les peuples ont passé sous ses rameaux. Et cet arbre ne mourra point; il ne vieillira même pas. Dieu renouvellera sa jeunesse comme celle de l'aigle. Quelques-unes de ses feuilles, quelques-unes de ses branches tomberont sans doute avec le temps; quelques pratiques maintenant vivaces seront peu à peu négligées: quelques confréries s'éteindront; quelques pèlerinages cesseront d'attirer la foule et d'être fréquentés; quelques fêtes seront oubliées. Mais d'autres pratiques surgiront à la place des anciennes; d'autres associations remplaceront leurs aînées; d'autres pèlerinages appelleront les âmes pieuses et confiantes en Marie; d'autres fêtes seront établies. Ainsi des feuilles nouvelles, des branches nouvelles, pleines de fraîcheur et de vie, succédant aux premières, conserveront au grand arbre toute sa beauté, toute sa richesse.

(1) Le baron Alexandre Guiraud, de l'Académie française.

Et ne faut-il pas en effet que la prophétie de la Vierge ait, comme tous les autres oracles inspirés par l'esprit de Dieu, son accomplissement? Marie n'a-t-elle pas dit, en parlant d'elle-même : « Toutes les générations m'appelleront bienheureuse, *Beatam me dicent omnes generationes* ? Oui, dans le passé, tous les âges, tous les peuples l'ont exaltée à l'envi ; dans le présent elle est partout honorée et priée ; dans l'avenir ses louanges ne seront point interrompues. De siècles en siècles, comme d'échos en échos, retentiront dans l'Église ces acclamations déjà tant de fois répétées au pied de ses autels : « Vous êtes, ô Marie, ô mère de notre Dieu, l'ornement de Jérusalem, la joie du nouvel Israël et l'honneur de notre race ! Soyez, soyez bénie maintenant et toujours ! »

Ainsi s'écrie tout l'univers, en levant les yeux et les mains vers le trône de Marie.

Parcourez en tous sens le vaste champ de l'Église répandue sur toute la terre et dans tous les pays où règne le catholicisme, le culte de Marie vous apparaîtra plein de force. Quelle est en effet la ville, quel est le bourg, le village, le hameau qui n'ait pas un lieu de prière, une chapelle, un oratoire? Entrez dans cette auguste enceinte, et vous la trouverez sûrement ou dédiée à Marie, ou toute remplie d'hommages à cette Vierge bien-aimée. Où il y a deux ou trois autels, vous en verrez toujours un (et ce ne sera pas le moins riche ni le moins élégant) érigé en l'honneur de la mère de Jésus. Où il y a deux ou trois statues, vous en verrez au moins une de la Vierge sans tache. Où il y a deux ou trois tableaux, vous en verrez au moins un représentant Marie. Où il y a deux ou trois personnes en oraison ou en prière, vous en verrez au moins une aux genoux de la Vierge-mère.

Quelle cloche bénite et consacrée à la gloire de Dieu ne salue pas, trois fois le jour, Marie pleine de grâce ? Quel pays ne connaît pas, et ne célèbre pas dans toutes les saisons de l'année quelque solennité en l'honneur de la Vierge plus sainte que les anges, plus belle que les astres ? N'est-ce pas partout que les femmes pieuses et réellement chrétiennes, que les filles qui sont et qui veulent rester pures, aiment à porter l'image, à marcher sous la bannière, à revêtir les livrées, à parer la statue, à orner la chapelle, à chanter les louanges, à contempler les grandeurs, à méditer les vertus et à invoquer l'assistance de la femme bénie entre toutes les femmes, et de cette fille du prince à laquelle les filles des hommes apportent à l'envi les plus riches présents, pour obtenir en récompense un seul de ses regards ?

Oui, enfant de Marie, vous qui aimez avec un amour tout filial la divine mère du Christ qui est aussi votre mère à vous ; vous qui goûtez un vrai bonheur à la voir honorée, jetez, jetez rapidement un coup d'œil sur le monde chrétien, et vous vous réjouirez en trouvant que partout Marie est dignement et noblement fêtée ; fêtée comme doit l'être la fille, la mère, l'épouse du Dieu que l'univers adore. L'Asie, cet antique berceau de la révélation ; l'Afrique, teinte et arrosée du sang de tant de martyrs ; l'Amérique, du milieu de ses vieilles forêts ; l'Europe, que le Créateur a favorisée entre toutes ses sœurs ; les îles qu'enveloppe l'Océan, toute la terre enfin fait monter vers Marie l'encens de sa prière. Partout où Jésus a une croix, Marie a une image ; partout où la main de l'homme a dressé un autel à l'Agneau immolé, la main de l'homme a aussi gravé sur cet autel le chiffre de Marie. L'Européen et le sauvage se découvrent avec respect et s'agenouil-

lent humblement devant sa sainte image ; on la vénère sous les chênes, sous les palmiers et sous les magnolias ; dans la clairière, dans la savane et dans les landes ; au bord du fleuve des Amazones et de la rivière aux Hurons, comme sur les rives de la Vistule, du Tibre et de la Seine. On trouve son effigie gracieuse auprès des précipices , dans les flancs caverneux des plus arides rochers, comme à la source des fontaines les plus claires et les plus limpides ; et son nom, le nom de Marie est grand et vénéré du couchant à l'aurore, et des feux du midi aux glaces du septentrion. Le peuple fait des processions en l'honneur de la Vierge dans les rues de la vieille Rome, comme il en fait en Bretagne, en Bourgogne, entre les haies d'églantiers, de coudriers et d'aubépine ; en un mot, comme l'a dit le poète :

Totum jam colitur nota per orbem
Matris cum titulis integra Virgo.

Vierge et mère à la fois, partout où les mortels
Adorent le vrai Dieu, Marie a des autels.

Est-il de lieu, de rang où la foi ne t'implore ?
Tu recueilles ses vœux , ses larmes et ses cris,
Des mers de l'occident à celles de l'aurore,
Et du chaume aux lambris (1).

Cependant reconnaissons qu'elle est surtout honorée par le sexe pieux auquel elle appartient. Et en cela rien d'étonnant, rien que de fort naturel. Marie n'est-elle pas, en effet, l'honneur, la perle de son sexe ? N'en est-elle pas le type et le modèle réparateur, comme J. C. l'est de l'homme ? Et n'a-t-il pas été prédit, dès l'origine du christianisme, que Marie serait bénie entre toutes les

(1) J. Reboul de Nîmes.

femmes et par toutes les femmes? Aussi sont-ce les femmes qui affluent dans nos églises aux jours de ses solennités ; ce sont les femmes qui se pressent au pied de ses autels quand vient l'heure de lui adresser des hommages publics ; ce sont les femmes encore qui ornent ses chapelles, et qui chantent à sa louange les hymnes de la foi, de l'espérance et de l'amour.

Mais pourquoi donc aussi, de nos jours et dans nos tristes contrées, tant d'hommes, pourtant chrétiens, affectent-ils de rester étrangers à tous ces honneurs rendus à la mère de Dieu? Pourquoi tant d'hommes affectent-ils de rester à l'écart quand l'autre sexe se presse devant les autels de Marie? Hé quoi ! est-ce que dans un royaume, dans une nation policée, les hommes sont dispensés de toute espèce d'honneur envers la femme qui est assise sur le trône et qui porte aussi le sceptre? Est-ce que, dans la famille, les filles seules sont tenues d'aimer et d'honorer leur mère? Est-ce qu'un client, un protégé, par là même qu'il est homme, est dispensé de tout respect et de toute reconnaissance envers une bienfaitrice qui lui aurait rendu quelque service éclatant? Non, non ! Que les hommes donc comprennent mieux leur devoir envers la très-auguste Vierge. Elle est leur reine, qu'ils l'honorent ; elle est leur mère, qu'ils la vénèrent ; elle est leur protectrice, leur avocate à tous, qu'ils lui soient reconnaissants.

Et d'ailleurs, dans les pages que l'on a lues jusqu'ici, dans les innombrables noms que nous avons mentionnés comme se rattachant au culte de Marie, n'avons-nous pas cité des hommes qui ont été aussi, par le rang, par le génie, par les talents, par la science, par la bravoure, l'orgueil et la gloire de leur sexe? Les Constantin, les saint Louis, les Charlemagne, les Roland, les Tancrede, les Montmo-

rencey, les Sobieski, les Paoli (1) et les Napoléon (2), parmi les grands guerriers ; le Dante, le Tasse, Pétrarque, parmi les poètes ; Alchwin, Gerson, Ximènes (3), Bossuet, Fénelon, O'Connel, Montalembert, parmi les hommes d'État et les savants ; Michel-Ange, Raphaël, le Poussin, Velasquez, Murillo, parmi les artistes ; tous ces hommes d'élite ne jettent-ils pas assez d'éclat et ne sont-ils pas entourés d'une assez belle auréole ? Qui donc pourrait rougir de prier celle qu'ils ont priée, d'aimer celle qu'ils ont aimée, de servir celle qu'ils ont servie, de louer celle qu'ils ont louée, et de se prosterner devant celle qu'ils ont vénérée ? Non, non, hommes de notre siècle, hommes des âges futurs, ne demeurez pas muets quand l'autre sexe invoque Marie ; ne restez pas immobiles quand l'autre sexe marche sous sa blanche bannière. Ayez tous un cœur de fils, ayez tous un cœur d'enfant pour votre mère qui règne au ciel ; et que tous, sans distinction d'hommes ni de femmes, de riches ni de pauvres, de jeunes ni de vieux, saluent, célèbrent et glorifient celle qui est *la gloire des vierges, la joie des mères, l'appui des croyants, et le modèle des saints* (4).

(1) Pascal et Clément Paoli, deux frères dont l'épée fit pour la Corse, leur patrie, de vaillantes prouesses, étaient tous deux fort devots à Marie. Clément faisait réciter à genoux le chapelet à ses soldats avant le combat. Pascal fit bâtir trois chapelles à la sainte Vierge, dont deux en Corse, et la troisième en Angleterre. (Orsini, 2, 276.)

(2) Tandis que Napoléon n'était encore que simple officier, il témoignait beaucoup de dévotion pour une madone française qui se trouvait au couvent des Ursulines, à Auxonne, et il y faisait souvent sa prière. L'image de cette Vierge a été transportée depuis à la paroisse, où on la voit encore. (*Ibid.*, 278.)

(3) Le cardinal Ximènes, regent d'Espagne, ministre et savant du premier ordre, montrait une grande piété envers la sainte Vierge.

(4) SS. PP.

« Oui, ô Vierge très-sainte, la louange qui vous est due à cause du Dieu qui s'est incarné en vous surpasse toute louange. Qu'au ciel donc, sur la terre et dans les abîmes, toute créature vous rende un culte fervent; car vous êtes véritablement le trône de la majesté divine, et, dans les hauteurs des inaccessibles royaumes, vous brillez d'une resplendissante lumière (1). »

(1) S. Gregor. Neoces., 2^o serm. *de Annunt.*



II.

CULTE DE MARIE EN ITALIE.

L'Italie, considérée religieusement, est surtout célèbre par le culte qu'elle rend à la sainte Vierge.

Le Semeur, journal protestant.

C'est surtout par le culte de la Vierge que l'Italie est célèbre entre toutes les nations chrétiennes.

Maxime de Mont-Rond. *La Vierge et les Saints en Italie*, page 75.

Souvent, après avoir parcouru d'ensemble et avec rapidité un musée de peinture, un livre ou un parterre, on revient sur ses pas, et on s'arrête plus longtemps devant les toiles les plus remarquables du musée, sur les pages les plus frappantes du livre, auprès des corbeilles les plus riches et les plus variées du parterre. Ainsi allons-nous faire.

Dans notre précédent chapitre nous avons, comme à vol d'oiseau, traversé et visité toute la chrétienté, pour demander à tous les pays qui la composent quelques témoignages, quelques signes de leur dévotion à Marie. Mais nous ne nous sommes arrêté dans aucune contrée en particulier ; nous allions au pas de course, et nous n'avons fait qu'effleurer le vaste et immense sujet que nous avions à traiter.

Cependant, arrivé en cet endroit de notre pieux travail, nous avons cru que, pour donner à notre œuvre les pro-

portions qu'elle réclame naturellement, et pour la rendre complète, autant du moins que nous le permet notre faiblesse, après avoir considéré sommairement le culte de la sainte Vierge tel qu'il a été depuis l'ère de la rédemption, et tel qu'il est de nos jours dans toute l'étendue de l'Église, nous devons nous arrêter à contempler, dans des articles spéciaux, les trois contrées catholiques et les deux villes qui tiennent le premier rang dans le royaume terrestre du divin fils de Marie. De là les cinq chapitres qui vont suivre celui que nous avons intitulé *Universalité du culte de la Vierge*.

Or, en tête des contrées qui ont droit, de notre part, à une mention spéciale, ne devons-nous pas placer la belle et pieuse Italie? L'Italie, cette terre d'amour et de prédilection, que le Très-Haut a choisie de toute éternité pour en faire d'abord la conquérante des nations, la reine, par droit de conquête, de l'univers entier, et ensuite le centre de l'empire de son Fils, le séjour habituel de son vicaire en ce monde, le cœur de ce grand corps qu'on appelle l'Église! L'Italie! oh! que ce nom réveille de doux souvenirs, d'agréables pensées, de pures et délicieuses joies dans l'esprit de tous ceux qui ont visité cette terre que le Seigneur a bénie! Qu'ils aiment à se rappeler ses splendides églises, ses galeries, ses musées d'une richesse incomparable, ses ruines antiques si vénérables, ses charmants paysages, ses aspects si pittoresques et si variés, ses magnifiques horizons, sa nature si prodigue, si riante et si parfumée, ses coteaux si chargés de pampres et d'oliviers fertiles, ses épaisses forêts de chênes et de sapins, son ciel si calme et si limpide, son radieux soleil, le cristal de ses eaux, la douceur de son climat et de sa température; en un mot, tout ce qui peut

réjouir, charmer, transporter l'âme, et la remplir des plus suaves, des plus saisissantes émotions ! Oh ! combien, au souvenir de toutes ces beautés de la religion, de la nature, de l'histoire et des arts, se sont surpris à s'écrier : « Ta pensée, belle Italie, reste dans nos esprits pour y faire naître le désir, l'ardent et impétueux désir de te revoir encore, de te saluer encore, de parcourir encore tes champs, tes villes et tes montagnes, de visiter encore tes bénis sanctuaires, et de prier encore aux pieds de tes madones ; *memoriale tuum in desiderio animæ* (1) ! »

Et, parmi ceux qui n'ont pas vu cet Éden de l'Europe, mais qui en ont lu les charmantes et poétiques descriptions dans les récits enchanteurs des écrivains modernes, quels sont ceux qui ne se sont pas sentis comme entraînés vers ce pays des Numa, des Fabius, des Scipions, des Titus, des Trajan, des Antonin ; vers ce pays qui entendit Cicéron et Savonarole ; vers ce pays où résonna la lyre d'Horace et de Tibulle, de Dante et de Pétrarque, de Virgile et du Tasse ; vers ce pays qu'arrosa le généreux sang des Laurent, des Sébastien et des Agnès ; vers ce pays dont le sol fut foulé par les pas des Léon, des Ambroise, des Charles Borromée et des Thomas d'Aquin ; vers ce pays qu'illustrèrent, par leurs divines toiles et par leurs sublimes fresques, les Raphaël, les Francia, les Pérugin ; vers ce pays qui a produit Léonard de Vinci, Michel-Ange Buonarrotti, Bramante, et une infinité d'autres dont les noms sont inscrits avec honneur ou dans le livre de vie, ou dans les annales de l'histoire, de la science, du génie et de la gloire humaine ? Oh ! combien aussi, en faisant ces attrayantes lectures, ont laissé échap-

(1) Is. XXVI, 8.

per de leurs lèvres ce cri, cet élan d'enthousiasme et d'admiration : « Italie, Italie ! quand donc pourrai-je aller voir de mes propres yeux tes beautés si diverses ? Quand donc pourrai-je aller respirer ton air plein de vie, contempler ton ciel azuré, prier dans tes augustes temples, errer sur tes collines et sur le rivage de tes mers, savourer les parfums de foi et de poésie qui, pour ainsi parler, s'exhalent de tous tes pores ; *memoriale tuum in desiderio animæ ?* »

Oui, oui, s'il est sous le soleil une contrée vers laquelle mon âme impatiente s'élance sur l'aile du désir et de l'imagination, une contrée qui, dans ma pensée, reflète la céleste patrie, c'est l'Italie de nos jours, « l'Italie catholique, avec ses madones, ses chapelles, ses pèlerinages, ses vieilles abbayes, ses fêtes religieuses, ses pieuses coutumes, et le culte si touchant de la Vierge et des saints (1). » Aussi, mon vœu le plus ardent, en écrivant ces pages, est-il de cheminer un jour, en pieux pèlerin, sur la terre où tant de saints, tant de grands hommes, ont jadis imprimé les traces de leurs pas ; mon vœu le plus ardent est de toucher du doigt les chefs-d'œuvre et les merveilles dont je parle dans cet ouvrage, et de m'agenouiller avec humilité dans les sanctuaires bénis dont le nom sera aussi venu se placer ici sous ma plume. Quand donc me sera-t-il donné d'exécuter ce vœu ? — D'ici là, chère Italie, je me souviendrai de toi comme les Juifs se souvenaient de leur bien-aimée Sion, dans la terre étrangère et près des fleuves de Babylone : *memoriale tuum in desiderio animæ*.

Aucun pays du monde n'est plus visité de nos jours que

(1) *La Vierge et les Saints en Italie*, préface, pag. 8.

la terre italique. L'étonnante pureté de sa température, la fécondité de son sol, la variété de ses sites, ses monuments antiques, aussi nombreux que précieux, ses richesses modernes en édifices, en statues, en peintures, les mœurs de ses habitants, expliquent ce concours de tous les points du globe vers l'heureuse contrée qui en est réellement le centre au point de vue catholique.

Mais, parmi les voyageurs qui chaque année la visitent et la parcourent en tous sens, un trop grand nombre, dominés par un grossier matérialisme, s'arrêtent à l'écorce des choses, et ne voient, dans ce beau pays, que ce qui flatte les sens : son ciel toujours serein, ses gracieux paysages, ses trésors artistiques, ses aspects tantôt sauvages, tantôt rians, enfin tous les attrails de sa riche nature.

Plusieurs aussi, sous l'impression beaucoup trop exclusive de leurs souvenirs classiques, ne vont chercher en Italie que les traces des anciennes villes du Latium, les débris de leurs murs, de leurs tours, de leurs temples, de leurs cirques, de leurs forums, de leurs thermes, de leurs amphithéâtres. A l'Italie ils ne demandent que des vases toscans ou étrusques, des fresques de Pompéi, quelques objets trouvés dans le tombeau d'Herculanum, ou quelque vieux fragment des remparts d'Albe la Longue, de Falérie et de Veies. Pour eux l'Italie chrétienne est comme si elle n'existait pas.

Enfin il en est d'autres qui, entraînés et aveuglés par leurs opinions antireligieuses ou anticatholiques, ne vont étudier l'Italie que pour la condamner, d'après un examen superficiel et hostile. Ils la jugent d'après nos usages et d'après nos idées à nous. Ils en grossissent, en exagèrent tous les abus, toutes les imperfections morales.

Ils ne veulent voir que des désordres, des crimes, du fanatisme, de l'ignorance, de la paresse, de la superstition et de l'hypocrisie; et ils refusent obstinément d'admirer la foi vive, les sages institutions, les pieuses coutumes, les établissements utiles qu'un observateur impartial rencontre à chaque pas dans ce pays si méconnu, tant dénigré par le pharisaïsme et le philosophisme de plusieurs écrivains modernes. « Dans leurs pompeux récits, l'antiquité païenne, la description des édifices, la nomenclature des chefs-d'œuvre de l'art, quelques aventures personnelles, des tirades véhémentes, de violentes diatribes contre ce qu'ils appellent les préjugés religieux, remplissent toutes leurs pages (1). »

Mais aussi, hâtons-nous, empressons-nous de le dire, malgré le refroidissement de la foi dans les cœurs, beaucoup visitent l'Italie avec l'œil de la piété, avec des sentiments chrétiens; beaucoup parcourent en pèlerins ses villes les plus célèbres, ses sanctuaires les plus vénérés.

Et, parmi tous les spectacles pieux et édifiants que donne cette contrée au voyageur animé de l'esprit de la foi, il faut mettre en première ligne la dévotion à la Vierge. « En parcourant les champs de l'Italie, dit un de ces fervents pèlerins dont nous venons de parler, en parcourant les champs de l'Italie, j'ai vu le culte de Marie fécond en suaves harmonies, paré de mille charmes. Dans les plaines, au bord des eaux, sur le sommet des monts, partout j'ai trouvé des temples splendides élevés à sa gloire, de nombreux sanctuaires tout remplis des témoignages de ses miraculeux bienfaits; j'ai vu enfin des villes, des peuples entiers dévoués solennellement à l'au-

(1) *La Vierge et les Saints en Italie*, p. 8.

guste mère de Dieu..... Oui, ajoute-t-il, oui, l'Italie, cette contrée si belle par son ciel, par sa foi, par ses grands hommes, nous a paru belle encore, belle surtout par le culte de la Vierge, dont elle comprend, mieux que les autres nations, le charme enchanteur, les divines harmonies (1). » Et ailleurs : « C'est surtout par le culte de la Vierge que l'Italie est célèbre entre toutes les nations chrétiennes. Ici, plus que partout ailleurs, se vérifient ces paroles prophétiques de l'auguste mère de Dieu : « Et voilà que désormais toutes les générations m'appelleront bien-heureuse. » Ici la Madone est pour tous, même pour les plus grands criminels, un objet de vénération et d'amour. Et comment n'en serait-il point ainsi ? Familiarisé dès le berceau avec les gracieuses images de cette divine Vierge qui n'ouvre les bras que pour bénir et répandre des dons, l'enfant de l'Italie ne voit en elle qu'une mère tendre, dont la tête est ceinte d'une triple couronne de gloire, de puissance et de miséricorde. Autour de lui tout reedit son pouvoir, ses bienfaits : entre-t-il dans une chapelle placée sous son invocation, il la trouve remplie d'ex-voto, symboles de la reconnaissance ; traverse-t-il les rues de la cité, il découvre sur les murs son image, ceinte d'une auréole. Dans sa demeure enfin, il la retrouve encore comme l'ornement du foyer domestique. Marie est toujours là à ses côtés, protégeant chacun de ses pas, écoutant sa prière, et la portant au trône du Roi du ciel. Aussi voyez avec quel zèle, quelle ardeur il embrasse les plus simples pratiques de son culte ! comme il adopte avec empressement les coutumes touchantes, les fêtes nouvelles instituées en son honneur (2). »

(1) *La Vierge et les Saints en Italie*, pag. 7.

(2) *Ibid.*, p. 75, 76.

Réservant un chapitre à part à Rome, capitale de l'Italie et du monde chrétien, parcourons rapidement, dans celui-ci, les principales villes italiennes, et demandons-leur de nous donner les preuves les plus authentiques, les plus indubitables de la piété de leurs habitants envers la mère du Sauveur; piété qui est, dit-on, aussi fervente de nos jours qu'elle l'était à l'époque où s'élevèrent le *duomo* de Pise et Notre-Dame de Florence.

Et d'abord entrons à Nice, entrons dans cette ville sarde, la première de l'Italie du côté de la France. Quelle avenue délicieuse nous conduit à cette cité au climat pur, à l'air embaumé, aux brises délicieuses! Quel riant paysage se déploie à droite et à gauche du voyageur qui vient de franchir le pont du Var! Sur cette route sinueuse et ombragée, dans cette vallée charmante dominée par des coteaux de l'aspect le plus ravissant, et tout couverts d'oliviers ou de bosquets de roses, sous ces berceaux enchanteurs que forment en s'enlaçant l'oranger et la vigne, à travers les flots de parfums qui s'échappent de tous ces arbres, qui descendent de tous ces coteaux, comment ne pas penser à celle qui a dit d'elle-même : *Je me suis élevée comme les rosiers de Jéricho; j'ai grandi comme un bel olivier planté au milieu des champs. Comme la vigne, j'ai donné des fleurs odoriférantes, et mes fleurs deviendront, aussi bien que les siennes, des fruits de gloire et d'abondance* (1). » Comment ne pas saluer dans le fond de son cœur celle à qui l'Esprit-Saint a dit : « Tu es, ô ma chère épouse, comme un jardin d'orangers chargés de fruits, et mêlés au nard de Chypre. Le souffle de ta bouche est comme l'odeur des pommes d'or; ta voix est

(1) *Ecclés.*, XXIV, 22, 23.

un vin généreux qui fait la joie des festins, et qu'on savoure avec délices (1). »

O vous donc, pèlerin pieux, qui recherchez avec avidité, sur toute votre route, les traces du culte de la Vierge qu'aime votre âme, entrez avec confiance dans la ville que nous vous montrons si pittoresquement bâtie au bord de la mer, autour du roc qui la domine, et que couronne un château fort ; entrez dans cette ville, si paisiblement assise au milieu des montagnes qui la défendent comme un rempart, et qui l'abritent si bien contre le souffle des vents. Entrez : de nombreuses chapelles, d'innombrables madones vous prouveront que Marie règne ici. Sortez-vous de cette enceinte ? allez-vous dans la campagne, sur un coteau voisin ? vous allez rencontrer l'abbaye de Saint-Pons, habitée par les oblats de la Vierge Marie ; puis, à quelque distance, sur la belle colline de Cimier, site charmant, tout parsemé d'élégantes villas, où de nombreux étrangers se plaisent à faire leur séjour, vous pourrez vous agenouiller dans la chapelle dite Notre-Dame de Cimier. Oh ! que la sainte médiatrice protège le bon peuple et le bon roi de la Savoie ! qu'elle étende son sceptre de reine et son aile de mère depuis le torrent du Paillou, qui arrose le pied de la riante colline de Cimier, dans le voisinage de Nice, jusqu'aux vallons de la Maurienne, où tant de pauvres familles souffrent et meurent de faim durant les longs mois de l'hiver, et d'où nous viennent ces chers enfants à qui leur mère a dit :

Pauvre petit, pars pour la France !
Que te sert mon amour ? je ne possède rien.
On vit heureux ailleurs ; ici, dans la souffrance.
Pars, mon enfant ; c'est pour ton bien (2).

(1) *Cant. cant.*, passim.

(2) Alexandre Guiraud, *Élégie savoyarde*.

De Nice allons à Gênes ; et pour cela prenons la belle route dite *de la Corniche*. Suivons cette voie si pittoresque, la plus magnifique peut-être après celle du Simplon, l'une des œuvres gigantesques du génie de Napoléon. Admirons, oui sans doute admirons, sur une suite de brillants promontoires, ce chemin en partie taillé dans le roc, qui suit presque sans interruption les sinuosités de la côte, montant ou descendant sans cesse, tantôt au niveau de la mer qui mugit à sa droite, tantôt suspendu à pic à une hauteur effrayante au-dessus des flots. Admirons cette voie en quelque sorte aérienne qui serpentant, sur des rochers coupés avec une hardiesse surprenante, offre à chaque moment au voyageur surpris des spectacles nouveaux : ici des aspects sauvages, là de riants paysages, plus loin de verts coteaux chargés d'oliviers, ou bien d'épaisses forêts de chênes et de sapins jetées sur le flanc des montagnes. Tumultueux torrents, souvent grossis par les orages ; belles et fertiles vallées, paisibles golfes de verdure, azur agité des flots, voûtes percées dans le roc, ruines des vieux châteaux forts qu'éleva le moyen âge, nombreuses et charmantes villas, groupes de villes et de bourgades heureusement assises sur le penchant des collines ou sur le bord des eaux, disputez-vous dans ces lieux les regards du voyageur ami de la belle nature. Ce qui nous plaît le plus à nous, à nous qui cherchons surtout ce qui nous parle de Dieu dans un langage clair et intelligible pour tous, c'est que partout on rencontre le long de ce chemin des croix, des ermitages, des clochers à coupoles, des murs couverts de pieuses fresques ou de gracieuses madones.

Et, dans ce sentiment de piété fervente envers la tendre mère des hommes, saluons en passant, dans la vallée de

Saint-Bernard, non loin de l'antique Savone, le magnifique sanctuaire de Notre-Dame de la Miséricorde, le plus célèbre de tous les monuments qu'une tendre dévotion a construits sur la côte de Gênes en l'honneur de Marie. Dans ce lieu vénéré, que Marie s'est choisi elle-même pour trône de ses grâces, accourent de toutes parts de nombreux pèlerins, et la Reine du ciel écoute leurs vœux comme maintes fois elle écouta ceux de peuples entiers qui implorèrent à ses pieds son secours contre d'horribles fléaux.

Mais nous voici à Gênes. Écoutons sur cette ville, et sur sa dévotion à l'auguste mère de Dieu, le pieux écrivain qui fera en grande partie les frais de ce chapitre, M. Maxime de Mont-Rond.

« Belle par ses palais, par ses églises, par ses grands hommes, par ses glorieux souvenirs, Gênes est belle encore, belle surtout par le délicieux parfum de foi et de piété qu'on respire partout au sein de ses murailles. Que d'autres donc vantent la magnificence, les richesses de ses édifices de marbre; qu'ils évoquent pompeusement ses héroïques annales, racontent ses hauts faits, sa mémorable histoire, et gémissent ensuite tristement sur sa décadence : harmonies saintes de la foi, douces croyances de nos pères, culte touchant de la Vierge et des saints, c'est vous que je cherche au sein de l'opulente cité. Là j'aime à vous retrouver dans votre pureté, avec tous vos charmes.... Nulle part ailleurs, dans aucune ville d'Italie, la piété populaire n'a plus prodigué, sur les murs, sur les places publiques, les pieux simulacres, les symboles mystérieux du christianisme.

« J'aimais donc à errer au milieu des rues, des carrefours, des places de Gênes, où brillent partout tant d'ima-

mages de notre antique foi. A chaque angle de ces rues étroites, tortueuses, que sillonnent des flots de peuple... je découvrais de gracieuses madones peintes ou sculptées, le plus souvent accompagnées d'une inscription touchante, et qui semblent les protectrices de tout le quartier. Quand vient le soir, une double lumière allumée devant elles les éclaire d'un nouveau jour. Alors des groupes de familles se rassemblent à leurs pieds, pour chanter de pieux cantiques ou réciter les litanies de la Reine du ciel. Saintes, délicieuses coutumes, je vous ai retrouvées ailleurs en d'autres villes italiennes ; mais à Gênes vous êtes venues pour la première fois frapper mes regards heureux. Ici donc à mes yeux charmés vous avez paru plus belles, plus délicieuses encore.

« J'aimais aussi à contempler ces touchants petits oratoires que l'on rencontre à chaque instant, placés tantôt sur une étroite place, tantôt le long d'une muraille dans une ruelle sombre. Les temples nombreux et magnifiques de la cité génoise ne suffisent point à la piété de ses habitants. Il lui faut encore d'autres lieux plus simples, bénits et consacrés aussi, où elle puisse venir s'agenouiller à chaque heure du jour, sans monter péniblement les marches des églises. Elle a donc édifié çà et là des chapelles en plein vent, qu'elle a ornées des simulacres de la mère de Dieu ou de quelque saint patron, et embellies de festons et de guirlandes. Un large prie-Dieu placé auprès invite le passant à s'arrêter pour ouvrir à une pensée du ciel son cœur, préoccupé des mille soins de la vie (1). »

Gênes mérite bien, comme on le voit, le titre de cité de Marie, *città di Maria*. Cette inscription se lisait naguère

(1) *La Vierge et les Saints en Italie*, p. 57-8-9, 60.

encore sur les portes de cette majestueuse cité, gravée au-dessous d'une statue de marbre représentant l'auguste Reine des cieux. Le temps a effacé aujourd'hui cette pieuse légende ; mais Gènes n'en est pas moins restée toujours la cité de Marie. J'en atteste ses innombrables madones, ses nombreux sanctuaires, et les admirables temples élevés en son honneur. On compte dans cette seule ville près de cinquante sanctuaires ou oratoires, consacrés sous l'invocation de la mère de Dieu. La plupart sont dus à la piété des familles génoises. Telle apparaît la superbe et vaste église de l'Annonciade. Un luxe merveilleux de colonnes, de fresques, de marbres, de dorures, la rend une des plus riches, des plus splendides de la cité.....

• Belle collégiale de Notre-Dame des Vignes, où la foule se presse autour d'une image miraculeuse de la Vierge, sanctuaire vénéré de la Madone del Monte ; et vous aussi, églises moins brillantes, consacrées sous l'invocation de cette auguste reine, quel que soit le doux nom que vous portiez, Notre-Dame des Grâces, Notre-Dame de la Paix, Notre-Dame de la Consolation, Notre-Dame du Carmel, etc...., sous vos voûtes saintes parées de ses images on invoque dignement, chaque jour, cette puissante souveraine ; et chaque jour aussi sa main libérale y dispense largement ses dons.

• Mais venez : gravissons cette montagne qui domine la ville, au sommet de laquelle s'élève la magnifique collégiale de l'Assomption, ou Sainte-Marie de Carignan. Le pèlerin à son arrivée à Gènes, apercevant de loin ses hauts clochers et son élégante coupole, qui semblent porter jusque dans les cieux la gloire et le nom de Marie, salue tout d'abord ce noble sanctuaire, brillant au-dessus de la cité comme une étoile radieuse pour l'éclairer et la défendre.

« A Gènes aussi, le parfum suave et pur du mois dédié à Marie s'élève dans les airs, environné d'un éclat, d'une magnificence dont nulle part ailleurs mes yeux n'ont été les témoins (1). »

Pèlerins qui débarquez dans la rade de Livourne, ne vous arrêtez pas en cette cité, vaste et bruyant comptoir de nations diverses, où rien ne rappelle, ce semble, le noble et poétique sol de l'Italie ; venez plutôt sur la montagne sainte de Montenero, sur cette montagne où s'élève une élégante église célèbre par la vénération dont l'environnent les peuples de ces bords : elle est le but chéri de nombreux pèlerinages. Une madone, son principal ornement, y reçoit les hommages de la foule des fidèles. Ici comme ailleurs, d'innombrables ex-voto recouvrent les murs du sanctuaire, touchants mémoriaux de la reconnaissance des peuples, qu'on retrouve sur toutes les rives où Marie a un autel. Ici le trône de cette Vierge est toujours éclatant, toujours paré de fleurs, et entouré de tributs d'hommages et de gratitude. Une belle église à trois nefs, précédée d'un brillant portique, a été construite en son honneur à la place d'un ancien oratoire, et couronne le plateau d'où la vue, s'étendant sur la côte voisine, sur Livourne et sur la mer de Toscane, embrasse un magnifique horizon.

De la commerçante Livourne, notre sujet nous transporte dans cette cité dont on dit : *Veder Napoli et poi morire*, Voir Naples et puis mourir, tant cette vue est ravissante ! tant elle surpasse tout ce que la terre peut offrir de plus beau et de plus saisissant ! tant ce spectacle ap-

(1) M. Maxime de Mont-Rond, *la Vierge et les Saints en Italie*, Voy. Gènes.

proche des magnificences du ciel, telles que la foi les entrevoit, telles que les contemplent, sans voile, les âmes saintes qui ont secoué leur enveloppe terrestre ! Oh ! en lisant, pour faire ce livre, la description féerique de ces lieux fortunés, combien de fois, du milieu des plaines monotones de notre pauvre Champagne, nous nous sommes écrié aussi : *Veder Napoli, e poi morire !* Voir Naples, son beau site, sa belle terre, sa belle mer, son beau ciel, son admirable golfe, le mélange à la fois si noble et si gracieux de forêts, de collines, d'habitations, de forts, d'églises, de chapelles et de ruines qui décorent le magnifique amphithéâtre sur lequel elle est bâtie ; voir Naples, voir le pays qui donna au tendre Virgile ses fruits, ses fleurs, son ombrage et son soleil, et qui entendit en retour le chantre des héros, des bergers et des champs ; voir la patrie natale de Liguori, et puis mourir avec un cœur comme le sien ! Dieu, quel bonheur !

A Naples, non moins que dans le reste de l'Italie, le culte de la Vierge brille du plus radieux éclat. C'est ce culte si populaire, si fécond en bonnes œuvres, qui met sous la protection de la Reine du ciel, et fait souvent adopter par des gens pauvres comme eux les pauvres orphelins connus ici sous le nom touchant d'*Enfants de la Madone*. Ce culte ne s'arrête donc point, quoi qu'en disent ses détracteurs, à de simples prières, à des pratiques purement mystiques. Mais partout où il pénètre, il fait le bien autant au physique qu'au moral ; et en s'occupant surtout du bonheur éternel, il n'oublie pas ceux qui souffrent et qui pleurent sur la terre.

« Aussi, dans beaucoup de pays, les hommes de peine des grandes villes sont presque toujours étrangers aux croyances et aux œuvres religieuses. Il n'en est pas ainsi

des lazzaroni de Naples, dit M. de Mont-Rond : chez ces hommes à l'enveloppe grossière, il y a une certaine poésie qu'on ne retrouve point ailleurs ; au fond de ces âmes s'agite un sentiment chrétien qui réjouit et console. Sur leur large poitrine j'ai vu briller les livrées de Marie. Oui, ces hommes grossiers, criards, avides, portent presque tous le pieux scapulaire. Ces humbles guides des voyageurs, ces serviteurs des étrangers, des riches, des heureux de la terre, se font gloire d'être aussi les serviteurs de la Reine du ciel (1). »

« A Naples, dit un autre écrivain (2), en face de la plus belle mer et sous le plus beau soleil du monde, la dévotion à la Vierge s'épanouit toujours avec la fraîcheur et l'éclat d'un lis qui vient d'éclore. Les fêtes de la Madone sont des fêtes populaires, pleines d'abandon et de joie ; ses églises, au nombre de quatorze dans la seule ville de Naples, réunissent tout ce que la peinture, l'architecture et la sculpture ont pu déployer de luxe et de grandeur ; les chapelles de Marie, toutes belles et splendides, sont ornées de lapis-lazuli, de topases, de jaspe et d'autres pierres fines. Dans l'église de Santa-Maria Nuova, l'image miraculeuse de la Madonna delle Grazie est placée sous un dais d'argent, et toute couverte de pierreries. Sur le mont Pausilippe, l'église de Santa-Maria Fortunata remplace un antique temple de la Fortune, où le paganisme suspendait ses ex-voto. Le mont Rulignano est couronné d'une des plus belles églises napolitaines de Marie. Cinq faubourgs de Naples portent le nom de la sainte Vierge. Les Napolitains lui ont consacré le Vésuve, cette belle

(1) *La Vierge et les Saints en Italie.*

(2) *La Vierge*, t. II, p. 291.

montagne dont la base ressemble aux jardins d'Armide, et le sommet à une porte de l'enfer ouverte sur un coin désolé du chaos. Quand le cratère vomit ses longs flots de lave brûlante, et que toute la baie s'illumine au milieu d'une profonde nuit... le Napolitain menacé se rassure en priant Marie, et les habitants des hameaux voisins du volcan accourent au-devant de la lave avec des images de la Madone, qu'ils opposent à ses ravages. »

Mais quittons, il le faut, l'heureuse Parthénope, maintenant toute remplie de la gloire de Marie et des traces de ses bienfaits ; envoyons, du cœur et de la main, un salut respectueux au pèlerinage de Pozzano, dont l'église, dédiée à la Vierge, a remplacé un temple de Diane la chasseresse ; entrons maintenant, entrons dans la vieille cité de Pise. Ses beaux jours sont passés, son ancienne gloire n'est plus ; ses intrépides marins, conquérants de la mer, dorment depuis des siècles du sommeil de la tombe. Mais une chose lui reste : c'est sa foi, c'est sa piété, ce sont les monuments de ses antiques croyances. Oh ! dans nos courses pieuses, hâtons-nous de visiter les nombreuses églises, les innombrables chapelles que, comme toutes ses sœurs d'Italie, la ville de Pise a élevées en l'honneur de la Reine des cieux. Portons surtout nos pas vers sa superbe cathédrale, consacrée sous le titre de l'Assomption de la Vierge, et dont les portes de bronze, exécutées sur les dessins du célèbre Jean de Bologne, représentent les scènes principales de la vie de Notre-Seigneur et de la vie de la sainte Vierge. Puis, dans cette ville qu'immortalisent encore le Baptistère, le Campanile et le Campo-Santo, cherchons, plus par piété que par une vaine curiosité, et plus en chrétiens qu'en artistes, les toiles, les fresques et les statues dans lesquelles Nicolas et Jean de Pise, Giotto,

Orgagna, Ambrosio et Pietro Lorenzetti, Simon Memmi, Antoine le Vénitien, Benozzo Gozzoli, ont produit, sous mille traits divers, l'image de la Vierge bénie entre toutes les créatures.

Cette image douce et majestueuse, aimable et gracieuse, oh ! sous combien de formes ne la trouve-t-on pas aussi dans la cité voisine de Pise, à Florence, la ville des fleurs, des lettres et des arts, la patrie du Dante et de Michel-Ange, de Galilée, d'Alfieri et de Machiavel ?

Voyageur qui aimez et le Christ et sa mère, et qui ne désirez rien tant que de les voir aimés, empressez-vous de parcourir la capitale de la Toscane, où les heures passent si vite, et où tant de chefs-d'œuvre appellent votre attention d'artiste et de chrétien. Ne sortez pas de cette riche et magnifique enceinte sans avoir tour à tour visité ses plus beaux, ses plus célèbres monuments, Santa-Maria del Fiore, « *la somptueuse métropole de Florence, qui a l'air d'une montagne de marbre de diverses couleurs* (1), » et ce beau campanile que Politien chantait en vers grecs et latins, et que Charles-Quint aurait voulu faire mettre dans un étui pour ne le laisser voir que dans les grandes solennités ; le Baptistère de Saint-Jean avec ses portes de bronze, dignes, selon la noble expression de Michel-Ange, d'être les portes du paradis ; et cette autre église de Santa-Maria Novella, que le même Michel-Ange allait voir tous les jours, et dont il disait qu'elle était belle, pure, simple comme une fiancée, d'où lui est venu le doux nom de *la Sposa*, que lui donne encore aujourd'hui le peuple florentin ; puis les palais Pitti et d'egl'Uffizi, tout resplendissants des merveilles de Raphaël et des chefs-d'œuvre

(1) M. l'abbé Orsini, *la Vierge*.

des autres grands maîtres de cette admirable école italienne qu'on ne saurait jamais trop dignement louer, et qui a tant travaillé pour la gloire de Marie.

Nous ne nous éloignerons pas de cette belle cité dédiée aussi à la Vierge et placée sous son patronage, sans accorder une mention à Notre-Dame de l'Annonciade (Santa-Maria della Nunziata), que les pèlerins de la foi et les amis des arts aiment tant à contempler : les pèlerins, parce qu'ils y vénèrent une image miraculeuse, source intarissable de bienfaits pour tous ceux qui prient devant elle ; et les amis des arts, parce qu'ils ont à admirer dans cette église et dans le couvent des Servites, qui est bâti auprès, d'innombrables merveilles artistiques, telles que statues, tableaux, bas-reliefs, rappelant dignement les mystères de la vie de la très-sainte Vierge. Nommons seulement ici la Naisance de cette Vierge, par André del Sarto, et la Madonna del Sacco, œuvre célèbre du même peintre ; puis la Visite de la sainte Vierge à sainte Élisabeth, magnifique fresque de Potormo.

« Mais, dit le fervent pèlerin que nous citons sans cesse, c'est surtout à la chapelle de l'Annunziata, autour de l'image miraculeuse devant laquelle s'agenouillent chaque jour des groupes de pèlerins, que brillent l'éclat et la magnificence. Les plus riches ornements décorent ce trône auguste de la Reine du ciel. Vers l'image seule cependant se portent les regards ; c'est elle qui provoque les douces larmes de la prière ou les pleurs féconds du repentir ; c'est elle qui, par une sorte de miracle perpétuel, a la secrète vertu de toucher et d'attendrir les cœurs. Vers elle donc se dirigent tous les yeux, comme le fidèle prosterné devant un magnifique autel tient sa vue fixée sur le tabernacle où repose caché le Dieu d'incompréhensible amour. »

Et la province dont Florence est la capitale a bien les mêmes sentiments de dévotion à Marie.

« La Madone est vénérée en Toscane d'une manière presque exclusive. Sur les routes, sur les ponts, dans les rues, à chaque carrefour, dans les boutiques, dans les cafés, dans les chambres, au chevet du lit, partout se retrouvent ses images. C'est elle qu'on intercède dans la douleur, c'est elle qu'on invoque dans la joie; à elle les actions de grâce, les tributs, les ex-voto. Nos fidèles de France sont loin de cette exaltation, de ce zèle; et leur culte de la sainte Vierge est froid, en comparaison de l'ardeur que les Italiens apportent au culte de la Madone. Tels sont les honneurs qu'on lui rend, que le reste du catholicisme en paraît négligé. L'Italie est bien ici le royaume de la Madone, et la Toscane est bien digne d'être une province de ce royaume.

« Dans la Toscane, à chaque fête de la sainte Vierge, les femmes apportent sur une mule élégamment enharnachée les fruits de la saison, des épis de blé, du raisin, de l'huile, et viennent déposer ces offrandes sur l'autel de Marie. Toutes ces femmes, parées de leurs plus riches habits, traversent processionnellement les rues de la ville, et forment un coup d'œil gracieux et varié (1). »

Arrachons-nous pourtant à cet édifiant spectacle de la piété des Toscans envers la mère admirable, et allons demander des faits de la même nature à la ville de Bologne. A une lieue de cette cité, sur la montagne de la Guardia, est une célèbre église dite *la Madonna di San-Luca*. C'est là qu'on vénère une ancienne image de la Vierge, peinte, suivant l'antique tradition, par l'apôtre saint Luc.

(1) *Le Culte de la sainte Vierge*, pag. 594.

Un magnifique portique, unique peut-être en son genre, partant des murs de la ville, conduit jusqu'au sommet du mont, et ne s'arrête que quand il touche les portes mêmes du temple. Grâce à lui, le pèlerin, qui se rend des murs de Bologne à Notre-Dame della Guardia, n'a plus à craindre les intempéries de l'air, les pluies, la chaleur dévorante. Il chemine à travers un doux sentier toujours couvert, orné çà et là de pieux attributs de la foi, et percé de six cent trente-cinq arcades, d'où la vue plonge avec délices sur les campagnes d'alentour. Par intervalles, il rencontre sur sa route le signe auguste du salut, de touchantes inscriptions, quelques fresques représentant les mystères de la vie de l'Homme-Dieu ou de sa sainte Mère. Il s'arrête à la plupart de ces stations, prie un instant, s'y repose des fatigues du voyage. Avec moins de peine il arrive donc au sommet de la montagne. Parvenu sur le plateau où s'élève le temple, il bénit d'un cœur reconnaissant les mains saintement laborieuses qui édifièrent ce hardi, ce gigantesque monument, pour honorer plus dignement la Reine des cieux, et adoucir à ses dévots serviteurs le pénible chemin d'un long pèlerinage (1). » Ainsi, à la fin de la vie, les élus, sauvés par Marie, la béniront avec un indicible amour pour tout ce qu'elle aura fait dans le cours de leur existence, afin de leur adoucir le rude sentier de la vie, afin de les mettre à couvert d'une multitude de maux qui, sans elle, auraient fondu sur ces voyageurs si faibles.

Voilà comment la docte et libérale Bologne sait révéler l'auguste et très-sainte mère de Dieu. N'y a-t-il pas là, sous chacune des pierres de ce magnifique propylée, une voix mystérieuse, éloquente, pleine de force, qui publie

(1) *La Vierge et les Saints en Italie*, p. 421, 422.

hautement sa piété, son généreux dévouement envers la puissante souveraine aux genoux de laquelle l'Italie tout entière est prosternée ? Quel pays a jamais eu pour honorer la Vierge une pareille idée ? Quel pays a jamais rien exécuté de semblable ? Ah ! entre toutes les villes de cette terre si profondément dévouée à Marie, Bologne ne tient pas, certes, le dernier rang. De toutes parts, dans son enceinte, s'offrent aussi aux regards de touchants symboles de son culte. Sous les étroits et longs portiques qui bordent chaque place, chaque rue, apparaissent de nombreuses fresques représentant quelque trait de la vie de la bienheureuse mère de Jésus ; des lampes y brillent, le soir, devant les madones. On croirait parfois, à cette heure, cheminer à travers les bas côtés d'une cathédrale illuminés, décorés de maintes chapelles. Dans chacune des deux cents églises qui ornent la cité, l'image de la Vierge revit partout, retracée par le chaste et sublime pinceau de Lippo Dalmasio, de Francia, ou de quelque autre grand maître de l'école bolonaise. Dans la célèbre galerie ou pinacothèque de Bologne, c'est encore la madone qu'on découvre partout ; c'est sa virginale figure qui embellit surtout cet admirable monument national, l'un des plus nobles sanctuaires de l'art chrétien. Sur ces vastes toiles, où revivent les saints patrons de la cité, saint Félix, saint Pétrone, saint Dominique, etc., vous les voyez toujours placés au-dessous du trône de leur auguste reine, qu'ils contemplent, qu'ils révèrent, et à laquelle ils forment comme une escorte d'honneur. Sous leurs pieds, on voit la ville de Bologne avec ses deux hautes tours penchées l'une vers l'autre ; au-dessous de ces saints personnages, on découvre souvent une autre figure : c'est celle du peintre lui-même, qui s'est mis dans son tableau avec quelque

naïve légende exprimant sa dévotion. Nous avons dit ailleurs la piété traditionnelle que l'ancienne école bolognaise des quatorzième et quinzième siècles témoigna constamment pour le culte de Marie. Or, tels étaient alors les artistes, tel est encore à présent tout le peuple.

Mais il y a en Italie une autre cité illustre qui appelle aussi nos regards, et qui a également à nous offrir les plus magnifiques témoignages de sa dévotion à Marie : c'est Venise, la belle Venise, si justement fière de son ancienne puissance, de ses vieux souvenirs, de sa gloire passée, des immenses services qu'elle a, dans d'autres temps, rendus à la chrétienté. Quittons les bords de la Brenta, les villes superbes, les bourgs, les villas et les plaines fécondes de la Lombardie vénitienne ; entrons dans la gondole qui, sur les flots des lagunes, va nous emporter rapidement vers les murs de cette ville, jadis reine puissante de la mer, aujourd'hui triste, désolée, languissante, et pourtant belle encore sous son brillant soleil, avec ses églises admirables, ses coupes, ses campaniles, sa place Saint-Marc, ses palais de marbre, ses pieux monuments déserts et ses innombrables gondoles, vives et rapides comme le poisson qui se joue dans le sein des eaux.

Nous avons déjà parlé de l'usage où étaient les doges et les généraux de mer de se faire peindre à genoux devant l'enfant Jésus ou la sainte Vierge, dans des tableaux destinés à transmettre leur nom ou le souvenir de leurs exploits aux générations futures.

Mais écoutons le pieux pèlerin de la Vierge et des saints, disant ce qu'il a éprouvé en entrant dans l'antique et religieuse ville des Vénètes :

« A mes regards avides un premier objet s'était offert tout d'abord : c'était le dôme majestueux de Santa-Maria

della Salute. A la vue de ce touchant monument, qui porte si haut dans les airs l'expression de la piété, de la reconnaissance du peuple vénitien, un pieux sentiment s'était élevé de mon cœur vers la voûte du ciel. O Marie, ce fut vers vous que se tourna ce premier élan de mon âme, vers vous, la reine de Venise ! De vous donc, de vos bienfaits, des harmonies de votre culte, je parlerai encore. . . . Et quel langage, autre qu'un hymne à votre gloire, siérait au pèlerin d'une cité où tant de monuments augustes, construits en votre honneur, où tant de ravissantes madones des Bellini, des Cima, des Victor Carpaccio, rappellent si dignement votre merveilleux souvenir (1) ? »

« Sur les murs de la salle du grand conseil, à Venise, au milieu de tableaux historiques représentant les plus brillants faits d'armes de la république, on voyait autrefois une magnifique scène retracée en 1365 par le pinceau de Guariento de Padoue, disciple de Giotto. Le Christ posant une couronne d'or sur la tête de la Vierge, qu'entoure un radieux cortège de chérubins et de séraphins, la déclarait solennellement reine de Venise. Ce magnifique monument a péri depuis plusieurs siècles. Une seule chose est restée, c'est la couronne d'or placée par le Christ sur le front de sa mère ; car, de cette œuvre effacée, cette couronne a passé sur une foule d'autres tableaux qui ornent aujourd'hui les nombreuses églises de l'ex-reine de l'Adriatique. Les fidèles de cette plage, dépouillés maintenant de leur ancienne puissance, reportent leurs regards confiants vers leur auguste souveraine, qu'ils aiment à voir toujours honorée, toujours triomphante ; de chacune

(1) *La Vierge et les Saints en Italie*, p. 452.

de ces couronnes qu'ils contemplent de toutes parts sur son front, un délicieux reflet rejaillit dans leur cœur, temple vivant où Marie couronnée d'honneur a établi aussi depuis longtemps son ineffable empire (1). »

Lorsque le soir sonne l'Angélus, tout s'arrête à Venise. Aux bruits, aux chants, aux conversations, succède un religieux silence. Un roulement de tambours résonne près des portes de la vieille basilique de Saint-Marc ; le poste présente les armes ; on se découvre avec respect. On dirait le passage d'un souverain, d'une reine adorée. . . . C'est qu'en effet le souvenir d'une auguste reine a passé par tous les cœurs. Levez les yeux : voyez-vous, dans une niche, entre deux colonnettes, au-dessus d'une des portes latérales de San-Marco, cette madone illuminée ? Vers elle se dirigent les regards. La cloche argentine a sonné le signal de l'Angélus, et voilà que toutes les voix se tournent vers la Reine du ciel pour lui dire avec l'ange : « Je vous salue, Marie, pleine de grâce. » Puis, la prière terminée, le bruit remplace de nouveau le silence. Sur la Piazzetta, sur le môle, sur les quais, chacun reprend ses allures interrompues ; les entretiens, les chansons, les cris joyeux, recommencent leur cours (2).

« Ce simple tableau des habitudes vénitiennes parle plus vivement au cœur que les plus beaux discours. Oui, Venise, comme Gênes, Rome, Naples, Sienne, est encore la cité de Marie. Vainement a-t-elle changé de maîtres ; en vain un joug étranger pèse-t-il aujourd'hui sur ses bords ; la Vierge est toujours demeurée la première souveraine de Venise, sa protectrice, son ancre de salut. Que

(1) *Ibid.*, p. 452, 53, 54.

(2) *Ibid.*, p. 454, 55.

de monuments font ici foi de ces touchants rapports de confiance, d'appui tutélaire, de reconnaissance, d'amour mutuel et réciproque ! Pèlerin qui voguez au milieu de ces palais superbes élevés par Scannozi, Palladio, Sansovino, voyez-vous sur le bord du canal *Grande* ce magnifique temple dont la radieuse coupole monte dans les airs ? C'est Notre-Dame *della Salute* ; il fut bâti en 1531, sur l'emplacement d'une maison où s'était déclarée la peste qui ravagea la ville. Délivrée du fléau par la médiation de la bienheureuse Vierge, Venise reconnaissante lui consacra cette charmante église, où le luxe des arts et des ornements brille de toutes parts. Là sont placées, au milieu d'œuvres diverses du Titien, de Luc Giordano, du Tintoret, les images augustes de patriciens, de chefs de l'État, plus illustres encore par leurs vertus et leur piété que par l'éclat de leur nom ou de leurs services. Au centre de la coupole on lit cette inscription, d'une simplicité touchante : *Unde origo, inde salus*. Le cœur est ému et attendri à l'aspect de ces pieux monuments de la cessation d'un fléau, élevés par un peuple plongé, la veille encore, dans le deuil et les larmes (1). »

« L'église du Rédempteur, chef-d'œuvre de l'immortel Palladio, celle de la *Salute*, édifiées après l'une de ces pestes de Venise qui provenaient de ses rapports nombreux avec l'Orient, surgissent triomphantes du milieu des eaux, portant hautement dans les airs le magnifique témoignage de la gratitude de toute une cité. Le voyageur s'étonne à leur vue, et s'explique avec peine une telle splendeur après de pareils ravages. C'est qu'à Venise, comme à Florence et en d'autres villes d'Italie, la

(1) *La Vierge et les Saints en Italie*, p. 455-6-7.

reconnaissance, libérale et grande comme le bienfait reçu, savait, en des âges de foi, le secret de produire les plus brillantes merveilles de l'art, afin de consacrer, par elles, les souvenirs des calamités publiques avec ceux des miséricordes divines qui en abrégeaient le cours. De nos jours encore, à l'invasion du choléra, n'a-t-on pas vu Venise se jeter tout entière dans les bras de Notre-Dame du Salut, et lui offrir en vœu une magnifique lampe d'argent de cent seize livres, ornée de ciselures en vermeil? La Vierge, patronne de ces bords, les protégea de nouveau; et son souffle puissant, qui calme les tempêtes et les flots irrités, repoussa loin des lagunes le fléau meurtrier, qui déjà planant sur elles préludait à ses affreux ravages (1). »

La gondole qui vogue légère et gracieuse, soit sur le grand canal entre ses deux files de palais dentelés, soit sur les autres canaux, aborde çà et là aux pieds d'une madone, sur les marches d'une chapelle, d'une église consacrée, sous des noms suaves, à l'auguste mère de Dieu; c'est *Santa-Maria Formosa*, *Santa-Maria Mater Domini*, *la Madonna dei Miracoli*, *la Madonna del Carmine*, *la Madonna dell' Orto*, *Notre-Dame du Rosaire*, *Santa-Maria dei Frari*, etc. Oh! qu'il est doux au pèlerin de faire ainsi halte dans chacune de ces îles saintes et paisibles, que la piété et l'art ont à l'envi enrichies, parées de leurs merveilleux dons! Que j'aime à contempler, dans chacune d'elles, les images vénérées de la Vierge, dont les a décorées le pinceau des Vivarini, des Bellini, des Basaiti, des Catena, et des autres grands artistes chrétiens de l'admirable école vénitienne des quinzième et seizième siècles (2)!

(1) *La Vierge et les Saints en Italie*, p. 457, 458.

(2) *Ibid.*, 458, 459.

Ailleurs, dans les palais, et surtout dans le vieux palais ducal, si riche encore en merveilles de l'art, et où revivent tant d'illustres souvenirs, on retrouve aussi de toutes parts l'image de la madone mêlée à celle des glorieux faits et gestes de la république. Dans la salle dite *des Ambassadeurs*, au-dessus de la majestueuse figure de la Vierge recevant, sur son trône, l'hommage des doges prosternés à ses pieds, j'ai lu cette inscription : *Numquam derelictæ reipublicæ fundamentum.....* (1).

« Venise révérait donc la Vierge comme le fondement et le soutien de sa puissance; elle l'associait à toutes ses douleurs, à tous ses triomphes, et son souvenir, s'attachant à ses flottes, sur toutes les mers, était l'étoile tutélaire qui réglait le cours de ses destinées (2). »

Quand M. de Mont-Rond écrivait ce qu'on vient de lire, Venise, *la Rome de la mer*, comme l'appelle lord Byron, subissait le joug autrichien. Étrangers et citoyens voyaient avec douleur le sceau de la conquête et l'inscription du despotisme sur le fronton de ses anciennes demeures aristocratiques, décorées de si beaux noms, pleines de souvenirs de gloire si magiques. Le cachet du Croate salissait ces fenêtres moresques et ces balcons dégradés et tombants de vétusté, où, autrefois, s'étaient montrés, avec l'auréole du courage et du patriotisme, les Louis Mocenigo, les François Morosini, et tant de doges plus renommés que des rois et des empereurs. Mais au moment où ma main trace ces lignes que le lecteur a sous les yeux, Venise vient de secouer ses fers, et elle les a brisés sur la tête de ses tyrans. Réveillée comme toute l'Italie à

(1) *La Vierge et les Saints en Italie*, p. 460.

(2) *Ibid.*

la voix du grand pape qui a dit à tous les peuples asservis, « Rompez, rompez vos fers ! sortez du tombeau de l'esclavage, et levez-vous pour la liberté, levez-vous pour l'indépendance ; vivez enfin de votre vie ! » la fiancée de l'Océan, la cité de Saint-Marc a vomi de son sein ses barbares oppresseurs. Mais saura-t-elle conserver cette nationalité qu'elle vient de reconquérir ? Ah ! pour qu'il en soit ainsi, qu'elle mérite toujours l'assistance du ciel ! Les rois oppresseurs des peuples, les rois qui s'appuient si arrogamment sur le droit du plus fort, les rois mettent leur confiance dans leurs chevaux et dans leurs chars, dans leurs trésors et dans leurs flottes, *hi in curribus et hi in equis* : que les nations esclaves placent, elles, leur espoir dans le Dieu qui ne veut pas que les hommes se tyrannisent ! Vous donc, nobles Vénitiens, descendants des Polani, des Dandolo, des Ziani, des Gradenizo et des Contarini, mettez, comme vos aïeux, votre espérance dans le nom du Dieu qui défend le faible contre le puissant. Prenez de nouveau pour devise, pour mot de ralliement, cette courte prière qui fit de vos pères des héros et qui leur valut tant d'avantages sur le croissant, prière qu'on lit encore sur la façade d'un de vos palais : *Non nobis, Domine, non nobis, sed nomini tuo da gloriam*. Que Marie soit toujours votre reine adorée ; et cette Vierge, qui est puissante et sur terre et sur mer, couvrira encore sa chère Venise d'un bouclier protecteur ; elle sera encore l'appui de votre république, sur laquelle jamais elle n'a cessé de veiller ; et vous pourrez encore, avec de nouveaux motifs, écrire sous ses images : *Nunquam derelictæ reipublicæ fundamentum*. Surtout, ô Vénitiens, ne vous dessaisissez d'aucun des monuments précieux, d'aucun de ces riches tableaux que vos pères

ont faits à sa gloire, et qui font l'ornement de votre belle cité. Défendez-les, conservez-les, s'il le faut, au prix de votre sang. Ce n'est point avec des tableaux que vous devez, hommes de cœur, obtenir votre liberté. Repoussez donc la main qui vous offrirait de l'or en échange de ces richesses patriotiques. Sauvez votre mère patrie, mais sauvez-la sans l'appauvrir, sans la découronner, et sans la dépouiller de l'héritage de gloire que lui ont légué ses enfants d'un autre âge.

Ces vœux, nous les formons aussi pour Milan, pour la célèbre capitale de la Lombardie vénitienne, qui, elle aussi, vient de faire un généreux effort pour s'affranchir de la domination étrangère. A elle l'honneur et la gloire d'avoir donné le signal de cette insurrection dont le triomphe devait être l'indépendance de l'Italie ! A Milan l'honneur et la gloire d'avoir, la première, répondu à l'énergique appel de notre grand pamphlétaire, et d'avoir, par une lutte héroïque de quatre jours, chassé de ses murs les soldats de la maison de Habsbourg ! Oh ! que la Vierge, qui est le soutien et l'appui des faibles, *salus infirmorum*, la colonne des peuples et le plus noble titre de notre affranchissement, *titulus nostræ libertatis nobilissimus* ; que cette Vierge ferme à jamais les portes de Milan et de toutes les villes italiques aux fils armés de l'Autriche, de la Hongrie, de la Bohême ! Milan ! eh ! qui peut donc prononcer ce mot, sans se rappeler aussitôt les trois pontifes éminents qui ont brillé dans son enceinte comme trois astres lumineux, saint Ambroise, saint Augustin et saint Charles Borromée, augustes personnages dont les noms resplendissent aussi d'un magnifique éclat dans les annales pieuses du culte de Marie ? N'est-ce pas à Milan, en effet, que fut enfanté à la grâce cet illustre fils de Mo-

nique, dont tant de pages sont consacrées à louer la mère de Dieu ? N'est-ce pas à Milan que saint Ambroise a esquisse ce beau portrait de la Vierge, qui, jusqu'à la fin des siècles, sera présenté comme un miroir fidèle à toutes les âmes pures qui aspirent à l'honneur de courir dans les voies de Dieu sur les pas de Marie ? N'est-ce pas à Milan que saint Charles Borromée honora avec tant de ferveur cette même Vierge, sous la protection de laquelle il avait mis tous ses colléges ? Aussi le culte de la mère de Dieu est-il plein de vie à Milan.

Dans cette vaste capitale, comme dans les autres cités italiennes, le culte de la Reine des saints est demeuré grandement en honneur et cher au peuple. De nombreux, de riches sanctuaires, décorés de précieux monuments de l'art, sont consacrés sous son invocation ; c'est *Santa-Maria dei Servi*, *Santa-Maria Incoronata*, *Sainte-Marie de la Passion*, *Sainte-Marie de la Victoire*, ex-voto du triomphe remporté par les Milanais sur l'empereur Louis le Bava-rois ; c'est encore *Notre-Dame des Grâces*, avec son ancien monastère, dont le réfectoire conserve sur ses murs les débris de la fameuse Cène, chef-d'œuvre de Léonard de Vinci ; la *Madonna de San-Celso*, avec les colonnes de marbre, les belles statues, la sculpture de sa façade, la magnificence de ses peintures et la richesse de ses ornements, qui rappellent les églises de Rome. Sainte Marie, saint Celse ! touchant rapprochement de deux noms chers à Milan ! Ainsi, la Reine des vierges, un jeune enfant martyr sous Néron, se sont ici rencontrés, entrelaçant leurs couronnes d'innocence.... (1). « Je m'étais rendu, le 15 août, vers le soir, dit M. de Mont-Rond, dans cette charmante

(1) *La Vierge et les Saints en Italie*, p. 494, 495.

église, l'une des plus populaires de Milan. Elle était remplie d'une affluence extraordinaire de peuple; chacun présentait ses hommages, ses vœux à la madone, dont l'image révéralée étincelait d'éclat au milieu des nombreux ex-voto qui l'environnent. A l'entrée, dans la majestueuse cour, œuvre de Bramante, une double enceinte circulaire, sur le pavé, formait comme deux immenses trones laissés à découvert pour recevoir les menues offrandes des fidèles. Dans ces pieux bassins le flot des aumônes montait, grossissait à vue d'œil (1). »

« L'image de Marie, reine de Milan, brille surtout, éclatante et radieuse, au plus haut sommet de la coupole de Notre-Dame de Saint-Charles, l'admirable basilique élevée *ad Mariæ nascentis gloriam*. Là, sur une pyramide de marbre, une grande statue de la Vierge, en marbre doré, apparaît rayonnante dans les airs, et domine ces milliers d'autres statues placées au-dessous d'elle, comme d'humbles vassaux aux pieds de leur auguste souveraine. O Marie! ainsi apparûtes-vous à mes yeux lorsqu'un matin de ce beau jour de l'Assomption, mémorial de celui de votre céleste triomphe, je m'acheminai joyeux vers le temple saint, pour assister au divin sacrifice. La blancheur éclatante de ce dôme de marbre me rappelait votre angélique pureté; ces cent douze aiguilles gothiques élancées vers les cieux me semblaient les voix de la prière qui montent vers vous; et ces myriades de saints, debout, au-dessous de votre statue, me représentaient ce peuple d'élus qui forme votre cour, ces chœurs d'anges au-dessus desquels vous avez été élevée dans le séjour de la gloire (2). »

(1) *La Vierge et les Saints en Italie*, p. 494, 495.

(2) *Ibid.*, 496-497.

Udine, Trévisé, Bellune, Padoue, Vicence, Vérone, Bergame, Mantoue, qui autrefois formiez l'État de la puissante Venise ; Pavie, Plaisance, Parme, Modène, belles villes du Milanais ; Palerme, Ferrare, Imola, nous ne vous demanderons pas ici les preuves, les témoignages de votre piété envers la Reine des cieux ; nous ne visiterons pas vos églises, vos musées, vos places publiques, vos maisons particulières ; nous n'irons pas dans vos temples observer la foule qui prie, et voir vers quelle chapelle elle aime à porter ses pas et ses offrandes pieuses : il nous faudrait trop de temps pour dire tout ce que nous verrions dans vos murs à la gloire de Marie. Vous êtes toutes italiennes : c'est dire assez que cette Vierge est reine absolue dans vos enceintes, et qu'elle y reçoit des hommages tels qu'on ne lui en rend dans aucune autre partie du monde catholique.

Mais pouvons-nous ne pas même nommer Assise avec les magnificences de sa splendide église, Notre-Dame des Anges ; Viterbe avec son beau couvent de Notre-Dame de la Quercia ; Sienné, cette autre cité de la Vierge, dont l'école a produit en l'honneur de la mère de Dieu tant de chefs-d'œuvre immortels ; Messine, dont la cathédrale dédiée à la Vierge est un monument si remarquable de l'architecture moresque ; et enfin, sur l'Adriatique, le plus vénéré de tous les sanctuaires de Marie, la Santa-Casa de Lorette ? Tous ces lieux ne sont-ils pas pleins de la gloire de Marie ? tous les cœurs n'y sont-ils pas brûlants d'amour pour elle ?

« Mais surtout qui n'a pas entendu cent fois parler de l'église de Lorette, et qui voudrait en lire une nouvelle description ? On sait que les plus habiles artistes ont pris plaisir à travailler le revêtement de marbre qui entoure la

sainte maison; mais ce qu'on ne sait pas généralement, c'est que les pieux sculpteurs ont, pour la plupart, fait offrande à la sainte Vierge de leur travail, refusant d'en recevoir le prix. On a entendu parler de ces sillons tracés à genoux par la prière sur les dalles, tout autour de la chapelle; mais ce qu'on ne se figure pas, à moins de l'avoir vu, et de l'avoir vu en chrétien, c'est l'admirable foi des populations qui ont ainsi creusé la pierre, non pas seulement avec leurs genoux, mais avec leurs fronts, mais avec leurs lèvres; c'est ce concours des habitants des campagnes voisines qui remplissent toujours l'église et parfois même la ville, faisant souvent de longs voyages pour assister aux grandes fêtes, venant par tous les chemins et toutes les routes au chant des litanies, et s'en retournant le chapelet à la main : les enfants, les femmes dans des chariots, car on ne veut priver personne de ces douces solennités; les hommes à pied; tous priant ou chantant, ce qui pour eux est prier encore (1). »

C'est par Gênes, ville de Sardaigne, que nous avons commencé, dans ce pieux chapitre, le cours de nos explorations, en l'honneur de la Vierge, dans la dévote Italie; c'est par la Sardaigne encore que nous allons finir. Turin, sa belle capitale, aura notre dernière station.

Et que de preuves innombrables de confiance en Marie nous offrirait le bon peuple de la Savoie, de la Sardaigne et du Piémont, si nous parcourions toutes ses villes, tous ses hameaux; si nous pénétrions dans toutes ses églises, dans toutes ses chapelles, dans toutes les

(1) Louis Veuillot, *Rome et Lorette*, p. 319, 320

maisons des riches, dans toutes les cabanes des pauvres ! Partout nous trouverions que la Vierge, mère du Christ, règne, après Dieu, dans tous les cœurs de ces humbles et fervents chrétiens.

Continuons à écouter, sur ce sujet, notre pieux pèlerin de la Vierge et des saints en Italie.

« A la Consolata de Turin nous admirons la magnifique chapelle de la Vierge, embellie encore récemment par la pieuse reconnaissance des fidèles de cette cité, sauvés du choléra après un vœu solennel fait à la patronne de ce temple. A l'extrémité du superbe pont jeté sur le Pô, nous contemplons, sur le flanc d'une verdoyante montagne, la brillante église de Sainte-Marie mère de Dieu, élégante imitation du Panthéon de Rome.

« Mais c'était surtout à Notre-Dame de la Superga, à deux lieues de Turin, que nous désirions accomplir un dernier pèlerinage.

« Voyez-vous, au sommet de riantes collines dont le Pô baigne le pied, cet auguste édifice qui frappe les regards de tout voyageur à son arrivée dans la grande plaine du Piémont ? C'est la royale basilique de la Superga (*super terga montium*), bâtie en 1706 par Victor-Amédée II, duc de Savoie. Cette magnifique église est l'accomplissement d'un vœu fait par ce religieux prince pour la délivrance de Turin, qu'assiégeaient les armées françaises sous la conduite des ducs d'Orléans et de la Feuillade. Victor-Amédée, dans le but de sauver sa capitale, s'était porté, avec ses troupes, sur une haute colline qui en est peu éloignée, pour, de là, observer la position et les mouvements de l'ennemi dans la plaine. C'était celle d'où les regards charmés voient l'imposante chaîne des Alpes et de l'Apenin se confondre avec l'horizon, d'immenses et fertiles

plaines se dérouler, un magnifique fleuve serpenter au pied des monts. Après avoir arrêté son plan de combat, il invoque l'appui céleste, et voue à la sainte Vierge un temple sur cette même colline, si, par le secours de Marie, il obtient la victoire. Le lendemain, 8 septembre, jour où l'Église honore la naissance de la mère de Dieu, le prince Eugène étant arrivé avec un renfort, et la mésintelligence s'étant glissée, dit-on, parmi les généraux français, le duc de Savoie remporta, malgré l'infériorité numérique de ses troupes, une victoire si complète, que non-seulement elle fit lever le siège de Turin, mais encore qu'elle rendit au duc toutes ses places du Piémont. Fidèle à son vœu, Victor-Amédée s'empressa, alors, de faire construire le monument promis à la Reine du ciel.

« Telle est l'origine de la riche et belle église de la Superga, dôme octogone, supporté par huit grandes colonnes de marbre, et entouré de chapelles décorées avec magnificence. Sa construction sur ce haut sommet dut coûter des sommes immenses ; mais les ducs et les rois de Savoie n'ont rien épargné pour embellir ce pieux séjour, royal ex-voto de la reconnaissance. La basilique de la Superga sert de sépulture aux souverains du Piémont (1). » Que la patronne de ce lieu y protège toujours leurs cendres, et que ces cendres ne soient jamais, comme celles des caveaux de Saint-Denis, en France, profanées et disséminées par le vent des révolutions ! Que les vivants changent, s'ils le veulent, la forme de leurs gouvernements, mais qu'ils respectent les morts, et qu'ils ne souillent pas la tombe où dorment leurs aïeux ! Qu'ils n'outragent pas celle qui, du haut de son céleste trône, a les yeux sur ces dépouilles confiées à sa garde !

(1) *Rome et Lorette*, p. 500, 501, 502.

Que la madone de la Superga veille aussi sur le royaume qui s'est mis sous sa protection ! En ce moment ce royaume voit, bénit et admire de loin son bien-aimé souverain, son intrépide Charles-Albert, chef militaire de cette ligue italienne dont l'admirable Pie IX est le chef spirituel.

Vierge puissante, qui avez fait triompher l'épée de don Juan d'Autriche à la bataille de Lépante, et celle de Sobieski dans les plaines de Vienne ; vous qui avez révélé au grand pontife Pie V le succès des armes chrétiennes à l'instant même où ces armes remportaient la victoire, ah ! obtenez aussi du Dieu des armées qu'il bénisse les efforts du successeur de Victor-Amédée II ! Faites qu'elle ne soit pas menteuse l'inscription prophétique que le vicaire de Jésus-Christ, votre fils, a fait graver sur le glaive qui combat les oppresseurs de l'Italie ; et que le grand cœur de Pie IX soit réjoui en vous et par vous, comme celui de Pie V, d'immortelle et sainte mémoire ! Protectrice et gardienne de la Superga, souvenez-vous que Charles-Albert, votre fils, a aussi contribué à votre gloire en fondant, à l'ombre de votre révérend sanctuaire, une institution éminemment utile, éminemment chrétienne, éminemment scientifique. Que l'Italie triomphe donc par vous et par l'épée du magnanime Charles-Albert ! Qu'elle recouvre par vous sa nationalité et son indépendance, et que dans les annales de votre puissance on puisse enregistrer, comme étant votre œuvre, l'affranchissement de l'Italie, au dix-neuvième siècle ! Qu'on puisse graver sous vos statues : « A la Vierge, sa libératrice, l'Italie reconnaissante ! »

Mais ici doivent s'arrêter nos pieuses pérégrinations sur cette terre si catholique, si vivante, si poétique, si favorisée du ciel.

Nous avons parcouru ses principales villes ; nous avons

mis le pied et incliné le front dans ses plus beaux sanctuaires; nous avons nommé quelques-uns des chefs-d'œuvre les plus célèbres de ses sublimes artistes. Mais tout le culte n'est pas là; des églises, des tableaux, des statues, ne sont pas toute la religion: ce n'en est qu'un des effets, une des manifestations; ce n'en est que l'écorce, ou si vous voulez la lettre. Mais la religion, il faut la chercher dans les pratiques de la foi, dans les actes de la vie chrétienne. Tous ces monuments d'art et de piété dont l'Italie est couverte, et pour ainsi dire jonchée, ne prouveraient que la ferveur des siècles passés, si ces églises étaient maintenant vides et désertes, si les madones de la sculpture et de la peinture ne parlaient plus aux cœurs, et n'y réveillaient plus le besoin de prier.

Or, en est-il ainsi de l'Italie moderne?

Non, répond un auteur qui l'a étudiée pendant plus de cinq mois: « l'Italie est cette nation fidèle chez qui le flambeau de la foi n'a point péri sous le souffle desséchant de l'impiété et de la philosophie. Sous l'impression vivante encore des traditions religieusement conservées dans son sein, l'âme non flétrie par le vent empoisonné du doute, l'Italien croit sans effort, non-seulement tous les dogmes chrétiens, mais toute légende, tout prodige confirmé par des preuves suffisantes. Nous autres Français, nous subissons plus ou moins l'influence de la réforme; nous agissons, à notre insu, d'après l'esprit sceptique et raisonneur qu'elle a introduit dans le monde. La foi nous semble, en général, un joug rude à porter; nous respirons plus à l'aise lorsque nous pouvons dire: Ceci n'est pas de foi. Quant aux vestiges de dévotions populaires laissés encore dans nos campagnes, nous les taxons si facilement de superstition, d'ignorance, que par degrés

elles s'affaiblissent et disparaissent sans retour. Il en est autrement des peuples d'Italie : on sent que le froid protestantisme n'a point passé par là, et l'on aime à retrouver chez eux un reflet de la candeur naïve, de la simplicité des anciens temps.

« De ce premier caractère de la foi italienne découle cette piété vive, expansive, pleine d'abandon, qui étonne d'abord, scandalise parfois, et qu'on juge généralement avec trop de légèreté. Libre dans la manifestation de ses croyances, la consolation, le charme de sa vie, ici le chrétien ne craint point de faire paraître au dehors les pensées qui remplissent son âme. Sa prière n'est point secrète ; elle a besoin de s'épancher en tous lieux. Aussi, non contente des temples nombreux et magnifiques qui lui donnent asile, vient-elle attacher ses bras suppliants au pied des croix, des statues, des madones, partout enfin où quelque signe de piété offert aux regards appelle des pensées de miséricorde. Et ce n'est point Dieu seul qu'elle invoque ; elle s'adresse encore à ceux qui, ayant été ses bien-aimés ici-bas, partagent sa gloire dans les cieux. Chaque cité, chaque bourgade possède en outre son saint de prédilection, honoré d'un culte particulier ; véritable ami, compagnon et protecteur puissant des habitants d'une contrée qui l'associent naturellement à toutes leurs joies, à toutes leurs souffrances. Ange invisible et séjournant au milieu d'eux, son souvenir toujours doux et secret n'apporta jamais dans les cœurs que des images pures et riantes.

« La vraie piété dans le cœur du juste est un sage mélange d'amour et de crainte. Chez nous, la crainte semble dominer ; chez les Italiens, c'est l'amour. De là, chez eux, cette tendresse expansive, parfois peu respectueuse, qui

nous surprend, nous scandalise; de là aussi, chez nous, cette sévérité apparente qui choque l'enfant de l'Italie. Concentrée uniquement dans les temples, la prière, parmi nous, prend un caractère plus grave, plus recueilli. Nous composons notre visage pour parler à Dieu; nous faisons de la prière une sorte de travail que, trop souvent, nous rendons pénible. Plus libre dans ses allures, plus confiante et moins craintive, la piété italienne agit différemment. Chez elle, la prière est le souffle de l'âme qu'elle exhale partout, qu'elle mêle sans effort aux actes ordinaires de la vie (1). » Nous, Français, nous parlons à Dieu comme à un roi, comme à un maître sévère, comme à un juge : l'Italien lui parle comme un ami a coutume de parler à son ami, et de s'asseoir à la même table avec lui. Nous parlons, nous, Français, à la très-sainte Vierge comme à une très-haute et très-puissante dame, comme à une reine assise sur un trône de gloire et couronnée d'étoiles : les Italiens, eux, lui parlent comme des enfants parlent à leur mère, comme des frères parlent à leur sœur. Aussi, en France, c'est la croix, symbole de justice et de clémence, autel et tribunal, qu'on voit dans les champs, dans les rues; en Italie, c'est la madone, image de la seule bonté. Nous avons, nous, dans nos églises, toujours entre les mains un livre de prières plus ou moins méthodiques, plus ou moins éloquentes, plus ou moins travaillées pour le fond et pour la forme. Quand les Italiens prient, dans les chemins comme dans les temples, on ne leur voit ordinairement d'autre livre que le chapelet, qu'ils nomment la couronne de la Vierge, et qu'ils disent pour tous leurs besoins, quelle qu'en soit la nature.

(1) *La Vierge et les Saints en Italie*, p. 74, 75.

C'est ainsi qu'en Italie la madone est pour tous, même pour les plus grands criminels, un objet de vénération et d'amour. « Dès le berceau, l'Italien a sous les yeux de gracieuses images qui ne lui rappellent que bonté, miséricorde, tendresse. Les récits des innombrables bienfaits dus à l'intercession de la madone; la vue des honneurs qu'on lui rend en public, comme au foyer domestique; tant de tableaux, chefs-d'œuvre de génie ou respectables par les traditions miraculeuses qui s'y rattachent; tout laisse dans l'âme de l'enfance, en ce pays, des souvenirs ineffaçables. Persuadés que la sainte Vierge est le canal de toutes les grâces, l'intermédiaire nécessaire entre les hommes et son fils, l'Italien voit dans le culte de Marie, pour ainsi dire, toute la religion (1). »

M. l'abbé Orsini dit à peu près dans les mêmes termes : « Dès le berceau, l'Italien a sous les yeux de gracieuses images qui ne lui rappellent que des actes de bonté et de miséricorde de Marie. Elle est la protectrice de l'enfance, le rêve de l'adolescent, le dernier espoir du pécheur; partout sa pensée surgit dans les fêtes religieuses. L'ardent Italien la voit partout, la bénit de tout; et quand sa prière n'est pas exaucée, loin de s'en prendre à Marie, il dit en se frappant la poitrine : « C'est ma faute! la Madone ne m'a pas écouté, parce que je suis en trop grand péché (2). »

Bénissons donc, ah! bénissons l'influence immense qu'exerce sur les peuples d'Italie ce culte si familier, si habituel de la Vierge Marie, mêlé comme un rayon divin à toutes les joies pour les embellir encore, comme un baume précieux à toutes les douleurs pour en adoucir le

(1) *Le Semeur*, journ. protestant. — *Le Culte de la sainte Vierge*, p. 579.

(2) *La Vierge*, 2^e vol., p. 286.

poids et l'amertume. On vante quelquefois la gaieté, la joie franche et expansive des Italiens : on ne manque point alors d'attribuer au beau ciel de ces contrées cet épanouissement du cœur, cette sérénité du front, ces allures d'abandon qui les distinguent. Ah ! sans doute l'influence du ciel sur eux est grande ; mais plus grande encore est celle de cet astre vivant qu'ils y voient briller sans cesse d'un éclat si pur, si doux, si bienfaisant. Comme un radieux soleil, resplendissant au-dessus de nos têtes, qui éblouit parfois nos yeux par la chaleur de ses rayons, le Christ règne en souverain sur la terre italique. Mais, à ses côtés, un autre astre apparaît, dont la paisible lumière est accessible à tous les regards ; comme une lune tutélaire, il tempère l'éclat des feux du roi du jour, et répand aussi ici-bas sa bénigne influence : c'est la douce mère du Christ, c'est Marie (1). »

(1) *La Vierge et les Saints en Italie*, p. 235.

III.

CULTE DE MARIE A ROME.

Quiconque n'a pas vu l'Italie, et surtout Rome, ne peut se faire une idée des hommages extraordinaires qui entourent la Vierge dans cette contrée, dans cette capitale.

La Vierge et les Saints en Italie, pag. 230.

Rome surtout a mis dans son amour envers la sainte Vierge tout ce que ses habitants ont d'intelligence dans l'esprit, de tendresse dans le cœur, de poésie dans l'imagination, de prodigalité même dans la tête. La Madone (car, pour la ville sainte, Marie est aussi Notre-Dame), la Madone a un temple dans chaque maison, un autel sur chaque mur, et mille lampes incessamment allumées, toujours brûlantes dans chaque rue.

Le Culte de la sainte Vierge, pag. 584.

Lorsque nous nous sommes décidé à faire pour cet ouvrage un chapitre particulier sur le culte de la sainte Vierge dans la belle Italie, nous avons vu de suite que Rome, sa capitale, Rome, centre du monde catholique et foyer vivifiant d'où partent les rayons sacrés qui vont éclairer l'Église sur toute la face de la terre, réclamait un article à part. Son titre, son rang, sa dignité l'exige impérieusement de nous. Elle y a droit encore, elle y a droit surtout par sa piété envers Marie, piété qui n'est nulle part ailleurs surpassée, disons même nulle part ailleurs égalée. Ce chapitre du culte que la Vierge reçoit à Rome, nous venons l'offrir à nos lecteurs. Puisse-t-il répondre à nos désirs, et n'être pas tout à fait indigne de son sujet !

Si, comme nous venons de le voir, l'Italie tout entière est comme un vaste temple dédié à Marie, Rome mérite bien d'en être regardée comme le sanctuaire; car c'est bien là, plus qu'en aucun autre lieu de la terre italique, que cette Vierge trône avec gloire, éclat et majesté; c'est bien là, plus qu'en aucun autre lieu, que l'encens fume en son honneur; c'est bien là, plus qu'en aucun autre lieu, que son image attire les regards et les hommages de la foule pieuse; c'est bien là, plus qu'en aucun autre lieu, que retentissent à sa louange les chants et les hymnes de joie; c'est bien là, plus qu'en aucun autre lieu, que son autel est entouré des pompes et des splendeurs d'un culte vivant, animé, gracieux et plein d'amour. Si, comme nous l'avons vu encore, l'Italie tout entière est comme le parterre de Marie, Rome mérite bien d'en être regardée comme l'aréole la plus riche, la plus riante et la plus embaumée, celle où s'évalent et brillent les plus vives couleurs, celle où s'épanouissent les fleurs les plus aimables, celle d'où s'exhalent à flots les parfums les plus suaves et les plus odoriférants.

Interrogeons en effet tous ceux qui ont visité avec les yeux de la foi et de la piété le chef-lieu du catholicisme, et tous nous diront que si Rome est la capitale de l'empire de Jésus-Christ en ce monde et la cité privilégiée des deux apôtres Pierre et Paul, elle est aussi, et cela à un degré éminent, la ville royale de Marie.

Voici comment s'exprime à cet égard M. Maxime de Mont-Rond dans un chapitre intitulé *Culte de la Vierge à Rome*, et auquel il a donné pour épigraphe ces paroles tombées du cœur de Jésus mourant dans le cœur de saint Jean : *Ecce mater tua*, Voici ta mère.

« On a parlé souvent de la piété romaine, longuement

discours sur le culte qu'elle rend à la Vierge et aux saints. Les uns n'ont vu ici que superstitions, faiblesse et ignorance; d'autres, plus sages en apparence, se sont scandalisés, et, jugeant d'après nos idées françaises, ils ont cru l'honneur de Dieu compromis en voyant celui que Rome rend à de simples créatures. Ainsi la piété naïve et confiante des Romains reste en butte aux faux jugements des uns, aux craintes étranges des autres. Pour nous, pèlerins de Marie, nous l'avouerons sans détour, nous avons senti notre cœur s'épanouir de joie à la vue des hommages extraordinaires qu'elle reçoit sur les bords du Tibre. En rappelant quelques-uns d'entre eux, nous paierons un tribut d'amour à la douce mère des mortels (1).

« Entre toutes les harmonies dont le christianisme est la source ravissante, il en est quelques-unes plus délicieuses, plus fécondes, qui n'offrent à l'esprit que de célestes images, que des pensées de consolation, de miséricorde et de paix : ce sont celles qui découlent du dogme divin d'une Vierge mère de Dieu, donnée pour mère à tous les hommes. Les paroles de Jésus sur la croix à son disciple bien-aimé ont retenti dans le monde; mais il est une contrée, il est une ville surtout où elles ont trouvé un écho plus fidèle. L'Italie tout entière les redit en tressaillant de joie; Rome a recueilli avec le plus filial empressement cette parole de paternel amour. Après dix-huit siècles, elle retentit dans son sein plus éclatante que jamais; ses pierres, ses monuments, ses temples, ses madones la redisent sans cesse; partout des milliers de voix s'élèvent dans les airs, proclamant le nom de la Vierge Marie. Du sein des carrefours, des places, des cloîtres, des églises, des

(1) *La Vierge et les Saints en Italie*, p. 225-226.

asiles du pauvre, de toutes les demeures enfin, un immense cri se fait entendre, redisant à tout fidèle, après le Sauveur Jésus : « Voilà ta mère, *Ecce mater tua* (1). »

« Rome chrétienne a donc merveilleusement compris le rôle auguste que Marie doit remplir ici-bas dans l'ordre des desseins de la Providence : elle a senti qu'étant reine du ciel et de la terre, elle devait avoir parmi les hommes son trône et sa cour, aussi bien que parmi les anges et les saints. Et comme c'était sur ses collines que le Christ, père et libérateur du genre humain, avait établi le siège principal de son empire, elle a voulu que sur ses collines aussi la mère des mortels régnât en souveraine. Ainsi se sont complétés plus touchants, plus sublimes, ces rapports de paternité et de filiation qui, par une chaîne d'or indestructible, lient la terre au céleste séjour. Voyez dans les autres cultes étrangers à ces douces croyances : déshérité d'une mère divine, l'homme demeure comme orphelin ; il adore en tremblant un Dieu sévère, terrible, impitoyable : c'est un enfant craintif qui, privé des caresses maternelles, ne connaît qu'un père irrité, souvent sourd à ses plaintes. Oh ! je plains l'infortuné qui rejette le culte de Marie, la mère de la divine grâce ; comme je plains la destinée de jeunes fils privés d'une mère, cet être divin aussi, dont tout le bonheur est de régner sur ses enfants par la confiance, la douceur et l'amour (2). »

Deux choses nous donneront une idée juste, exacte et fidèle de la piété des Romains envers la sainte Vierge : leurs églises et leurs pratiques. Les églises sont les signes, les monuments permanents et toujours visibles de la reli-

(1) *La Vierge et les Saints en Italie*, p. 226.

(2) *Ibid.*, 227.

gion ; c'en est pour ainsi dire le corps ou la partie matérielle : les pratiques pieuses en sont comme la vie, comme le mouvement. Un culte sans temples, c'est une âme sans corps ; des églises sans pratiques saintes, ce sont des corps sans âmes, ce sont de vrais cadavres.

Or, si Rome est éminemment, comme ville, le type et le symbole le plus expressif du catholicisme, tel qu'il doit être compris et pratiqué sur toute la terre ; si elle est véritablement la métropole du christianisme, on doit retrouver dans son enceinte, et à un degré que nul autre lieu n'égale, ces deux critères, ces deux indices, quelques-uns même diraient ces deux thermomètres de la vraie et sincère piété, de la vraie religion ; et en effet, c'est ce que nous offre excellemment la ville où se reflète le plus sensiblement l'esprit de l'Évangile.

M. Adrien Égron dit que plus de cinquantes églises sont érigées à Rome en l'honneur de la sainte Vierge. Suivant M. de Mont-Rond, il y en a plus de soixante. « J'ai connu, dit-il, un pieux pèlerin, dévoué serviteur de Marie, qui, entrant à Rome avec le mois des fleurs, voulut commencer dès ce jour même une série de délicieux pèlerinages. Il s'en venait donc chaque matin prier dans quelque église différente consacrée à la Vierge. Le mois de mai s'écoula ainsi tout entier, et le pèlerin n'était point arrivé au milieu de la mystique chaîne dont il désirait parcourir chaque anneau. Le mois de juin le vit poursuivre encore ses courses saintes ; et quand juillet vint à son tour, ramenant la fête de la visite de Marie à la mère du saint précurseur, mon pieux ami n'avait pas encore fini la sienne dans tous les sanctuaires de sa divine patronne (1). »

(1) *Ibid.*, 228.

« Et sous combien de titres divers Marie n'est-elle pas honorée dans Rome ? C'est Sainte-Marie du Peuple, Notre-Dame de la Victoire, Notre-Dame de la Paix, des Martyrs ; Notre-Dame Auxiliatrice, Notre-Dame de l'Ame, Notre-Dame des Anges, des Grâces, de Bon Conseil, de Miséricorde ; Notre-Dame de la Fièvre, Notre-Dame du Salut, des Infirmes ; Notre-Dame des Douleurs, Notre-Dame de l'Enfantement, de l'Humilité, du Divin Secours ; c'est Sainte-Marie d'Ara Cœli, Sainte-Marie des Larmes, etc., etc. (1). »

C'est encore Sainte-Marie Majeure, appelée aussi basilique Libérienne, Notre-Dame des Neiges et Sainte-Marie du Berceau ; c'est Sainte-Marie de la Rotonde, Sainte-Marie Transpontine, Sainte-Marie della Scalla, Sainte-Marie in Cosmedin, Notre-Dame in Vaticella, Sainte-Marie in Via Lata.

Et quelles richesses dans ces églises ! l'or, l'argent, les pierreries, le jaspe, le porphyre, le marbre, y brillent de toutes parts. Les tableaux, les fresques, les statues des plus grands maîtres embellissent à l'envi ces palais de Marie, et racontent en leur langue la dévotion des Romains pour leur reine chérie. O piété, c'est ta main qui a élevé et décoré tous ces riches sanctuaires, et c'est toi qui sans cesse les remplis d'une foule fervente ! car, à Rome, la maison de Dieu n'est pas, comme dans d'autres pays, déserte et solitaire, silencieuse et désolée. « Dès que, une heure après le coucher du soleil, en toute saison, se rouvrent les églises, fermées dans le milieu du jour, elles sont aussitôt remplies d'une multitude de fidèles. Alors commence l'*Ave, Maria*. Le chant des litanies, une fraction

(1) *La Vierge et les Saints en Italie*, p. 229.

du chapelet, quelques autres prières, la bénédiction du Dieu trois fois saint, composent ce religieux exercice. C'est alors que s'ouvre une nouvelle série d'heures, dont la première, dite *Ave, Maria*, a été consacrée par les chants, par les prières des fidèles (1). »

« Dans chacune des églises publiques se conserve une image de la Vierge, vénérable par son antiquité, par les miracles opérés devant elle, par la dévotion que lui portait un saint, ou encore par le mystère qui couvre son origine : de nombreux ex-voto les environnent ; sur le front de plusieurs d'elles, des couronnes d'or ou d'argent ont été déposées. O prodige touchant que beaucoup nieront sans doute, mais qui eut la ville entière pour témoin, et dont la vérité fut constatée par des procès-verbaux authentiques ! on a vu, dans des temps de troubles, de malheurs, ces images muettes s'animer, et, montrant tour à tour de la joie, de la tristesse, versant des larmes, donner ainsi au peuple romain des signes visibles d'une protection miraculeuse. Depuis lors plus révérees, plus chéries des habitants, elles reçoivent de plus fréquentes marques de vénération, et sont regardées comme autant de palladium de la cité (2). »

« A Rome, la piété n'est pas, comme chez nous, Français, tout entière renfermée dans l'intérieur des églises. Là, le matin, le soir, pendant les heures du repos et les courts instants du travail, au milieu même de ses plaisirs, ce peuple si impressionnable, si attractif, emporté soudain par une pensée de reconnaissance, se précipite autour des madones que la piété a peintes, ou qu'elle a jetées

(1) *Ibid.*, 231.

(2) *Ibid.*, 229.

en pierre, en bois, en marbre, aux arceaux de chaque demeure ; puis, à genoux, le front découvert, les yeux rayonnants, il écoute toutes les agrestes mélodies des *pifferali* de la Calabre ou des Abruzzes, qui, sous leur bras gauche couvert de peaux de chèvres, pressent les antiques instruments de la mélopée samarite, font doucement retentir, aux pieds de la Vierge, des airs que les bergers de Bethléem murmurèrent peut-être à la crèche du Sauveur. Et ce n'est pas à Noël, à Pâques, à l'Assomption seulement, que ces chants instinctifs, que cette dévotion passionnée se renouvellent ; c'est en tout temps, sous les ardeurs du soleil comme sous les froides brises de décembre. A Rome, pour Marie, il y a fête chaque jour, à chaque heure. Chaque jour, à chaque heure, même dans cette atmosphère inspiratrice, dans cet air qui respire le bonheur, ne se trouve-t-il pas une âme qui souffre, une mère qui pleure ?

« Aussi les Romains, avec cette vivacité de foi et d'amour qui transporte leur intelligence, ont-ils mis au service de Marie toute la poésie de leur langue, toute l'animation de leurs statuaires, tous les marbres de leur sol, tout le génie de leurs peintres. C'est pour elle que Sannazar, Vida, le Tasse, Michel-Ange, Bramante, ont chanté des vers si pleins de douceur religieuse, ou élevé des temples si resplendissants de magnificence ; c'est pour elle et par elle que Raphaël a trouvé sur sa palette ces Vierges, jeunes mères aux regards si purs, chefs-d'œuvre que l'art doit à la religion.

« La madone est honorée, dans la vieille cité des Césars, sous toutes les images et sous toutes les formes ; elle a des temples de toute nature, depuis la basilique de Sainte-Marie d'au delà du Tibre, la bien-aimée du fier et rusti-

que Transléverin, jusqu'à Notre-Dame des Anges, modeste église perdue dans les déserts de la campagne romaine ; depuis le Panthéon d'Agrippa, devenu Sainte-Marie des Martyrs, jusqu'au temple magnifique de Sainte-Marie Majeure, véritable oasis parfumée d'encens, radieuse de ses fleurs, étincelante de ses colonnes de porphyre et de jaspe, riche de son luxe de peintures et de fresques, et placée à la porte de la ville, comme la basilique du ciel.

« C'est là, dans cette église aux murs tapissés de marbre blanc, ainsi que le palais d'une reine, que, le jour de l'Assomption, les Romains sont convoqués. Le 15 août, dans toute la cité sainte, il n'y a pour eux qu'un temple et qu'un autel. Les villas si embaumées de fraîcheur, si magnifiques de silence, si douces de félicité, ne peuvent plus garder sous leurs ombrages les hôtes qui ont fui l'*aria cattiva* et les fièvres que Rome doit recéler dans ses murs. L'*aria cattiva* régnerait autour de Sainte-Marie Majeure, elle décimerait les populations voisines, le fléau frapperait à toutes les portes, et rouvrirait à chaque instant les pierres tumulaires qui cachent les sépulcres publics toujours béants, que la même foule, avec la même foi, avec le même empressement, avec les mêmes espérances, reviendrait au même lieu ; car ce lieu est pour elle un lieu d'asile et de repos, un port où la tempête ne peut l'atteindre.

« Joie dans le ciel et joie sur la terre ! à ces deux titres, le peuple de Rome a droit de se réjouir et droit de prier.

« Le voilà donc arrivé sur les places qui entourent la basilique ; il les remplit toutes de sa présence ; il est là, paré de ses habits de fête, serré dans le velours bleu qui presse sa taille, la main pleine de fleurs, afin de les jeter toutes sur les pas de celle que les chérubins en-

lèvent à la terre. Près de lui, près de ces femmes au teint bruni par le soleil, aux visages étincelants de beauté antique, aux yeux si éloquents, et dont les cheveux noirs, retenus par une aiguille d'argent en forme de stylet, se cachent sous une draperie blanche comme la neige, ne remarquez-vous pas, enveloppé sous son manteau de buffle, le pâle gardeur des bœufs pesants d'Ostie, qui dorment sur le fût des colonnes brisés du Forum, tandis que lui, dans son costume sauvage, est venu humilier son front sur les marbres de Sainte-Marie Majeure? A côté de ce peuple, de ces femmes et de ces montagnards à l'œil maladif, voici des rois qui passent, des reines qui prient, des proscrits de toutes les nations qui s'avancent, des princes qui entrent dans le temple, et des étrangers de tous les coins du monde qui ne peuvent rassasier leur curiosité d'un si magnifique spectacle.

« Toute cette foule, si dévorante d'activité, agenouillée dans la poussière, presque changée en feu par les ardeurs d'un soleil intense, ou debout à l'abri des maisons qui projettent leur ombre sur ces places nues, toute cette foule chante et prie. Les uns, *forestieri*, pendant la nuit, accourus de la montagne, ont apporté, sur des branches d'olivier, la madone de leur village, qu'ils ont couverte de fleurs, chargée d'offrandes, d'ex-voto, et des fruits les plus rares. Les autres, venus de la plaine de Sabine, des rivages du Lavinium, où débarqua Énée, et des riches vallons de la Toscane, se pressent, pieux pèlerins, autour de ce temple, que saluent chaque année leurs acclamations de bonheur. Avec eux ils ont entraîné sur leurs pas, comme des volontaires qui suivent une armée, tout un cortège de femmes et d'enfants qui, déroulant sous leurs doigts les anneaux de bois d'un long rosaire, joignent

leurs prières à toutes ces prières, leurs chants à tous ces chants; puis, au milieu de ces bruyants, mais harmonieux concerts, un doux murmure se fait entendre : c'est la messe pontificale qui commence. Alors ces innombrables chrétiens, que la basilique ne peut contenir sous ses voûtes, unis d'intention à l'Église, se recueillent comme si l'ineffable sacrifice se consommait sous leurs yeux mêmes, comme s'ils voyaient sur l'autel le pain se changer en Dieu, le vin se transformer en son sang.

« Ne cherchez plus, dans cette foule, les enivrements de la vie, les cris tumultueux, les gestes tour à tour si nobles et si passionnés, les poses antiques que l'on croirait ravies à quelque statue de la Grèce : cette foule a tout oublié, même peut-être qu'elle était italienne, pour répandre avec ferveur son âme aux pieds de la Vierge. Elle prie du regard, elle prie des lèvres, elle prie du cœur. Tout est catholique en elle : car, au temple élevé à la *consolatrice des affligés*, au *refuge des pécheurs*, elle est venue apporter ses peines intérieures, ses désespoirs, ses souffrances de toute espèce, et elle veut conquérir un sourire de bienveillance, puis retourner dans ses vallons ou dans ses Apennins, riche de consolations, plus riche encore d'espérances.

« Aucun bruit de la terre ne trouble donc ce peuple rassemblé dans son forum. Mais déjà le souverain pontife a paru sur son trône : car lui aussi vient mêler ses vœux aux vœux des fidèles, et consacrer, par sa présence, le triomphe de Marie. Déjà le mystère est commencé; et si les masses agglomérées autour du splendide édifice de Sainte-Marie Majeure, comme une armée qui assiège une ville, n'arrêtent pas votre marche, n'entraînent pas votre volonté vers un autre point, pénétrez avec moi dans ce

sanctuaire embaumé, dans ce temple aux élégantes proportions, où le feu de mille bougies fait pâlir les rayons du jour, où tout est gracieux, où il n'y a plus de marbres, plus de peintures, plus de tombeaux, plus de colonnes couronnées d'or, plus de places réservées et de chapelles latérales : vous n'apercevrez de tous les côtés qu'un autel dominant la foule. Cet autel, dont les blanches tentures enveloppent tous les murs, s'attachent à tous les mausolées, comme pour cacher aux yeux l'image même de la mort ; cet autel, qui, la veille, resplendissait, qui, le lendemain encore, resplendira de l'or le plus pur, il est aujourd'hui chargé de fleurs, il semble s'affaïsser sous leur poids ; et l'on dirait que le pontife en cheveux blancs, qui célèbre le divin office, a disparu lui-même sous cette profusion d'orangers, et sous le luxe de roses dont une ingénieuse piété fait hommage à la Reine des anges.

« Devant ce symbole de candeur, les vierges s'inclinent en murmurant des paroles que Marie seule a le droit de comprendre ; puis, à côté de ces jeunes filles au front timide, au regard baissé, contemplez ces matelots dont elle est la gardienne, hommes forts et héroïques, courbant devant sa statue leurs têtes encore humides de l'écume des mers, et dites-moi si cette femme, qui a traversé les âges avec sa robe sans tache, n'est pas alors pour tous ce qu'elle était pour saint François de Sales, pour Raphaël, pour Liguori et pour Luis de Léon !

« Voyez-la sur cet autel que les cieux peut-être envient à la terre ; regardez-la tenant entre ses bras son divin enfant, dont elle épie le sommeil avec la sollicitude d'une mère et la naïveté d'une vierge. Suivez ses pas par la pensée. Accompagnez Marie à la crèche, adorant, oublieuse d'elle-même, le fils que ses entrailles ont porté. Contem-

plez avec quelle avidité de foi elle recueille les pieux enseignements qui tombent de la bouche de Jésus dans le temple, au milieu des docteurs; admirez-la au Calvaire, pleurant sur l'homme et invoquant le Dieu; puis, après avoir scruté toute cette vie de pudeur, de tristesse et d'innocence, dites s'il est possible d'y trouver autre chose que de la poésie, de l'amour, de l'espérance, et une céleste miséricorde!

« C'est au milieu de pareilles pensées, sous le poids de tant de douces impressions, que le divin sacrifice s'achève. Les portes du temple roulent sur leurs gonds de bronze; puis la foule s'agite; ses cent mille mains brandissent les palmes d'olivier, les branches de laurier, les bouquets que chacun a cueillis pour déposer en offrande aux genoux de la madone; et, dans ce moment d'expansion, où tous les yeux levés vers le ciel semblent suivre Marie à travers sa course triomphale, le pape, entouré de son cortège de cardinaux et d'évêques, apparaît au grand balcon de la basilique. Sa main qui bénit fait courber toutes les têtes, comme pour leur rappeler qu'ils ont maintenant une mère dans le ciel et un père sur la terre.

« Alors cette foule, qui a palpité d'un impatient bonheur pendant le sacrifice de la messe, se précipite avec avidité dans Sainte-Marie Majeure, qui semble, pour la recevoir, dilater ses entrailles et agrandir son enceinte. Cette foule pénètre par toutes les issues, et, foulant aux pieds les fleurs effeuillées des parvis, elle en offre de plus fraîches à la reine dont enfin elle peut à son aise glorifier la fête. Là, dans cet idiome italien dont chaque parole est une caresse, il s'échappe de toutes les bouches de ces hymnes improvisés dont l'amour fait la poésie, de ces chants du cœur, de ces soupirs de l'âme que chaque chrétien con-

çoit, mais qu'il n'est pas possible d'exprimer dans une langue. Des vœux de toute nature tombent à ses pieds., Elle les accueille tous avec un sourire; à tous elle donne ce qu'ils demandent, elle accorde encore plus. N'est-elle pas la *cause de notre joie, la santé des infirmes, le secours des chrétiens?*

« Et quand ces longues processions de fidèles ont passé devant son image radieuse d'espérance, quand elles ont revu l'air et la lumière, de nouveaux chants retentissent encore. Les pèlerins de la montagne, les pèlerins des vallées reprennent leur route. Le cœur plus léger, ils s'avancent vers leurs campagnes, toujours priant, toujours portant au milieu d'eux et sur leurs épaules la madone du village, que chaque année ils enlèvent à son humble chapelle pour la présenter dans le temple, et lui donner, par cette consécration, une autorité qu'ils regardent comme plus sacrée, une puissance qui, à leurs yeux, emprunte une nouvelle force.

« Tandis que les *forestieri*, dont Rome est pleine, encombrement toutes les portes et remplissent toutes les rues, le peuple de la cité, qui, lui aussi, est accouru partager la joie universelle, et qui maintenant a accompli tous ses devoirs, va se livrer à de nouveaux transports.

« Les joutes sur l'eau de la place Navone appellent la multitude à leurs spectacles guerriers. Elle est curieuse, haletante, se passionnant pour ces simulacres de gladiateurs. Une autre foule moins travaillée par ce besoin des plaisirs, plus nombreuse encore et moins recueillie, se répand dans toutes les vieilles rues de la cité. Elle va, accomplissant un solennel pèlerinage, frapper à chaque porte des innombrables églises mises sous l'invocation de Marie. Elle pénètre dans chaque chapelle de couvent

consacrée à son nom ; puis, là, dans une respectueuse attitude, écoutant de douces voix de femmes que le monde n'a jamais connues et qui elles-mêmes ne le connaissent plus, cette multitude, qui se renouvelle toujours, qui ne se fatigue jamais, se laisse aller aux charmes de son expansive piété.

« Mais quand le soir est arrivé, quand le soleil n'environne plus les sept monts de son réseau de feu, un tableau plus pittoresque peut-être encore que celui dont Sainte-Marie Majeure a offert la peinture se présente aux regards.

« Nous avons dit qu'à Rome une image de la Vierge se trouvait à chaque détour de rue, à chaque palais, presque à chaque porte de marchands et d'ouvriers. Ces madones, si chères aux peuples, sont illuminées sans cesse ; mais dans cette nuit, dont les ombres si pleines de fraîcheur s'étendent comme une bienfaisante rosée sur les dalles brûlantes des pavés, l'illumination est plus complète, plus grandiose, plus digne de la reine et de son peuple. A voir la lumière s'attachant à tous les murs, sillonnant toutes les rues, on dirait un vaste incendie qui dévore Rome ; mais du milieu de ces flammes, que n'agite aucun souffle d'air, que ne trouble pas même la plus légère brise, il sort une harmonie qui frappe d'admiration : Rome entière est dans ses *strade* (rues). Le prince a descendu les larges escaliers de son palais, le pauvre a déserté son étroite mansarde ; l'homme d'affaires ou de loisir, le prêtre, l'avocat, les grandes dames, les matrones romaines, le mendiant, les malades, les jeunes filles, tout cela confondu dans une même pensée, tout cela entraîné dans le même désir d'égalité, s'agenouille aux pieds de la madone du quartier ; là, toutes ces voix, qui

n'ont que le même nom sur les lèvres, chantent des hymnes à la Vierge. Tous ces suppliants lui confient leurs tristesses, leurs joies, leurs espérances ou leur repentir; puis, d'une madone à l'autre, de Marie enfant à Marie épouse, de la mère de Bethléem à Notre-Dame des Sept-Douleurs, ils vont toujours priant, toujours chantant des hymnes à la Vierge, comme si leur piété était aussi active que sa tendresse, leurs désirs aussi puissants que sa bonté.

« C'est la fête des grands, la fête du peuple, la fête de ceux qui souffrent, la fête de ceux qui sont heureux. Le riche et le pauvre, l'artiste et l'ignorant, la princesse et la pauvre fille, le prélat et l'humble capucin, Rome enfin, Rome avec ses familles princières, ses grands noms ecclésiastiques, ses gloires passées, ses gloires précoces de talent et de génie, patriciat qui ne s'est pas perdu, qui s'exerce encore comme au siècle de Cicéron; Rome avec l'obscurité de ses plébéiens, clients qui ne demandent rien qu'à la madone, Rome a dignement couronné une journée ouverte sous les auspices de la foi. Elle a publiquement appelé sur elle à haute voix, de la voix de tout son peuple, la protection de Marie; elle s'est mise sous sa sauvegarde, comme un enfant qui se cache sous l'aile de sa mère. Le lendemain, heureuse du bonheur qu'elle a puisé dans sa foi, plus heureuse encore des espérances qu'elle a recueillies dans le regard compatissant de la madone, elle retourne à ses travaux de chaque jour l'âme plus remplie de joie, plus contente d'elle-même, car elle a rempli un devoir et accompli un vœu (1). »

A Rome, les fêtes de la sainte Vierge sont de vraies fêtes nationales. Toute la ville est alors illuminée. Devant

(1) M. Poujoulat.

les madones de la rue brillent des milliers de transparents et brûlent quelquefois des centaines de cierges. Des orchestres ambulants vont jouer devant ces images et leur donner de pieuses sérénades. Ce ne sont pas des sujets qui fêtent une reine adorée; ce sont des enfants qui honorent une mère qu'ils aiment de tout leur cœur.

Et ces images publiques de la madone qui brillent dans les rues, sur les places, illuminées, le soir, comme autant de phares bienfaisants, voient toujours à leurs pieds quelques passants prosternés récitant une courte prière pour gagner les indulgences qui y sont attachées. C'est aussi une famille entière qui, groupée autour d'elles, récite à demi-voix le salut de l'Ange à la Vierge de Nazareth, ou défile la guirlande des pieuses litanies. D'autres madones particulières figurent dans toutes les maisons, dans toutes les boutiques. Cette petite lampe qui brûle en leur honneur, image de la foi d'un peuple fidèle, a quelque chose de singulièrement touchant. L'huile qui sert à l'entretenir a souvent coûté au pauvre de pénibles sueurs; mais que lui importe? Cette contribution volontaire, il se l'impose avec joie. Le pain qui nourrit sa famille ne lui semble pas plus nécessaire que cette douce lumière à travers laquelle il peut contempler à toute heure les traits chéris de la madone.

Voilà comment Rome entend le culte de Marie, voilà comment elle le pratique; voilà comment elle aime et honore la Vierge; et voilà aussi comment la ville mère et maîtresse du monde chrétien apprend à l'univers catholique à vénérer celle que Dieu a fait asseoir à sa droite dans les hauteurs les plus inaccessibles des cieux.

Mais tandis que nous parlons de Rome et de sa dévotion à la mère de Dieu, tandis que nos pensées, nos re-

gards sont tournés vers la ville des papes, ô Rome, dans quel nuage épais et effrayant tu nous parais enveloppée ! Voile ta tête, cité aveugle, cité coupable ! revêts tes habits de deuil, car tu es veuve de ton pontife, orpheline de ton père ; et tu es veuve et orpheline par un crime ! Celui qui a été l'objet de ton amour, celui qui a fait ta gloire, ton orgueil, tes délices, celui que tu adorais presque, et auquel tu aurais volontiers élevé des autels sur tes places publiques, Pie IX, le meilleur des hommes, a dû quitter tes murs, et secouer contre toi la poussière de ses pieds. O cité criminelle, crains d'attirer sur toi le sort de Jérusalem, dont tu n'imites que trop l'ingratitude ! Rentre en toi-même et réfléchis. Le chef de l'Eglise, c'est ta vie ; tu n'es rien que par lui, et sans lui tu retombes au rang d'une obscure bourgade, peut-être plus bas encore. Alors et dans ce cas les passants siffleraient sur toi, et diraient, en foulant aux pieds les ruines de tes temples et les débris de tes palais : « Est-ce donc là cette ville autrefois la reine du monde et l'oracle des nations : *Hæccine est urbs* ? Est-ce là cette ville qui d'un seul mot arrêta toutes les disputes, toutes les controverses, toutes les luttes de l'esprit : *Hæccine est urbs* ? »

Vierge chérie, Vierge puissante, vous dont le trône ne saurait être, comme celui des rois d'ici-bas, ni renversé ni ébranlé par les secousses de la terre ou par la colère des peuples, régnez, ah ! régnez toujours avec Jésus-Christ, votre fils, sur la ville aux sept collines ; veillez sur ses monuments et sur ses habitants. Ramenez en triomphe, dans les murs de son palais, le vicaire auguste du Christ. Faites que tous les bras s'ouvrent pour recevoir le prince de la douceur et de la mansuétude, qui a quitté ses enfants, mais qui ne cesse pas de les aimer, et de prier pour

eux comme le chef des pasteurs pria pour Jérusalem, pleura sur Jérusalem, la ville qui avait tué les prophètes et qui crucifia son Dieu ! O Marie, conservez, conservez à Rome votre glorieux et bienfaisant empire ; continuez à y régner, aimable et toute bonne souveraine ; et que la dévotion à vos bontés, à votre amour, à vos grandeurs, parte toujours de Rome pour se répandre dans toute l'Église catholique, comme le sang part du cœur pour vivifier, pour échauffer tous les membres (1) !

(1) Nous exprimons ces vœux le 22 décembre 1848, Pie IX étant réfugié à Gaëte, ville du royaume de Naples.



IV.

CULTE DE MARIE EN FRANCE.

En nul autre pays la mère du Sauveur n'obtient des hommages aussi respectueux, aussi fervents, aussi multipliés qu'en France.

Ad. Égron, *le Culte de la sainte Vierge*, p. 489.

Assurément, par un effet de cet amour de la patrie qui est en nous si vif et si ambitieux, nous voudrions sincèrement et de tout notre cœur, pour l'honneur et la gloire de notre bien-aimé pays, que cette assertion fût vraie, et que la France fût la contrée où la sainte Vierge est honorée plus qu'en aucun autre lieu du monde catholique. Nous voudrions que la France méritât le premier rang entre toutes les nations qui honorent Marie. Une telle prééminence réjouirait délicieusement et enorgueillirait notre âme de Français et d'enfant de la Vierge.

Mais après ce que nous avons vu dans les deux précédents chapitres, il nous est impossible d'enlever à l'Italie et à Rome, sa capitale, une palme à laquelle elles ont un droit incontestable. A l'Italie et à Rome appartient sans contredit l'honneur de l'emporter sur tous les peuples, sur toutes les villes, en dévotion et en piété envers la divine mère du Christ.

Mais, après l'Italie et sa ville par excellence, plaçons sans difficulté, sans crainte, comme aussi sans partialité, la France. Après l'Église mère et maîtresse, plaçons de

droit la fille aînée; car si la France tient ce second rang, beau encore, noble encore, glorieux encore, en ce qui est de Dieu et de Jésus-Christ, son Fils, elle ne le mérite pas moins en ce qui est de Marie et de son culte.

Ce culte naquit dans les Gaules, au moment même où l'Évangile y fut prêché par les apôtres qui éclairèrent ces contrées; et dès que Jésus-Christ eut un autel sur le sol des Rémois, des Langrois, des Chartrains, des Sénonais, etc., Marie eut, comme dans le ciel, un trône auprès de celui de son auguste fils. Il y a plus : son premier trône fut en France le creux des vieux chênes; et les premières voûtes qui ombragèrent son image furent les branches touffues sur lesquelles les druides, armés de leurs faucilles d'or, cueillaient le gui sacré. Dès lors s'élevèrent aussi ces humbles chapelles des bois, des champs, des prés, des vignes, des vallées, et ces églises des villes où la Vierge attira à elle tous les âges, tous les rangs, tous les cœurs, tous les besoins, toutes les joies, toutes les misères. Ces antiques édifices disparurent sous l'action destructive des siècles; mais le culte de Marie ne s'écroula pas avec eux; car d'autres monuments, plus beaux, plus riches, plus élégants, plus spacieux, les remplacèrent; et si, en Italie, le moyen âge formula sa dévotion à la Vierge en produisant à profusion ces ravissantes madones que le génie et la foi ont créées de concert, et que le génie et la foi admirent aussi de concert, la France élevait alors, par les cent mille bras de ses pieux enfants, ces cathédrales, ces tours, ces flèches, ces clochers, ces jubés, ces portails, ces absides, ces nefs, qui disent encore de nos jours, en un langage si pompeux, combien la France était dévouée à la mère de Dieu, alors qu'en son honneur elle enfantait par milliers, et dans le même temps et sur tout son territoire,

ces chefs-d'œuvre magnifiques d'art, de foi, de courage et de persévérance que nous sommes encore heureux et fiers de posséder, et de montrer aux étrangers qui visitent nos contrées. Car, malgré le ravage des temps, malgré les révolutions et les guerres désastreuses qui ont amoncelé tant de ruines sur la face de la France, et qui ont dispersé, éparpillé çà et là les pierres d'un nombre incalculable de sanctuaires dédiés à Marie, quel est le pays catholique qui soit aussi riche que la France en monuments de ce genre ? Nous l'avons dit : l'Italie l'emporte sur nous par ses immortelles peintures, l'Espagne par le luxe et la splendeur qui décorent ses temples ; mais nulle part l'architecture n'a mieux qu'en France glorifié et honoré la Vierge mère du Rédempteur. On a pu s'en convaincre en lisant notre chapitre sur le culte spécial rendu par l'architecture à cette femme divine ; et pourtant que d'édifices admirables n'avons-nous pas omis dans cette rapide nomenclature des temples dédiés à Marie ? Quelle province n'aurait pas lieu de nous reprocher justement d'avoir passé sous silence des constructions sacrées qui font son légitime orgueil, et qui brillent d'un grand éclat dans le domaine terrestre de la Reine des anges ? Pèlerin de Marie, parcourez la Champagne, la Touraine, l'Anjou, la Bretagne, la Normandie, la Picardie, le Dauphiné, l'Alsace, la Provence, en un mot tous les points du beau pays de France, et à chaque pas, je vous le dis, vous aurez devant vous une merveille architecturale au frontispice de laquelle vous lirez : « A Marie, Vierge et mère de Dieu, *Mariæ Virgini Deiparæ*. »

Et ces temples, ces oratoires, qu'est-ce qui les orne, les embellit, les entretient ? N'est-ce pas le sentiment qui les a élevés ? Oui, c'est une piété toute filiale envers la

sainte mère de Jésus qui, à la ville comme au village, dans les basiliques des cités comme dans les chapelles des hameaux, brode et blanchit le lin, cueille et rassemble les fleurs, tresse les guirlandes et les couronnes pour les autels de Marie, et nulle part ces autels ne sont les plus négligés. Il y a même peu de paroisses où la chapelle de la Vierge ne se distingue de toutes les autres par le luxe de la propreté, si ce n'est pas par celui de la splendeur et de la richesse.

Il est vrai que chez nous la piété n'est pas, comme en Italie, comme en Espagne, extérieure. Timide, peureuse et réservée comme une vierge modeste, elle fuit l'éclat du grand soleil ; elle n'ose pas se montrer dans les rues, elle s'expose rarement en public. Mais c'est dans les églises, c'est au pied des autels, c'est dans les oratoires privés qu'elle brise ses chaînes, qu'elle secoue ses liens, qu'elle est libre, et se laisse aller sans résistance aucune à ses propres élans et aux mouvements de la grâce. Aussi, voyez-la dans nos temples : quelle affluence entoure toujours le trône et l'image de Marie ! Que de soupirs entend sa bien-aimée chapelle ! que de demandes y sont faites ! que de vœux y sont présentés ! que de pleurs y arrosent ce pavé qui reçoit aussi l'empreinte de tant de lèvres brûlantes et humiliées ! N'est-ce pas à l'autel de Marie que les jeunes mères viennent demander une heureuse délivrance ? N'est-ce pas à l'autel de Marie qu'elles présentent leur enfant quand l'eau sainte l'a consacré ? N'est-ce pas à l'autel de Marie que les enfants s'engagent, dans le plus beau jour de leur vie, à servir le Seigneur ? N'est-ce pas devant l'autel de l'épouse-vierge que les jeunes fiancés se lient par un nœud divin et indissoluble ? N'est-ce pas sous les voûtes de la chapelle de Marie, qu'à chaque dimanche, à

chaque fête, les vierges de tout âge et les pieuses femmes s'assemblent, en rangs pressées, pour prier leur reine et leur mère, et lui demander un regard? Quelle est la fille vertueuse, quelle est la femme chrétienne, quelle est la veuve craignant Dieu, qui n'appartienne pas à quelque confrérie ou association en l'honneur de la Vierge?

Si l'Angleterre peut à bon droit s'enorgueillir de la sainte institution du Scapulaire; si l'Orient revendique à juste titre, comme une gloire qui lui est propre, l'établissement de la plupart des fêtes de Marie; si l'Italie nous oppose ses peintres et ses poètes, en revanche n'avons-nous pas, nous, Français, à nous prévaloir de l'institution du Rosaire, qui a sauvé tant d'âmes, obtenu tant de grâces, consolé tant de souffrances, et fait monter vers le ciel, vers le trône de Marie et vers celui de Dieu, tant de ferventes salutations? N'est-ce pas chez nous aussi qu'est née l'aimable et sainte coutume de saluer trois fois le jour, au son de la cloche sacrée, celle que l'archange salua pleine de grâce et bénie entre toutes les femmes? Et cette médaille à l'effigie de Marie conçue sans péché, cette médaille qui maintenant en Suisse, en Belgique, en Autriche, dans toute l'Europe, dans toute l'Asie, dans l'Afrique, dans l'Amérique, dans les îles, partout, repose sur tant de poitrines qu'elle consacre à la vertu, n'est-ce pas à une humble Française qu'elle fut, dit-on, révélée miraculeusement? N'est-ce pas en France qu'elle fut frappée pour la première fois? N'est-ce pas de la France qu'elle est partie, pour se répandre et se multiplier comme les étoiles du firmament? Sans doute, par suite des ravages d'un voltairianisme athée, la célébration de nos fêtes ne laisse que trop à désirer; sans doute trop d'indifférence empêche ces fêtes religieuses d'être aussi belles qu'elles devraient l'être.

tre ; mais nous avons souvent été à même de constater que les fêtes de la sainte Vierge sont toujours singulièrement populaires en France ; le peuple les aime toujours. Qu'elles soient légales ou non , qu'elles soient ou non sur le calendrier du pouvoir, la foule obéit à son âme, à son inspiration, à son instinct pieux ; et, en ces jours, presque partout les travaux sont suspendus, les temples voient les multitudes accourir dans leur enceinte qu'elles vont animer. Enfants, jeunes gens, vieillards, filles et femmes surtout, prennent avec empressement le chemin de l'église, quand les fêtes la Vierge demandent aux fidèles ce tribut de vénération que nos aïeux lui payaient de si bon cœur.

Et en quel pays du monde célèbre-t-on mieux qu'en France cette fête de trente et un jours, cette fête qui prend tout entier pour le sanctifier, et pour l'embaumer encore, et pour l'embellir encore, le plus beau, le plus fleuri de tous les mois de l'année, et en fait hommage à Marie ? Certes, si l'Italie a inventé cette dévotion si douce, reconnaissons que la France lui a donné tout l'éclat dont elle est susceptible, et qu'elle sait en tirer pour la gloire de Dieu, pour l'honneur de la Vierge et pour le bien des âmes, tout le fruit qu'on peut en tirer. Au moment où ces lignes tombent de notre plume, entrez dans toutes les églises, dans toutes les chapelles publiques ou privées, partout vos yeux verront l'image de Marie dans un cadre de fleurs, sur un trône de fleurs. L'aubépine, la julienne, la rose, la giroflée, le narcisse, mille autres plantes, y offrent à la Vierge un perpétuel encens ; et à toutes les heures du jour, le matin, à midi , le soir, que de chants, que d'éloges, que de prières s'adressent à la Reine des anges ! C'est un cri continu, c'est un hymne sans

fin, c'est un incessant concert. Jeunesse et vieillesse, richesse et pauvreté, santé et maladie, justice et iniquité, force et faiblesse, tout est là aux pieds de Marie. O notre vie, notre douceur, notre espérance, *vita*, *dulcedo* et *spes nostra*, écoutez, exaucez, bénissez, secourez tous ceux qui vous prient du fond de ce triste séjour; tendez la main aux naufragés; soutenez ceux qui chancellent; guérissez les blessés, consolez les affligés, délivrez les captifs, ressuscitez les morts! Montrez-vous, ô tendre Vierge, la mère de tous ceux qui se montrent vos enfants! *Monstra te esse matrem!*

Oh! puisse cette dévotion ne jamais faillir en France! Que toujours le soleil de mai colore et parfume nos fleurs pour les autels bien-aimés de la mère admirable! Que toujours ces fleurs aillent de nos parterres, de nos champs, sur ces autels qui les appellent! Que la statue de Marie s'élève toujours triomphante du milieu de cette oasis, comme une haute et riche montagne s'élève au-dessus des prairies, au-dessus des vallées, au-dessus des collines tapissées de verdure et émaillées de mille couleurs! Que toujours, dans la France, par l'effet du mois de Marie, les âmes s'embellissent, les cœurs s'enrichissent de dons surnaturels, ainsi que la nature s'embellit et s'enrichit, dans les jours du printemps, sous la main de la Providence!

Ce serait ici le lieu de parler de la confiance que les Français ont en Marie, des prières qu'ils lui adressent et des neuvaines qu'ils lui font dans les calamités publiques ou particulières, et notamment quand le ciel châtie la terre dans son courroux, quand le bras vengeur du Très-Haut lance sur nous ces fléaux qui répandent sur les peuples entiers la terreur et la mort. La famine, la guerre, la peste viennent-elles désoler les pays qu'évangélisèrent

les Denis, les Irénée, les Savinien, les Remi, les Aignan, les Waast, les Bénigne, les Lazare; des pluies trop longues ou trop rares menacent-elles nos riches campagnes d'une affreuse stérilité? sanctuaires de Marie, ouvrez, ouvrez vos portes, dilatez vos enceintes; les foules vont s'y précipiter! Les voici qui viennent à vous, enseignes déployées, pour supplier avec larmes celle à qui Jésus-Christ a donné toute puissance au ciel et sur la terre. Vous surtout, lieux plus connus et plus favorisés, églises ou chapelles plus célèbres par les grâces accordées au pied de vos autels, pèlerinages si nombreux dans toutes nos provinces, élargissez vos flancs sacrés; car voici venir à vous des multitudes pareilles à celles des oiseaux du ciel, qui se rassemblent en tremblant, pour chercher un abri, quand déjà gronde l'orage. Notre-Dame de Roc-Amadour, de Fourvière, de la Garde, de Bon-Secours, de Charité, de Liesse, de Consolation, etc., apprêtez-vous à recevoir sous vos voûtes antiques les populations pieuses du Quercy, du Dauphiné, de la Provence, de la Lorraine, de la Gascogne, de la Normandie, de la Bourgogne, et qu'elles ne sortent jamais de votre saint asile sans avoir obtenu l'objet de leur demande!

Dans le chapitre consacré à explorer le culte que l'Italie rend à la Vierge, nous avons fait comme un voyage, ou, si l'on veut, un pèlerinage, interrogeant pour ainsi dire toutes les villes principales de cette contrée si catholique, et demandant à chacune d'elles ce qu'elle avait à nous montrer à la gloire de Marie. Ici nous renonçons à suivre la même marche. Notre chapitre sur la France sera nécessairement plus court et plus restreint que celui dans lequel nous avons étudié la pieuse Italie; et la raison en est toute simple : c'est que dans tout le cours de notre

ouvrage la France, qui est notre pays, la France, qui nous est mieux connue qu'aucune autre contrée de la catholicité, a aussi une plus large part dans tout ce que nous avons dit. Si donc nous tenions à donner au chapitre spécial que nous lui consacrons ici les mêmes proportions, et même des développements plus étendus qu'à celui qui a pour objet la dévote Italie dans ses rapports avec le culte de la Vierge Marie, évidemment nous serions forcé de nous répéter ; nous tomberions dans des redites qui ne pourraient que nuire à notre ouvrage.

Nous nous abstiendrons donc d'aller, par nos recherches, de provinces en provinces et de cités en cités. Nous croyons que la France n'a pas été oubliée dans les investigations dont se compose notre œuvre ; nous croyons qu'elle n'aura pas de justes reproches à nous faire.

Mais nous serions vraiment coupable de ne pas dire un mot de la contrée qui est peut-être la plus chrétienne de la France. On a nommé la Vendée, cette terre de héros, de martyrs et de saints, cette terre de géants, comme l'appelait Napoléon, bon juge en cette matière.

« On pourrait faire un volume plein d'intérêt sur la dévotion des habitants du Bocage à la sainte Vierge, et raconter les traits les plus édifiants pris dans leurs mœurs habituelles, et surtout pendant la longue guerre qu'ils ont soutenue pour leurs autels, *pro aris*, contre ceux qui chassaient Dieu de ses temples.

« Nous sommes forcé de nous borner à une scène qui rappelle la lutte si longue et si énergique de ces paysans chrétiens contre des troupes qui trop souvent étaient impies et sacrilèges.

« Un prêtre avait été enlevé par les Bleus ; un ancien soldat, qui voyait les vieillards et les pauvres femmes

pleurer, s'écria : « Nous le délivrerons ! » et à son exemple tous les hommes jurèrent, sur l'image de Jésus-Christ, de rendre la liberté au saint captif. « Dieu vous entend et vous bénira, » dit une femme. Le vieillard ajouta : « Mes enfants, nous n'avons pas entendu la messe aujourd'hui (c'était un dimanche) : prions ensemble. » Il tira son chapelet ; tous se mirent à genoux et le récitèrent à voix haute... Le chapelet durait encore, que l'on cria : *Aux armes ! aux armes !*... Le succès couronna leurs efforts, et le ministre des autels fut ramené en triomphe parmi les siens.

« A peine le prêtre était-il rendu à ses chers paroissiens pendant la nuit, qu'après les avoir entretenus un instant avec sa douceur et sa gaieté ordinaires, il demanda si l'on avait tout ce qu'il fallait pour l'autel. Les femmes répondirent que rien ne manquait, et qu'il n'avait plus qu'à désigner l'endroit où il voudrait dire la messe. « Ce sera, répliqua-t-il, au pied du grand chêne de la bonne Vierge. Il y a là un rocher qui portera la pierre sacrée ; et puis, vous le savez, on n'implore jamais en vain la mère du Sauveur. L'image devant laquelle nous allons prier a fait plus d'un miracle. »

« Oh oui, disent plusieurs voix dans la foule, Notre-Dame du Gros-Chêne a bien annoncé nos malheurs... Ce qu'il y a de certain, ce que tout le monde sait, c'est que, plus d'une semaine avant le 10 août (1792), la bonne Vierge refusait toutes les fleurs qu'on lui portait ; les roses dont on la couronnait étaient changées en fleurs tristes et noires. Une autre fois, nous voulions chanter devant elle des cantiques de joie ; et, malgré nous, nous entonnâmes la complainte des Sept-Douleurs et le *Stabat Mater*. »

« La nuit étant avancée, les femmes préparèrent ce qui était nécessaire pour la messe. Elles couvrirent de planches le bloc de rocher ; la pierre sacrée fut posée au milieu : attachée aux branches des arbres, une grande voile blanche formait comme un dais au-dessus de l'autel ; sur le trône du gros chêne on appuya le crucifix. C'était celui qui avait reçu le serment de la troupe libératrice.

« A quelques pieds au-dessus du crucifix, dans une petite niche tapissée de mousse et tout entourée de fleurs nouvelles, se voyait l'image miraculeuse de la sainte Vierge. On avait aussi mis des lis et des roses blanches dans des gobelets d'argent qui ornaient l'autel. La nuit était si calme, que la flamme des cierges était à peine agitée.

« A l'entour du vieil arbre il y avait un grand espace vide ; c'était là que la foule s'était prosternée. Des torches placées de distance en distance l'éclairaient. Les femmes étaient les plus rapprochées de l'autel, et les hommes, armés de fusils, de fourches et de faux, formaient derrière elles comme une muraille de défense... La messe commença au chant des rossignols ; mais, après la communion, des cris de *vive la République !* dispersèrent la foule pieuse (1). »

La Bretagne peut rivaliser avec la contrée qui l'avoisine. Que d'amour pour la sainte Vierge parmi ce peuple pieux ! que de sanctuaires en son honneur ! Avec quelle dévotion les plus ignorants récitent le chapelet qui leur tient lieu de livre ! Là, des pèlerinages s'offrent à chaque pas, et toujours la foule y abonde. Celui de Folgoet est un des plus célèbres : on a publié beaucoup de notices sur ce sanctuaire vénéré.

(1) Vicomte Walsh. *Lettres vendéennes*.

Dans les jours de Robespierre, de Marat et de Carrier, Bretons et Vendéens se jetaient sur les canons qui foudroyaient leurs rangs, en chantant les litanies de la bienheureuse Vierge, et en portant au cou, pour ornement et pour défense, un chapelet bénit. C'était celui de leur mère, de leur fille, de leur sœur, de leur épouse, et quelquefois de leur fiancée, auxquelles en partant ils avaient laissé le leur.

Et, bien longtemps avant eux, « les fils des Francs et des Gaulois, ces hommes de mouvement, de batailles et de conquêtes, nos ancêtres, qui pendant tant de siècles s'en allèrent par le monde plaçant des rois sur tous les trônes, avaient mis leur bouillante valeur sous la protection d'une femme céleste.

« Toute couverte de la poussière et du sang des combats, la vieille France s'agenouillait devant les statues de Marie, et plaçait souvent l'image de la Vierge sur ses blancs étendards. . . . En vérité, c'était un noble spectacle que de voir ainsi la force et la vaillance honorer une mère et un enfant, et opposer ainsi ce que la terre a de plus terrible à ce que le ciel a de plus doux (1). »

La dévotion à Marie est donc, en France, aussi ancienne que la foi catholique. Elle est sculptée par le ciseau sur le portail de toutes nos vieilles basiliques ; elle est peinte en mille couleurs et de mille façons sur nos vitraux gothiques ; elle est brillamment illustrée sur les *heures* des rois et des reines, sur les parchemins des couvents, et sur les vieux manuscrits de nos plus riches bibliothèques. La dévotion à Marie a inspiré notre poésie depuis Rutebœuf,

(1) Vicomte Walsh, *Tableau poétique des fêtes chrétiennes*. — Assomption, p. 349.

contemporain de saint Louis, jusqu'à Reboul de Nîmes, un des neuf cents souverains auxquels la France vient de confier le soin de la gouverner. Aussi cette dévotion est-elle à chaque page dans ces noëls du temps passé, et dans ces fabliaux naïfs qui charmaient, autour du foyer, les veillées de nos bons aïeux dans les longues soirées de décembre. La dévotion à Marie, vous la trouverez aussi, souvent, sur les bagues et bijoux que le fiancé donnait, au jour de leurs accords, à la fiancée de son choix; comme, de nos jours encore, vous la trouverez dans la corbeille de la mariée, où elle est représentée par un chaquet de grenat, de corail ou de jais, enchaîné d'or ou d'argent.

C'est donc déjà depuis longtemps que la France est toute spécialement dévouée au culte de Marie, et pleine de confiance en son assistance divine; c'est depuis bien longtemps déjà que la France est, entre tous les royaumes, le royaume de Marie. Un de ses princes (et il y a déjà de cela deux cent dix ans), un de ses princes, Louis le Juste, avait pris la très-sainte Vierge pour sa protectrice spéciale et pour celle de la France, et il lui avait consacré tout particulièrement sa personne, ses États, sa couronne et ses sujets. C'est en conséquence de ce vœu et de cette consécration que fut instituée l'imposante et solennelle procession qui distingue chez nous l'Assomption des autres fêtes de la bienheureuse Vierge. Oh! que cette procession est belle et touchante à voir, quand elle se déroule, au grand soleil du mois d'août, sur une longue file de vierges vêtues de blanc, la bannière de Marie en tête, soit dans les rues pavoisées des cités populeuses, soit entre les haies verdoyantes et embaumées des campagnes!

Ah ! depuis ces deux cent dix ans , de combien d'événements divers la France a été le théâtre ! Le sceptre monarchique a été violemment arraché de la main des rois ; les eaux de la Seine ont charrié et porté jusqu'au sein des mers les débris de leur trône. La royauté s'est vue chassée, bannie de ses palais, et même décapitée. A l'heure qu'il est, la France vient de rejeter de nouveau le gouvernement d'un seul. Le peuple a repris ses droits ; il veut régner par lui-même, ou du moins nommer ses agents. Qu'il règne donc, et que son règne soit heureux , calme et glorieux ! qu'il soit juste et équitable !

Et pour cela , que Marie veille toujours sur nous du haut de son céleste empire ; qu'elle empêche le char de l'État de se briser dans sa course rapide et périlleuse, ou de tomber dans les abîmes qui bordent le chemin et à droite et à gauche ! Étoile de la mer, qu'elle guide toujours le beau vaisseau de la France à travers les écueils, et qu'elle l'empêche de donner contre les bancs de sable ou les rescifs cachés sous l'eau ! Et ici une pensée , un rapprochement vient me donner ce doux espoir, cette ineffable confiance : c'est que, tandis que les nouveaux représentants de la France quittaient les départements qui les avaient élus pour se rendre à Paris et travailler à la nouvelle organisation de l'État, Marie était dans son beau mois ; toutes ses chapelles étaient ornées des prémices du printemps ; l'encens de l'Arabie mêlait ses parfums embaumés à l'odeur des fleurs qui émaillent le jardin de la France. L'heureuse mère du Christ, la puissante Reine du ciel voyait monter vers elle des vœux plus fervents que jamais ; des hommages inaccoutumés, un redoublement de zèle, de confiance et d'amour, forçaient sa main à s'ouvrir pour répandre une rosée de grâces sur le pays qui a tou-

jours tant fait pour son honneur. Tandis que les mandataires de la nation française allaient affronter les dangers dont on les menaçait, leurs filles, leurs femmes, leurs mères priaient et invoquaient pour eux celle qui a donné au monde le grand législateur; et, par une coïncidence que plusieurs ont remarquée pour en remercier Dieu et pour en faire honneur à Marie, les pluies déjà désastreuses qui depuis plus de trois mois emplissaient le lit des fleuves, suspendaient les travaux des champs, faisaient jaunir les blés, et jetaient dans les esprits la consternation et l'effroi; ces pluies cessèrent quand brilla le premier rayon de mai, comme si Marie eût voulu que le nouveau gouvernement fût inauguré avec tout l'éclat de la nature, et que son cher mois de mai fût beau comme un mois du ciel. C'est du moins ce qui a eu lieu jusqu'au jour où j'écris ces lignes, le quatorze; car, depuis le premier, pas un nuage n'est venu encore faire tache à la voûte des cieux, pas un jour le soleil n'a manqué de se lever dans toute sa splendeur, et, durant la nuit, la plus petite étoile n'a pas été voilée. Aussi la foule est-elle nombreuse aux autels de Marie, et les fleurs qu'on dépose en hommage à ses pieds ont un parfum que peut-être elles n'ont jamais eu. On dirait qu'elles se hâtent, qu'elles s'empres-sent toutes d'éclorre et de s'épanouir, pour pouvoir offrir, dans ce mois, à la *Rose mystique*, le tribut de leur beauté et de leurs parfums enivrants.

O France, ma chère patrie, sois, par reconnaissance, toujours dévouée au culte et à l'amour de la plus sainte des femmes, de la plus tendre des mères, de la plus puissante des créatures! Que toujours ses fêtes chéries rassemblent tes enfants autour de ses autels! que toujours tes jeunes vierges aiment à lui former un cortège d'honneur!

que tes poètes la chantent ! que tes écrivains la louent !
que tes prédicateurs étendent et propagent son culte ! et
que tous tes enfants la louent et la bénissent, l'aiment et
la servent ! Et, en retour, qu'elle donne la fertilité à nos
champs, la fécondité à nos troupeaux , la victoire à nos
armes, un cours heureux à nos vaisseaux , la lumière à
tous les esprits, la grâce à tous les cœurs ! qu'elle fasse
régner parmi nous l'union , la concorde et la fraternité !

Puissent ces vœux, ô Marie, aller jusqu'à votre trône !
et puissiez-vous les exaucer pour le bonheur de mon
pays !



V.

CULTE DE MARIE A PARIS.

Urbs in honore micat celsæ sacra Mariae.

De la mère de Dieu Paris est la cité.

Abbon, lib. II, *de Oles. Part.*

Ce que Rome est à l'Italie, Paris l'est à la France ; et ce que l'Italie est au monde religieux et catholique, la France l'est au monde philosophique , littéraire , politique et industriel. Dans l'ordre spirituel , par la ferveur et par la pureté de sa foi, l'Italie est au premier rang des nations chrétiennes. Dans l'ordre temporel, par son activité , par sa science, et par son incessant besoin d'aller toujours en avant, de marcher, disons mieux, de se précipiter toujours vers ce qu'elle regarde comme la perfection sociale, la France est à la tête de tous les peuples de l'Europe, qui se rallient d'enthousiasme autour de son drapeau, s'élancent dans ses voies, arborent ses principes, et imitent ses actes, ses lois, ses règlements. Et même dans le catholicisme, si Rome est la tête, la France est le cœur et le bras droit de l'Église.

Paris est donc la métropole du monde temporel, comme Rome est la métropole du monde spirituel ; Paris est pour la terre ce que Rome est pour le ciel ; Paris est pour les lettres, les arts, les sciences, le commerce, les idées, ce que Rome est pour les dogmes, le culte et la morale, au

point de vue théologique. Dans la religion (et nous entendons ici la religion catholique), tout émane de Rome et tout converge vers Rome ; dans la société humaine, ou, pour parler plus juste, dans l'humanité, Paris est le grand centre qui donne l'impulsion à tout, le mouvement à tout, et vers lequel toutes les nations ont le regard tourné. Dans le sens que nous avons dit, Paris est la capitale non-seulement de la France, non-seulement de l'Europe, mais de tout l'univers. Ce qu'il fait, l'univers le fait ; ce qu'il dit, l'univers le dit ; ce qu'il veut, l'univers le veut ; ce qu'il change, l'univers le change ; ce qu'il brise et renverse, l'univers aussi le renverse (1).

(1) Dans sa brochure intitulée *Dieu le veut !* pag. 10, M. le vicomte d'Arlincourt s'exprime ainsi sur l'influence de la capitale de la France :

« Paris fut de tout temps le point de mire des nations ; imiter Paris à tout prix semble être devenu plus que jamais une loi générale. Proclamons-nous une usurpation ? le besoin de changer de dynastie se fait sentir ici et là. Revenons-nous à la royauté légitime ? toutes les vieilles monarchies se rassoient triomphantes sur leurs bases. Vou-lons-nous la guerre ? tout s'arme. Nous jetons-nous dans les spéculations de l'industrie ? voilà l'Europe entière en *actions* et en *commandites*. Recherchons-nous la gloire des lettres ? les écrivains pullulent d'un pôle et l'autre, et sur chaque État fond une avalanche de livres. Déclarons-nous que la société ancienne ayant fait son temps, une civilisation nouvelle est destinée à prendre sa place ? aussitôt c'est à qui, de toutes parts, jettera à bas les institutions connues, pour se livrer à de vagues utopies. Penchons-nous enfin pour le communisme, et admettons-nous que la *propriété* pourrait bien décidément n'être que le *vol* ? voilà toutes les têtes des royaumes civilisés qui appellent la loi agraire, et qui rêvent les temps barbares. Chrétiens, nous rame-nons la foi sur la terre ; impies, nous démoralisons les peuples. Que Paris progresse, tout marche ; qu'il rétrograde, tout recule.

« Oh ! c'est là sans doute une grande et haute destinée ; mais quelle responsabilité s'y rattache ! Hélas ! Paris moderne, après avoir porté la lumière, a été vu promenant l'incendie. Si parfois il a été le foyer

A ce titre donnons-lui donc, dans cet ouvrage, un chapitre spécial, comme nous en avons donné un à la ville des papes. Nous allons voir, d'ailleurs, qu'à part son importance morale, à part l'espèce de suzeraineté qu'il exerce sur tous les peuples, à part le rang qu'il occupe dans l'ordre politique, Paris mérite bien, par sa dévotion à Marie, la faveur que nous lui faisons.

Souvent, et bien souvent, on a représenté Paris comme une Sodome infâme, comme une Ninive orgueilleuse, comme une Tyr idolâtre, comme une Sidon cupide, comme une Babylone maudite, comme une Jérusalem déicide, comme le domaine de l'Antechrist. On n'a vu alors que ses vices, ses crimes et ses plaies; et il faut avouer que ses vices sont nombreux, ses crimes effrayants, et ses plaies livides et profondes. C'est là son mauvais côté, mais ce n'est pas son seul aspect. Cherchons, et nous trouverons que, dans cette Sodome, il y a bien plus de dix justes, que dans cette coupable Ninive il y a plus d'un Jonas qui prêche la pénitence, et plus d'une âme qui s'humilie sous le cilice et la cendre. Si, dans cette moderne Tyr, l'or et la fortune ont leurs temples, leurs prêtres et leurs adorateurs, le vrai Dieu y est aussi connu, aimé, servi en esprit et en vérité. La charité y rivalise avec la cupidité, le sacrifice avec le froid et dur égoïsme. Cette Babylone de nos jours a, dans ses murs, une foule d'élus qui plaident sa cause devant Dieu, et l'Antechrist n'y règne pas

de la gloire et le roi de la civilisation, parfois aussi il a été le centre des corruptions et le missionnaire du chaos. Oracle du goût et apôtre du désordre, il régénère et il corrompt, il couronne et il avilit, il édifie et il renverse. C'est un génie non moins fatal que merveilleux; et si, d'une part, bien des admirations le saluent, d'autre part, à juste titre, bien des malédictions le frappent. »

en maître unique et absolu. Prouvons-le pour l'honneur de notre nation, prouvons-le dans l'intérêt même de notre foi ; car s'il est vrai de dire, après le grand poète latin, que toujours les petits suivent l'exemple des grands, il est vrai aussi de dire que les campagnes et les petites villes imitent en tout les cités, que les provinces se font à l'image de la capitale, et que Paris surtout exerce sur le monde entier une influence immense. Hélas ! il n'en a quelquefois eu que trop pour le mal ! puisse-t-il en avoir aussi au moins un peu pour le bien !

Et ce n'est pas d'hier que la Vierge, mère du Dieu fait homme, est l'objet d'un culte fervent dans la capitale de la France.

Sans remonter jusqu'à l'époque où les Gaules entendaient, pour la première fois, la Bonne Nouvelle, dès le septième siècle il existait dans le faubourg Saint-Jacques, sur l'emplacement des maisons qui forment aujourd'hui le côté méridional de la rue du Val-de-Grâce, une paroisse sous le titre de Notre-Dame des Champs.

La chapelle de la Sorbonne fut aussi sous l'invocation de la très-sainte Vierge, depuis sa fondation jusqu'en 1338. Et n'avait-ce pas été une belle et pieuse pensée, que de consacrer une maison d'études religieuses et de sciences sacrées à celle qui s'appelle la mère de l'intelligence, *Ego mater agnitionis* ; à celle qui est, dans le ciel, un trône de sagesse, *sedes sapientiæ* ? Oui ; et aussi ne fut-ce pas le seul établissement d'instruction publique qui fut dédié à Marie dans cette savante Athènes des nations chrétiennes : un de ses plus anciens collèges portait en lettres d'or sur sa façade principale, et sous une statue de la Vierge, ces deux mots qu'une bouche angélique a apportés à la terre, et que la terre a depuis si souvent

renvoyés au ciel : *Ave, Maria*. Et le nom de *collège de l'Ave-Maria* resta à cet établissement.

Bien d'autres maisons de ce genre furent également placées sous l'invocation et sous le haut patronage de la mère du Sauveur : 1° un collège de la Charité Notre-Dame au mont Saint-Hilaire, dans le quartier de l'Université; 2° le collège des Lombards, qui fut nommé, dans le principe, la *maison des pauvres écoliers italiens de la Charité Notre-Dame*. Il est devenu, depuis, le séminaire des Irlandais. Une inscription latine, gravée au-dessus de la porte, faisait connaître et ses vicissitudes, et le patronage sous lequel il avait été mis.

Voici cette inscription :

Collegium beatæ Mariæ Virginis
Pro clericis Hibernis
In Academia Parisiensi studentibus
Instauratum anno 1684
Pro Italis fundatum anno 1334.

Des Espagnols y avaient été aussi reçus, puisque ce fut dans cette maison que saint Ignace de Loyola demeura lorsqu'il vint étudier à Paris.

3° L'institution ou pensionnat des Filles de la congrégation de Notre-Dame, établies rue Neuve-Saint-Étienne, et où les pieuses sœurs rassemblaient, sous l'aile de Marie, les petites filles des pauvres, auxquelles elles apprenaient à lire et à écrire.

C'est ainsi qu'autrefois, à Paris, la jeunesse des deux sexes grandissait sous l'influence bienfaisante du culte de Marie. Cette Vierge présidait aux premiers ans, aux premiers pas, aux premiers jeux comme aux premiers travaux de l'âge qui entraînait alors dans la vie; elle le prenait

comme par la main, et elle lui enseignait avec une bonté de mère à craindre et à aimer Dieu, à servir le prochain, à mépriser le monde, à désirer le ciel, et à marcher sans cesse, par la voie des bonnes œuvres et des vertus chrétiennes, à la perfection des élus. O Marie, qu'il est doux pour ce bel âge de croître ainsi sous vos regards! Le soleil du mois de mai fait moins de bien aux fleurs que votre dévotion aimable n'en fait aux enfants des hommes dans le printemps de leurs années.

Grand nombre de pensionnats sont encore, de nos jours, consacrés à Marie dans la cité lutécienne. Des sœurs de différents ordres y cultivent avec tendresse, sous l'œil de la Providence, les plantes délicates qui leur sont confiées. Hélas! il n'y a plus de collège de l'*Ave-Maria*. Les collèges de nos jours ont inscrit à leur frontispice des noms connus, il est vrai, sur la terre de France, mais ignorés peut-être au ciel. La jeunesse studieuse de nos universités marche à la lueur de ces flambeaux qui n'ont peut-être brillé qu'ici-bas, mais qui ne projettent pas leurs rayons des hauteurs du céleste empire. Ce ne sont pas de ces astres qui ont lui avec bonheur pour le Dieu qui les a créés : leur éclat a été rapide comme celui des météores, et de ces feux qui s'élèvent du sein de nos marais.

Cependant hâtons-nous de dire que les deux écoles où se forment les élèves du sanctuaire ont Marie pour patronne. Ce fut à elle que le pieux fondateur du grand séminaire remit, dans son humble ferveur, les clefs de son établissement; et dès lors elle en devint la protectrice et la reine. Aussi partout, dans cet asile de la science et de la piété, avec la croix de Jésus on voit l'image de Marie. Elle est, cette douce image, au dortoir, au réfectoire, dans les salles d'études, dans les salles de récréa-

tion, dans les longs corridors de la maison, dans les belles allées du jardin ; et en la regardant, en passant devant elle, plus d'un lévite lui dit dans le fond de son cœur : « Montrez, oh ! montrez-vous, ma mère ! Femme, voici votre enfant.... Réglez, Vierge sainte, réglez au milieu de nous, vous et votre divin fils ! » Marie règne en effet en souveraine, et Jésus-Christ en roi, dans ce pieux asile, dans cette pépinière bénie, où croissent, pour l'Église, les plants que Dieu s'est choisis, et qui fleurissent comme le lis dans les jours de printemps.

Nous venons de parler du collège de l'*Ave-Maria*. Nous n'avons pas été médiocrement surpris en voyant une des nombreuses casernes de la capitale porter ce nom même de nos jours. A coup sûr, ce n'est ni la piété des soldats ni celle de leurs chefs qui lui a donné ce titre ; elle l'a reçu sans doute des bâtiments qu'elle occupe, et qui sont probablement ceux de l'ancien collège dit de l'*Ave-Maria*. L'armée française n'a plus assez de religion pour arborer, à côté du drapeau national, la bannière de la Vierge, que les Francs, les Normands et les Bretons d'autrefois aimaient et vénéraient tant. Hélas ! quelque jour, et ce jour n'est peut-être pas loin, un législateur viendra proclamer en principe du haut de la tribune, comme on l'a fait pour la loi, que l'armée est athée et doit l'être. On marche d'ailleurs à grands pas vers la réalisation de cet affreux système.

Mais chassons ces pensées, et reposons notre esprit sur des idées plus consolantes.

Nous n'entreprendrons pas de donner ici le catalogue exact et détaillé de tous les monuments que les siècles passés virent successivement s'élever dans les murs de Paris à la gloire de la Vierge-mère. Nous ne dirons pas

toutes les chapelles riches et majestueuses qu'elle avait dans des édifices dont il ne reste plus rien. Hélas ! le temps et les hommes ont dispersé çà et là les ruines d'un grand nombre de ces sanctuaires vénérés, où bien des larmes cependant avaient été essuyées, bien des maux allégés, bien des plaies cicatrisées, bien des chagrins guéris, et où la sainte Vierge avait ouvert à tous le sein de sa miséricorde, afin que tous reçussent des fruits de sa plénitude : les captifs, la rédemption ; les malades, la guérison ; les affligés, la consolation ; les pécheurs, le pardon ; les justes, un accroissement de grâce ; les anges, la joie ; et enfin la sainte Trinité, la gloire. Sur les emplacements où pria autrefois la vertu la plus pure ou le repentir le plus vif, le vice impénitent a maintenant plus d'un bouge, et le crime plus d'un repaire. — Autres temps, autres mœurs !

Cependant ne nous livrons pas à des plaintes sans adoucissement. Si le culte de Marie a perdu dans la capitale plusieurs de ses édifices, il lui en reste encore assez pour prouver que Paris est toujours la cité de Marie ; qu'il brille encore en tête de nos villes de France par sa dévotion à la Reine des cieux, et que de nos jours, aussi bien qu'au neuvième ou dixième siècle, on peut graver sur ses arcs de triomphe, sur la façade de ses palais et au portail de ses églises, ce vers du moine Abbon :

Urbs in honore micat celsæ sacrata Mariæ.

Où, Marie est toujours la reine des Parisiens, comme elle est la reine des Romains, des Florentins, des Napolitains, des Génois et des Vénitiens ! Marie porte toujours au front le diadème de la royauté. Les Parisiens ont naguère chassé des Tuileries les hommes et les femmes

qui tenaient à la main un sceptre de roseau, et qui avaient sur la tête une couronne de verre ; mais ils n'ont pas banni la divine mère du Christ, l'humble fille de Nazareth, des temples qui lui restent ; ils ne l'ont pas fait descendre de ses autels de marbre, de ses niches dorées, et de ses piédestaux artistement travaillés. Elle règne toujours sur la foule ou plutôt sur la famille qui la prie, l'aime et l'honore ; elle s'élève toujours dans toutes les églises de Paris comme le cèdre sur le Liban, et comme le cyprès sur la montagne de Sion ; elle y est belle comme la rose dans les plaines de Jéricho, et comme le platane au bord d'une onde fraîche et pure. Coustou, Van-Clève, Raggi, Bridan, Gissé, Pujol, et bien d'autres artistes que nous avons nommés ailleurs, ont, avec le pinceau ou le ciseau du génie, multiplié sa sainte et radieuse image dans tous les lieux consacrés à la prière publique. A elle, à Notre-Dame appartient encore la vieille reine de nos cathédrales (1), le temple-roi de la cité. A elle est cette sublime et majestueuse basilique que chaque voyageur visite avec tant d'empressement, et que tout Parisien montre avec tant d'orgueil. Sous les voûtes aériennes, gigantesques de ce superbe monument, Marie a vu s'incliner devant son image vénérée les empereurs et les rois, Philippe le Bel, Philippe-Auguste, Henri IV, Louis XIV, Napoléon ; elle a vu à ses pieds Bourdaloue, Bossuet, Massillon, Racine, Corneille, Turenne, Pie VII et de Quélen ; elle a entendu les chants plaintifs de la douleur nationale dans les calamités publiques, et les accents de la joie, les hymnes du triomphe, après les grandes faveurs du ciel.

(1) M. Victor Hugo.

Oh ! que Marie trône toujours dans ce palais plus que royal, dans ce palais vraiment divin ; et que de ce palais elle protège toujours la cité reine des nations !... puis, que la grande ville conserve, restaure, embellisse et décore jusqu'à la fin des siècles ce prodige du moyen âge qui a servi de modèle à tant d'autres merveilles du même genre et du même temps ! Qu'il soit de plus en plus digne de celle dont il porte le nom, et digne aussi de la riche et puissante cité qui l'a élevé à la gloire de Dieu et de Notre-Dame !

Mais l'antique cathédrale dont Alexandre III posa la première pierre et Philippe-Auguste la dernière n'est pas le seul sanctuaire qui soit dédié à la Vierge dans l'enceinte de Paris. Notre-Dame de l'Abbaye-au-Bois, Notre-Dame des Blancs-Manteaux, Notre-Dame de Bonne-Nouvelle, l'Assomption, sont autant de témoignages de la piété des Parisiens envers la sainte mère de Dieu. L'ouragan révolutionnaire du dix-huitième siècle a trouvé et a laissé ces églises debout.

La première est peu riche et peu spacieuse ; c'est plutôt la chapelle d'un monastère que l'église d'une paroisse nombreuse. Aucun objet d'art, en peinture ou en sculpture, ne la recommande. Mais, dit M. Égron, la dévotion à la sainte Vierge y est fort en honneur, et cette décoration vaut mieux que toutes les autres. De quoi, en effet, servent de belles toiles, des statues renommées, des dorures, des marbres, dans un temple désert, dans une église vide ? Sans la foi, sans la piété des paroissiens, une église, quelque brillante, quelque riche qu'elle soit, n'est toujours qu'un corps sans âme. C'est, si l'on veut, un musée religieux ; mais ce n'est plus une maison de prière.

Notre-Dame de Bonne-Nouvelle, récemment reconstruite à neuf, est décorée avec goût.

Notre-Dame des Blancs-Manteaux est ornée de bonnes peintures.

Ces deux paroisses importantes ont su comprendre l'obligation où elles sont d'honorer spécialement leur auguste et bienfaisante patronne. Le culte de la Vierge a une large part dans toutes les œuvres par lesquelles elles glorifient Dieu et professent la foi catholique.

A ceux qui veulent savoir ce que le Paris de nos jours a fait pour honorer Marie, à ceux qui veulent s'assurer si le Paris moderne n'a pas répudié toutes les croyances de l'antique cité lutécienne, montrez, montrez partout, dans toutes les églises, les toiles et les statues dues au pinceau et au ciseau des artistes contemporains ; montrez surtout l'église si jeune, si fraîche, si élégante, osons même dire si coquette, de la riche Chaussée-d'Antin, Notre-Dame de Lorette. Sans doute la critique a fait beaucoup de reproches aux artistes divers qui ont concouru à la construction et à la décoration de ce monument sacré ; l'architecture surtout en a été vivement blâmée par des hommes de grand mérite et d'un talent incontestable. Mais, à part les défauts d'ensemble ou de détail reprochés à cette œuvre, elle n'en est pas moins un témoignage éclatant de la piété des Parisiens au dix-neuvième siècle, et un splendide hommage de leur vénération généreuse et profonde pour la Vierge par laquelle est venu le salut du monde. Les trois millions consacrés à ce brillant édifice auraient pu être employés à une œuvre moins pieuse. L'usage qu'en a fait l'administration de la Seine prouve aux générations présentes, et prouvera plus tard à celles de l'avenir, que, dans la première période d'un siècle pourtant peu

fervent, les Parisiens eurent encore assez de foi pratique pour élever, en l'honneur de la reine céleste de leur ville, le plus beau temple que cette époque ait vu construire, non-seulement en France, mais dans le monde entier. Commencé le 25 août 1823, il fut solennellement béni en 1836, le 15 de décembre. Le luxe y est à profusion. Peintures, sculptures, dorures, tout y éblouit l'œil. Les plus célèbres artistes ont travaillé de concert à sa décoration. MM. Monvoisin, Langlois, Dubois, Coutan, de Juinne, Johannot, Orsel, Cortot, Picot, Delorme, ont contribué à embellir ce somptueux édifice, qui a trop d'ornements peut-être; car dans ses murs et sous ses voûtes on pense beaucoup plus à admirer la main et l'art de l'ouvrier, qu'à adorer le Maître invisible et caché, à prier la Vierge, dont l'image est pourtant partout.

Néanmoins rendons hommage au bon vouloir des artistes et aux vues religieuses des administrateurs. Les défauts du monument sont les défauts de l'époque qui l'a exécuté; mais la pensée a été sainte, et elle mérite nos éloges et notre reconnaissance.

Mais une autre église encore consacrée à la Vierge appelle nos regards et bien plus encore nos cœurs. Dans les jours où nous écrivons, elle est la mieux connue et la plus fréquentée de la famille de Marie. De tous les points de la capitale on accourt dans son enceinte, quand on veut demander à Dieu par la Reine des cieux quelque grâce extraordinaire : elle voit sans cesse arriver des pèlerins qui lui viennent de toutes les parties du globe. Notre-Dame des Victoires, chef-lieu de l'archiconfrérie, est un vrai pèlerinage au milieu de la ville la plus agitée du monde; elle est comme une île immobile au sein d'une mer en furie. Aussi comme la foule se presse au pied de

ses autels ! Ici, c'est une épouse qui prie pour un époux que les passions égarent ou que d'autres dangers menacent ; là, c'est une mère qui pleure sur un enfant prodigue ; plus loin, est un jeune homme aux passions vives et fortes, à l'âme ardente et impétueuse, qui dit à Marie ses combats, et qui souffre et gémit comme le fils de Monique au moment où il rompit ses lourdes chaînes. Et combien de pasteurs vont aussi prier là pour leurs brebis égarées, pour leur troupeau tout entier ! Aimable et doux sanctuaire, longtemps avant de te voir nous avons entendu parler des riches sources de grâces qui jaillissent de ton sein comme d'une fontaine intarissable ; longtemps avant de te voir nous avons désiré verser au moins une larme, pousser au moins un soupir, dire au moins un *Ave* sous tes voûtes pieuses.

Aussi à peine fûmes-nous, pour la première fois, dans la ville qui te possède, que nous dirigeâmes en hâte nos pas empressés vers toi. Tu as eu les prémices de nos excursions dans la cité des merveilles. Nous avons immolé la victime sacrée dans ta chapelle de Marie, et aux pieds de l'image auguste qui nous représente celle de laquelle est né Jésus. Près de l'hostie divine nous avons déposé, comme hommage à la Vierge-mère, le premier de nos livres, ces figures emblématiques qui cherchent et saluent Marie dans le chêne de la montagne et dans le lis de la vallée, dans la rose des parterres et dans la fleur des champs, dans l'étoile du matin et dans l'astre de la nuit. Avant de le livrer aux presses, nous en avons présenté l'humble et modeste manuscrit sur cet autel vers lequel s'abaisse si souvent le regard tendre et bienfaisant de celle que notre plume avait voulu louer. Et (il nous en souvient encore) quelle piété ne sentîmes-nous pas à la

vue de ces cœurs enlacés comme les anneaux d'une chaîne autour de la statue de celle que saint Bernard appelle la conquérante des cœurs ! Quels sentiments de foi, de confiance et d'amour n'éprouvâmes-nous pas à la vue de ces épées et de ces croix du mérite civil et du courage militaire, suspendues comme des trophées près de la sainte image ! Quel recueillement surtout, quelle angélique ferveur dans l'attitude et le maintien de la foule compacte et serrée qui, agenouillée sur le pavé, priaît derrière nous, tandis que, prêtre indigne, nous tenions dans nos mains et nous offrions à Dieu le Fils vivant de Marie ! Oh comme nous nous sentions alors dans une atmosphère brûlante ! tant les âmes qui nous entouraient étaient comme autant de foyers ardents et enflammés pour les œuvres de charité, *in operibus ardoris* (1).

Vierge puissante et bonne, exaucez, ah ! exaucez toutes les prières qui vous sont adressées dans ce sanctuaire renommé. Répondez à tous les besoins qui vous y sont apportés des contrées les plus éloignées. Et si le murmure de mes lèvres, si le cri de mon cœur est allé jusqu'à vous, si mon offrande a pu vous plaire, daignez propager le livre que je vous ai dédié, non pour moi, mais pour vous, non pour ma vanité, mais pour votre honneur à vous, ô digne objet de mes travaux ! Notre-Dame des Victoires, à tous ceux qui vous prieront, et à tous ceux pour lesquels vous serez invoquée, donnez de vaincre la chair, le monde et le démon ; donnez de vaincre le siècle et les puissances invisibles ; donnez les triomphes de la terre et les palmes des cieux !

Telles sont les églises paroissiales qui sont placées à Paris sous les auspices de la sainte Vierge et qui portent

(1) *Ecclés.*, XLIII, 3.

son nom. Mais, dans tous les autres temples consacrés au Seigneur sous un autre vocable, Marie n'est pas oubliée ; elle a partout sa chapelle, et partout cette chapelle se distingue par sa beauté, par sa richesse et par la dévotion qui y attire les âmes pieuses, par les invisibles liens de la confiance et de l'amour.

A Saint-Séverin, belle et curieuse église gothique, Marie est invoquée, depuis déjà sept ou huit ans, sous le titre mille fois doux de Mère de la sainte espérance. Sa chapelle y est digne d'elle.

Une belle statue en marbre, exécutée par Gisée et bénite en 1804 par le vénérable Pie VII, en présence du vieux et digne cardinal du Belloy, est l'objet d'art le plus précieux de la chapelle de Marie dans l'église de Saint-Eustache.

Une paroisse qui fut longtemps gouvernée par l'ami de saint Vincent de Paul et du père de Gondrin, par M. Olier, ce fervent dévot de Marie, et par M. Languet, non moins dévoué que lui au culte sanctifiant de la Reine du ciel ; une telle paroisse ne peut pas être étrangère à la dévotion qui honore la mère de Jésus ; cette dévotion doit, au contraire, y être pleine de vie : et c'est en effet ce qu'on peut aisément remarquer, pour peu que l'on étudie la physiologie religieuse de la paroisse de Saint-Sulpice. Partagée autrefois par M. Olier en huit quartiers, dont chacun était consacré à la Vierge sous le nom de l'une de ses fêtes, cette paroisse doit être encore comme le champ de Marie ; elle doit produire encore, pour cette reine céleste, des fleurs et des fruits de grâce ; et, si l'on en excepte Notre-Dame des Victoires, nulle part, peut-être, la sainte Vierge ne reçoit à Paris des hommages plus nombreux, plus empressés et plus fervents qu'à Saint-Sulpice ; nulle part la confiance en Marie n'est mieux inculquée à l'enfance

et à l'adolescence; nulle part Marie n'est mieux fêtée, mieux honorée par le sexe dont elle fait la gloire. Aussi sa chapelle à Saint-Sulpice est une des plus majestueuses et des plus imposantes que l'on voie dans la capitale. C'est vers elle que tout d'abord daigna diriger nos pas le vénérable auteur du *Tableau poétique des fêtes chrétiennes*, qui, s'abaissant jusqu'à nous, voulut bien devenir notre officieux cicerone dans cette cité que nous voyions pour la première fois; et il avait bien choisi. Peu de chapelles ont fait sur nous une impression plus vive que celle de la Vierge dans l'église de Saint-Sulpice. Elle nous a tellement frappé, tellement saisi, que son souvenir est encore tout vivace en nous, et que rien, jusqu'ici, n'a pu nous le faire oublier. Nous la préférons de beaucoup à celle de Saint-Roch, qu'elle égale peut-être en ornements, mais qu'elle surpasse, à coup sûr, par ses effets de lumière. Aussi la prière est-elle plus calme et plus recueillie à Saint-Sulpice qu'à Saint-Roch; elle y a moins de cette abondante clarté qui distrait, de ce grand jour qui fatigue les yeux de l'âme bien plus encore que ceux du corps. Mais, à part ce défaut, la chapelle de la Vierge, dans l'église de Saint-Roch, est singulièrement riche en beautés artistiques. Les peintures de la coupole passent pour le chef-d'œuvre de leur auteur. Nous avons parlé ailleurs du magnifique groupe de marbre blanc représentant la Nativité du Christ. Les trois statues qui le composent, savoir : l'enfant Jésus, la Vierge et saint Joseph, sont autant de morceaux du plus rare mérite; aussi sont-ils pour les artistes un objet constant d'études. Nous ne dirons rien ici des autres décorations qui embellissent cette chapelle; elles sont toutes du plus riche effet et d'un grandiose saisissant.

C'est ainsi que dans toutes les églises paroissiales de la ville de Paris, après le sanctuaire et le maître-autel, le lieu le mieux orné de ces maisons de prières, c'est la chapelle de la Vierge; et cette remarque, on peut et même on doit la faire pour tous les autres temples de la grande cité, pour Saint-Germain l'Auxerrois, pour Saint-Thomas d'Aquin, pour Saint-Philippe du Roule, pour la Madeleine, les Invalides, Saint-Étienne du Mont, et les autres.

Et que n'aurions-nous point à dire de la chapelle de Marie dans les oratoires privés des hôpitaux, des couvents, des séminaires? Dans tous ces paisibles asiles du recueillement ou de la douleur, l'image de Marie ne se montre-t-elle pas entourée de richesse et de magnificence? Et, pour ne nommer ici qu'un seul de ces sanctuaires, quelle ravissante chapelle que celle des Sœurs de Notre-Dame de Bon-Secours, dans la rue de Vaugirard? De tout ce que nous avons vu dans l'immense cité, rien ne nous a paru plus beau, plus harmonieux, plus riche. Qui n'a pas vu cet édifice n'a rien vu dans Paris en fait de monument sacré. Nous y étions déjà depuis un certain temps, mon cicerone et moi, lorsque, rompant tout à coup le silence que nous gardions, M. Walsh, se tournant vers moi, me dit, avec ce sourire que je n'ai jamais vu qu'à lui : « Qu'on est bien ici pour prier! que ce sanctuaire est délectable! On devine ici le ciel! Ici on prierait malgré soi! La prière devient ici un irrésistible besoin, une nécessité; et quand une fois on est entré dans cette délicieuse enceinte, n'est-ce pas qu'on ne peut en sortir sans se faire violence? » En effet, ce ne fut pas sans un pénible effort que nous sortîmes de ce lieu, que l'on croirait vraiment une chapelle apportée du ciel par la main des chérubins, ou une châsse

exécutée par le ciseau de saint Éloi sur un plan développé. Cette chapelle est certainement une des plus jolies miniatures architecturales que le génie humain ait jamais conçues, et elle est, selon nous, une des premières merveilles de la ville qui peut à peine compter toutes ses merveilles. Honneur au goût éclairé qui a élevé ce monument ! honneur à la piété qui en a doté Paris et le culte de la Vierge ! car nous ne doutons pas que ce magique oratoire ne soit consacré à Marie.

Mais gardons-nous de croire que la piété des Parisiens envers la mère de Jésus-Christ se borne à lui élever des églises et à orner ses chapelles. Non, non ; ces églises, ces chapelles, et les richesses qu'elles renferment, ne sont qu'un des nombreux effets de la dévotion à Marie. Des assises de pierres élégamment superposées, des blocs de marbre, des ciselures, des dorures, des fresques, des tableaux, ne résument certes pas toute la religion des Parisiens pour la Reine des bienheureux ; mais cette religion se traduit sans cesse et partout en actes immatériels de la nature la plus pure et la plus évangélique. A Rome, nous l'avons dit, la foi marche au grand jour ; elle va tête levée ; les rues et les places publiques ne la font point rougir. A Paris, au contraire, elle ne sort que voilée, comme les femmes de l'Orient. Ainsi que la timide violette, elle se plaît surtout à l'ombre. C'est seulement dans les églises et devant les autels qu'elle cesse de se contraindre et qu'elle s'affranchit de toute gêne ; encore, pour plus de liberté, recherche-t-elle de préférence les chapelles privées...

« C'est, dit M. Égron, dans ces oratoires étroits, silencieux, ouverts seulement à un petit nombre de chrétiens d'élite, où l'on jouit d'une paix profonde, où l'on respire

l'odeur de l'encens et des fleurs, que la prière devant l'autel de la Vierge, plus paré que partout ailleurs, et décoré par des mains pures, monte vers Dieu plus tendre et plus fervente. C'est le lieu du recueillement solitaire et des prières voilées... A genoux, à l'ombre de l'autel le plus écarté, quelques femmes cachées dans leurs manteaux viennent répandre aux pieds de la consolatrice invisible de secrètes douleurs et des larmes mystérieuses... Oh ! paix d'en haut, descendez dans l'âme des affligés ! C'est là que coulent en secret et à toute heure les larmes des mères et des épouses contristées, des vieillards, de pauvres créatures affligées de plaies honteuses, qui n'oseraient supporter (même dans un temple public) les regards dédaigneux des hommes. C'est dans ces sanctuaires privilégiés que la voix suppliante de ceux qui souffrent, et qui recourent à la consolatrice des affligés, aime à se joindre aux doux accents de religieuses invisibles qui chantent les offices et les litanies de la sainte Vierge. C'est là que vous surprenez parfois, abîmés au pied des autels, des jeunes gens qui flottent entre le vice et la vertu, qui demandent à Dieu, avec une pieuse anxiété, dans quel état ils doivent entrer, et qui, plongés dans un saint recueillement, méditent les vérités éternelles, et sollicitent avec larmes la lumière qui vient du ciel. Vous voyez encore des dames âgées qui vivent dans le voisinage d'un hospice se trainer péniblement vers la petite chapelle, et là, devant une statue de plâtre de la sainte Vierge ou quelque mauvais tableau, demandent à Dieu, par l'intercession de celle à qui tout est accordé, la patience et la résignation, pour porter les derniers jours d'une pénible existence.

« Ainsi, continue le religieux écrivain que nous citons,

ainsi , sur tous les points de cette grande ville , dans les temples magnifiques comme dans les plus obscures chapelles , dans la vaste cathédrale et dans la plus petite paroisse , Marie a ses autels et ses serviteurs. Son image consolante ne manque à aucune douleur ; elle écoute tous les vœux ; son visage de mère sourit à tous ses enfants. Si la tristesse nous accable, si la maladie nous abat , si le remords nous déchire, si le désespoir est prêt à nous égarer , nous pouvons trouver partout un remède à nos maux, un adoucissement dans nos peines, l'apaisement de nos consciences, la paix de notre cœur. »

Nous venons de voir sommairement et bien superficiellement comment Paris honore celle que Dieu commande d'honorer par-dessus toutes les créatures. Ah ! puissent ces hommages faire trouver, à cette Babylone moderne, grâce devant le Seigneur ! Hélas ! il est bien vrai qu'elle est grandement coupable, grandement criminelle ! Il est bien vrai qu'elle est dans son bas fonds, dans sa partie la plus infime , un cloaque immonde de vices , un réceptacle impur des plus honteuses turpitudes, et comme la sentine, comme l'égout de tout l'univers ! Il est bien vrai que, dans son sein, fourmillent les êtres les plus vils et les plus méprisables, et que, de ses antres ténébreux , sortent les hommes et les principes qui volcanisent le monde, ébranlent la société, et tendent à remplacer l'ordre par le chaos, le droit par la violence, la vertu par le crime, et la foi par l'athéisme !

Aussi ne sommes-nous pas surpris des innombrables pronostics d'après lesquels Paris serait menacé du sort de Tyr et de Sidon, de Sodome et de Carthage, de Babylone et de Ninive. L'un dit que la charrue passera un jour sur l'emplacement de ses musées et de ses palais, et que les

troupeaux parqueront sur ces places où trois cent mille hommes font maintenant briller leurs armes. Un autre annonce que Dieu détruira par le feu cette ville superbe, etc., etc. Nous n'attachons, il est vrai, à ces diverses prophéties, pas plus d'importance, nous ne leur donnons pas plus de confiance qu'elles n'en méritent ; nous ne leur accordons point un degré d'autorité et d'authenticité qu'elles ne semblent pas avoir. Mais cependant nous ne pouvons pas nous empêcher de remarquer, après des auteurs judicieux et des hommes de savoir, que les grands événements sont toujours pressentis d'avance : Dieu soulève toujours un coin du voile qui cache l'avenir, longtemps avant de tirer le rideau tout entier. Les nuages, le vent, les éclairs, des bruits sourds et lointains, précèdent ordinairement les orages ; l'éruption des volcans, les tremblements de terre et l'éboulement des montagnes ont presque toujours aussi leurs signes avant-coureurs.

Si donc la grande et belle cité qui est aujourd'hui la reine et l'idole des nations, est vraiment menacée par le courroux céleste, ah ! qu'elle ne fasse pas comme les hommes du temps du déluge, qui, ayant méprisé les avertissements de Noé, furent surpris par la catastrophe qui engloutit la race humaine ! qu'elle ne fasse pas comme l'aveugle Jérusalem, qui, n'ayant pas profité de l'heure de la clémence et de la miséricorde, périt sous les coups de la colère et de la malédiction !

O ville de Paris, préviens la vengeance de Dieu, et désarme son bras ! Écoute, pour en faire ton profit, un récit historique dont il te sera bien facile de faire l'application.

On voyait encore, en 1618, dans le comté de Chiavenne, un bourg charmant et riche qu'on appelait Pleurs, et dont la tradition attribuait l'établissement à des hom-

mes de la vallée qui , redoutant pour le village qu'ils occupaient précédemment , la chute d'une montagne voisine , avaient bâti , au pied du Conto , des demeures nouvelles , *en pleurant* leurs pénates abandonnés. Pleurs , délicieusement situé , était l'entrepôt des marchandises qui passaient d'Italie en Allemagne. Le commerce de soieries y florissait ; ses habitants , devenus riches par l'industrie et le négoce , l'avaient orné de promenades , de belles places , de riches églises ; mais peut-être , malgré ces églises , oubliaient-ils un peu Dieu. Leur ville était renommée comme un séjour de joie , de luxe et de folies. Tandis qu'ils se divertissaient , la montagne de Conto , déserte et sombre , semblait , muet témoin de leurs plaisirs , n'attendre plus qu'un signal pour tomber sur eux et les écraser dans leur oubli. Vainement leurs voisins d'Elscion , qui fréquentaient le Conto , s'apercevant qu'il se crevassait et chancelait , les en avaient avertis plusieurs fois depuis dix ans ; ces avis étaient méprisés. Enfin le dernier jour arriva : ce fut le 30 août 1618. Après cinq jours de pluies abondantes , le Conto commença à s'écrouler sur le village de Schillano , et le couvrit , avec soixante-dix-huit maisons et tous ceux qui s'y trouvaient. Les habitants de Pleurs , justement effrayés , se précipitèrent en foule dans l'église de Saint-Cassian , à l'heure de vêpres. Ils y étaient presque tous , implorant avec terreur , dans l'attente d'une destruction prochaine , la miséricorde et le pardon , lorsque la masse entière du Conto , arrachée de sa base , se détache avec un fracas qui ébranle la contrée , entraîne les forêts , les rochers , les collines , tombe sur le bourg de Pleurs , et l'ensevelit pour jamais avec deux mille cinq cents personnes , une heure avant encore pleines de vie et de joie.

O Paris, si le Très-Haut avait juré ta perte, cherche, cherche ton salut aux genoux de Marie, toute-puissante pour te protéger et pour apaiser Dieu !

Et vous, ô très-pieuse Vierge, souvenez-vous qu'on n'a jamais ouï dire qu'aucun de ceux qui ont eu recours à votre protection, qui ont imploré votre secours et demandé votre assistance, ait été abandonné ! Si donc Dieu veut quelque jour verser, sur la plus belle cité des temps modernes, la coupe de ses vengeances, et si alors ses habitants accourent au pied de vos autels et se réfugient dans vos bras, Vierge clément, écoutez-les et soyez-leur propice ! *audi propitia, et exaudi ! Amen.*

VI.

CULTE DE MARIE EN ESPAGNE.

Le culte de Marie en Espagne est, s'il est possible, plus grandiose encore qu'en Italie.

A. Madrolle, *Magnificences de Marie*, p. 199.

Certes la catholique et toujours pieuse Espagne a bien répondu aux vœux et aux intentions de ce digne monarque, qui fit dans son royaume ce que saint Henri de Hongrie, Ferdinand III d'Autriche, Alphonse I^{er} de Naples, Alphonse le Sage d'Aragon, Louis XIII de France, firent dans leurs propres États. Car, sans remonter plus haut que les jours de Charles III, nous trouvons que, depuis son règne, la péninsule espagnole n'a pas cessé de briller dans l'Église du Christ par sa dévotion à Marie ; et, actuellement encore, malgré des agitations de plus d'une nature, malgré des guerres de plus d'un genre, malgré de grands changements dans la constitution politique, l'Espagne se distingue entre toutes les autres parties du royaume du Christ, autant par sa piété envers la sainte Vierge que par la pureté, l'unité et la vivacité de sa foi.

Aussi croyons-nous lui devoir ici un chapitre à part ; elle le mérite à tous égards, autant par le rang qu'elle tient, politiquement parlant, parmi les peuples chrétiens d'un christianisme sans mélange d'hérésie ni de schisme,

que par son singulier respect envers la mère de notre Dieu.

C'est donc elle que nous allons maintenant explorer ; c'est à elle que nous allons demander par quels hommages elle honore la femme incomparable de laquelle est né Jésus.

Et ce sera un de ses fils qui nous répondra. M. l'abbé Sainz-de-Terronès, jeté, par les révolutions de son pays natal, sur la terre de France, a bien voulu nous fournir tous les renseignements qui vont faire le fond de ce chapitre. C'est donc à lui que nous devons ce que nous allons dire. A lui donc aussi l'expression de notre gratitude ; à lui le mérite de ces pages, si ces pages ont quelque mérite ; et, à défaut d'autre, elles auront au moins celui de l'exactitude et de la véracité. Notre guide est pieux et sûr ; marchons donc en toute confiance sur la foi de sa parole.

Nulle contrée catholique n'a su, mieux que l'Espagne, avoir constamment et universellement, depuis sa conversion à l'Évangile, le même Dieu, la même foi, le même baptême. Aussi, malgré bien des efforts, malgré bien des tentatives, l'hérésie n'a jamais pu y obtenir un seul temple. Fixe et invariable dans sa foi en Jésus-Christ, l'Espagne n'a pas varié davantage dans sa dévotion à la Vierge.

L'arianisme des Goths, l'islamisme des Maures, l'athéisme et l'impiété des armées françaises dans la guerre sacrilège de 1812, rien n'a pu déraciner du cœur des Espagnols la confiance en la mère de Dieu. Elle a été plus forte que toutes les invasions, que toutes les légions ; elle a survécu à toutes les révolutions, à toutes les chutes des trônes, à tous les bouleversements politiques. La Catalogne, la Navarre, l'Andalousie, l'Aragon, les Asturies, le

pays basque, en un mot toutes les provinces du royaume de saint Ferdinand, ont tenu perpétuellement au culte de Marie, comme un enfant tient constamment à l'amour de sa mère ; et, dans ces derniers temps, c'était sous l'étendard de Notre-Dame des Sept-Douleurs que marchaient et que combattaient les troupes vaillantes de don Carlos, sous la conduite du brave Zumalacarreguy. Cet étendard saint et béni, cet étendard criblé de balles, nous l'avons vu de nos yeux et touché de nos mains, à Paris, dans la maison d'un ami dévoué et d'un défenseur intrépide de toutes les légitimités. Malgré sa piété, don Carlos n'a pu rentrer dans le palais de ses pères, ni monter sur leur trône. Mais, de nos jours, qu'est-ce qu'un trône, sinon quelques planches vermoulues, posées au-dessus d'un abîme ? Qu'est-ce qu'un trône, sinon l'horrible lit de Procuste, ou le gril de saint Laurent ? Qu'est-ce qu'un trône, sinon le cratère d'un volcan, et le point de mire habituel de toutes les conspirations ? Oh ! bienheureux ceux que Dieu ne condamne pas, en ce siècle, à porter le manteau royal, vraie robe de Nessus ! bienheureux ceux à qui Dieu n'impose pas le déchirant diadème de la souveraineté, véritable couronne d'épines, qui n'a plus une seule fleur !

Mais revenons à notre sujet.

En Espagne, la dévotion à la sainte Vierge est incomparablement plus populaire, plus générale et plus extérieure qu'en France. Elle l'est au moins autant et peut-être même plus encore qu'en Italie, et elle a surtout pour objet le premier des mystères de la vie de la sainte Vierge, sa conception immaculée. Oui, nulle part, même en Italie, cette glorieuse prérogative de Marie n'est mieux fêtée, mieux honorée que dans la catholique Espagne.

La fête de la Conception pure et sans tache de Marie

est la fête nationale de ce pieux royaume, qui, pour la célébrer avec solennité, déploie toute la pompe dont il est capable. La royauté, la noblesse, le clergé, l'armée, le peuple, tous les ordres de l'État, toutes les communautés s'unissent et s'associent pour rendre, ce jour-là, à la Vierge des vierges, des hommages unanimes. Le mouvement est universel dans toute l'étendue de l'Espagne, et tous les enfants de la noble et fidèle Ibérie ne font plus qu'un cœur et qu'une âme, dont Marie est alors la reine.

Cette croyance à la conception très-sainte de Marie est si chère à l'Espagne, qu'un des articles du règlement universitaire des écoles du royaume défend expressément d'admettre aucun candidat à la réception des grades scientifiques, sans que l'aspirant ait préalablement juré solennellement de défendre l'immaculée conception de Marie. Ce serment précède même celui de fidélité au roi, qui vient immédiatement après. Nous avons dit qu'en France la Sorbonne avait autrefois pris une mesure pareille ; mais l'Espagne maintient ce décret, qui chez nous est depuis longtemps tombé en désuétude.

Et puisque nous en sommes sur cet insigne privilège de Marie, qui est comme le premier fleuron de sa brillante auréole, comme le premier anneau de sa chaîne d'or et d'argent, comme la première perle de son collier de fiancée du Très-Haut, comme le fondement de ses grandeurs incomparables, montrons encore combien le religieux peuple d'Espagne aime à professer ce mystère, dont l'Église romaine n'impose pourtant pas la croyance.

Les Espagnols ont sans cesse et partout à la bouche les paroles qui le proclament. C'est en les prononçant que le pénitent commence à implorer au tribunal de la réconciliation le pardon de ses fautes.

« Je vous salue, Marie, Vierge très-pure, dit-il en se jetant aux pieds du ministre de paix ; » à quoi celui-ci répond en achevant la phrase : « Qui avez été conçue sans la tache du péché originel. » C'est ainsi que prêtre et fidèle, médecin et malade, juge et coupable, commencent, l'un l'audition, l'autre l'aveu des misères humaines par un hommage à celle qui est, après son divin fils, le refuge des pécheurs.

Le pauvre nécessiteux qui va mendier aux portes son pain de chaque jour se sert de la même formule pour annoncer sa présence et exposer son besoin : « Je vous salue, s'écrie-t-il, je vous salue, Marie, Vierge très-pure ; » et quand sa voix suppliante a été entendue dans l'intérieur de la maison, on lui répond par la phrase finale : « Qui avez été conçue sans la tache du péché originel. » Oh ! combien nous aimons entre le riche et l'indigent, entre celui qui donne et celui qui reçoit, cet échange, cette communion d'hommages à la mère de celui qui nourrit tous les êtres, et dont l'indulgente bonté s'étend à toute la nature ! En France, la plupart des mendiants disent encore de nos jours, devant la porte des riches, l'oraison du Seigneur et la Salutation de l'ange, ou quelque autre prière ; mais le riche ne leur répond rien. Il leur donne ou leur envoie avec orgueil et dédain, et silencieusement, la mince et chétive obole qu'il ne leur lâche souvent qu'à regret, et avec un murmure qui n'est pas toujours comprimé dans le fond de son cœur.

En Espagne, dans les campagnes, où la froide civilité moderne n'est pas encore de mode, les gens aisés que leurs affaires mènent chez leurs voisins n'ont pas, pour se faire entendre et pour signaler leur arrivée, d'autres paroles que celles-ci : « Je vous salue, Marie, Vierge très-

pure, » toujours et partout suivies de ces autres qui en sont le complément obligé : « Qui avez été conçue sans la tache du péché originel. »

Soit à jamais loué le très-saint sacrement de l'autel ! louée aussi soit à jamais la très-immaculée conception de Marie, conçue sans la souillure du péché originel dès le premier instant de sa belle existence ! Tel est le vœu qui termine dans les maisons particulières, comme dans les églises, une grande partie des exercices de piété.

Les Espagnols ont encore inventé un pieux moyen de vénérer, dans sa conception sans tache, la Vierge toute belle. A cet effet, ils se servent assez communément, pour conclusion du chapelet, d'une formule de prière par laquelle, en récitant trois *Ave*, *Maria* et un *Gloria Patri*, on honore chaque personne de la très-sainte Trinité ensemble et conjointement avec la sainte Vierge. « Je vous salue, dit-on, Marie, fille de Dieu le Père ; » puis on reprend la suite de l'*Ave* : « Je vous salue, Marie, mère de Dieu le Fils, pleine de grâce, etc. . . . Je vous salue, Marie, épouse du Saint-Esprit, pleine de grâce, etc. . . . Je vous salue, Marie, temple et sanctuaire de la sainte et indivisible Trinité. . . Gloire au Père, etc. . . ; » puis on finit par le Salut à Marie conçue sans péché.

Et ce ne sont pas là, tant s'en faut, les seuls hommages que la sainte Vierge reçoive de sa fidèle Espagne.

Les confréries du saint Rosaire y sont établies dans la plupart des paroisses ; et quand une paroisse n'a pas (ce qui est rare) cette pieuse association, les fidèles de cette paroisse s'unissent à la confrérie la plus voisine de leur demeure, et ils s'y rendent exactement pour célébrer conjointement le jour de la fête, afin de participer aux grâces que l'Eglise accorde aux associés qui assistent aux offices

après avoir approché des sacrements de la foi. Outre la messe solennelle à la suite des vêpres, on fait la procession en dehors de l'église. Le trajet en est ordinairement fort long, et pendant toute sa durée des choristes chantent le chapelet; ils entonnent chaque *Ave, Maria*, et tout le peuple répond par le *Sancta Maria*, également chanté. Ce chant est, il est vrai, fort simple; mais il est grave et plein de foi, et exprime parfaitement les sentiments religieux d'un peuple qui prie avec amour et confiance. Du reste, cette simplicité n'est pas sans charme même pour l'oreille. L'ensemble de toutes ces voix d'hommes et de femmes, d'enfants et de vieillards, forme une imposante harmonie qui est loin d'être sans beauté. Dans les villes, l'*Ave, Maria* que chantent les choristes est beaucoup plus musical; mais le chant de la multitude, le *Sancta Maria*, est partout le même.

On marche à ces processions à peu près dans l'ordre suivi partout ailleurs. La croix et les bannières ouvrent la marche; les enfants et les hommes sont sur deux rangs parallèles; le clergé paraît ensuite; les personnes du sexe, quel que soit leur âge et quelle que soit leur condition, marchent derrière en groupes. Jamais elles n'ont place dans les rangs. La statue de la sainte Vierge est portée au milieu des rangs; elle est en quelques endroits à découvert sur un brancard. Mais plus souvent elle est sous un dais plus ou moins riche, plus ou moins beau, qui pose sur quatre colonnes aux quatre coins du brancard.

La dévotion du Rosaire ne se borne pas en Espagne à ce seul jour où il est spécialement honoré. Tous les soirs, après la cessation des travaux, le chef de chaque famille récite ponctuellement le chapelet, qui est toujours terminé

par les litanies de la sainte Vierge, et par différentes prières aux saints, aux saintes et aux anges pour lesquels on éprouve une dévotion particulière. Si le chapelet est récité publiquement dans la paroisse, comme cela a lieu dans beaucoup d'endroits pendant presque toute l'année, quelques-uns des membres de chaque famille y assistent avec les enfants qui appartiennent à cette famille. Mais tous, hommes et femmes, se rendent au chapelet qui se récite tous les dimanches et jours de fêtes. Aux jours de fêtes de la sainte Vierge, on termine cet exercice par le *Salve, Regina* chanté en langue espagnole.

On trouve aussi, dans plusieurs villes, une confrérie de la sainte Vierge, qu'on appelle la confrérie des enfants, parce qu'elle ne se compose que de personnes âgées de moins de dix-sept ans. Cette confrérie est réglée sur le même pied que les autres. Les enfants ont leurs assemblées; ils y nomment leur président, leur trésorier, et les autres membres du conseil. Un jour de chaque mois, après la nuit tombée, ils font par toute la ville une procession générale; ils chantent le chapelet, se servant pour cela d'un chant très-gracieux. La marche de la procession est éclairée par un grand nombre de flambeaux que l'on porte au milieu des rangs. Pendant le trajet, on fait plusieurs stations auprès des statues de la sainte Vierge, qui sont placées, à cet effet, dans les divers quartiers de la ville. Ces images sont exposées à la vue des passants; mais elles sont enfermées dans une niche à porte grillée, et devant elles brûle continuellement une lampe entretenue ou par la confrérie ou par des personnes pieuses.

La dévotion du Scapulaire n'est pas moins répandue en Espagne que celle du Rosaire. Presque tous les Espagnols,

hommes et femmes , portent cette livrée de Marie, et la plupart s'acquittent avec fidélité des diverses pratiques qui y sont attachées. Ces associations ont presque toujours pour centre une maison de religieux carmes. Hors de là, les confrères n'ont point de réunion ; ils célèbrent les fêtes de la confrérie selon leur dévotion, en s'unissant d'esprit à tous les membres de l'agrégation. Lorsque, dans une même province, les carmes ont plusieurs maisons, chacun sait quelle est celle à laquelle se rattache sa station ; car ces couvents se partagent entre eux la province entière, et différents religieux parcourent à diverses époques le district qui leur appartient, soit pour lever les quêtes, soit pour exercer le saint ministère de la parole.

Une autre pratique bien fréquemment et bien universellement usitée en Espagne, c'est celle des neuvaines en l'honneur de la sainte Vierge. Chaque mystère particulier de la bienheureuse Vierge a sa neuvaine propre dans les basiliques dédiées à cette même Vierge sous le titre de ce mystère. D'autres sont appropriées à une localité où la sainte Vierge est honorée plus spécialement qu'ailleurs. Chaque jour de ces neuvaines, on chante une grand'messe votive qui est précédée et suivie de cantiques pieux. Le premier et le dernier jour de la neuvaine sont plus solennels que les autres. On fait, ces deux jours-là, en dehors de l'église, une procession aussi belle, aussi pompeuse que possible. L'image de la sainte Vierge y est portée en triomphe au milieu du chant sacré des hymnes et des litanies.

Les neuvaines extraordinaires sont le plus souvent demandées par les populations. Un fléau s'abat-il sur la terre d'Espagne ? le ciel est-il d'airain, sans pluie et sans

rosée, comme aux jours du prophète Élie ? un vaisseau de l'Orient a-t-il apporté dans ses flancs la peste, cette reine des épouvantements ? soudain le peuple espagnol élève vers l'auguste Vierge ses pensées et ses espérances. C'est par Marie qu'il veut désarmer le bras de Jésus ; c'est par la mère qu'il veut avoir accès auprès du fils, par l'avocate qu'il veut fléchir le juge. Et rien de plus attendrissant que la confiance illimitée que montrent dans ces cas pressants les fidèles Espagnols en l'assistance de la sainte Vierge. C'est toute la nation qui, d'une extrémité à l'autre, demande une neuvaine ; c'est toute la nation aussi qui, d'une seule et puissante voix, proclame le pouvoir de Marie, redit les grâces obtenues déjà par sa médiation, raconte et énumère les bienfaits généraux et particuliers qui ont couronné des neuvaines et récompensé la prière à cette Vierge auxiliaresse.

En France, sur quelques points, on fait également, dans les calamités publiques, des neuvaines à la sainte Vierge ; mais elles sont loin d'avoir le caractère de spontanéité, d'universalité et de popularité qu'elles ont dans la péninsule. Et puis, chez nous, quelques-uns prient, et voilà tout ; mais en Espagne on n'entend alors qu'un seul cri sortir de toutes les bouches, c'est un cri de confiance en la Vierge de bon secours. Toutes les conversations roulent sur le même sujet, la bonté de cette Vierge. Chaque Espagnol devient alors son zélé panégyriste, et l'éloge de Marie est sur toutes les lèvres, sa pensée dans tous les esprits, son amour dans tous les cœurs. Que notre dévotion à nous autres Français est froide, ou du moins tiède, devant celle des enfants de la pieuse Ibérie !

On peut en avoir la preuve à un autre signe encore. Dans la France, telle que l'ont faite et Luther et Voltaire,

nos superbes bourgeoises dédaignent généralement de se charger du soin de l'autel de Marie ; elles abandonnent aux filles du peuple ou à des sacristains mercenaires ce soin, qu'elles trouvent indigne de leur très-haute majesté. Il n'en est pas de même en Espagne. Dans chaque localité, la sainte Vierge a une dame d'honneur spécialement attachée à son service. C'est toujours la personne la plus marquante de la paroisse. Les dames de la première noblesse se disputent à l'envi ce titre et la charge qui y est attachée. Cette dame est chargée du trésor de la sainte Vierge, qui consiste souvent en or, en pierreries et en étoffes précieuses. C'est cette même dame encore qui, la veille des grandes fêtes, pare l'autel et la statue de sa bien-aimée souveraine, surtout quand cette statue doit être portée en procession. La dame d'honneur de la sainte Vierge jouit, du reste, d'un privilège qui n'est accordé en Espagne qu'aux personnes royales et princières : c'est celui d'avoir un tapis à l'église.

Et tel est le respect que l'on a en Espagne même pour les images de Jésus-Christ et de sa sainte mère, que ces images sont ordinairement couvertes d'un voile blanc ou violet, selon le temps : ce voile est ordinairement d'un travail riche et précieux. On ne découvre les images saintes que pendant les offices et hors le temps des offices ; on n'ôte le voile qu'à la demande des personnes qui viennent prier, et qui, en priant, veulent pouvoir contempler la Segnora ; mais toujours on a soin d'allumer auparavant les cierges qui sont préparés pour cela devant la niche. En agissant autrement, on croirait se rendre coupable d'irrévérence envers la sainte Vierge ; on croirait manquer gravement au respect qui lui est dû.

Cette divine créature est, la plupart du temps, représen-

tée debout, et quelquefois assise, ayant sur son bras gauche l'enfant Jésus, qui tient dans sa main droite un petit globe surmonté d'une croix ; de la tête de l'enfant-Dieu sortent trois rayons lumineux, si toutefois son front n'est pas ceint d'un diadème. Mais la sainte Vierge a toujours sur sa tête une couronne royale, et cette couronne est encore surmontée, du côté droit au côté gauche, par un cercle à rayons, semblable à celui d'un ostensor ouvert par le bas. Couronne et cercle sont presque toujours en argent ou en vermeil, ornés fréquemment de pierreries.

Outre les six cierges qui garnissent assez généralement les gradins de l'autel, on place devant la sainte Vierge deux candélabres à plusieurs branches. On allume un plus ou moins grand nombre de ces branches, selon la solennité. A part la lampe qui brûle devant le saint-sacrement, il y en a toujours une devant l'autel de la sainte Vierge ; mais celle-ci, on ne l'allume que pendant les offices, et elle est entretenue aux frais d'une ou de plusieurs personnes qui se vouent pour leur vie à cette bonne œuvre.

Le jour de la Chandeleur, à la procession et durant les offices, la sainte Vierge porte à la main un cierge magnifiquement travaillé ; chaque famille de la paroisse dépose un cierge allumé devant l'autel de la sainte Vierge, et tous ceux qui le peuvent portent des cierges allumés à la procession.

Combien, en tout cela, l'Espagne l'emporte sur la France, où maintenant le culte si aimable pourtant de la mère de Dieu semble être le privilège exclusif des femmes, et où les hommes ont l'air de le répudier et d'en rougir, comme s'il y avait honte à un fils d'honorer sa mère,

honte à un sujet d'honorer sa souveraine, honte à un protégé d'honorer sa bienfaitrice ! comme si dans la religion, aussi bien que dans la famille, on ne devait pas tenir pour obligatoire aussi bien aux hommes qu'aux femmes ce précepte : Honore ton père et ta mère ! Or, au point de vue chrétien, notre père, c'est Dieu ; et notre mère, c'est Marie.

Après la conception immaculée de cette Vierge, ce que l'Espagne honore avec le plus de ferveur dans la vie de cette sainte fille des patriarches, c'est sa compassion. Dans ce mystère, la mère de Dieu est la plupart du temps représentée debout, couverte d'un manteau noir depuis la tête jusqu'aux pieds. Souvent aussi on la voit assise au pied de la croix, tenant entre ses bras et sur ses genoux le corps inanimé de son adorable fils, descendu de l'arbre sanglant. L'autel de la mère de douleurs est, dans un grand nombre d'églises, l'autel privilégié. Son image est visitée dans tous les temps de l'année ; car dans tous les temps de l'année il y a des âmes affligées, des cœurs qui souffrent, des pleurs qui coulent.

Mais la dévotion à Notre-Dame de la Soledad, à Notre-Dame de l'Isolement, dans la détresse et les angoisses, est surtout à son comble pendant les trois saintes journées que l'Église a consacrées au souvenir des mystères sanglants de notre rédemption. Après la visite à la chapelle du très-saint Sacrement, on va, le cœur rempli des plus pures affections, et des émotions les plus pieuses, causées par la méditation des souffrances de l'homme-Dieu, contempler les douleurs de son inconsolable mère au pied de son autel ; on va pleurer avec elle, maudire avec elle le péché, et bénir avec elle le Dieu qui a tant aimé le monde.

Les édifices religieux consacrés à la Vierge, leur beauté, leur richesse, la multitude des pèlerinages célèbres et renommés dont la Péninsule est semée, l'affluence vraiment prodigieuse des pèlerins de tout pays, de tout âge et de tout rang qui les visitent sans cesse, sont encore une preuve éclatante de la piété des Espagnols envers celle qui nous a donné notre divin médiateur.

Quels nobles et beaux vaisseaux, quels temples magnifiques que les églises monumentales de Notre-Dame del Pilar ou du Pilier, à Saragosse; de Notre-Dame d'Atocha ou du Buisson, et de Notre-Dame d'Almemada, à Madrid; de Notre-Dame del Sagrario, à Tolède; de Notre-Dame de los Ryes ou des Rois, à Séville, et de Notre-Dame du Mont-Serrat, en Catalogne! Quelle vénération n'a-t-on pas dans toute l'étendue de l'Espagne pour Notre-Dame de la Brèche, à Séville encore; pour Notre-Dame de l'Épine, dans le Guipuscoa, une des quatre provinces basques; pour Notre-Dame de l'Aparecidor, au nord de la Vieille-Castille et à cinq lieues de l'Océan; et enfin pour Notre-Dame de Rebolleda, dans la banlieue de Burgos? La Catalogne seule compte plus de trois cents lieux spécialement consacrés au culte de la sainte Vierge, et chacune de ces chapelles ou églises est constamment visitée comme but de pèlerinage par les populations environnantes, et d'un rayon plus ou moins étendu. Car en Espagne les églises n'ont pas à pleurer, comme en France, sur le grand nombre de ceux qui ne viennent plus à leurs solennités : en Espagne les églises ne sont pas, comme en France, tristes et abandonnées, honteuses de leur délaissement, et semblables à des mères qui n'ont plus de famille. Dans toutes les provinces de la pieuse Ibérie, on trouve des sanctuaires privilégiés de Marie, des images de

la Vierge regardées comme miraculeuses, et objet d'un culte spécial ; et en tout temps la foule afflue dans ces sanctuaires et prie devant ces images. C'est là que chaque Espagnol va accomplir ses vœux , là qu'il va déposer ses humbles supplications, exposer ses besoins, et implorer l'intercession de la Reine du ciel. Toute la contrée en masse s'y trouve rassemblée dans les nécessités communes. Contre l'invasion étrangère , on va par milliers prier Notre-Dame de la Brèche et Notre-Dame de Caradouge ; Notre-Dame de Almemada est surtout visitée quand la disette se fait sentir ; et lorsqu'une sécheresse excessive menace les récoltes , c'est à Nuestra-Segnora de Rebolleda que les cultivateurs vont exposer avec confiance leurs craintes et leurs désirs.

En France , nous le dirons encore en toute franchise et liberté, dût-on nous en faire un crime; en France, la piété, même chez les plus riches, est généralement ladre, avare, parcimonieuse. On a toujours peur de trop donner , et même de donner quoi que ce soit , pour l'embellissement des lieux saints. On craint, on tremble qu'ils ne soient trop somptueux , trop bien ornés ; on redoute, pour eux, le luxe. La pauvreté de l'étable, la nudité du Calvaire , voilà ce que plusieurs demandent et prônent pour les maisons de prière. Descendants dégénérés de ces pieux et fervents chrétiens du moyen âge , qui nous ont laissé ces magnifiques cathédrales qui semblent le *nec plus ultra* du génie architectural , nous osons nous refuser à orner ce qu'ils ont créé au prix de tant de sacrifices. Rien ne leur coûtait, à eux ; à nous tout pèse, tout est lourd : nous tenons plus à un centime qu'ils ne tenaient à tous leurs biens. Pourquoi cette perte ? s'écrie-t-on ; pourquoi ces marbres, ces dorures, ces soieries ? L'argent que tout

cela coûte ne serait-il pas mieux employé au soulagement des pauvres ? *Ut quid perditio hæc ? Potuit enim unguentum istud venditari multo, et dari pauperibus.* Ainsi parlait Judas surnommé l'Iscaïote, Judas, l'apôtre avare et traître ; et ainsi parlent en France, non-seulement les impies, mais même un trop grand nombre de chrétiens, qui n'ont pourtant pas encore abjuré toute religion. Aussi nos églises sont-elles assez généralement pauvres et nues, surtout si on les compare aux églises de la Belgique, du Portugal, de l'Italie et de l'Espagne.

Et, pour nous borner ici à ce dernier pays, quelle richesse, quelle splendeur et quelle profusion d'ornements, et d'ornements du plus grand prix, dans les sanctuaires les plus célèbres de la glorieuse Vierge sur le territoire espagnol !

A Madrid, Notre-Dame de Almemada est une des églises les plus magnifiques de la ville. On y remarque surtout la chapelle où l'on vénère l'image miraculeuse de la Vierge nourricière. Cette chapelle est peinte à fresque ; l'autel, la balustrade et toutes les lampes y sont d'argent massif.

Une autre église de Marie, dans la même cité, ou du moins à peu de distance (un quart de lieue au plus), Notre-Dame du Buisson, Nuestra-Segnora d'Atocha, n'épale pas moins de magnificence. Plus de cent lampes d'or et d'argent éclairent nuit et jour la chapelle obscure et sombre que l'on a bâtie à la Vierge à côté de la nef. La statue que l'on y honore est aussi réputée miraculeuse, et, dans les grandes solennités, elle est toute couverte d'or et de pierreries d'un prix inestimable. Un soleil d'or, dont les rayons projettent le plus vif éclat, environne sa tête, et lui forme une étincelante auréole de gloire. Notre-Dame d'A-

tocha est en grande vénération dans toute l'étendue de l'Espagne. On y vient en dévotion de toute la Péninsule, et c'est là que les rois font chanter le *Te Deum* d'actions de grâces, lorsqu'un événement heureux leur en donne le sujet.

Écoutons la description que fait d'une autre basilique espagnole dédiée aussi à la sainte Vierge, un auteur qui, comme nous, a consacré une partie de ses travaux et de ses recherches à la gloire de la mère de Dieu.

Dans l'église cathédrale de Tolède, la chapelle de Nuestra Señora del Sagrario attire l'attention des voyageurs. Elle consiste en trois chapelles distinctes : la première s'appelle l'Ochavo, parce qu'elle est en forme octogone ; la seconde est carrée et d'une richesse immense, le pavé et les colonnes étant du plus beau marbre ; les peintures du plafond sont de Carducho. La troisième chapelle est encore octogone, et n'est pas moins riche que celle qui la précède ; on y voit, dans des enfoncements, plusieurs vases d'or enrichis de diamants, et une statue de l'enfant Jésus, de douze pouces de hauteur, en or massif, relevé de pierres précieuses. Il y avait autrefois dans cette chapelle une statue de la Vierge, en argent, assise sur un trône aussi d'argent ; mais le trône et la statue ont disparu : on y voit encore cependant un grand *brasero* d'argent, et une autre statue de la Vierge d'un travail exquis.

La plus riche chapelle de l'église cathédrale de Tolède, célèbre par le pilier de marbre où la sainte Vierge apparut à saint Ildefonse, est celle de Nuestra-Señora del Sagrario, Notre-Dame du Sanctuaire, près du pilier dont nous venons de parler. Elle est tout incrustée de marbre, depuis le niveau du pavé jusqu'à la voûte. L'autel où re-

pose la Nuestra-Segnora est dans une grande niche de jaspe, et bordé par le devant d'une grande balustrade d'argent. On y voit la figure de la sainte Vierge, toute d'argent massif, éclairée par quatorze ou quinze lampes d'argent. Dans la muraille, il y a deux sépulcres de jaspe chargés d'une pyramide, dans lesquels reposent les corps de ceux qui ont fondé le Sagrario.

On voit dans le trésor de cette église deux bracelets et une couronne de la sainte Vierge, à l'impériale, enrichie de beaux diamants et de pierreries extrêmement fines (1).

Un mot maintenant sur Notre-Dame de Mont-Serrat.

Le Mont-Serrat est une montagne de la Catalogne célèbre par sa hauteur, mais plus encore par la sainteté et la réputation du pèlerinage qui s'y trouve, et qui est un des plus fameux du monde catholique. Cette montagne peut avoir quatre lieues de tour et deux de hauteur. De son point le plus élevé on découvre jusqu'à Barcelone, éloignée de sept lieues, et jusqu'aux îles Baléares, qui en sont à soixante. Le site est agréablement accidenté. L'aspect de la montagne est des plus imposants; ses flancs sont échelonnés par de petites collines, dont un grand nombre sont couronnées par un ermitage où plusieurs solitaires, détachés du grand couvent, vivent dans les exercices de la vie contemplative et de la pénitence. Au pied de la montagne est un superbe couvent de bénédictins. C'est dans leur église qu'on vénère Notre-Dame de Mont-Serrat. C'est une image miraculeuse de la très-sainte Vierge, découverte au neuvième siècle, vers l'an 880, dans une caverne de ces lieux, par des bergers qui gardaient tranquillement leurs troupeaux. Un prodige

(1) Ad. Egron, *le Culte de la sainte Vierge*.

marqua le lieu choisi par elle pour recevoir les honneurs que Dieu lui destinait dans ces contrées. Cette statue demeura pendant sept cent dix ans dans une église que Philippe II fit démolir, parce qu'elle était trop petite pour le grand nombre de pèlerins qui y affluaient de toutes parts. La nouvelle église, commencée par lui, fut achevée par Philippe III, qui y fit transporter, l'an 1599, l'image vénérée. Cette église est très-belle; elle a trois chœurs d'un grand et saisissant effet. Un de ses autels, celui sur lequel est la madone, est tout doré, et a coûté près de cent mille francs. On ne compte pas moins de quatre-vingt-dix lampes d'argent devant l'image de la Vierge et le long de la nef; elles brûlent sans cesse, et on ne les entretient qu'avec de l'huile d'olive. On estime et on vante beaucoup le trésor de l'église, qui, entre autres objets d'une grande valeur, possède une couronne de la Vierge estimée un million d'or.

Pendant les guerres de l'empire, les Français ont pénétré dans ces pieux asiles; et malheureusement, disons-le à notre honte, ils ne se sont que trop montrés, dans toute l'Espagne, les descendants de ces Gaulois qui, sous la conduite de l'impie et sacrilège Brennus, pillèrent, il y a vingt et un siècles, les temples de la Grèce.

La Catalogne surtout porte jusqu'à l'enthousiasme la dévotion au pèlerinage de Notre-Dame de Mont-Serrat. Personne, soit riche, soit pauvre, ne se dispense d'y aller avant d'entrer dans un nouvel état de vie. Du reste, à côté du monastère, est une belle hôtellerie tenue par les religieux, et où l'on reçoit tous les pèlerins qui se présentent, quelle que soit leur fortune. Chacun peut y rester le temps qu'il juge convenable, et on y est défrayé de logement et de nourriture. C'est ainsi que la charité,

comme une bonne sœur, tend toujours et partout la main à la piété.

Nous voudrions clore ici ce chapitre du culte que l'Espagne rend à Marie; mais nous ne pouvons pas nous décider à ne rien dire d'un autre de ses sanctuaires, le plus riche et le plus chéri, peut-être, de tous ceux que cette Vierge s'est choisis dans la Péninsule, qu'elle paraît aimer de prédilection. Nous entendons parler de Notre-Dame del Pilar ou du Pilier.

La plus ancienne basilique dédiée à la sainte Vierge, dans le royaume de Pélage, est, dit M. Terronès, celle de Notre-Dame du Pilier, dans la ville de Saragosse. Elle est bâtie sur l'emplacement où Marie, revêtue encore de son corps fragile et mortel, apparut, suivant la tradition, sur une colonne à saint Jacques le Majeur. La célébrité dont jouit, chez tous les peuples chrétiens, l'image vénérée en ce lieu, doit faire deviner combien est grande et universelle la dévotion de la nation qui eut l'incalculable bonheur de recevoir une telle visite. En effet, la piété ibérienne n'a rien épargné pour honorer celle que la Providence destinait à être la protectrice et la reine de toutes les Espagnes. Un édifice somptueux et une ornementation magnifique sont le fruit des trésors immenses que les pieux pèlerins viennent de toutes parts déposer aux pieds de la très-chère madone du Pilier. L'église a, comme nous l'avons dit, cinq cents pieds de longueur. De toutes nos cathédrales de France, une seule, celle du Mans, en a quatre cent cinquante; c'est la plus longue de toutes. A Notre-Dame del Pilar, la chapelle de la Vierge est tout entière construite en marbre et en jaspe fort rares. Des ex-voto d'or et d'argent, hommages des malades guéris et des affligés secourus par l'intercession de la

puissante maîtresse de ce lieu, couvrent du haut en bas cette chapelle vénérée. Dans toute l'étendue de la nef qui conduit à cette chapelle, et qui en est, pour ainsi dire, l'imposant vestibule, sont suspendues un grand nombre de lampes d'argent et de vermeil, dont la clarté, jointe à celle d'une infinité de cierges, projette la lumière la plus vive et la plus féerique sur les parois de l'édifice et sur leurs ornements. L'illumination est parfois si abondante, qu'elle jette souvent les spectateurs dans un vrai vertige d'optique, et que la statue de la Vierge disparaît et se perd dans des flots de lumière. Cette madone a sur la tête une couronne d'or massif. Ses bracelets, ses colliers, ses aigrettes, ont une valeur de plusieurs millions. Une colonne de jaspe d'environ trois pieds de haut lui sert de piédestal; le maître-autel est en albâtre; les peintures et les sculptures sont du plus beau travail. Tout frappe, en un mot, tout saisit, tout ravit dans cette merveille, qui fait deviner la divine beauté du temple de Salomon, qui fait même aussi rêver le ciel.

Et la piété des Espagnols n'est pas tout entière, tant s'en faut, dans cet argent, dans cet or, dans ces marbres; en tout temps on voit prosternée sur les dalles du temple une foule innombrable, accourue de tous les points de l'Espagne. Et comme tous les Espagnols, pour une raison ou pour une autre, ne peuvent pas toujours exécuter leurs bons désirs et faire ce pèlerinage, on a trouvé le moyen de satisfaire, autant que possible, à la piété des fidèles, en multipliant partout les autels de Notre-Dame du Pilier. De plus, les Espagnols possèdent tous ou presque tous, dans leurs familles, un tableau indulgencié représentant cette image, et l'on fait, devant ce tableau, les prières de la journée. De cette manière, on s'imagine gagner,

sans sortir de chez soi, les indulgences qu'on obtiendrait en visitant le lieu que la sainte Vierge honora de sa présence corporelle; et afin de perpétuer dans tous les cœurs ibériens, et jusqu'à la fin des siècles, la mémoire de cette apparition miraculeuse, on a établi, en Espagne, une pratique très-pieuse, à laquelle les âmes ferventes manquent bien rarement : elle consiste à réciter, à chaque heure que l'horloge sonne, un *Ave, Maria*, que l'on termine par ces paroles : « Louée soit l'heure dans laquelle Marie vint dans son corps mortel à Saragosse ! »

C'est ainsi que l'Espagne, la catholique Espagne, entend et pratique le culte de Marie. Et comment ce culte admirable ne serait-il pas fervent dans cette péninsule, étant soutenu comme il l'est, propagé comme il l'est, cultivé comme il l'est, avec un zèle infatigable, par le clergé séculier et par les ordres religieux, encore très-puissants en Espagne pour les œuvres de Dieu ?

Sans cesse les chaires retentissent des louanges de Marie ; les tribunaux sacrés la proclament toujours le refuge des pécheurs ; et dans les catéchismes, dans les visites pastorales, dans les conversations même les plus familières, jamais le prêtre espagnol ne manque d'inculquer à ses paroissiens la douce nécessité d'honorer la sainte Vierge, et d'avoir en sa bonté une confiance illimitée.

Et, pour le seconder dans cette mission filiale, quels puissants auxiliaires le clergé séculier n'a-t-il pas eus dans les ordres monastiques, naguère encore si nombreux en Espagne ? Avec quel dévouement les religieux du Carmel, les enfants de saint Dominique, les disciples de saint François et ceux de saint Ignace ne travaillaient-ils pas à enraciner dans les cœurs, par leurs discours, par leurs écrits, par leurs exemples, par la pompe et l'éclat de

leurs cérémonies, un amour tendre et brûlant pour la très-sainte Vierge?

Maintenant qu'une révolution liberticide et sacrilège a dispersé presque tous ces laborieux ouvriers de la vigne du Seigneur, tous ces ardents apôtres du culte de Marie, l'œuvre de leur pieuse et active coopération subsiste dans toute l'Espagne; et ces prédicateurs zélés de la Reine des cieux, épars et disséminés sur les différents points de la Péninsule espagnole, s'associent de tout leur pouvoir au clergé séculier pour continuer avec lui une œuvre qui, de tout temps, leur a été commune.

Puissent leurs efforts combinés et persévérants maintenir leur patrie au rang qu'elle occupe, sous ce rapport, entre tous les peuples chrétiens! car, encore une fois, après avoir étudié et observé le culte de la Vierge tel qu'il est chez toutes les nations dont se compose l'Église romaine, nous n'hésitons pas à répéter que si l'Italie l'emporte sur toutes les contrées catholiques par ses madones, ses tableaux et ses fresques, et la France par ses cathédrales, à l'Espagne appartient sans contredit le premier rang par la dévotion et la piété dont ses enfants sont animés envers la sainte mère du Christ; et ce genre de prééminence vaut certes bien les autres.

Qu'en retour Notre-Dame del Pilar, Notre-Dame de Mont-Serrat, Notre-Dame de la Soledad, Notre-Dame de Rebolleda, Notre-Dame de l'Aparecida et de Caradouga, protège toujours sa chère et bien aimée Péninsule, où son culte est d'ailleurs aussi fervent de nos jours qu'il le fut aux époques les plus glorieuses du christianisme. Hélas! en ce moment, comme la France, comme l'Allemagne, comme l'Irlande, comme l'Italie, l'Espagne éprouve les

douleurs d'une femme en travail. Ainsi que Rébecca, elle sent ses enfants s'entre-battre dans son sein. O reine de la paix, obtenez des jours meilleurs pour toute l'Europe, pour toute l'Église, et pour le monde entier!



VII.

CULTE DE MARIE EN ORIENT.

La vénération que l'on porte à Marie, en Orient, a gagné jusqu'aux infidèles. Orsini, *la Vierge*, 2^e vol., 1^{re} édit., pag. 60.

Tout l'Orient, les Juifs exceptés, est plein de respect pour la Vierge, que Mahomet a mise, dans le Coran, au nombre des quatre femmes justes. Le même, 2^e éd. illust., 2^e vol., p. 485.

Jusqu'ici, dans nos recherches sur le culte chéri de la Reine des cieux, nous avons constamment et presque exclusivement étudié l'occident du monde catholique. Nous avons cherché ce culte si gracieux et si consolant sur les bords de la Vistule, de la Seine, du Tage, du Rhin, du Rhône et du Tibre; nous l'avons cherché chez les Belges, les Bretons, les Allemands, les Hongrois et les Corses, et partout nous l'avons trouvé beau et riche de l'amour des populations; partout il nous a paru comme un chêne antique et sacré, dont le feuillage ombrage et couvre des nations entières : *Erit in ostensionem quasi quercus quæ expandit ramos suos* (1).

Mais pour que notre œuvre soit complète, n'oublions pas totalement l'Orient. L'Orient, qui fut d'abord partagé en aîné par l'auteur de la nature; l'Orient, qui dans le commencement eut pour lui la rosée du ciel et la graisse de la terre, l'intelligence, l'éloquence, la poésie, les arts,

(1) Is., VI, 13.

les sciences, la pensée, la lumière, la force, l'industrie, le commerce, en un mot tous les biens de la civilisation, toutes les jouissances de la vie ; tandis que l'Occident, au contraire, était nu, pauvre, sans éclat, sans splendeur, et, pour ainsi parler, sans vie ; une atmosphère de mort, un chaos ténébreux semblaient l'envelopper, comme les bandes d'un linceul enveloppent un cadavre, ou comme les langes du premier âge enchainent l'enfant au berceau.

Mais de même que Jacob, le second fils de Rébecca, supplanta son frère Ésaü, et lui enleva les faveurs et les bénédictions d'abord réservées à l'ainé, ainsi, depuis des siècles, l'Occident paraît avoir supplanté l'Orient ; et de même que le soleil, géant des cieux visibles, passe des contrées de l'aurore à celles du couchant, en transportant ses trésors de vie et de lumière de son point de départ au terme de sa course, ainsi le flambeau intellectuel et divin qui illumine tout homme en ce monde, en s'éloignant de la terre qu'il éclaira d'abord, lui a retiré ses feux pour verser son éclat sur les peuples auparavant assis dans l'ombre de la mort, et diriger leurs pas dans les voies de la science, de la vie et de la paix.

Ainsi s'accomplit cette parole : « Je changerai de place le chandelier, et la lumière sera retirée à une nation pour être donnée à une autre qui saura mieux en profiter. »

C'est ce qui est arrivé. Ce que l'Orient a perdu, l'Occident l'a gagné ; et, aujourd'hui encore, c'est l'Occident qui éclaire toutes les parties du globe et l'Orient lui-même.

Or, qu'est-ce qui a ainsi étendu sur l'Orient un nuage d'obscurité ? Qu'est-ce qui lui a arraché le sceptre de l'intelligence ? Qu'est-ce qui l'a dépouillé de ses anciennes prérogatives, et qui a brisé un à un tous les fleurons de sa couronne autrefois si éblouissante ? Vous le savez, c'est

le schisme, c'est l'erreur, c'est l'hérésie; c'est l'infidélité et la désobéissance à la parole de Dieu; c'est l'aveugle soumission à la parole de l'homme. Arius, Eutychès, Nestorius, Mahomet, Photius, ont dit : « Que la nuit se fasse ! » et malheureusement la nuit s'est faite. De là le triste état dans lequel gémit tout l'Orient au point de vue philosophique, littéraire, scientifique, moral et religieux.

Cependant quelques lueurs de foi véritable, quelques étincelles émanées du sein d'un christianisme pur, se font encore remarquer dans cette contrée ténébreuse, comme on voit quelquefois dans une nuit épaisse briller çà et là quelques étoiles à la voûte des cieux, entre des nuages sombres et chargés de tempêtes.

Et, aux premiers rangs des dogmes et des pratiques catholiques dont l'Orient a su, même dans sa défection, conserver le souvenir et la trace, il faut placer le culte de la mère de Dieu.

Et d'abord, n'est-ce pas une chose bien digne de remarque et bien glorieuse à Marie, que l'universalité du signe de la Vierge dans tous les zodiaques, originaires, comme chacun sait, des contrées de l'Orient? Oui, dans toutes ces combinaisons astronomiques, la Vierge a une place, et toujours la même place; place symbolique, et parfaitement en harmonie avec ce que la foi nous enseigne de Marie, et de son enfantement pur et immaculé le 25 décembre. Toujours et partout aussi, dans ces divisions *imaginées* des constellations, la Vierge a, à peu près, les mêmes attributs; et ces attributs peuvent tous être facilement assignés à notre auguste et sainte Vierge; car ce sont plus généralement une gerbe ou un épi, un pampre ou une grappe de raisin, un caducée ou une branche d'olivier. Or tous ces signes emblématiques ne conviennent-

ils pas parfaitement à la Vierge qui a porté dans ses chastes entrailles et enfanté au monde *le pain céleste et vivant* (1) *qui possède toute saveur* (2), *le froment des élus* (3), *le vin qui produit les vierges* (4), et qui donne l'immortalité, le raisin enivrant qui a désaltéré le monde, et que Dieu a écrasé sous le pressoir du Golgotha? La balance, emblème de justice, le caducée et la branche d'olivier, signes d'union et de paix, ne sont-ils pas aussi très-bien placés dans la main de celle que nous appelons *miroir de justice*, et que nous saluons du titre aimable et doux de *reine de la paix*, pour nous avoir donné le grand Pacificateur, *le prince de la paix* (5)?

Cette constellation céleste, les Arabes l'appellent *elaiari*, qui signifie une vierge; et les Persans la nomment *secdeidos de darzenna*, qu'on traduit par *virgo*, *munda puella*, vierge, fille pure (6).

Nous ne prétendons pas que, dans la pensée des peuples païens et idolâtres, cette vierge, cette fille pure ait été la mère de Jésus. Mais nous voyons, dans ce fait universel, comme le reflet d'un dogme vaguement révélé dès l'origine des temps; nous y voyons comme un souvenir confus de ces paroles divines : *De la femme naîtra celui qui doit écraser la tête du serpent* (7), et de ces autres encore du prophète Isaïe : *Une vierge concevra et enfantera un fils qui sera appelé Emmanuel* (8).

(1) Joan., VI, 51.

(2) Sap., XVI, 20.

(3) Zach., IX, 27.

(4) *Ibid.*

(5) Is., IX, 6.

(6) *Culte de la Vierge*, p. 61.

(7) Gen., III, 15.

(8) Is., VII, 14.

Mais c'était évidemment la sainte mère du Christ que voulurent honorer, dès le temps d'Hérode, ces Arabes du désert qui avaient fait sculpter sa douce et ravissante image sur une des colonnes de la Caaba, où Mahomet la vit encore, et qui l'avaient mise au nombre des trois cents divinités reconnues solennellement par les trois Arabies.

Nous venons de prononcer le nom de Mahomet, et notre âme a gémi d'un gémissement profond à la pensée des ravages que ce loup a causés dans la bergerie du Christ. Mais, moins audacieux, moins impie, moins infâme que beaucoup d'autres qui ont vécu pourtant dans le sein du catholicisme, il n'a pas cherché à salir par la boue de la calomnie celle qui est plus pure que l'étoile du matin, plus blanche que la neige, plus sainte que les anges, plus élevée que les cieux ; celle qui, aux yeux de Dieu même, est toute belle et sans tache. Car, tandis que des chrétiens (chrétiens de nom) ont osé nier ou attaquer la vertu de Marie, il lui fait dire par les anges : « Dieu t'a choisie, et t'a rendue exempte de toute souillure ; il t'a élue parmi toutes les femmes de l'univers (1). »

Mahomet enseigne ensuite que les purs esprits du ciel se disputaient à qui aurait soin de Marie, fille d'Amram, qui a conservé sa virginité, qui crut aux paroles du Seigneur, aux livres qu'il a révélés, et qui était obéissante (2).

Puis, en parlant des Juifs qui n'ont point cru à Jésus, il s'écrie : « La mère de Jésus était juste, et les Juifs ont inventé contre elle un mensonge atroce (3). » Hélas ! ce mensonge atroce n'est pas sorti seulement de la plume et de la bouche des fils de Juda ; il a trouvé de l'écho jusque

(1) *Coran*, ch. III, v. 7.

(2) *Coran*, un des derniers chapitres.

(3) *Ibid.*, chap. IV, v. 155.

dans nos rangs à nous. Les Voltaire, les Parny et bien d'autres l'ont répété. Que l'enfer ne les en punisse pas à tout jamais dans ses affreuses geôles !

L'auteur de l'Alcoran ayant parlé de Marie en termes si respectueux, il n'est pas étonnant que ses sectateurs fidèles témoignent parfois, pour elle, pour ses fêtes, pour ses églises, pour ses images, une vénération profonde.

« La vénération que l'on porte à Marie en Orient, dit M. l'abbé Orsini, a gagné jusqu'aux infidèles, qui, tout en détruisant quelquefois ses images, n'en professent pas moins pour elle un respect profond. Les Turcs et les Persans, qui en parlent dans les termes les plus honorables, la tiennent pour la femme la plus pure et la plus parfaite qui fut jamais. Aussi on les a vus maintes fois suspendre des lampes votives devant ses images, amener dans ses églises leurs enfants malades, prier dévotement sur sa tombe, et, ce qui est bien autrement extraordinaire chez des adorateurs d'Allah, lui bâtir eux-mêmes des temples (1). »

« Depuis que la religion catholique est librement professée dans le faubourg de Galata, à Constantinople, toutes les fois que des processions publiques ont lieu, processions où le signe sacré de la Rédemption et l'image chérie de la mère de Dieu sont accompagnés par quelques chrétiens et par les sœurs de la Charité, non-seulement les Turcs ne font aucune démonstration insultante, mais encore ils témoignent toute sorte de respects à la croix et à la bannière de Marie. Quelquefois, s'ils rencontrent les bonnes religieuses parées de leur chapelet et de la mé-

(1) *La Vierge*, 2^e vol., p. 305, 306.

daille miraculeuse, ils se prosternent pour saisir humblement le bas de leur robe et baiser les saintes images (1). »

« Ce respect des mahométans n'est pas moins vif dans cette partie de l'Afrique dont nos armes ont fait récemment et font encore la conquête, et qui a si souvent entendu l'éloge de Marie prononcé par la voix du plus fécond des orateurs chrétiens, du plus savant des Pères de l'Église. Les plus farouches habitants du désert se montrent très-attendris à la vue des statues et des images qui représentent Marie tenant son fils entre ses bras. Leurs femmes surtout reçoivent avec un plaisir marqué les médailles et les chapelets que nos prêtres leur donnent. Quand la procession parcourt les rues étroites d'Alger ou d'Oran, on les voit s'incliner et s'agenouiller devant les bannières de Marie ; et lorsque leurs enfants sont en danger de mort, ils viennent quelquefois les offrir à la mère bonne et puissante qui peut, quand elle le veut, rendre la santé aux malades.

« Il n'est pas rare de voir, sur la poitrine de plusieurs chefs et parmi leurs décorations, une médaille ou une statuette à l'effigie de celle qu'ils nomment la grande sultane du ciel, la bonne dame de France. Quelques Arabes du désert portent la médaille de la Vierge à l'oreille gauche, comme à la place la plus honorable selon eux.

« Déjà les principales habitantes des villes de l'Algérie française paraissent dans les rues avec ce saint ornement, qu'elles regardent et qu'elles aiment comme leur plus belle parure. Elles se le montrent avec satisfaction et bonheur lorsqu'elles se rencontrent en public ; et, trois fois par jour, elles approchent sa pieuse image de leurs

(1) *Le Culte de la sainte Vierge*, p. 637.

lèvres, elles prient instamment la mère de miséricorde de leur être favorable (1). »

Que leur vœu soit entendu ! et que la France, en plantant sur la plage africaine son drapeau national, y plante aussi et solidement la croix de Jésus-Christ, et la blanche bannière de sa mère !

Mais, des sectateurs infidèles du faux prophète de la Mecque, passons aux chrétiens de l'Orient, soit qu'ils boivent la pure doctrine aux sources que Dieu fait jaillir du sein de son Église, soit que le schisme ou l'hérésie leur donne un breuvage mélangé de vérité et d'erreur.

Or, de tous les pays d'Orient, celui qui, le premier, appelle nos regards, c'est sans nul doute la Palestine ; la Palestine, autrefois terre de lait et de miel, aujourd'hui terre de ronces et d'épines ; la Palestine, autrefois terre de bénédiction et aujourd'hui terre d'anathème, et de malédiction ; la Palestine, autrefois belle et riche, aujourd'hui triste et dépouillée. Ah ! au milieu des ruines que la colère de Dieu, la malice de l'enfer, les passions des hommes et les ravages du temps ont amoncelées sur la vieille terre de Chanaan, cherchons d'un œil avide, cherchons çà et là les débris, pour nous si vénérables, du culte de la Vierge. Là est le lieu du berceau de ce culte ravissant ; car nul doute que ce culte ne soit né, comme nous l'avons dit, dans le pays natal de la sainte mère du Christ, dans sa ville de Nazareth, dans sa grotte de Gethsemani ; nul doute que le culte de cette femme révéree du ciel et de la terre n'ait eu pour premiers temples les palmiers de Cades, et que les premières fleurs qui allèrent parer les autels de cette aimable Vierge n'aient été les roses de Saran et les lis de la Galilée.

(1) *Le Culte de la sainte Vierge*, p. 563.

Depuis ces jours, que de tempêtes ont passé sur la Palestine ! que de révolutions en ont remué la surface ! La foudre des vengeances divines l'a profondément labourée, disons mieux, déchirée ; la haine et les fureurs du musulman farouche en ont fait un vrai cadavre. Mais, malgré tous ces désastres, toutes ces vicissitudes, tous ces bouleversements, le culte de Marie n'a jamais été aboli sur cette terre des miracles ; jamais l'hymne à Marie n'y a été interrompu ; jamais l'encens pieux n'a cessé de brûler au pied de ses autels ; jamais la voix de la prière n'a manqué de l'implorer aux lieux où sa bonté se révéla d'abord.

Chateaubriand, Michaud, Poujoulat, Géramb, Marcel-lus, Lamartine, immortels pèlerins de la foi, de la poésie, de la science, de l'histoire, des arts, vers les lieux où le Christ passa en faisant le bien, oh ! vous êtes heureux d'avoir pu baiser la trace, l'empreinte de ses pieds divins, la terre qu'il foula et qu'il arrosa de son sang ! Vous êtes heureux d'avoir pu vous agenouiller dans les endroits augustes et vénérables que la *Rose mystique* embauma autrefois de sa présence corporelle, et où elle a laissé un parfum qu'on respire et qu'on savoure encore après dix-huit siècles passés. Que de fois, en lisant vos pages si poétiques et si pieuses, nous avons envié votre bonheur ! car vous ne pouvez plus dire :

Je n'ai pas entendu, du fond de ses abîmes,
Le Jourdain lamentable élever ses sanglots,
Pleurant avec des pleurs et des cris plus sublimes
Que ceux dont Jérémie épouvanta ses flots ;
Je n'ai pas écouté chanter en moi mon âme
Dans la grotte sonore où le barde des rois
Sentait au sein des nuits l'hymne à la main de flamme
Arracher la harpe à ses doigts.

Et je n'ai pas marché sur des traces divines
Dans ce champ où le Christ pleura sous l'olivier ;
Et je n'ai pas cherché ses pleurs sur les racines
D'où les anges jaloux n'ont pu les essuyer ;
Et je n'ai pas veillé, pendant des nuits sublimes,
Au jardin où, suant sa sanglante sueur,
L'écho de nos douleurs et l'écho de nos crimes
Retentirent dans un seul cœur.

Et je n'ai pas couché mon front dans la poussière
Où le pied du Sauveur en partant s'imprima,
Et je n'ai pas usé sous mes lèvres la pierre
Où, de pleurs embaumé, sa mère l'enferma.
Et je n'ai pas frappé ma poitrine profonde
Aux lieux où, par sa mort conquérant l'avenir,
Il ouvrit ses deux bras pour embrasser le monde,
Et se pencha pour le bénir (1).

Non, vous ne pouvez plus parler ainsi ; car vous avez visité « ces montagnes où Dieu descendait ; ces déserts où les anges venaient montrer à Agar la source cachée pour ranimer son pauvre enfant banni et mourant de soif ; ces fleuves qui sortaient du paradis terrestre ; ce ciel où l'on voyait descendre et monter les anges sur l'échelle de Jacob (2). Vous avez voyagé de l'âme et du cœur bien plus que du corps dans la terre des prodiges de Jéhovah et du Christ, dans cette terre dont tous les noms avaient été mille fois balbutiés par vos lèvres d'enfant, dont toutes les images avaient coloré, les premières, votre jeune et tendre imagination ; cette terre d'où avaient coulé pour vous, plus tard, les leçons et les douceurs d'une religion, seconde âme de notre âme (3).

Vous avez pu prier aussi dans les nombreux sanctuai-

(1) Lamartine, *Voyage en Orient*, p. 16.

(2) *Ibid.*, p. 10.

(3) *Ibid.*, p. 288.

res que la Vierge possède encore sur cette terre où elle vécut humble, pauvre et obscure. Hélas ! vingt temples somptueux, œuvres de la piété et de la puissance impériales, s'élevaient autrefois là où le pèlerin, enfant dévoué de Marie, ne trouve plus que des ruines qui pleurent et qui font pleurer l'âme ; mais ces ruines, autrefois beaux et splendides monuments, ces ruines sont encore des hommages à la Vierge-mère ; chaque pierre lui dit encore : « Je vous salue, Marie ; » chaque fût de colonne brisée, chaque fragment de corniche, chaque monceau de décombres a encore une voix pour crier : « Je vous salue, Marie. »

Cette voix, vous l'avez entendue, vous qui avez porté vos pas et vos prières à Sainte-Marie de Bethléem, à la chapelle de la Sainte-Grotte, et à cette autre église dédiée aussi à Marie non loin de l'endroit où Jésus fut triste jusqu'à la mort. Vos pieds ont remué les débris poudreux de l'église de Notre-Dame des Sept-Douleurs, de la grotte de l'immaculée Conception, de la chapelle de la Visitation, de Notre-Dame del Tremore ou de l'Effroi.

Pieux Géramb, vous avez pu, à Matarieh, boire de l'eau de cette fontaine de la Vierge, que Dieu, dit-on, fit surgir miraculeusement pour désaltérer, dans leur soif et dans leur fuite, Jésus, Marie et Joseph, et qui, dans un pays brûlé par le soleil, a été si souvent bénie du voyageur exténué : car elle seule a une eau douce et fraîche, tandis que les autres sources qui coulent au même lieu sont saumâtres et de mauvais goût.

Et nous que la Providence fixe au sol d'une autre patrie comme les clous que le marteau a enfoncés dans le chêne, nous regrettons, la larme à l'œil, de ne pouvoir pas, comme vous, aller unir nos fleurs à celles que les pèlerins cueillent çà et là sur les montagnes, pour les

déposer ensuite, avec un respect profond, sur les autels élevés à la miraculeuse tige de Jessé ; nous regrettons, la larme à l'œil, de ne pouvoir pas graver aussi, comme tant d'autres, un *Ave, Maria* sur les parois de ces sanctuaires ; nous pleurons de ne pouvoir pas mêler nos louanges et nos prières aux louanges et aux prières des prêtres catholiques, grecs et arméniens, qui, sentinelles vouées au martyre, veillent nuit et jour sur la poussière des monuments consacrés à Marie, et dont l'hymne filial monte sans cesse vers le ciel, comme la flamme des lampes saintes, comme la fumée de l'encens, comme le parfum des fleurs offertes à la Vierge et déposées sur ses autels.

De tous les pèlerins qui ont visité les lieux saints, Marie-Joseph de Géramb est sans contredit celui qui a le plus soigneusement observé tout ce qui se rattache de près ou de loin, dans ces contrées, au culte de la Vierge, sa bonne et tendre mère, sa reine bien-aimée, et pour la quelle il avait un cœur vraiment brûlant. C'est lui que M. Égron a cité de préférence dans son pieux recueil sur le culte d'hyperdulie.

Nous avons, nous, cherché, dans les pages de l'*Itinéraire*, ce que nous allons rapporter du culte de la mère de Dieu dans les lieux consacrés par les mystères adorables de la Rédemption.

« Nous avançons, écrit l'immortel voyageur, vers un petit bois d'arbres de baume et de tamarins, qu'à mon grand étonnement je voyais s'élever du milieu d'un sol stérile. Tout à coup les Bethléémites qui m'accompagnaient s'arrêtèrent, et me montrèrent de la main, au fond d'une ravine, quelque chose que je n'avais pas aperçu. Sans pouvoir dire ce que c'était, j'entrevois comme une espèce

de sable en mouvement sur l'immobilité du sol. Je m'approchai de ce singulier objet, et je vis un fleuve jaune, que j'avais peine à distinguer de l'arène de ses deux rives. Il était profondément encaissé, et roulait avec lenteur une onde épaisse. C'était le Jourdain.

« Les Bethléémites se dépouillèrent, et se plongèrent dans ce fleuve.... Je n'osai les imiter, à cause de la fièvre qui me tourmentait toujours ; mais je me mis à genoux sur le bord avec mes deux domestiques et le drogman du monastère.... Ce drogman, qui connaissait les coutumes, psalmodia l'*Ave, maris stella* ; nous y répondîmes comme des matelots au terme de leur voyage (1). »

Ainsi donc, toutes les fois que des étrangers de marque arrivent sur les bords de ce fleuve, un hymne à Marie retentit sur ces rives sacrées, qui ont vu tant de miracles.

Parlant d'une de ses excursions dans la ville sainte, M. de Chateaubriand s'exprime ainsi :

« Nous entrâmes d'abord dans le sépulchre de la Vierge. C'est une église souterraine, où l'on descend par cinquante degrés assez beaux. Elle est partagée entre toutes les sectes chrétiennes. Les Turcs mêmes ont un oratoire dans ce lieu. Les catholiques possèdent le tombeau de Marie. Quoique la Vierge ne soit pas morte à Jérusalem, elle fut, selon l'opinion de plusieurs Pères, miraculeusement ensevelie à Gethsemani par les apôtres. Euthymius raconte l'histoire de ces merveilleuses funérailles. Saint Thomas ayant fait ouvrir le cercueil, on n'y trouva plus qu'une robe virginale, simple et pauvre vêtement de cette reine de gloire, que les anges avaient enlevée aux cieux (2). »

(1) *Itin.*, p. 334.

(2) *Itin.*, vol. 2, p. 3.

Nous citerons encore de notre illustre prosateur l'extrait suivant, qui est parfaitement dans notre sujet :

« En face d'une fontaine que l'Écriture nomme Rogel, se trouve, à Jérusalem, une autre fontaine qui porte le nom de Marie. On croit que la Vierge y venait chercher de l'eau, comme les filles de Laban au puits dont Jacob ôta la pierre... La fontaine de la Vierge mêle ses eaux à celles de la fontaine de Siloé, où J. C. rendit la vue à l'aveugle..., et dont les lévites répandaient l'eau sur l'autel, à la fête des Tabernacles, en chantant : *Haurietis aquas in gaudio de fontibus Salvatoris* (1). »

Nous ne devons pas nous borner à nommer la Palestine. Nous devons nous arrêter du moins quelques instants dans le pays natal de celle à la gloire de laquelle nous écrivons ces pages ; et nous sommes heureux d'avoir eu, pour parler des hommages qu'elle y reçoit, le langage du grand écrivain et du grand poète qui est allé à Jérusalem en pèlerin et en chevalier, la Bible, l'Évangile et les Croisades à la main (2).

La Judée et Jérusalem devraient être les pays du monde où Jésus-Christ et Marie reçoivent plus d'honneurs. Mais la Judée a été rejetée, et Rome a été préférée à Jérusalem. Le schisme et l'islamisme y règnent en souverains, souvent même en despotes avarés et cruels.

Cependant le schisme et l'hérésie n'ont pas eu en Orient, par rapport au culte de la Vierge, le même effet qu'en Occident. Chez les Occidentaux, partout où l'homme ennemi a semé son ivraie dans le champ du Père céleste, il y a étouffé le culte aimable de Marie. Ainsi zuingliens,

(1) *Itin.*, vol. 2, p. 3.

(2) *Voyage en Orient*, p. 3, vol. 1.

luthériens, calvinistes, anglicans, anabaptistes, ne prient plus, n'honorent plus la mère de la divine grâce. Mais en Orient ce culte, bien que mêlé parfois de graves et grossières erreurs, s'est maintenu constamment chez toutes les sectes chrétiennes.

Les Grecs modernes n'ont point perdu, sous le sabre des Turcs, leur dévotion à Marie. La Panagia (la Toute-Sainte) est toujours la patronne de leurs châteaux et de leurs chaumières, la consolatrice de leurs douleurs; et depuis que, grâce à la France, ils ont reconquis un coin de leur terre natale, elle est la gardienne de cette jeune monarchie qui leur a coûté tant de sacrifices et de combats.

« Les Grecs, dit M. Pouqueville dans la relation de son voyage en Grèce en 1821, les Grecs honorent la sainte Vierge comme mère de Dieu, comme la Vierge de miséricorde, comme la Vierge des douleurs, la Vierge des grâces, la Vierge des doux baisers, qu'on représente caressant maternellement l'enfant Jésus, et enfin la Vierge immense embrassant l'enfant-Dieu entre ses bras, et renfermant ainsi celui que le ciel même ne peut contenir. »

Un autre voyageur sous la plume duquel tout devient grand et beau, M. de Chateaubriand, qui parcourait la Morée avant la révolution grecque, a consigné dans son *Itinéraire*, véritable poème, une anecdote touchante qui prouve à quel point le culte de Marie est cher à ce peuple, schismatique à la vérité, mais toujours dévoué à la Vierge.

« Tandis que, sur les lieux où fut autrefois Amyclée, et où je ne trouvai qu'une douzaine de chapelles grecques dévastées par les Albanais, et placées à quelque distance les unes des autres au milieu des champs cultivés, je

cherchais des fragments de ruines modernes, je vis arriver des paysans conduits par un papas. Ils dérangèrent une planche appliquée contre le mur d'une des chapelles, et entrèrent dans un sanctuaire que je n'avais pas encore visité. J'eus la curiosité de les y suivre, et je trouvai que ces pauvres gens priaient avec leurs prêtres dans ces débris; ils chantaient les litanies devant une image de la Panagia (la Toute-Sainte, la Vierge) barbouillée en rouge sur un mur peint en bleu. Il y avait loin de cette fête aux fêtes d'Hyacinthe; mais la triple pompe des ruines, des malheurs et des prières au vrai Dieu effaçait à mes yeux toutes les pompes de la terre (1). »

Ailleurs, l'immortel écrivain rapporte encore un fait qui prouve la grande confiance des Grecs en la mère de Dieu. Écoutons-le; car qui sait mieux parler que M. de Chateaubriand ?

« A Mégare, un Grec vint me chercher pour voir sa fille. Je trouvai une pauvre créature étendue à terre sur une natte, et ensevelie sous les haillons dont on l'avait couverte. Elle dégagea son bras, avec beaucoup de répugnance et de pudeur, des lambeaux de la misère, et le laissa retomber mourant sur la couverture. Elle me parut attaquée d'une fièvre putride. Je fis débarrasser sa tête des petites pièces d'argent dont les paysannes albanaises ornent leurs cheveux; le poids des tresses et du métal concentrait la chaleur au cerveau. Je portais avec moi du camphre pour la peste; je le partageai avec la malade. On l'avait nourrie de raisin; j'approuvai le régime. Enfin nous priâmes ensemble Christos et la Panagia. »

Christos et la Panagia ont sans doute exaucé cette humble et fervente prière.

(1) *Itin.*, p. 63.

Mais quel charmant, quel délicieux sujet à peindre ! Que n'avons-nous la main et le pinceau de Vernet, de Léopold Robert ou de notre Bienourry.

« Les Kleptes sont, en Grèce, des paysans libres, indépendants, armés sans cesse contre les Turcs pour protéger tout ce que ceux-ci oppriment. Leur piété, leur vénération pour les choses saintes, les pratiques de dévotion qu'ils entremêlent à leurs exercices belliqueux, forment dans leur caractère un de ces traits originaux que l'on aurait crus incompatibles avec leur condition. Dans les lieux sauvages où ils sont confinés, ils n'ont ni prêtres ni églises. Quelque chapelle déserte, quelque oratoire creusé dans le roc, et où l'on ne gravit point sans danger, voilà les seuls temples où les Kleptes peuvent, de temps à autre, entendre la messe de quelque papas montagnard, les prières de quelque ermite, et suspendre, dans l'occasion, quelque dévote offrande aux saints ou à la Vierge. Mais en quelque lieu qu'ils se trouvent, dans un bois, dans des cavernes ou sur le plus haut des montagnes, ils ne manquent jamais de fêter à leur manière les solennités de l'Église grecque, chantant ou disant ce qu'ils savent des hymnes et des prières propres à ces solennités. Quant à leur respect pour les reliques et les trésors des églises, il serait impossible de l'exagérer. Il n'y a point, pour un Klepte, de degré de détresse ou de besoin où la pensée puisse lui venir d'enlever le moindre des objets consacrés ou déposés dans ce lieu saint. M. Pouqueville cite, dans son Voyage, le trait d'un chef de bande qui, ayant pillé quelques ex-voto d'une chapelle dédiée à la Vierge près de Vonitza, fut livré, par ses propres pollikares, à Ali-Pacha, sur l'ordre duquel il fut pendu. La dévotion des pèlerinages lointains, bien que difficiles pour des hommes

dans la position des Kleptes, ne leur était cependant pas inconnue. On vit le fameux capitaine Blanchavas, à l'âge de soixante-seize ans, partir à pied pour Jérusalem le mousquet sur le dos, suivi de son protopollikare (aide de camp), et mourir, comme il semblait l'avoir souhaité, dans les lieux saints (1). »

« Ainsi qu'on voit quelquefois une fleur, emblème de vie, croître et s'épanouir sur des ruines emblèmes de mort, tel nous apparaît le culte de la Vierge par excellence au milieu des décombres qui couvrent le sol de la Grèce. Depuis longtemps Sparte n'est plus ; mais, dans les lieux qu'elle occupa, Marie a toujours été connue et révérée depuis le temps des apôtres ; c'est pour elle qu'éclosent les premières violettes que l'Eurotas voit fleurir sur ses bords ; c'est devant son image peinte grossièrement en rouge et en bleu, sur la muraille de leurs demeures, que les jeunes Lacédémoniennes allument, chaque soir, une lampe de terre ou de bronze (2). »

A Rhodes, l'île célèbre comme Malte dans les annales du moyen âge, M. de Lamartine a remarqué la verdure ; les minarets légers et gracieux des blanches mosquées ; les forêts de palmiers, de caroubiers, de sycomores, de platanes, de figuiers ; le caractère oriental des bazars ; les boutiques moresques en bois sculpté ; la rue des Chevaliers, où chaque maison garde encore intacts sur sa porte les écussons des anciennes maisons de France, d'Espagne, d'Italie et d'Allemagne. Il a admiré la position maritime, militaire de Rhodes ; les beaux restes de ses fortifications antiques ; sa terre riante et féconde ; la douce et

(1) *La Vierge*, 2^e vol., pag. 300, 301.

(2) M. Fauriel, *Chants populaires de la Grèce*.

philosophique apathie du peuple turc ; le fatalisme de sa religion, qu'il appelle la religion des héros, et qui a fait, dit-il, des musulmans le peuple le plus brave du monde. Mais à peines le poète de Saint-Point semble se souvenir que cette île fut autrefois la demeure de chevaliers qui n'étaient pas mahométans, et qui cependant furent bien aussi des héros, autant au point de vue humanitaire qu'au point de vue militaire ; à peine s'il semble se souvenir qu'une autre religion que l'abrutissant islamisme régna autrefois à Rhodes.

Voici quelques-unes des lignes que M. de Chateaubriand a écrites sur les mêmes lieux :

« Au bout de la rue des Chevaliers, on trouve trois arceaux gothiques qui conduisent au palais du grand maître. Ce palais sert aujourd'hui de prison. Un couvent à demi ruiné, et desservi par deux moines, est tout ce qui rappelle cette religion qui y fit tant de miracles. Les pères me conduisirent à leur chapelle. On y voit une Vierge gothique peinte sur bois ; elle tient son enfant dans ses bras : les armes du grand maître d'Aubusson sont gravées au bas du tableau. Cette antiquité curieuse fut découverte, il y a quelques années, par un esclave qui cultivait le jardin du couvent. Il y a dans la chapelle un second autel dédié à saint Louis, dont on retrouve l'image dans tout l'Orient. Je laissai quelques aumônes à cet autel, en priant les pères de dire une messe pour mon bon voyage, comme si j'avais prévu les dangers que je courrais sur les côtes de Rhodes, à mon retour d'Égypte (1). »

C'est ainsi que le nom de la Vierge toute-sainte se retrouve à chaque page sous la plume du noble voyageur

(1) *Itin.*

de Paris à Jérusalem et de Jérusalem à Paris. Nous l'en félicitons et nous l'en remercions. Tous ceux pour quice nom est une mélodie à l'oreille et une ivresse au cœur préféreront l'*Itinéraire au Voyage en Orient*, où la divine mère du Sauveur n'est pas une seule fois nommée. M. de Lamartine a pourtant une âme sensible ! et le culte de la Vierge va si bien aux cœurs qui ont besoin d'aimer et d'espérer !

L'île de Tino, le mont Athos, dans les mêmes parages, ont également pour Marie des temples, des fêtes et des autels. Le mont Athos, notamment, lui est consacré d'une manière unique et sans exemple. La sainte Vierge en est, à la lettre, la reine. Tout le long de la côte, sa vie est représentée à des stations différentes. Ce sont comme des litanies dont chaque verset a sa chapelle. La figure de la Vierge forme le sceau de cette colonie, qui remonte jusqu'à Constantin, et qui porte si loin son respect pour la pureté, que l'entrée de la presqu'île est interdite à toutes les femmes (1).

Nous donnons une mention spéciale à l'île de Tino, à cause de la belle et riche église qu'elle a élevée récemment à la sainte évangélisatrice (Notre-Dame de Bonne-Nouvelle).

Le pays où la sainte famille alla chercher un refuge contre la jalousie d'Hérode n'a pas perdu tout souvenir de ses augustes hôtes. Nous en trouvons la preuve dans un des innombrables ouvrages du plus intarissable de nos écrivains modernes, M. Alexandre Dumas. « Notre vue, dit le célèbre voyageur, se prolongeait à gauche sur le champ de bataille d'Héliopolis, illustré par Kléber, et dont l'immense solitude, qui s'étend à perte de vue, n'est ani-

(1) *Le Culte de la sainte Vierge*, p. 366.

mée que par un seul sycomore qui verdit au milieu du sable ardent du désert. Nos guides nous le firent remarquer ; car une tradition arabe rapporte que ce fut sous cet arbre que se reposa Marie, lorsque, fuyant le courroux d'Hérode, Joseph, dit saint Matthieu, prit de nuit le petit enfant et sa mère, et se retira en Égypte. C'est donc, selon les mahométans eux-mêmes, à l'abri qu'il prêta à la mère du Christ, que cet arbre sacré doit sa longévité miraculeuse et sa verdure éternelle (1). »

« Depuis que l'Égypte a été convertie à la foi de Jésus-Christ, ses peuples, dit Ballet, ont voulu honorer d'une fête publique la fuite de la sainte Vierge, ou plutôt son arrivée dans leur pays ; et les Cophtes, qui sont les chrétiens de ces contrées, mais chrétiens schismatiques et hérétiques, la célèbrent encore aujourd'hui le 24 de leur mois de mai. On l'honore aussi, au 21 de juin et au 22 octobre, dans deux endroits consacrés à sa mémoire auprès du grand Caire, où la tradition veut qu'elle ait demeuré avec son fils et son époux pendant son séjour en Égypte. »

Les Cophtes, dont nous venons de parler, ont une telle dévotion envers la sainte Vierge, qu'ils célèbrent par an trente-deux fêtes en son honneur.

Mais il est, dans ces riches contrées de l'Orient, encore une nation pieuse, fervente, exaltée même, qui a d'incontestables droits à une mention honorable parmi les peuples orientaux qui rendent à la Vierge l'hommage d'un culte éclatant. Cette nation, c'est l'Arménie. L'Arménie est mi-partie catholique et schismatique. Mais tous ses habitants, fidèles ou sectaires, s'unissent dans un même respect pour la très-sainte Vierge.

(1) *Quinze jours au Sinaï*, p. 55.

Ce que nous allons dire , nous le tenons de bonne source. Voici comment :

Dans les deux voyages que nous fîmes à Paris, en 1845, pour y faire imprimer nos *Figures bibliques de Marie*, nous eûmes la chance de rencontrer, hôtel de Normandie, rue Neuve Saint-Roch, où nous étions descendu, un digne prêtre arménien d'un âge déjà avancé, homme plein de probité et de régularité, et qui logeait dans ce même hôtel depuis déjà plus de six ans. Nous regardâmes cette rencontre comme une bonne fortune que Dieu nous ménageait, et nous la mîmes à profit.

Rentré dans notre presbytère, nous écrivîmes, il y a un an, au vénérable prêtre, lui demandant des renseignements sur la manière dont sa nation honore la sainte mère de Dieu.

Voici en substance les deux lettres qu'il daigna nous écrire, l'une le 30 mars, l'autre le 25 avril, 1847 :

La nation arménienne est si dévote à la sainte Vierge, qu'une fois elle fut accusée à Rome de pousser trop loin le culte qu'elle rend à cette éminente créature. « Les Arméniens, demanda le pape, font-ils de Marie un Dieu ? — Non, dirent les accusateurs ; mais ils lui donnent tous les titres, hormis celui de Dieu. — Eh bien ! reprit le pontife, ne les inquiétez point dans leur dévotion. »

Les Arméniens, en général, font sept fêtes solennelles par an pour honorer la mère de Dieu. Les pratiques individuelles, par lesquelles chacun lui témoigne sa confiance, sont sans nombre. On ne peut lire, ni entendre leurs prières à Marie sans se sentir la larme à l'œil. Les écrits de leurs saints pères, leurs livres de liturgie, sont tout remplis des louanges de Marie. Nulle langue au monde n'a autant de noms honorifiques à la gloire de Marie.

Dans la liturgie arménienne, le sacrifice de la messe commence par l'invocation de la toute-puissante mère de Dieu, *Per sanctam Deiparam, etc.*, dit le prêtre en étendant les bras au bas de l'autel; et le diacre reprend, dans les mêmes termes : *Per sanctam Deiparam, etc.*

Avant la fête de l'Assomption, toute la nation arménienne fait un jeûne de cinq jours, en s'abstenant rigoureusement de viande et de laitage. Le sixième jour seulement, elle use d'aliments de la dernière espèce. Les Arméniens schismatiques, qui en toutes choses sont plus exacts observateurs de la loi que les Arméniens catholiques, font, suivant l'ancien usage, un jeûne plus sévère encore, et s'abstiennent, non-seulement de viande et de laitage, mais même de poisson, pour se mieux préparer à célébrer saintement la plus grande et la plus pompeuse des fêtes de la Vierge.

Aussi, dans leur dévotion envers cette mère de bonté, les Arméniens en général ont beaucoup plus besoin de frein que d'aiguillon. Il y aurait un ouvrage volumineux à faire sur les différents noms qu'ils donnent à la Vierge; et, au dire de notre savant et pieux correspondant, ni la poésie érotique la plus passionnée, ni la poésie lyrique la plus sublime, ni le langage le plus vif et le plus impétueux, ni les expressions les plus tendres, ni les sentiments les plus affectueux de nos idiomes de l'Occident, rien, rien ne peut égaler ce que dit de Marie, ce que dit à Marie la langue arménienne, la plus riche, selon lui, la plus brûlante et la plus douce de toutes les langues, après celle des Arabes.

Ainsi s'exprime M. l'abbé Cassagian, que nous remercions ici des précieux documents qu'il a bien voulu nous fournir. Reconnaissance à lui, honneur à sa nation !

De leur côté, les Éthiopiens portent jusqu'au fanatisme leur ardente dévotion à la mère de Dieu.

Enfin, en parcourant les annales volumineuses de ce culte bien-aimé, nous le trouvons partout où le soleil d'Orient répand sa brillante clarté, près des sources du Tigre, sur les bords de la mer Caspienne, dans les montagnes du Caucase, chez les Malgaches, chez les sauvages du Chichipé-Outipé, au diocèse de Vincennes, dans la Chine, au Japon, en Perse, à Malacca, la Chersonèse d'or des anciens, dans le Texas, aux îles Marquises, partout enfin, partout où a été jeté un grain de la divine semence.

Aujourd'hui, dit M. Orsini, le culte de Marie s'étend pas à pas dans les Indes et dans l'Amérique; on récite le chapelet chez les sauvages du nouveau monde, chez les Indous des côtes du Malabar, chez les Chinois, les Siamois, les Thibétains et les peuples du Tonquin et de la Cochinchine : c'est le seul livre de prières que possèdent ces catholiques des pays lointains, et c'est la première chose qu'ils demandent en apercevant un prêtre d'Europe. Les églises des Indes portent souvent son nom. De magnifiques processions se font en son honneur au sein des populations malabroises (1).

La dévotion à la Vierge est encore aussi fervente en Syrie qu'elle l'était du temps de saint Jean de Damas et du saint diacre d'Édesse.

Les pèlerinages à la mère de Dieu n'ont rien perdu non plus de leur ferveur en Asie, et les Francs s'étonnent quelquefois de rencontrer des femmes turques priant dévotement au tombeau de la Vierge avec les filles de Sion, les riches Arméniennes, les Grecques des pays d'outre-mer, et les Arabes catholiques.

(1) *La Vierge*, 2^e vol., p. 123, 124.

« Le culte de la Vierge chez les nations chrétiennnes d'Orient, dit M. Poujoulat, n'est pas une des choses qui frappent le moins le voyageur ; je trouve digne de remarque cette dévotion qui soumet les destinées humaines au pouvoir d'une femme, dans un pays où la femme ne compte pour rien (1). »

Oh! puissent, à une époque prochaine, tous ces peuples divers, tous ces enfants de Dieu, si différents de couleurs, de langages, de costumes, de croyances, de mœurs et d'espérances, se réunir en une seule et même famille, pour crier à Marie comme la famille de Bathuel à la timide Rébecca : « Vous êtes notre sœur ; *Soror nostra es* (2). Dans votre enfance, vous avez joué avec les almas du temple. ; vous avez bu l'eau de nos torrents. ; vos beaux pieds ont marqué leurs traces dans la poussière de nos chemins. ; les feux de notre ardent soleil vous ont enlevé votre blancheur, sans vous ravir votre beauté. ; vous vous êtes reposée au bord de nos fontaines, à l'ombre de nos verts palmiers et de nos sycomores. ; vous avez mangé de nos dattes et du fruit de nos figuiers. ; nos roses de Jéricho ont orné votre front. Vous êtes donc notre sœur. Croissez, ah! croissez de contrées en contrées et de peuples en peuples ! *Crescas in mille millia* (3).

O vous dont les yeux sont vifs et perçants comme ceux de la colombe ; vous qui êtes, parmi les autres filles des hommes, comme le lis entre les épines ; vous qui avez traversé les déserts de l'Égypte comme une petite vapeur de myrrhe, d'encens, d'aloès, et de toutes sortes de parfums,

(1) *Lettres sur l'Orient.*

(2) *Gen.*, XXIV, 60.

(3) *Ibid.*

réglez, réglez enfin sur toutes nos contrées, et pour toute la durée des âges ! *Crescas in mille millia.*

Oui, vous et votre fils, votre fils et vous, réglez, des chaînes du Liban, des sommets d'Amana, de Sanir et d'Hermon, jusqu'au beau golfe des Antilles, jusqu'aux rives du Meschacébé; réglez, des îles de l'Archipel jusqu'à celles de Mangaréva !



VIII.

CULTE DE MARIE SUR MER.

Ave, maris stella.

Salut, étoile de la mer.

Hymn. ecclés.

In mare irato, in subita procella,

Invoco te, nostra benigna stella.

Sur une mer en furie, dans une tempête soudaine,

Je vous invoque, ô vous, notre étoile bienfaisante!

(Inscription gravée à Savone, sur une colonne servant
de piédestal à une statue de la Vierge.)

La terre n'est pas le seul élément ici-bas accessible à l'homme. Par un effet de l'intelligence que Dieu lui a donnée, la mer est devenue un corps solide sous ses pieds; il a su s'y frayer un chemin comme sur la terre ferme, et la traverser en tous sens, la parcourir, la sillonner dans toutes les directions. Lui aussi s'est ouvert un chemin à travers les abîmes les plus profonds de l'Océan, et il a pu, malgré les vagues, aborder à tous les rivages, et toucher toutes les îles et tous les continents.

Mais sur cet élément perfide et rempli d'écueils, sur cet élément qui dévore un si grand nombre de ceux qui osent le braver, l'homme n'a pas moins besoin que sur terre de l'assistance divine; l'homme n'est pas moins que sur terre la créature de Dieu, le sujet obligé de Dieu; l'homme, en entrant dans un vaisseau, ne se dépouille ni de ses devoirs,

ni de ses besoins, ni de ses croyances. Il y a plus : comme la terre a disparu à ses regards, comme elle a en quelque sorte cessé d'être pour lui, comme il n'y a entre lui et les abîmes sans fond qu'une planche de peu d'épaisseur, comme les bancs de sable et les vents peuvent d'un instant à l'autre l'ensevelir tout vivant dans le sein des flots, il sent mieux que sur terre la fragilité de sa vie, il sent mieux que sur terre le besoin qu'il a de Dieu, et, mieux que sur terre aussi, il élève ses pensées au ciel ; mieux que sur terre, il attend aide et protection d'en haut.

Voilà pourquoi Marie, la reine et l'espoir des chrétiens, est si pieusement invoquée sur la vaste étendue des mers par tous ceux qui ont foi en Jésus-Christ et en elle.

Et puis Dieu ne lui a pas seulement donné l'empire du ciel et celui de la terre : son sceptre s'étend aussi sur ce vaste élément, sur cet immense abîme qu'on appelle la mer, et qui absorbe, à lui seul, les trois quarts peut-être du globe sur lequel la Providence nous a placés. Ainsi que Dieu, qui lui a fait part d'une puissance presque sans borne, Marie commande aux flots, et elle sait, quand elle le veut, mettre un frein à leur fureur ; *tu dominaris potestati maris, et motum fluctuum ejus tu mitigas* (1). Ainsi que Dieu, quand elle le veut, elle enchaîne les vents, elle apaise les vagues, et, sur un seul signe de sa main, il se fait un grand calme là où, auparavant, la tempête exerçait d'épouvantables ravages, soulevant les vaisseaux, brisant les mâts et les cordages, écartant, dissipant les flottes, et répandant au loin la consternation et la mort.

Ah ! lorsqu'on y réfléchit, quelle douce, quelle ravissante, quelle ineffable harmonie on trouve dans le culte de

(1) Ps. LXXXVIII, 10.

Marie au milieu des écueils et des périls sans nombre dont la mer est semée ! Que ce culte est sur la terre aimable et bienfaisant ! mais combien il l'est aussi sur le gouffre béant des mers !

Presque jamais la terre ne s'entr'ouvre soudain pour engloutir les mortels qui l'habitent. Coré, Dathan et Abiron n'ont dû qu'à un châtiment terrible et extraordinaire d'être ensevelis tout vivants dans les entrailles du sol qui les portait. Sur la terre, à part les commotions violentes et les grandes crises de la nature, les tempêtes font peu de ravages ; du moins assez généralement elles respectent la vie des hommes. Sur terre, l'homme a auprès de lui , quand un orage est déchainé, tout ce qu'il aime ici-bas , son père, sa mère, ses frères, ses sœurs, son épouse, ses enfants, en un mot toutes les voix chéries qui peuvent consoler son âme, toutes les mains amies qui peuvent essuyer ses larmes, tous les cœurs dévoués qui peuvent l'encourager, le soutenir, le fortifier, et faire briller à ses yeux un rayon d'espérance ; et puis il a partout, à quelques pas de lui, des temples où Dieu réside, des prêtres dispensateurs des trésors de la grâce, des secours spirituels pour cette vie et pour l'autre.

Mais en pleine mer, quelle différence ! que de millions d'hommes pleins de santé et de vie, de force, de jeunesse, d'espoir et d'ambition, sont sans cesse la proie des flots ! et là, sous l'abîme du ciel, où se perdent ses regards, et sur l'abîme des mers, auquel il a confié sa vie, comme l'homme est seul, seul avec lui-même, loin de tous les êtres qui le complètent, et ordinairement sans aucun de ces secours sensibles qui entretiennent ou raniment la vie mystique du chrétien !

Aussi, dans cette privation presque absolue des choses

de la terre, loin de cet élément qu'il a perdu de vue, ou dont, bien souvent, il est violemment repoussé sans pouvoir en approcher malgré d'incroyables efforts, entre les deux immensités du ciel et de la mer, qui reflètent et racontent si bien l'immensité de Dieu, l'homme, ne l'eût-il pas été avant l'embarquement, devient nécessairement croyant et religieux. La foi en Dieu l'enveloppe, le saisit, le pénètre, pour ainsi dire, par tous les pores; elle entre dans son âme par toutes ses facultés. On l'a dit avant nous, et beaucoup mieux que nous : Le sentiment de la pitié ne se réveille nulle part avec autant d'énergie que sur les vagues de l'Océan.

Et qu'il nous soit permis d'insérer ici un passage remarquablement beau, et des réflexions éminemment sages et pieuses, de M. de Lamartine. Ce passage, ces réflexions ne sont pas sans rapport avec notre sujet :

« Autrefois l'homme ne s'endormait pas sur ce lit profond et perfide de la mer, sans élever son âme et sa voix à Dieu, sans rendre gloire à son sublime auteur, au milieu de tous ces astres, de tous ces flots, de toutes ces cimes de montagnes, de tous ces charmes, de tous ces périls de la nuit. On faisait une prière, le soir, à bord des vaisseaux : depuis la révolution de Juillet, on n'en fait plus. La prière est morte sur les lèvres de ce vieux libéralisme du dix-huitième siècle, qui n'avait lui-même rien de vivant, que sa haine froide contre les choses de l'âme. Ce souffle sacré de l'homme, que les fils d'Adam s'étaient transmis jusqu'à nous avec leurs joies ou leurs douleurs, il s'est éteint en France dans nos jours de dispute et d'orgueil; nous avons mêlé Dieu dans nos querelles. L'ombre de Dieu fait peur à certains hommes. Ces insectes qui viennent de naître, qui vont mourir demain, dont le vent em-

portera dans quelques jours la stérile poussière, dont ces vagues éternelles jetteront les os blanchis sur quelque écueil, craignent de confesser par un mot, par un geste, l'Être infini que les cieux et les mers confessent ; ils dédaignent de nommer celui qui n'a pas dédaigné de les créer : et cela pourquoi ? Parce que ces hommes portent un uniforme, qu'ils calculent jusqu'à une certaine quantité de nombres, et qu'ils s'appellent Français du dix-neuvième siècle. Heureusement le dix-neuvième siècle passe, et j'en vois approcher un meilleur, un siècle vraiment religieux, où, si les hommes ne confessent pas Dieu dans la même langue et sous les mêmes symboles, ils le confesseront au moins sous tous les symboles et dans toutes les langues (1). »

Mais c'est surtout dans les tempêtes ; c'est surtout quand le ciel est menaçant et terrible ; quand d'effrayants nuages, noirs comme des tentures de deuil, le cachent aux yeux des matelots ; quand l'éclair sillonne la nue ; quand la foudre gronde et éclate ; quand le vent siffle, hurle et mugit ; quand les mâts craquent et se brisent ; quand on entend les plaintes et les gémissements du bois qui s'entr'ouvre et se fend pour donner passage à la mort ; quand cent mille vagues battent le vaisseau, l'élèvent sur leur cime ou l'engloutissent sous leur masse, c'est surtout alors que se fait vivement sentir le besoin, la nécessité d'une assistance surnaturelle. C'est vers le ciel que par instinct, si ce n'est par éducation, se portent les regards des navigateurs en péril. Et dans ce ciel, quelle puissance propice et tutélaire répondra aux cris de détresse ? Celle de Dieu d'abord, celle de Marie ensuite.

(1) Lamartine, *Voyage en Orient*, t. I, p. 31.

En voici quelques exemples :

« Pendant la guerre que Mathilde, petite-fille de Guillaume le Conquérant, soutenait pour son fils Henri contre Étienne de Blois, elle fut forcée de traverser la Manche par un temps incertain, qui tourna bientôt à l'orage. Les flots soulevés se chargèrent d'algues et d'écume; l'horizon devint semblable à un immense rideau noir, et les mâts de la nef s'inclinèrent sur les vagues comme les joncs que la brise ploie en passant. Les seigneurs anglais, bons catholiques à cette époque, se recommandèrent dévotement à Dieu et aux saints. Mathilde était sur le tillac, et son visage ferme, quoique pâle, ne démentait pas la race forte dont elle était issue. « Ayez bon espoir, mes amis, dit la princesse aux matelots; Notre-Dame est « bonne et puissante, Notre-Dame nous sauvera. Que l'un « de vous monte en vigie : dès qu'il découvrira la terre, je « veux chanter un hymne à la Vierge sainte, et je fais vœu « de lui bâtir une chapelle sur le rivage où nous abor- « derons. »

« A peine la princesse anglo-normande avait-elle prononcé son vœu, qu'on vit les vagues s'aplanir; le vent changea, et une forte brise fit voler la nef vers les côtes de Normandie. Tout à coup la voix stridente du pilote fait entendre, du haut du grand mât, ces paroles si impatiemment attendues : « Cante, reyne!.... vechi terre (Chante, « reine, voici la terre); » et la fille de Henri 1^{er} se mit à chanter d'une voix douce et grave un cantique à la Vierge, que les barons anglais répétèrent joyeusement, les mains jointes et la tête nue.

« Bientôt la nef, garantie miraculeusement du naufrage, jeta l'ancre dans la petite baie d'Équeurdreville, en basse Normandie. Le premier soin de la princesse en débarquant

fut de désigner le site de sa chapelle, et avant de quitter ces parages elle en posa elle-même la première pierre.

« Que notre siècle, poursuit l'auteur auquel nous empruntons ce trait, que notre siècle, si froid pour tout ce qui regarde Dieu et les saints, ne se raille pas trop de ces vœux faits à Notre-Dame pendant la tempête : le plus incrédule croit à quelque chose, sur une barque près de périr. M. de Volney en est la preuve. Comme il faisait une promenade sur mer avec quelques amis le long des côtes de Baltimore, le vent s'éleva tout à coup, et le petit navire américain qui portait la fine fleur des incrédules des deux mondes parut vingt fois au moment de se perdre. Chacun s'était déjà mis en prière, et l'auteur des *Ruines* comme les autres, lorsque la tourmente s'apaisa graduellement. Quelqu'un qui avait vu M. de Volney se saisir d'un rosaire et réciter des *Ave, Maria* avec une ferveur édifiante tant que le péril avait duré, s'approcha de lui au retour du calme : « Mon cher monsieur, lui dit-il avec une malicieuse bonhomie, à qui donc vous adressiez-vous tout à l'heure? — On est philosophe dans son cabinet, » répondit son compagnon de voyage, un peu confus de l'aventure ; « mais on ne l'est plus dans une tempête (1). »

Il n'est certes guère plus sage d'être philosophe à la manière de Volney, c'est-à-dire incrédule et impie dans son cabinet, que sur un vaisseau ; car Dieu n'est pas moins à craindre, à aimer et à servir sur terre que sur mer.

C'est sans doute à cette anecdote de la vie du trop fameux auteur des *Ruines*, que M. de Chateaubriand fait allusion lorsque, parlant d'une tempête qu'il essuya sur

(1) *La Vierge*, p. 163, 4, 5, 6.

les côtes de la Croatie, et de l'empressement avec lequel le capitaine du navire eut recours à la mère 'de Dieu, il dit : « Les nuages qui s'assemblaient au couchant nous annoncèrent un orage. Nous entendîmes les premiers coups de foudre. On plia les voiles, et l'on suspendit une petite lumière dans la chambre du capitaine, devant une image de la sainte Vierge. J'ai fait remarquer ailleurs combien il est touchant ce culte qui soumet l'empire des mers à une faible femme. Des marins à terre peuvent devenir des esprits forts comme tout le monde ; mais ce qui déconcerte la sagesse humaine, ce sont les périls. L'homme dans ce moment devient religieux, et le flambeau de la philosophie le rassure moins au milieu de la tempête que la lampe allumée devant la madone (1). »

« On a parlé souvent, dit un autre écrivain, du culte touchant des gens de mer envers cette divine protectrice des mortels, qui, sous les noms d'*Étoile du matin*, *Port des naufragés*, *Ville de refuge*, se montre particulièrement le secours et l'appui des pauvres marins. Mais on n'admire point assez l'immense influence de ce culte sur la vie aventureuse d'une classe d'hommes voués par devoir à de continuels dangers. Et pourtant il y a là une de ces belles harmonies dont le christianisme est la source ravissante. D'indicibles rapports de confiance filiale, de reconnaissance, d'amour, sont établis entre cette Vierge incomparable et le cœur de l'homme de mer. Ces rapports sont si intimes, si profonds, qu'ils survivent souvent à l'abandon de toute autre croyance. Et comment n'en serait-il point ainsi ? Notre pauvre nature, sentant sa faiblesse au milieu des périls, s'attache à un être plus fort, à

(1) *Ilin.*, p. 12.

un être divin dont elle invoque la puissance. L'antiquité païenne elle-même avait des divinités protectrices des mers, qu'elle cherchait à se rendre propices. De tout temps l'homme au sein du danger a tourné ses regards vers le ciel, comme l'enfant effrayé court se réfugier entre les bras de sa mère. Or, jamais fut-il mère plus tendre que celle donnée par l'Église à tous les matelots? Voyez sous combien de noms elle leur présente cette bienfaisante patronne : c'est l'étoile brillante de la mer, le bel arc-en-ciel, la reine de clémence couronnée d'étoiles, la divine lumière, la reine des cieux, le port et le refuge des chrétiens, l'arche d'alliance, la nouvelle étoile de Jacob, la lune dont la lumière éclaire ceux qui s'égarent, la tour d'ivoire, la rose mystique, la maison d'or, etc., etc.

« Ah ! lorsque l'Église a multiplié, presque sans fin, ces titres d'honneur, empruntant ainsi tour à tour aux cieux et à la terre ce qu'ils renferment de plus éclatant, de plus doux, elle n'ignorait pas combien chacun de ces noms glorieux porterait un jour de consolantes pensées, d'espérances vives au cœur du navigateur en péril. Elle savait aussi avec quel empressement Marie, invoquée sous tous ces titres, se plaisait à venir en aide aux navires en détresse. Brillantes chapelles élevées de toutes parts sur les rives de la mer ou sur le sommet des monts qui la dominent ; innombrables ex-voto qui en formez le plus bel ornement, vous êtes à la fois des témoignages subsistants de la piété des marins envers leur céleste patronne, et le touchant mémorial des bienfaits sans nombre obtenus par son tutélaire appui.

« On a dit bien souvent, et, de nos jours, on va répétant encore, que la piété rend craintif, pusillanime, inhabile aux grandes choses. Ce préjugé absurde a été combattu

par d'éloquentes voix. Que ne puis-je à mon tour élever la mienne pour revendiquer en faveur du fervent serviteur de Marie cette part d'intrépidité que le monde refuse injustement à l'homme religieux ! Il est un fait qu'on ne peut révoquer en doute : c'est que, parmi ces belles découvertes de nouveaux mondes dont l'histoire nous retrace l'effrayant récit, les plus hardies, les plus glorieuses sont dues à des navigateurs chrétiens, errant sur des mers inconnues, sous les auspices de la Reine du ciel, qu'ils invoquaient comme leur boussole, leur étoile. Fut-il jamais un navigateur plus grand, plus intrépide que Christophe Colomb, cet illustre Génois dont le nom immortel se lie à l'une des plus vastes, des plus périlleuses entreprises qu'ait jamais conçues une pensée humaine ? Or, écoutons comment l'auteur de l'*Histoire d'Amérique* raconte son départ : « Son armement consistait en trois vaisseaux seulement, dont le plus grand était d'un port très-peu considérable. Il était commandé par Colomb, comme amiral, qui lui donna le nom de *Sainte-Marie*, en l'honneur de la Vierge, pour laquelle il avait une dévotion particulière... Comme il était plein de sentiments de religion, il ne voulut pas s'embarquer pour une expédition si dangereuse, et dont un des grands objets était d'étendre la foi chrétienne, sans avoir imploré, par un acte public de dévotion, la direction et la protection du ciel. Pour accomplir ce devoir, lui-même et tous ceux qui partaient avec lui allèrent en procession solennelle à l'église du monastère de Rabida, où, après s'être confessés et avoir reçu l'absolution, ils communierent des mains du prieur Pères, qui joignit ses prières aux leurs pour le succès d'une entreprise qu'il avait protégée avec un zèle si actif. Et puis, quand ce grand homme a découvert un nouveau monde, il fait

chanter un *Te Deum* par ses trois navires. Quel nom donne-t-il aux différentes îles sur lesquelles il aborde ? La première s'appellera San-Salvador (Saint-Sauveur) ; la seconde, Sainte-Marie de la Conception. S'il en nomme ensuite deux autres Ferdinand, Isabelle, ce n'est qu'après avoir, par ces pieuses appellations, acquitté d'abord sa dette de reconnaissance envers le Christ et sa sainte mère, qu'il regardait comme ses premiers guides et soutiens dans ses périlleux travaux (1). »

« Deux classes considérables de la société se sont partout mises sous la protection de Marie : les marins et les militaires. Il n'est pas de port de mer, presque pas de village maritime, qui n'ait ses Notre-Dame de la Garde, etc.

« Guillaume le Conquérant, fondateur de la marine et de la puissance anglaises, est connu par des établissements et des offrandes à la Vierge ; — Emmanuel le Grand, fondateur de la marine et de la puissance portugaises, fit de grands dons à Mont-Serrat en 1512, en 1521, etc. ; — don Henri de Portugal, qui présida et concourut à toutes les découvertes de l'ancien monde dans le nouveau, éleva à Belem une *Notre-Dame*, accompagnée d'un hospice et d'un couvent pour les marins de sa patrie ; — Jean-Gonsalve Zarco, son premier et plus habile navigateur, propriétaire de l'île de Madère, y fit bâtir aussi une Notre-Dame ; — Sébastien Cano, qui fit le premier tour du monde avec tant de vitesse, était monté sur le vaisseau de la *Conception* ; — Jean Parmentier, qui mit, le premier, pied à terre au Brésil, a composé un poème à la Vierge ; — Pizarre fonda la belle Lima par sa magnifique Assomption ; — André Doria, représentant de Gènes la

(1) Robertson, *Hist. d'Amérique*.

Marine, disait chaque jour l'office de la reine des mers ; — don Juan, illustre vainqueur des Turcs à Lépante, fixait le rosaire à son pavillon ; — Villiers de l'Île-Adam, grand maître de Malte, avait à sa voile une *Notre-Dame de Pitié*, avec ces mots : *Afflictis spes unica rebus* ; — enfin l'illustre comte Calvert de Baltimore, fondateur de la ville de son nom, défricha, colonisa, civilisa le *Maryland*, auquel il donna le nom de la sainte Vierge (1).

« Si des individus nous passions aux peuples, ne découvririons-nous pas que les plus puissants sur la mer furent aussi ceux chez lesquels le culte de Marie a brillé de plus d'éclat ? J'en prends à témoin l'ancienne gloire de Gênes, de Pise, de Venise ; de Venise surtout, cette belle fiancée de la mer, si puissante dans sa jeunesse, si riche, si magnifique encore dans sa vieillesse, avec sa merveilleuse parure de monuments consacrés à la Vierge, et ses nombreux tableaux de doges vainqueurs, agenouillés aux pieds de la madone. Ici encore l'imagination entrevoit un vaste champ d'harmonies sublimes, d'études ravissantes, ouvert au philosophe et au poète chrétien. L'explorer, le flambeau de l'histoire à la main, serait un doux et fécond travail (2). »

L'élégant historien de *la Vierge* et de son culte, M. l'abbé Orsini, raconte ainsi les hommages que reçut la mère de Dieu, soit sur mer, soit de la part des peuples navigateurs :

« Les galères génoises sculptaient une madone sur leur poupe, et jamais gondolier des lagunes ne lancerait, encore de nos jours, une barque neuve à la mer, sans la dé-

(1) M. Madrolle, *Magnificences de Marie*, p. 79, 80.

(2) *La Vierge et les Saints en Italie*, p. 108.

corer de cette image sainte. Les Espagnols, qui n'étaient pas moins dévots que les Italiens à la divine mère du Sauveur, portaient, sur leurs galions chargés de lingots d'or, sa statue d'argent massif, devant laquelle priaient, soir et matin, les aventureux matelots du temps d'Isabelle. A une époque un peu plus rapprochée de nous, les flibustiers de l'île de la Tortue ayant enlevé dans un combat naval une de ces images, les Espagnols, dépouillés de tout ce qu'ils possédaient, ne songèrent à réclamer que leur madone vénérée. Le gouverneur général entama une négociation avec les forbans, uniquement pour sauver la *Santa-Senora* des profanations auxquelles elle était exposée parmi ces pirates, qui affectaient de vivre sans foi ni loi. Mais ils refusèrent de la rendre.

« Les Portugais, de leur côté, s'embarquèrent, pour la découverte des Indes orientales, sous la protection de Marie. Ils lui dédièrent, à Goa, une superbe église entièrement dorée à l'intérieur, Notre-Dame d'Asara ou de la Miséricorde. Plusieurs autres églises, telles que Notre-Dame de Cranganor et de Méliapour, s'élevèrent, par leurs soins, en divers lieux de l'Inde, et jusqu'à l'embouchure du Gange, le fleuve sacré de l'Indostan. C'était alors, parmi eux, une pieuse coutume de venir faire hommage à Marie de la dime du butin remporté sur les idolâtres ; et cette coutume fit construire quantité de chapelles particulières en son honneur (1). »

C'est ainsi que, dans les âges de foi vive, Marie régnait sur les flottes comme sur les légions, sur les armées de mer comme sur celles de terre.

Ce fut l'étendard sacré de Notre-Dame des Douleurs

(1) *La Vierge*, 2^e vol., p. 77, 80, 81, 84.

qui vit fuir les galères turques à la bataille de Lépante. Dans cette même journée qui sauva la chrétienté, un rosaire bénit avait été attaché au pavillon amiral de don Juan d'Autriche; et le succès répondit à la confiance que toute l'Europe avait placée en Marie.

Le nom tutélaire de cette Vierge a été souvent aussi donné, comme un gage de salut, à des vaisseaux de toute grandeur et de toute nation catholique. La France, en particulier, a eu, en 1839, une goëlette sous le titre de *Reine de la Paix*. Un navire caboteur, sous pavillon français, qui fut armé à Oran il y a peu d'années, s'appelait *la Vierge du Mont-Carmel*. En 1840, on vit, dans le port de Rouen, un bâtiment placé, par sa désignation, sous le patronage de Marie. En 1380, cette même ville s'associa à Dieppe pour équiper de concert un bâtiment du port de cent cinquante tonneaux, qui reçut le nom de *Notre-Dame de Bon-Voyage*. L'Espagne surtout se distingua par le grand nombre de vaisseaux de toute espèce auxquels elle imposa, soit le nom tout simple de *Marie* ou de *la Vierge*, soit celui de ses fêtes, soit encore celui de quelque Notre-Dame célèbre.

Il nous semble qu'on doit voguer avec moins de crainte et plus de confiance sous l'égide de pareils noms; car il nous semble aussi que la Reine du ciel doit et accorde une protection toute spéciale, une assistance toute maternelle, aux bâtiments qui les portent. Ces noms sont en un sens une perpétuelle invocation, et jamais invocation à Marie n'a été vaine.

Mais, pour bien juger encore de la piété des gens de mer à l'égard de la sainte et éminente Vierge universellement proclamée l'auxiliatrice des chrétiens, jetons, jetons les yeux sur ces innombrables chapelles élevées çà et là

sur le littoral de la mer, et surtout dans le voisinage des ports ou des passages les plus dangereux.

A quel autre sentiment en effet doit-on l'existence des chapelles de Notre-Dame de Bon-Port, auprès de Dol, en Bretagne; de Notre-Dame de Boulogne, assise sur les côtes de France; de Notre-Dame de Recouvrance, sur les bords de la Loire; de Notre-Dame de Grâce, aux environs d'Honfleur; de Notre-Dame de Pornic, dans le Poitou, de Notre-Dame d'Arcachon, non loin de la Teste de Busch, de Notre-Dame de la Vasina, en Corse; de Notre-Dame de Montenero, à trois milles de Livourne, sur le sommet d'un mont qui domine la mer de Toscane; de Notre-Dame de Santorin, dans l'île de ce nom; et enfin de Notre-Dame de Malacca, dans la presque île ainsi appelée? Qui a élevé ces pieux sanctuaires? Qui les visite le plus souvent? Qui les a couverts d'ex-voto? Qui use les degrés qui y mènent? Qui gravit avec plus de foi les hauteurs sur lesquelles sont bâtis ces édifices vénérés?

Ah! les traditions historiques de ces lieux saints et sacrés s'accordent unanimement à nous assigner la dévotion des navigateurs envers la mère de Dieu comme la cause première de leur fondation et de leur célébrité.

Notre-Dame de Bon-Port, à Dol, est invoquée par les marins qui sont battus par la tempête.

Notre-Dame de Boulogne est surtout visitée par ceux qui attendent ou qui ont obtenu de la divine Providence une traversée heureuse.

« Quand l'Atlantique amène des rives du Labrador et de Terre-Neuve cette vague haute et fière qui vient effrayer le rivage; quand l'Océan fait entendre ses rugissements, que les éclairs sillonnent la nue, que des torrents de pluie inondent la forêt, et que le vent brise la cime des

pins ou les jette au pied de la dune, et que les nombreux oiseaux de mer ne savent eux-mêmes où se réfugier, c'est à la chapelle de Notre-Dame d'Arcachon que les femmes et les enfants des marins accourent prier pour leurs pères et pour leurs maris (1). »

Aux catholiques qui fréquentent la chapelle de Marie, dans l'île de Santorin, viennent souvent se mêler ceux mêmes qui sont engagés dans le schisme. La confiance des commerçants maritimes pour la sainte Vierge est si grande, qu'après s'être mis, avant d'entreprendre un voyage, sous la protection de l'Étoile des mers, au retour, si le succès répond à leurs vœux, ils s'empressent de lui donner sa part dans les bénéfices (2).

L'église de Notre-Dame du Mont, bâtie par Albuquerque à Malacca, sur le sommet d'une montagne qui domine à la fois la ville et le rivage, était célèbre dans toutes les Indes par la dévotion des navigateurs, qui venaient suspendre à ses voûtes le tribut des vœux formés par eux au sein des tempêtes. Les pirates, même dans ce siècle, où une superstition insensée alliait trop souvent les pratiques d'une ardente piété aux vices les plus condamnables ; les pirates, dis-je, consacraient, dans ce temple révérend, une partie du fruit de leurs brigandages, ou les dépouilles conquises sur les ennemis de l'État. On vit même quelquefois ces âmes viles et intéressées prêter une oreille compatissante à la prière d'un malheureux captif qui leur demandait la vie au nom de la puissante madone de Malacca, lui rendre ses trésors, et le protéger comme un frère (3).

(1) *Le Culte de la sainte Vierge*, p. 384.

(2) *Ibid.*, p. 642.

(3) *Ibid.*, p. 643.

Mais la chapelle maritime qui arrêtera ici tout spécialement nos regards , parce qu'elle a tout spécialement notre prédilection, c'est celle de Notre-Dame de la Garde, qui est pour la ville de Marseille ce qu'est pour la ville de Lyon Notre-Dame de Fourvières, un lieu sacré et bien-aimé, dont le nom seul console, réjouit le cœur, et l'ouvre aux plus salutaires émotions. C'est un sanctuaire béni que de pieuses mains ont construit sur cette plage de Provence, et qui, sanctifié par de nombreux prodiges de grâce, est devenu la Providence de toute la contrée.

« Montez , s'écrie M. Ambroise Rendu, membre du conseil royal de l'instruction publique, dans un remarquable opusculé *Un mot sur les images dans les écoles* ; montez à Notre-Dame de la Garde , et voyez ces braves matelots prosternés devant la madone ! Ils ont parcouru l'Océan à travers mille dangers ; ils ont souffert l'horrible torture de la faim ; ils ont vu périr leur vaisseau sur une plage lointaine et inhospitalière ; il leur faut pourtant recommencer leurs courses aventureuses : eh bien ! ils se sont agenouillés devant la Vierge de Bon-Secours, ils ont baisé la statue que lors d'un précédent naufrage leurs cœurs reconnaissants lui avaient consacrée ; et les voilà qui se relèvent pleins de courage et de confiance, redemandant la mer et tous ses périls. »

En commençant son pieux voyage pour la terre sainte, le père Marie-Joseph de Géramb, ce serviteur ardent de la Vierge, dont il était si heureux de porter le nom, avait essuyé une tempête à laquelle il croyait n'avoir échappé que par la puissance de sa divine protectrice. A son retour de ce long et périlleux pèlerinage, et au moment où déjà il semblait toucher au port, il courut un nouveau danger de même nature, et il pensa également n'avoir dû

son salut qu'à une seconde intervention de la même puissance céleste. Ce fut dans la chapelle de Notre-Dame de la Garde que, aussitôt débarqué, il alla épancher son âme reconnaissante.

Écoutons-le parler lui-même; sa parole aura bien plus d'intérêt que la nôtre :

« J'avais d'abord compté pouvoir me rendre de Malte à Gènes. Après avoir attendu beaucoup plus que je ne l'aurais voulu, et toujours vainement, qu'il se présentât un navire, je changeai de résolution, et je pris le parti de me confier à *l'Aigle*, brick anglais qui partait pour Marseille. Le temps fut affreux; nous fûmes obligés de naviguer au milieu de continuelles tempêtes. De ma vie, sur mer, je n'eus tant à souffrir. Pendant vingt-quatre heures au moins tout parut désespéré; matelots et passagers, nous nous crûmes perdus. Je lisais sur tous les visages l'appréhension d'une catastrophe imminente, inévitable, et je partageais l'anxiété commune. Dans cette douloureuse situation, l'équipage, qui était maltraité, présentait le spectacle religieux le plus touchant. Malgré le sentiment continuel des vents, malgré la rapide succession des éclairs, malgré les éclats répétés de la foudre, qui, grondant sans cesse sur nos têtes, menaçait de tomber sur nous, la prière du soir ne fut pas une seule fois interrompue. Jamais, dans le silence et la retraite du cloître, je n'entendis chanter les antiennes et les litanies de la sainte Vierge avec plus de dévotion et de ferveur. Le capitaine était le premier à donner l'exemple; sa voix forte et sonore, à laquelle répondaient unanimement celles de tous les matelots, retentissait au loin, et ces chants animés par la vivacité de la foi et de la confiance dominaient, par intervalles, le bruit du ciel et des vagues en

courroux. Nos prières furent exaucées ; le bâtiment échappa à tous les périls , et parvint heureusement au port. »

Un bienfait si inespéré ne fut pas, comme il n'arrive que trop souvent, oublié ou méconnu. Le lendemain du débarquement, l'équipage et la plupart des passagers s'empressèrent de monter à la chapelle de Notre-Dame de la Garde, pour remercier celle que l'Église appelle *l'Étoile de la mer*, et lui témoigner leur sincère reconnaissance pour la protection qu'elle leur avait obtenue en intercédant auprès de son divin fils.

Ce fut également à Notre-Dame de la Garde qu'une âme pieuse alla, dans la matinée du 11 juillet 1832, prier pour un autre pèlerin déjà bien célèbre alors, bien plus célèbre encore depuis, celui qui venait de dire :

Et toi, Marseille, assise aux portes de la France
Comme pour accueillir ses hôtes dans tes eaux ;
Dont le port sur ces mers, rayonnant d'espérance,
S'ouvre comme un nid d'aigle aux ailes des vaisseaux ;
Où ma main presse encor plus d'une main chérie,
Où mon pied suspendu s'attache avec amour,
Reçois mes derniers vœux en quittant la patrie,
Mon premier salut au retour !

Il écrit, aux premières pages de son *Voyage en Orient* :

« Sur un mamelon isolé et dépouillé s'élèvent le fort et la chapelle de Notre-Dame de la Garde, pèlerinage des marius provençaux avant le départ et au retour de tous leurs voyages. Le matin, à notre insu, à l'heure même où le vent entrant dans nos voiles, une femme de Marseille, accompagnée de ses enfants, a devancé le jour, et est allée prier pour nous au sommet de cette montagne, d'où son regard ami voyait sans doute notre vaisseau comme un point blanc sur la mer. »

Suivent immédiatement d'admirables réflexions sur la puissance de la prière. Mais nous eussions voulu trouver ici un élanement, une aspiration de l'âme du voyageur vers celle que, le matin, on avait invoquée pour lui. Nous eussions voulu voir deux prières, au lieu d'une seule, monter, se réunir et se confondre aux pieds de celle qui, dans le ciel, est assise non loin de Dieu, et qui est ici-bas l'espérance des chrétiens dans toutes les contrées de la terre et sur les mers les plus lointaines, *Spes omnium finium terræ, et in mari longe.* (Ps. 64, 6.)

Nous avons vu Chateaubriand prier la Panagia pour la jeune Mégarienne malade. Ici, combien nous eussions eu de plaisir à voir l'émule et le rival de gloire de Chateaubriand prier aussi lui-même la divine Étoile des mers pour

Sa femme et son enfant, ces deux parts de son cœur !

Et puisque nous en sommes à parler en ce moment du grand poète de notre siècle, et de son voyage maritime vers les contrées de l'Orient, exprimons notre joie de retrouver sous sa plume une nouvelle preuve de la piété des matelots envers la mère du Créateur.

M. de Lamartine n'était point sur un de ces vaisseaux athées où le souffle de la prière est éteint. Le capitaine, homme excellent, n'était pas de ceux à qui l'ombre de Dieu fait peur, et qui dédaignent de nommer celui qui n'a pas dédaigné de les créer. La plupart des matelots étaient doux et pieux. Aussi ne s'endormait-on pas, dans ce vaisseau, sans élever son âme et sa voix vers Dieu et vers Marie, à qui Dieu a donné la plus belle couronne au ciel.

Laissons parler l'historien de ce poétique voyage :

« Cependant le capitaine du navire, sa montre

marine à la main, et épiant, en silence, à l'occident, la seconde précise où le disque du soleil, réfracté de la moitié de son disque, semble toucher la vague et y flotter un moment avant d'y être submergé en entier, élève la voix et dit : « Messieurs, la prière ! » Toutes les conversations cessent, tous les jeux finissent ; les matelots jettent à la mer leur cigarette encore enflammé, ils ôtent leurs bonnets grecs de laine rouge, les tiennent à la main, et viennent s'agenouiller entre les deux mâts. Le plus jeune d'entre eux ouvre le livre de prières, et chante l'*Ave, maris stella* et les litanies sur un mode tendre, plaintif et grave, qui semble avoir été inspiré au milieu de la mer et de cette mélancolie inquiète des dernières heures du jour, où tous les souvenirs de la terre, de la chaumière, du foyer, remontent du cœur dans la pensée de ces hommes simples (1). »

Nous n'allons plus nommer qu'une seule des innombrables chapelles du fond desquelles la Vierge-mère regarde les flots et protège les vaisseaux qui les sillonnent ; et nous allons le faire par respect et par amour pour le noble écrivain dont le souvenir est toujours si précieux à notre âme, et dont notre plume aime tant à reproduire les lignes, pour nous réellement embaumées.

« Une des promenades favorites des personnes qui fréquentent les bains de Pornic, c'est, en longeant la côte, d'aller à Sainte-Marie, à une demi-lieue de Pornic. Son église, surtout dans la partie de la tour qui porte le clocher, annonce une haute antiquité. Dans son cimetière on trouve une pierre tombale qui indique la sépulture d'un croisé. Quand une embarcation vient à passer en

(1) Lamartine, *Voyage en Orient*, p. 46, 47.

vue de l'église de Sainte-Marie, les matelots ôtent leurs chapeaux et disent l'*Ave, Maria*. Pas un paysan de la côte n'entre dans la mer pour s'y baigner, sans tremper sa main dans les vagues, et faire ensuite le signe de la croix. Devant l'immensité l'homme se trouve si peu de chose, qu'il sent le besoin de se placer sous la protection du ciel (1). »

Ces madones protectrices des fleuves et des mers ne sont pas toujours abritées du soleil, de la pluie et des vents ; plusieurs se dessinent sans obstacles sur l'horizon du ciel, et au-dessus de l'élément auquel elles semblent commander. De fort loin, dans la mer, les vaisseaux les aperçoivent, et, aux yeux de la foi, elles apparaissent comme des phares de salut et de bonheur. Du haut de leur piédestal de granit, rongé par la dent des siècles et par les vagues courroucées, elles dominent majestueusement tous les pavillons des nations, tous les mâts des navires, tous les flots de la mer, tous les écueils de l'abîme, comme toutes les inquiétudes, comme toutes les douleurs, comme toutes les joies humaines. Sous quelque drapeau qu'il navigue, le brave marin apercevant dans le beau temps comme dans l'orage la statue aérienne de la Vierge des vierges, la salue comme l'image de celle sous la conduite de laquelle nous voguons en sûreté vers la patrie véritable, *cujus ductu ad patriam transfretamus* (2).

Ainsi, à Cherbourg, sur le rivage que bat le flot, à quelque distance du port, il n'y a pas de chapelle : la statue de la Vierge, placée sur une base rustique, est quelquefois couverte par les grandes marées. Mais en entrant

(1) Vicomte Walsh, *Lettres vendéennes*.

(2) S. German. Constant.

ou en sortant du port, elle est toujours saluée par les équipages. Devant elle s'inclina le front vénérable de M. de Chéverus, quand, au retour de l'Amérique, après avoir échappé à un naufrage pendant lequel il donna tant de preuves de courage et de piété, celui que ses vertus modestes devaient faire arriver à la pourpre romaine rentra dans la ville aux acclamations de tout le peuple (1).

« Qu'il est doux, s'écrie un pieux enfant, un serviteur zélé de la Vierge divine ; qu'il est doux et consolant, au milieu des pensées et des craintes de naufrage, de songer qu'une puissance tutélaire veille, du haut du ciel, sur le voyageur, qu'elle a compté ses jours, et qu'elle ne permettra pas à un pouvoir ennemi d'en abrégier le nombre !

« O Marie, étoile de la mer, vous êtes, après Dieu, cette puissance amie qui veille sur tout chrétien à l'heure du péril ! Reine du ciel et de la terre, vous êtes aussi reine des mers ! votre empire, tout de protection et d'amour, est figuré par cette blanche étoile qui brille sur votre front, où resplendit ainsi l'éclat d'une triple couronne (2). »

Marie, la mère du Christ, est donc connue, honorée et priée parmi les écueils de l'Océan comme dans les tempêtes de l'Atlantique, dans le détroit du Nord, de Davis, de Magellan, comme dans le golfe de Bengale ; sur les flots de la mer d'Égypte aussi bien que sur ceux de la Méditerranée.

Et ce n'est pas seulement à l'heure du péril que les matelots la vénèrent ; la dévotion à la sainte Vierge est un sentiment permanent dans le cœur de ces hommes,

(1) *Le culte de la sainte Vierge*, p. 384.

(2) *La Vierge et les Saints en Italie*, p. 107.

dont la plupart portent sur eux une médaille de Marie, appendue à leur cou, le jour de leur départ, par une sœur, par une épouse, par une mère en pleurs. Souvent sur les vaisseaux on sonne l'Angelus, comme on le sonne trois fois le jour dans toutes les églises catholiques; et nous venons de voir que les invocations à la mère de Dieu ont une grande place dans la prière du soir à bord des vaisseaux chrétiens.

De toutes les proses composées dans la langue de l'Église en l'honneur de la sainte Vierge, l'*Ave, maris stella* semble être l'hymne préférée sur l'élément perfide; et pourquoi, si ce n'est parce qu'il y a analogie, harmonie entre les sentiments exprimés par cette composition, et les besoins des navigateurs, passagers et matelots?

Ave, maris stella. — Salut à vous, belle et brillante étoile de la mer, étoile dont la splendeur est l'ornement du ciel, et qui surpassez en clarté tous les corps lumineux, tous les flambeaux du firmament. Salut à vous, étoile unique et sans pareille, dont aucun nuage ne peut nous dérober la vue. Femme qui avez porté, enfanté et nourri un Dieu sans cesser d'être vierge, heureuse porte du ciel, salut, salut à vous!

Entendez les louanges que nous, pauvres mortels, nous osons vous adresser après une bouche céleste; et, réparant le mal que fit à toute sa race la compagne d'Adam, la mère infortunée des hommes, donnez-nous une paix solide!

Hélas! les câbles du péché nous entourent des pieds à la tête: brisez, brisez nos liens d'une main libératrice. Ce même péché nous enveloppe comme une nuit profonde: dissipez ces ténèbres; écarter de nous tous les maux, la famine, la peste, l'orage, les brisants, les pirates, la mort.

Demandez pour nous tous les biens : une heureuse navigation, des vents favorables, des ports commodes et tranquilles, et le retour auprès des nôtres, auprès de ceux qui nous aiment, et auxquels il tarde tant de nous presser dans leurs bras.

Montrez-vous notre mère. Nos mères selon la nature, celles qui nous ont donné le jour, ont pour nous la tendresse, mais elles n'ont point la puissance ; elles ne peuvent rien pour nous, rien que nous aimer et prier ; mais vous avez et l'amour et le pouvoir. Faites donc en notre faveur ce que nos mères feraient pour nous, si elles avaient votre crédit ; et que celui dont la main possède et répand tous les biens, et qui est votre fils, gagné par vos instances, nous soit en tout propice.

Vierge unique, douce et clémente entre toutes les filles d'Ève, obtenez que Dieu nous pardonne nos innombrables fautes, et qu'il nous donne deux beaux trésors : la douceur et la chasteté.

Faites que notre vie soit pure. Donnez à notre navire, donnez à toute notre vie une traversée heureuse, une course sans naufrage ; et qu'à la fin de nos jours nous ayons le bonheur de vous voir, et de nous réjouir à jamais avec vous dans le sein de Dieu même.



IX.

ESPRIT DU CULTE DE MARIE.

Sit in singulis Mariæ anima, ut magnificet Dominum ; sit in singulis spiritus Mariæ, ut exultet in Deo.

Que chacun ait l'âme de Marie, pour glorifier le Seigneur ; que chacun ait l'esprit de Marie, pour se réjouir en Dieu.

Saint Ambroise.

Jusqu'ici nous avons à peu près passé en revue tout ce qui constitue ce que l'on peut appeler la partie matérielle du culte de la Vierge. Nous avons parlé de ses fêtes et des pratiques les plus communes et les plus en usage dans l'Église catholique, telles que les confréries, les processions, les pèlerinages, les jeûnes, les aumônes, les communions, les prières vocales, et autres œuvres de ce genre.

Nous avons aussi passé en revue les plus beaux chefs-d'œuvre d'architecture, de sculpture, de peinture, d'éloquence et de poésie dus à ce même culte et inspirés par lui.

Puis nous venons, dans cette troisième et dernière partie de notre ouvrage, de parcourir rapidement les siècles et les lieux, le temps et la terre, pour y signaler partout et toujours l'existence de ce culte chéri, d'après les pratiques ou les œuvres qui le révèlent.

Mais ces pratiques et ces œuvres sont-elles tout le culte par lequel on honore la très-sainte et très-digne mère du Sauveur ? Ce culte vénérable ne consiste-t-il qu'en des actes extérieurs de respect, de dévotion ou de génie ?

Non, assurément non. Pas plus que le culte divin dont l'Être suprême est l'objet, le culte d'hyperdulie qui s'adresse à la femme bénie entre toutes les femmes n'est tout entier dans les moyens inventés par la piété ou inspirés d'en haut, pour honorer visiblement la Reine du ciel et de la terre.

Les hérétiques, les impies, en un mot tous les ennemis du catholicisme en général, et du culte de la Vierge en particulier, affectent de répéter sans cesse le contraire. C'est là le thème ordinaire, le thème rebattu de leurs déclamations et de leurs sottes ironies.

Quelques dévots peu éclairés, quelques dévotes ignorantes peuvent s'imaginer aussi qu'ils ont rendu à Marie un culte pur et parfait, qu'ils ont gagné sa bienveillance, et inébranlablement assuré leur salut éternel, quand ils ont, en son honneur, récité certaines prières, observé certaines pratiques, fait certains pèlerinages, ou porté son image.

Insensés les uns et les autres, qui ne savent pas, ou plutôt qui feignent de ne pas savoir, que ces réunions pieuses au pied des autels de Marie, ces cantiques, ces bannières, ces livrées, ces offrandes, ces cierges qui brûlent, cet encens qui fume, ne sont pas tout le culte de la première de toutes les créatures. C'en est, comme nous l'avons déjà dit et comme nous ne saurions trop le répéter, c'en est l'écorce et non la sève; c'en est la feuille et non le fruit; c'en est le corps et non l'esprit. Un bloc n'est pas une statue, un tronc aride n'est pas un arbre, un squelette n'est pas un homme.

Recherchons donc, dans ce chapitre, en quoi consiste l'âme, l'esprit, la moelle du culte de Marie; et, en traitant ce sujet utile et intéressant, nous aurons répondu aux

opiniâtres contempteurs de ce culte éminemment sage, et nous aurons éclairé ceux qui, par défaut de jugement, d'instruction et d'intelligence, s'en tiennent aux pratiques sans pénétrer l'esprit, comme faisaient les pharisiens par rapport à la loi que Dieu avait donnée aux Juifs.

Or, l'esprit de ce culte de Marie est d'abord, et avant toutes choses, un esprit de piété envers Dieu.

Faut-il donc redire ici ce que les apologistes du culte de la Vierge ont dit des millions de fois, et ce que nous avons nous-même déjà dit en un autre endroit? Faut-il redire que jamais l'Église n'a eu la pensée de faire de la sainte Vierge une divinité? Non, non, nous ne sommes pas idolâtres, quoi qu'en disent les sectaires et des Luther et des Calvin, Non, non, nous ne transférons pas à une simple créature, quelque élevée qu'elle soit en grâces et en mérites, les hommages, les attributs, les éloges, l'encens, l'amour, l'adoration et la reconnaissance qui n'appartiennent qu'à Dieu. Non, nous ne plaçons pas Marie sur le trône de l'Éternel; nous ne lui reconnaissons pas la puissance, la sagesse, la science, ni aucun des attributs infinis qui forment l'essence divine.

Et en effet, ne disons-nous pas continuellement à Dieu : « Seigneur, vous seul êtes grand, vous seul êtes maître, vous seul êtes au-dessus de tout : *Tu solus sanctus, tu solus dominus, tu solus altissimus* (1). C'est donc nous calomnier avec effronterie, que de nous accuser d'égaliser Marie à Dieu.

Quelques auteurs, il est vrai, ont donné à l'auguste et sainte mère de Jésus-Christ le titre de déesse. Le savant anonyme aux travaux duquel nous devons le *Calendrier*

(1) *Liturgie.*

historique des fêtes de la Vierge, termine par ces vers son excellent recueil :

Quo plus inspicitur, plus mea diva placet.

Plus on vous étudie,
O déesse chérie,
Et plus on trouve de plaisir
A vous aimer, à vous servir.

Mais, d'abord, jamais l'Église n'a employé cette expression ; quelques auteurs l'ont même très-fortement blâmée, quoique ceux qui s'en sont servis ne l'aient fait que dans un sens et une acception orthodoxes, ne donnant point à ce mot la signification que lui donnaient les païens ; mais ne lui accordant pas plus d'extension que n'en accorde l'Église au mot *divus*, auquel elle a souvent recours pour qualifier les saints, et qui ne signifie que divin par faveur, et non point par nature.

Aussi voyez nos temples, symboles parlants de nos croyances ! La croix y domine toujours l'image de Marie ; le chœur et le sanctuaire y sont toujours consacrés à la majesté de Dieu ; la sainte Vierge n'y possède qu'une chapelle absidale ou latérale, et un autel secondaire.

Que si la foule des suppliants est quelquefois, ou même habituellement, plus nombreuse dans cette chapelle que devant l'autel du sanctuaire, oh ! c'est parce que, à l'écart, le recueillement est plus facile et la prière moins distraite ; c'est parce que, dans une chapelle, on est moins vu et moins troublé. Car, hélas ! ne faut-il pas trop souvent se cacher pour converser avec Dieu, pour lui dire ses peines et pour pleurer à ses pieds ?

Et puis, loin que le culte de la très-sainte Vierge porte atteinte à celui de Dieu, il est au contraire un hommage à la majesté et à la prééminence du culte de latric, un

hommage à l'infinie sainteté et à la grandeur inaccessible du Tout-Puissant.

Car écoutons saint Bernard, celui de tous les Pères qui a le plus contribué à répandre et à activer le culte de Marie, et qui en a aussi le mieux fait comprendre l'esprit.

« Vous n'osiez pas, dit-il, approcher de Dieu le Père ; effrayé, épouvanté au seul bruit de ses pas, à la seule pensée de sa présence redoutable, comme Adam vous vous cachiez pour vous dérober à sa vue : *Ad Patrem verbaris accedere; solo auditu territus, ad folia fugiebas.* Eh bien ! il vous a donné Jésus-Christ pour médiateur, *Jesum tibi dedit mediatorem.* Qu'est-ce qu'un tel père pourra refuser à un tel fils ! Certainement ce divin Fils sera exaucé en vertu de sa dignité personnelle, et de l'amour immense que son Père a pour lui ; car le Père aime son Fils. Mais tremblez-vous encore d'aborder Jésus-Christ ? Souvenez-vous qu'il est votre frère, qu'il a revêtu votre chair, qu'il a pris toutes vos faiblesses, toutes vos infirmités, à l'exception du péché, afin de devenir pour vous et plus compatissant et plus miséricordieux. Marie vous l'a donné pour frère : *hunc tibi fratrem Maria dedit.* Mais peut-être redoutez-vous encore en lui la majesté divine, parce que, bien qu'il se soit fait homme, il est cependant resté Dieu. Peut-être voudriez-vous encore avoir quelqu'un entre vous et lui. Adressez-vous donc à Marie : *advocatum habere vis et ad ipsum ? ad Mariam recurre.* Car en Marie vous ne trouverez que l'humanité toute pure : pure par l'unité de nature, et parce qu'elle n'est pas, ainsi qu'en Jésus-Christ, unie à la divinité ; et pure encore parce qu'elle est, dans la Vierge de Nazareth, exempte de toute souillure : *pura siquidem humanitas in Maria, non modo pura ab omni contaminatione, sed et pura singula-*

ritale personæ. Et je n'hésite pas à dire, continue le saint docteur, qu'elle sera aussi elle-même exaucée, par suite du respect qu'elle inspire, et de l'affection dont elle est l'objet de la part de la Trinité. Car, à n'en pas douter, le Fils exaucera sa mère comme le Père exaucera son Fils. Oui, mes chers enfants, *filioli*, Marie est l'échelle des pécheurs ; elle est ma plus grande espérance ; elle est le fondement de toute ma confiance : *hæc peccatorum scala; hæc mea maxima fiducia est ; hæc tota ratio spei meæ.* Quoi donc ! le Fils de Dieu peut-il essuyer de la part de son Père ou faire essuyer à sa mère un refus ? Peut-il ne pas exaucer et n'être pas exaucé ? Non, certainement ; car l'archange a dit à Marie : « Vous avez trouvé grâce devant Dieu. » Marie a trouvé grâce, et toujours elle trouvera grâce, *feliciter ! Semper hæc inventiet gratiam*, et c'est de la grâce seule que nous avons besoin. Cherchons donc, cherchons la grâce, et cherchons-la par Marie, parce qu'elle trouve ce qu'elle cherche ; on lui octroie ce qu'elle demande, et elle ne peut pas ne point obtenir ce qu'elle désire. *Quæramus gratiam, et per Mariam quæramus, quia quod quærit invenit, et frustrari non potest.* Toutefois, remarquez-le bien, elle ne fait pas valoir un droit, mais elle sollicite une grâce. *Maria non prætendit meritum, sed gratiam quærit.* »

D'après cette citation, qui résume toute la pensée, tout l'esprit de l'Église dans le culte et les honneurs qu'elle rend à Marie, il est clair et évident, comme nous l'avons dit, que le culte de la Vierge, loin d'être un attentat au culte de latrerie, est au contraire un hommage à la terrible et effrayante majesté du Très-Haut. Nos respects, nos prières, notre encens ne s'arrêtent pas à Marie ; car ce serait alors une véritable idolâtrie. Nous n'allons à la

sainte Vierge que pour aller par elle à Dieu. Fille chérie et bien-aimée, nous la prions de présenter nos besoins à Dieu le Père. Épouse pleine de grâce, nous lui demandons sa faveur auprès de l'Esprit tout-puissant qui sanctifie les âmes. Mère souverainement vénérée, nous nous adressons à elle pour qu'elle nous soit propice auprès de son auguste fils. Reine du ciel et de la terre, nous implorons son crédit auprès du Roi des mondes. Avocate des pécheurs, nous la supplions humblement, et nous nous prosternons à ses genoux bénis, pour qu'elle plaide notre cause auprès du juge redoutable. Qui donc pourrait voir là une ombre d'idolâtrie, et jusqu'à quand dureront donc ces imputations fausses et calomnieuses ?

Nous honorons en Marie ce que Dieu y a mis ; nous admirons en elle ce que Dieu lui a donné. Nous n'oublions jamais que, comme elle le proclame elle-même, c'est Dieu qui l'a tirée de la masse de corruption ; que c'est Dieu qui l'a préservée de toute iniquité ; que c'est Dieu qui l'a défendue contre la dent du serpent ; que c'est Dieu qui l'a sanctifiée dès le premier moment de sa création ; que c'est Dieu qui l'a remplie de grâces incomparables ; que c'est Dieu qui l'a enrichie des plus admirables vertus ; que c'est Dieu qui l'a choisie pour être la mère du Messie ; que c'est Dieu qui l'a élevée au-dessus de toute créature. Non, nous n'oublions point toutes ces vérités ; elles se retrouvent partout, dans tous les livres de prières à l'usage des fidèles, et dans tous les ouvrages qui traitent spécialement de la dévotion à Marie.

Que si quelques Pères de l'Église ou quelques écrivains pieux ont qualifié la sainte Vierge des titres de rédemptrice, de réparatrice et de médiatrice, ce n'a jamais été dans un sens absolu, dans un sens rigoureux ; et il ne faut

donner à ces qualifications que le sens restreint et borné que leur ont donné les auteurs qui ont ainsi parlé. Nous n'invoquons pas Marie comme étant la source de la grâce, mais comme le canal par lequel cette eau céleste descend de Dieu sur nous : *nihil nos habere voluit Deus, quod per manus Mariæ non transiret.*

Voilà quel est l'esprit du culte de Marie par rapport à Dieu-même.

Qu'est-il maintenant par rapport à celle qui en est l'objet direct et immédiat ?

Par rapport à la sainte Vierge, ce culte est essentiellement un culte d'invocation, un culte de louanges et un culte d'imitation.

D'abord, et avant tout, c'est un culte d'invocation.

La prière est un des premiers éléments du culte divin ; c'est aussi un des premiers éléments du culte saint que nous rendons à Marie. Hélas ! l'homme est si pauvre, si nu, si misérable, qu'il a sans cesse à demander des grâces et des secours. Or, après Dieu, à qui donc pourra-t-il s'adresser avec plus de succès et d'efficacité qu'à la trésorière des grâces, à la dispensatrice de tous les dons célestes ?

De là les milliers de prières qui s'adressent à elle ; de là l'affluence qui entoure ses autels, qui remplit ses chapelles, et qui inonde les sanctuaires qu'elle a rendus célèbres ; de là les pèlerinages, les neuvaines, les vœux, les processions, les hymnes et les fêtes en son honneur ; de là les dons et les offrandes ; car ces dons et ces offrandes sont aussi des voix qui prient pour ceux qui en ont enrichi les autels ou les temples de la glorieuse Vierge. Toutes les institutions à la gloire de Marie, le Rosaire, le Scapulaire, l'Angelus, les confréries, ont pour but de faire

monter plus fréquemment vers elle le cri de la prière.

Aussi écoutez les Pères :

« En toutes choses, dit saint Basile, suivez et invoquez Marie, à qui Dieu a donné la puissance de nous assister dans toutes nos extrémités. »

Saint Augustin nous recommande, dans des termes aussi pressants, le recours à Marie : « Implorons tous, dit-il, la protection de Marie du fond de notre exil, afin que, dans le ciel, elle intercède pour nous par une prière assidue. »

Et saint Bernard, dont le nom se présente toujours sur les lèvres ou sous la plume quand il s'agit de Marie, n'a-t-il pas dit, dans le même sens : « Demandons à Marie l'huile de sa bonté tandis que nous sommes en ce monde, de peur de la demander en vain quand nous serons au jugement. Prosternons-nous à ses pieds, embrassons ses genoux, baisons ses mains maternelles, et ne la quittons pas qu'elle ne nous ait bénis. »

Qui ne connaît, qui ne sait mot à mot le beau et éloquent passage, l'exhortation vive et pressante de ce même Père recommandant si fortement la prière à Marie : *Respice stellam, voca Mariam ?*

Et, prêchant par l'exemple plus encore que par les paroles, faisant pour eux-mêmes ce qu'ils conseillaient aux fidèles, tous ces docteurs de l'Église, tous ces prédicateurs des devoirs religieux nous ont laissé les plus touchants modèles de prières à la très-sainte Vierge.

« Reconnaissez, ô Marie, s'écrie le véhément et onctueux diacre d'Édesse, reconnaissez pour vos enfants ceux que votre fils chéri n'a pas rougi d'appeler ses frères. Protégez-nous, ô Marie ! car vos prières plaisent à Jésus. »

« Véritable mère du Sauveur, lui dit saint Ignace, martyr ; mère adoptive du pécheur, renfermez-moi, renfermez-moi dans le sein protecteur de votre bonté maternelle. »

« Et saint Ambroise : Vierge Marie, ouvrez-nous ce beau séjour dont vous avez la clef. »

Mais nous ne finirions pas, si nous voulions ici seulement indiquer toutes les invocations pieuses qu'ont adressées à Marie les Damascène, les Anselme, les Augustin, les Bernard, les Damien, les Bonaventure, les Thomas de Villeneuve, les Antoine de Padoue, les Germain de Constantinople, et mille autres dont les noms formeraient un catalogue interminable.

Qu'il nous suffise de citer cette parole de l'un des saints que nous venons de nommer : « Nos regards doivent sans cesse être attachés et fixés sur les mains de Marie, pour que ces mains bienfaisantes répandent sur nous quelques largesses : *Oculi omnium nostrum ad manus Mariæ semper debent respicere, ut per manus ejus aliquid boni accipiamus.* »

Nous avons dit qu'en second lieu le culte de Marie est un culte de louanges.

Oh ! peut-on la connaître, peut-on être pénétré de sa grandeur, de sa bonté, de sa puissance, de son amour, et ne pas se sentir entraîné à la louer ? Non, non ! Ces sentiments du cœur, lorsque ces sentiments sont vifs et impétueux, tendent invinciblement à se manifester, à se produire au dehors et à passer sur les lèvres. « La bouche, dit Notre-Seigneur, parle de l'abondance du cœur. »

Aussi, que de belles pages nous ont laissées les Pères de l'Église les plus dévots à Marie, sur les gran-

deurs, les vertus et les bienfaits de cette auguste Vierge! Et combien son éloge ne venait-il pas souvent dans leurs discours éloquents et sous leur docte plume!

Proclamer Marie bienheureuse, sainte, puissante, aimable, était une des félicités de l'immortel saint Athanase. Saint Éphrem éprouvait aussi un bonheur infini à louer la Vierge sacrée qui avait dans son cœur une si large place, et qu'il saluait tantôt comme une reine pleine de grâce, tantôt comme un lis des vallées, tantôt comme la joie et le salut du monde, tantôt comme un canal divin et comme une source de vie, tantôt enfin comme la paix et l'alléluia des fidèles.

Quelle chaire catholique n'a pas répété les louanges qu'ont données à Marie les Chrysostome, les Ambroise, les Augustin, les Cyrille, les Bernard, les Éphrem, les Ildefonse? Après le nom de Dieu, quel nom est plus que celui de la mère du Christ une harmonie pour l'oreille, une allégresse pour le cœur, un rayon de miel dans la bouche? Lisez, lisez la vie d'un saint Louis de Gonzague, d'un saint Stanislas Kostka, d'un bienheureux Berckmans, d'un sage et pieux Ollier, et de beaucoup d'autres encore; et vous verrez que l'éloge de la Vierge admirable venait tout naturellement se mêler à leurs entretiens, à leurs conversations. Exalter la mère de Dieu était pour eux un besoin, un avant-goût du ciel.

Imitez-les; aimez comme eux, et comme eux vous direz des choses glorieuses de votre auguste souveraine. Prêtres, que le nom de Marie soit toujours dans votre cœur et toujours sur vos lèvres, *non discedat ab ore, non discedat à corde*; et louez-la souvent dans les assemblées pieuses auxquelles vous rompez le pain de la parole. Simples fidèles, qu'il vous soit doux de parler de Marie,

comme il est doux à un bon fils, à une fille aimante de parler de sa mère. Louez Marie dans ses fêtes, car c'est là un des motifs pour lesquels l'Église catholique a institué et établi tant de solennités en l'honneur de Marie. Louez-la dans tous les mystères de son incomparable vie; louez-la par les hymnes de la liturgie chrétienne, et louez-la aussi par le chant de ces saints cantiques inspirés à nos poètes pour la gloire de la Vierge toute belle et toute pure. « Heureux, s'écrie saint Ildefonse, heureux celui qui ne se lasse pas de vous louer, ô mère de Dieu ! *Jucundus homo qui non satiatur laude tua, o Maria!* » « Heureux, ajoute un autre Père (1), celui qui ne se fatigue pas de parler de vos mérites ! » « Rien au monde, dit saint Bernard, ne m'est plus agréable que de m'entretenir des grandeurs de Marie. »

Ne craignez pas d'aller trop loin dans ce que vous direz de cette reine des anges, de cette bien-aimée de Dieu ; car, pourvu que vous ne l'égaliez pas à Dieu, tout ce que vous direz d'elle sera au-dessous du vrai, puisque « il n'y a rien après Dieu de si grand, de si bon, de si saint, de si nécessaire, que la bienheureuse Vierge, et que ses grandeurs sont infinies. *Non est revera finis tuæ magnitudinis*, lui dit saint Germain de Paris, archevêque de Constantinople.

Enfin, le culte de Marie est principalement un culte d'imitation.

Non, non, ce n'est pas tout de la prier, de la louer ; non, ce n'est pas tout de célébrer ses fêtes, de porter sa médaille, d'embellir ses autels, de chanter ses louanges, de jeûner en son honneur, d'escorter sa bannière, de fréquenter les assemblées où elle est invoquée, saluée et vénérée.

(1) S. Bonav.

Ce qu'elle veut avant tout, ce qui lui plaît par-dessus tout, c'est la pureté de mœurs. Elle détourne la tête d'une assemblée qui ne l'honore que par des signes extérieurs, et dont les affections sont pour le vice et le péché : *Populus hic labiis me honorat; cor autem eorum longe est a me* (1). Ainsi que Dieu, elle veut être honorée en esprit et en vérité; ainsi que Dieu, elle regarde particulièrement le cœur, *intuetur cor* (2), et elle rejette tout hommage qui part d'une âme souillée et qui veut persévérer dans ses iniquités. « Comment, a dit un de ses poètes,

Comment, avec un cœur profane,
Le pécheur, malgré ses forfaits,
De la vertu qui le condamne
Ose-t-il chanter les attraits ?
Dans son âme impure et flétrie
Nourrissant un feu criminel,
Comment ose-t-il à Marie
Jurer un amour éternel ?
... L'éclat d'un monde volage
Séduit-il nos faibles esprits ?
Elle dédaigne notre hommage
Et le repousse avec mépris :
Dès lors que notre âme est charmée
Des biens fragiles et mortels,
Notre encens n'est qu'une fumée
Qui déshonore ses autels. »

A ceux donc qui croiraient avoir accompli toute justice et s'être mis en sûreté pour leur salut éternel; à ceux qui se persuaderaient qu'ils ont acquis des droits certains à la protection de Marie par quelques actes de piété en

(1) Matth., XV, 4.

(2) I Reg., XVI, 7.

son honneur; à ceux qui s'imagineraient pouvoir abriter sous son manteau royal de honteuses faiblesses et une vie criminelle, des désordres cachés ou publics, secrets ou scandaleux, elle dit, comme son divin fils : « Vous ne savez pas, vous ne savez pas de quel esprit vous êtes : *Nescitis cujus spiritus estis* (1); car l'esprit de ma dévotion est un esprit de sagesse, un esprit de douceur, un esprit d'humilité, un esprit de chasteté, un esprit de tempérance, un esprit de charité. Vous donc qui, en me rendant quelques hommages extérieurs, voulez demeurer fiers, orgueilleux, vindicatifs, dissolus, intempérants, inhumains, avares, non, vous ne savez pas de quel esprit vous êtes; *nescitis cujus spiritus estis.* »

En effet, enfants de Marie, votre mère est un modèle pour le petit troupeau rangé sous sa houlette; *forma facti gregis ex animo* (2). Regardez donc ce modèle, et copiez-le dans vos œuvres; *inspice, et fac secundum exemplar* (3). Quiconque, dit saint Ambroise, veut s'assurer l'amour et la protection de Marie, doit s'étudier à l'imiter : *Quicumque sibi Mariæ exoptat præmium, ejus imitetur exemplum.* « Celui-là seul aime vraiment Marie qui la prend pour modèle, » a écrit saint Jérôme. Elle nous a laissé, suivant saint Jean de Damas, le souvenir de ses vertus, pour que nous marchions sur ses pas. « Je vous en prie, ô mes enfants! s'écrie le dévot saint Bernard, si vous aimez Marie, reproduisez en vous sa sainte modestie, sa piété et toutes ses perfections : *Obsecro vos, filioli, si Mariam diligitis, æmulamini modestiam ejus.* En la

(1) Luc, IX, 55.

(2) *I Petr.*, V, 3.

(3) *Exod.*, XXV, 40.

suivant, vous ne pouvez vous égarer. Que vos mœurs, que vos pensées, que tous vos actes réfléchissent ce miroir de toutes les vertus : *Maria splendeat in moribus, fulgeat in actibus* (1). Marie vous appelle à elle; elle vous tend les bras, mais c'est pour vous conduire à Jésus-Christ, son fils; et, en vous le montrant, elle vous dit toujours, comme aux époux de Cana : *Faites ce qu'il vous commande* (2).

Ne vous flattez donc pas, ne vous bercez donc pas de l'espoir mensonger d'avoir Marie pour protectrice, pour avocate et pour mère, si vous voulez unir Jésus-Christ à Bélial, la lumière aux ténèbres, le vice à la dévotion, le culte du Veau d'or, de Baal, d'Astaroth et d'Asmodée, au culte de la Vierge en laquelle l'œil de Dieu ne voit aucune tache. Et, dans tout ce que vous faites à la gloire de Marie, n'oubliez pas que l'esprit de sa dévotion est essentiellement un esprit de sainteté, et que celui-là n'est pas un véritable enfant de Marie, qui n'en fait pas les œuvres, qui n'en suit pas les traces, qui n'en reproduit pas les traits. « C'est renier sa mère, a dit saint Pierre Chrysologue, que de ne pas l'imiter : *Qui genitricis non facit opera, negat genus.* »

(1) S. Bonav.

(2) Joan., II, 5.

X.

DOUCEUR DU CULTE DE MARIE.

Maria pulchra ad intuendum, amabilis ad contemplandum, delectabilis ad amandum.

S. Anselme.

Marie est admirable à voir, ravissante à contempler, délicieuse à aimer.

Oui, sans doute, il est bon de rendre au Tout-Puissant les hommages qui lui sont dus, et de chanter ses louanges : *Bonum est confiteri Domino, et psallere nomini tuo, Altissime* (1). Oui, sans doute, le louer est délicieux à l'âme : *Bonus est psalmus, jucunda decoraque laudatio* (2). Oui, sans doute, Dieu est lui-même plein de douceur, facile à fléchir, et riche en miséricorde pour tous ceux qui l'honorent, pour tous ceux qui l'invoquent : *Tu, Domine, suavis et mitis omnibus invocantibus te* (3). Oui, sans doute, il a mis en réserve d'innombrables délices pour ceux qui l'aiment et qui le servent : *Quam magna multitudo dulcedinis tuæ quam abscondisti timentibus te* (4). Mais, tout bon, tout indulgent, tout miséricordieux qu'il est, le Très-Haut est aussi sévère et redoutable. S'il est père, il est juge aussi ; s'il est le Dieu de consolation,

(1) Ps. XCI, 2.

(2) Ps. CXLVI, 1.

(3) Ps. LXXXV, 1.

(4) Ps. XXX, 20.

il est aussi le Dieu des vengeances ; si sa main bénit, elle frappe aussi ; s'il répand ses bienfaits comme la rosée du matin, il lance aussi le tonnerre, la grêle et les éclairs ; et s'il a fait les cieux pour les prédestinés, il a creusé aussi les abîmes sans fond pour y plonger ses ennemis.

Le culte divin, pour être en harmonie avec ces deux attributs de Dieu, la bonté et la justice, doit nécessairement offrir, dans son ensemble et dans ses détails, le double caractère de l'amour et de la crainte, de la confiance et de l'effroi. Et tels sont, en effet, les deux sentiments qui dominent toute la religion par rapport à Dieu. Et au frontispice de ses temples on pourrait inscrire, en résumant tout l'esprit du culte rendu à la Divinité, ces paroles : « Venez à moi, vous tous qui êtes dans la peine, et je vous consolerai (1) ; » et ces autres : « Tremblez à l'approche de mon sanctuaire, car je suis le Dieu des armées ; mon nom est saint et terrible, et je m'appelle Jéhovah (2). Venez, tremblez ; *venite, pavete*. Dans ces deux mots est l'abrégé de tout le culte de latrie.

Mais il n'en est pas de même de celui d'hyperdulie. « En Marie, dit saint Bernard, on ne voit, on ne trouve rien de sévère, rien d'effrayant, rien de terrible : *In Maria nihil austerum, nihil terribile*. Elle n'est que douceur, que bonté, que suavité : *tota suavis est*. Dieu le Père a remis à son Fils le jugement ; il a confié à Marie l'exercice de la clémence : *Pater filio dedit judicium, et matri officium misericordiæ*. »

Aussi, dans une des prières que les chrétiens adressent le plus à leur divine souveraine, ils lui crient tous en

(1) Matth., XI, 28.

(2) Lévit., XXVI, 2.

chœur : « Salut à vous, ô reine, ô mère de miséricorde ; vous êtes notre vie, notre douceur et notre espoir : *Vita, dulcedo et spes nostra, salve.* » Ainsi donc, d'après l'Église, qui, en acceptant cette antienne, en a, par là même, adopté et ratifié toutes les expressions, la sainte Vierge n'est pas seulement douce et bonne, elle est encore la douceur elle-même, *dulcedo*.

Et cette douceur rejaillit tout naturellement et nécessairement sur le culte qui l'honore, ainsi que les parfums du lis et de la rose se répandent sur tout ce qui approche d'eux, sur tout ce qui les environne.

Aussi, quoi de plus doux, dans tout le catholicisme, que le culte de la Vierge ?

C'est le culte de la femme bénie de Dieu et des hommes, du ciel et de la terre, entre toutes les femmes et plus que toutes les autres femmes.

C'est le culte de la Vierge admirable à voir, ravissante à contempler, délicieuse à aimer : *Maria pulchra ad intuendum, amabilis ad contemplandum, delectabilis ad amandum*.

C'est le culte de la mère la plus tendre, la plus dévouée et la plus généreuse, *clementior et dulcior omni matre*.

C'est le culte de l'épouse toute belle et toute sainte de Dieu le Père : *Maria Dei Patris sponsa* (1).

C'est le culte d'une sœur mille fois plus digne de notre amour et de nos bénédictions que la sœur de Laban, la douce et docile Rébecca, ne l'était de l'amour et des bénédictions de toute sa famille.

C'est le culte d'une reine à qui Dieu a donné toute puissance au ciel et sur la terre, et qui n'en use que pour par-

(1) S. Bernard.

donner et sauver : *Data est Mariæ omnis potestas in cælo et in terra* (1).

C'est le culte d'une avocate qui retient et désarme le bras du souverain juge, pour qu'il ne frappe pas les pécheurs : *Maria detinet Filium, ne peccatores percutiat* (2).

C'est le culte d'une bienfaitrice dans les mains de laquelle le Seigneur a placé tous les trésors de sa clémence : *in manibus Mariæ omnes thesauri miserationum* (3).

C'est le culte d'une libératrice à laquelle nous devons bien plus que les Juifs de Béthulie ne durent à Judith, et ceux d'Assyrie à Esther.

Enfin, c'est le culte d'une protectrice qui est le refuge et l'asile des pécheurs, et qui s'approche de l'autel où s'opère le salut du monde, non en suppliante, mais en reine ; non en tendant la main, mais en donnant des ordres. *Accedit Maria ad altare humanæ reconciliationis, non rogans, sed imperans ; domina, non ancilla* (4).

Aussi, quels titres pleins de douceur que ceux que les Pères de l'Église donnent dans leurs écrits à l'immortelle Vierge ! Tous respirent la bonté, la mansuétude, et pas un n'emporte avec lui une idée de rigueur et de sévérité.

Elle est la mère de la charité, dont Dieu est le père (5) ; elle est la restauratrice des siècles et la coopératrice de notre justification (6). Elle est la guérison de nos âmes (7), la fin de nos douleurs (8), la mère et la tutrice des orphe-

(1) S. Petr. Damian.

(2) *Id.*

(3) *Id.*

(4) *Id.*

(5) S. Bernard.

(6) *Id.*

(7) S. Ephrem.

(8) S. German.

lins, le soutien des petits enfants (1), la consolatrice des affligés (2), un doux remède, un baume souverain à tous nos maux (3).

Elle répare nos malheurs (4), elle relève et encourage le genre humain abattu et désolé (5); elle est l'appui des fidèles, la victoire des âmes pieuses (6); elle rend l'espérance à ceux qui l'ont perdue (7); et toute la terre est pleine de sa miséricorde (8).

Sa personne, son nom, sa vie, tout inspire la confiance, l'abandon et l'amour filial.

Son nom est un signe d'allégresse et un gage de salut, *Marice nomen auxilii et lætitiæ signum est* (9).

Sa personne : c'est une humble et modeste fille d'Adam, noble, il est vrai, par le sang royal qui coule dans ses veines, mais pauvre des biens de ce monde, née sans aucun éclat extérieur, dans une ville obscure et dans une condition aussi peu relevée.

Sa vie nous est cachée jusqu'au jour où Dieu l'élève au-dessus des cieux mêmes, en la prenant pour mère. Mais alors même tout reste calme, modeste et silencieux dans la maison de Nazareth; le Dieu du Sinaï est là, le Dieu du buisson ardent est là; et là, pourtant, il n'y a ni tonnerres, ni éclairs, ni aucun appareil terrible et menaçant. Après aussi bien qu'avant le mystère du Verbe incarné dans son

(1) S. Bonav.

(2) *Liturg.* — S. Anselm.

(3) S. Joan. Damasc.

(4) S. Germ.

(5) *Id.*

(6) S. Greg. Thaum.

(7) S. Ephr.

(8) *Id.*

(9) *Id.*

auguste sein, Marie, la fille des patriarches et des rois, ne verra en elle-même et ne montrera aux autres que la servante du Seigneur.

Oh ! quels tableaux délicieux que ceux qui nous présentent Marie avec ses joies ineffables et de mère et de vierge auprès du berceau de son fils ! *Stans Maria ad cunabula Christi, matrem se læta miratur* (1).

Quels tableaux délicieux que ceux qui nous font voir Marie nourrissant de son lait, réchauffant sur son cœur et pressant dans ses bras celui devant lequel tremblent, dans les hauteurs du ciel, les Trônes et les Dominations, *quem Troni et Dominationes metuunt, puella fovet* (2) !

Quels tableaux ravissants que ceux qui nous mettent sous les yeux, par la parole ou la peinture, par le ciseau ou le burin, Marie jouissant avec un bonheur infini des entretiens familiers de son divin enfant : *Maria familiarissimo alloquio Jesu cum plena cordis lætitia fruitur* (3).

Avec quelle satisfaction l'œil de l'esprit ou du corps s'arrête à contempler celui qui est infini, suspendu au cou maternel de Marie, et souriant à sa mère de ce sourire qui fait la félicité des anges ! *Cerne eum qui immensus est ad materna colla Mariæ pendentem ; inspiciat oculus Jesum matri dulciter arridentem* (4).

Bénissons celle par qui le Christ est devenu notre frère , *benedicta per quam Christus est frater noster* (5). Car quelle confiance une telle sœur, une telle mère ne nous inspire-t-elle pas ? Ici elle ne consent à devenir l'instru-

(1) S. Aug.

(2) S. Éphr.

(3) S. Aug.

(4) S. Anselm.

(5) S. Bonav.

ment des abaissements du Verbe que pour nous sauver tous ; là, elle présente à son fils les adorations des bergers et des mages ; dans le temple, elle remet le sauveur d'Israël entre les bras de Siméon ; en Égypte, elle mange le pain amer de l'exil, et verse des larmes de sang sur le massacre des enfants égorgés à cause de son fils par les soldats d'Hérode. A Hébron, elle sert humblement sa parente. A Cana, elle demande un miracle pour ceux qui l'ont appelée à leurs noces. Sur le haut du Calvaire, sous les bras de la croix, elle offre pour notre salut la victime adorable formée dans ses chastes flancs ; elle sacrifie pour nous ce fils chéri qu'elle aimait incomparablement plus qu'elle-même.

Ses fêtes, qui ne sont que la glorification des principales circonstances de son admirable vie, portent la même empreinte et exhalent le même parfum de suavité et de mansuétude que cette vie elle-même.

Aussi, ne nous étonnons pas que la foule des chrétiens afflue dans nos églises lorsque nous honorons la Conception de Marie, son heureuse naissance, son Annonciation, sa Purification et son entrée dans le ciel. Ne nous étonnons pas qu'ils tiennent tant aux fêtes de la Vierge, et qu'ils en voient avec tant de peine la suppression légale. Non, ne les blâmez pas de ce zèle empressé pour la gloire de Marie. Ce sont des enfants qui vont fêter celle à laquelle ils doivent l'heureuse vie de la grâce ; ce sont des sujets respectueux, humbles et soumis, qui vont saluer leur toute-puissante reine ; ce sont des serviteurs dévoués, des servantes fidèles qui vont offrir leurs hommages à leur auguste maîtresse ; ce sont des captifs libérés qui viennent déposer leurs fers aux pieds de leur libératrice.

Ah ! combien ils se réjouissent, quand la voix de nos

cloches les appelle devant les autels vénérés de la mère de Dieu ! Montez, montez alors, tribus pieuses et fidèles ; allez, allez chanter les louanges de Dieu et de Marie ; allez, allez demander tout ce qui intéresse votre bonheur personnel, le repos de l'État et la paix de l'Église. Rois et princes de la terre , mettez sous sa protection vos trônes, vos sceptres et vos royaumes.

Ministres des autels, vigilants pasteurs des âmes, confiez vos troupeaux à sa houlette tutélaire, et placez-vous vous-mêmes sous la garde de celle qui est, a dit un Père, la gloire et la joie des saints prêtres : *gloria et lætitia sacerdotum* (1).

Vieillards, qui êtes arrivés au terme de la vie, allez saluer en Marie la reine des patriarches. Femmes, dont la piété anime et dirige les pas , allez honorer en Marie la perle de votre sexe. Vierges sages et prudentes, allez contempler en Marie le modèle le plus accompli de la virginité. Justes, allez à Marie comme à un miroir de justice. Pécheurs, recourez à Marie comme à un refuge assuré. Tous, enfin, entourons-la comme notre mère , *omnium parens* (2).

Avec de telles pensées, comment la joie et l'allégresse ne seraient-elles pas dans les cœurs, sur les visages et jusque dans la démarche des peuples qui vont célébrer, dans la maison de prière, les fêtes de la Vierge ?

Et puis, quelle douceur d'expressions, quelle suavité de sentiments, quelle tendre mélodie de chant dans les antiennes , dans les proses , dans les hymnes et dans les litanies en l'honneur de la Mère aimable et admirable !

(1) S. Éphr.

(2) *Id.*

Ne soyons donc pas surpris que le culte de Marie soit si fervent, si populaire dans le catholicisme. Ne soyons pas surpris que les pratiques qui le composent prennent si aisément racine dans les cœurs, qu'elles se propagent avec une si étonnante célérité, qu'elles soient accueillies avec tant d'empressement et même d'enthousiasme. C'est que ce culte est lui-même éminemment en harmonie avec le cœur humain et avec tous ses besoins.

Et s'il n'en était pas ainsi, si ce culte de la Vierge ne trouvait pas dans l'âme des sympathies toutes naturelles, se serait-il répandu, comme nous l'avons vu, sur toute la surface de la terre avec tant de facilité? Se serait-il implanté dans toutes les contrées du monde avec tant de succès? Aurait-il germé partout, fleuri et prospéré partout avec tant de vigueur? Se serait-il enrichi de tant de monuments, de tant de trésors divers? Non, non ; son extension et sa propagation prouvent évidemment et incontestablement qu'il répond aux affections et aux sentiments les plus intimes de l'homme et du chrétien.

Aussi, que ne pouvons-nous énumérer ici à la gloire de Dieu et de son auguste Mère tous les saints personnages, toutes les femmes ferventes, toutes les vierges pures, qui ont compris et goûté combien le culte de Marie est suave et bienfaisant; combien Marie elle-même est bonne et douce pour tous ceux qui ont recours à elle avec confiance et piété : *Maria benigna est omnibus ad ipsam pio corde clamantibus* (1)! Que ne pouvons-nous citer ici toutes les âmes d'élite qui, dans tous les âges de la vie, dans tous les rangs, dans tous les siècles et dans tous les pays, ont aimé la sainte Vierge d'un amour de prédilection, et lui ont rendu les hommages d'un culte tout particulier ?

(1) S. Anselm.

« J'ai été présenté, écrivait saint Denis à l'apôtre saint Paul dans une lettre que la tradition nous a conservée, en l'attribuant à cet illustre disciple du docteur des nations, j'ai été présenté à l'incomparable Vierge. Son aspect tout divin m'a environné d'une splendeur céleste; il a jeté dans mon âme une clarté si pure, et l'a remplie tellement de l'odeur de toutes les vertus, que ni mon misérable corps, ni mon esprit abattu, ne pouvaient soutenir le poids immense de cette félicité. L'usage de mes sens m'a abandonné, et les puissances de mon âme ont succombé à la vue de la gloire de cette sublime majesté. Dieu, qui résidait dans cette auguste Vierge, m'est témoin que, si je n'avais pas été instruit par son divin précepte, j'aurais cru qu'elle était la Divinité elle-même, ne pouvant pas concevoir un plus grand bonheur, même dans les bienheureux, que celui dont je fus enivré, tout indigne que j'en étais dans ce moment fortuné. »

Que ne pouvons-nous redire ici toutes les ingénieuses pratiques de piété par lesquelles les Albert, les Gerson, les François de Sales, les Dominique, les Hermann, les Xavier, les Louis de Gonzague, les Stanislas Kostka, les Ollier, les Liguori, les Réginald, les Élisabeth de Hongrie, les Françoise de Rome, les Albucher et des milliers d'autres, ont honoré Marie! Que ne pouvons-nous les montrer, dans leurs secrets oratoires, devant l'image de celle qu'ils appelaient leur mère et même leur *maman* (car pourquoi n'oser pas dire une expression à la fois si filiale et si tendre) (1) ! Que ne pouvons-nous les faire voir ornant de fleurs son image, l'environnant de guirlandes, la couronnant de roses, lui offrant ingénument

(1) C'était celle de M. Ollier.

les premiers fruits de la saison, déposant à ses pieds les clefs de leurs établissements, lui demandant avis, la remerciant de leurs succès, mettant sous sa protection toutes leurs entreprises, lui confiant leurs peines, la priant de leur accorder force et courage dans les épreuves, la saluant avant de sortir, la saluant encore en rentrant au logis, et trouvant dans toutes ces pratiques un bonheur et un attrait dont l'amour sensuel le plus ardent et le plus passionné n'a pas même l'idée !

Et en retour, que de grâces extraordinaires, que de visions, que d'extases, que de guérisons miraculeuses, quelles délices vraiment célestes, vraiment béatifiques, leur ont été accordées par cette Vierge si riche et si libérale en ses dons, et habituée à rendre les faveurs les plus signalées pour les plus faibles hommages : *Maria cum sit magnificentissima, solet maxima pro minimis reddere* (1) !

La dévotion à Marie adoucit donc, embellit donc et dore notre vie ; elle en bannit les noirs chagrins, elle en dissipe les nuages : *Dissipantur tristitiæ, dum Maria nitore suo serenat vitam* (2).

Rien donc de plus religieux, rien de plus utile, rien de plus doux que de mériter son patronage : *Mariam sibi præcipue patronum facere nihil religiosius, nihil sulu-brius* (3).

Concluons de tout cela que le culte de Marie est souverainement doux.

Oui, il est doux aux marins qui, battus par les vents,

(1) S. And. Cret.

(2) S. Bern.

(3) S. Anselm.

prient et invoquent dans la tempête la Vierge, qui, elle aussi, commande aux vents et à la mer.

Il est doux aux bûcherons, dont la vie tout entière se passe au fond des bois, où ils n'ont, la plupart du temps, d'autre témoin de leurs sueurs que la Vierge du chêne au pied duquel ils s'agenouillent pour dire un *Ave, Maria*, et au pied duquel ils s'assoient pour manger leur pain sec et noir.

Le culte de Marie est doux aux laboureurs que l'Angelus du matin envoie, après le sommeil, au champ qui les nourrit; que l'Angelus de midi invite à un court repos; que l'Angelus du soir ramène dans leurs chaumières après les longs travaux du jour.

Le culte de Marie est doux à ces hommes de peine si nombreux dans nos grandes villes, et qu'un regard jeté en passant sur la Vierge du coin des rues encourage et fortifie dans leur pénible labeur et dans leur vie de mercenaire.

Le culte de Marie est doux à la femme âgée, pauvre et infirme, qui souvent n'a plus, hélas! que la bonne Vierge pour amie.

Le culte de Marie est doux à l'épouse chrétienne qui veut porter saintement le joug du mariage, joug parfois si pesant.

Le culte de Marie est doux à toutes ces jeunes vierges dont le cœur s'ouvre sans effort, et tout naturellement, à tous les sentiments d'une piété vraiment filiale pour celle qui marche à leur tête.

Doux aussi, doux est le culte de Marie à cet âge tendre et innocent que Marie attire à elle comme l'attirait son divin fils, quand il disait aux foules : « Laissez, laissez

venir à moi les tout petits enfants ; le royaume des cieux est à eux.

Oh ! encore une fois, que le culte de Marie est doux ! il l'est durant toute la vie, il l'est surtout à l'instant suprême de la mort ; car à ce moment Marie redouble de tendresse pour tous ceux qui, pendant les jours de leur pèlerinage, l'ont aimée et servie. « Quand ils meurent, dit saint Jérôme, non-seulement elle les assiste, mais elle vient même à leur rencontre pour les introduire au ciel : *Morientibus non tantum succurrit, sed etiam occurrit Maria.*

Aussi quelle sérénité, quel doux rayon d'espérance descend alors dans l'âme des vrais serviteurs de Marie ! « Non, non, disait l'un d'eux à l'article de la mort ; non, je n'aurais jamais cru qu'il fût si doux de mourir ! Oh ! que je suis heureux d'avoir servi la sainte Vierge ! quel bonheur j'en ressens ! quelle satisfaction j'en éprouve ! quelle confiance j'en emporterai au tribunal de Dieu ! Oui, la mort est un gain, surtout quand on a obtenu la protection de celle qui ouvre la cité de paix ! »

Honorons donc la très-sainte Vierge du plus profond de nos cœurs par l'amour le plus intime, par l'affection la plus vive : *Totis ergo medullis cordium, totis præcordiorum affectibus et votis omnibus Mariam veneremur* (1).

Prêtres et pasteurs des âmes, aimons à parler d'elle dans les assemblées des chrétiens ; car Marie, dit saint Ambroise, est infiniment douce dans la bouche de ceux qui font son éloge ; elle est douce dans le cœur de ceux qui la chérissent, et douce encore dans la mémoire de ceux qui prêchent ses grandeurs : *Dulcis est Maria in ore ip-*

(1) S. Bernard.

sam laudantium, in corde ipsam diligentium, in memoria ipsam prædicantium. Imitons saint Bernard, qui dit de lui-même : « Rien au monde ne me plait tant que de parler de Marie : *Non est quod mentem magis delectet, quam de Maria sermonem habere.* » Le souvenir seul de ce nom si aimable et si doux est pour mon âme comme le mets le plus délicieux et le plus savoureux : *Memoria suavissimi nominis Mariæ cibus dulcissimus, cibus suavissimus animæ nostræ.*

Prêtres et fidèles, disons, oui, disons tous, après saint Germain de Paris : « Que le nom de Marie soit la dernière parole de ma langue mourante ; » et après saint Bonaventure : « Plein de confiance en Marie, puissé-je mourir aux pieds de son image chérie, et mon salut est assuré ! *Totus confidens juxta imaginem Mariæ mori desidero, et salvus ero !* »

Ah ! malheur, mille fois malheur à quiconque demeure étranger au culte de Marie ! Malheur, mille fois malheur à celui que l'impiété, l'hérésie, l'indifférence, le péché, empêchent de profiter des innombrables richesses, des ineffables délices renfermées dans ce culte ! Celui qui ne connaît pas, qui n'honore pas la Vierge mère de Jésus-Christ, c'est un enfant sans nourrice, un matelot sans boussole, un vaisseau sans gouvernail, un malade sans médecin, un aveugle sans bâton, un arbrisseau sans appui, une fleur sans rosée ; il ne peut que périr. *Quemadmodum infans sine nutrice non potest vivere, ita sine Maria non posses habere salutem* (1).

Que votre culte me soit donc, ô divine Vierge, ô bonne mère, toujours cher et précieux ! et que ma vie s'éteigne,

(1) S. Bonav.

que ma main se dessèche, que ma langue glacée s'attache à mon palais, que mes pieds se roidissent, que mon cœur cesse de battre, et que mes yeux ne voient plus la lumière et l'éclat des cieux, si vous n'êtes pas constamment, ô Vierge riche en délices, *deliciis affluens*, l'objet de mes pensées, la fin de mes désirs, la source de mes joies, l'ivresse de mon âme, le terme de mes espérances ! *Adhæreat lingua mea faucibus meis, si non meminero tui in principio lætitiæ meæ* (1) !

(1) Ps. XXI, 16.



XI.

POÉSIE DU CULTE DE MARIE.

Le culte de Marie, frais comme une fleur, et remarquablement riche en inspirations nobles et gracieuses, est une source inépuisable de conceptions élevées pour la poésie.

Orsini, *la Vierge*, vol. II, p. 129.

« Ce culte de la Vierge, avez-vous jamais songé, demande un homme aussi éminent par la noblesse du sang que par les qualités de l'esprit et du cœur (1); ce culte de la Vierge, avez-vous jamais songé à ce qu'il a d'admirablement poétique et de profondément tendre? »

Hélas ! non : aveugles et distraits, nous sommes, tant dans l'ordre de la nature que dans celui de la foi, au milieu des merveilles et des beautés les plus touchantes, les plus sublimes et les plus saisissantes, et nous ne les admirons pas, nous ne les remarquons pas, nous ne les apercevons même pas. Et comme nous jouissons de la création tout entière sans ouvrir notre esprit à l'admiration de l'œuvre et de l'ouvrier, de même nous sommes sans cesse environnés des magnificences du catholicisme en général et du culte de la Vierge en particulier, sans en soupçonner même les immenses richesses et les innombrables beautés. L'homme est malheureusement ainsi : soit ignorance, soit préoccupation, soit ingratitude, il se familiarise avec tout ce qu'il y a de beau, avec tout ce qu'il y a de bon dans les

(1) Le marquis A. de Pastoret.

œuvres de Dieu, dans les choses matérielles comme dans les choses spirituelles; et son intelligence demeure inattentive, comme son cœur reste froid, glacé et sans amour.

Essayons, dans ce chapitre, d'ouvrir un peu les yeux et d'échauffer nos cœurs à un foyer vivifiant; et, pour cela, arrêtons-nous à contempler quelques instants, sous le point de vue poétique, le culte de la Vierge. Consacrons cet article à étudier, selon la mesure de nos trop faibles moyens, ce qu'il y a de poésie, de beauté et de charme dans ce culte ravissant qui s'adresse à la Reine des anges.

Ah! c'est ici qu'il nous faudrait une imagination et un pinceau que sans cesse nous regrettons de n'avoir pas! c'est ici qu'il nous faudrait des pensées et un style en rapport avec notre sujet! Et nous ne sentons que trop que nous n'avons ni ces pensées, ni ce style; ni ces pensées magnifiques, ni ce style enchanteur. Qu'au moins Dieu les donne à d'autres pour la gloire de celle qu'il a créée toute belle! Et nous, pour remplir notre tâche, parlons, non pas comme nous le devrions, non pas comme d'autres le feraient, mais comme nous le pouvons, de la poésie du culte de Marie.

Et d'abord, ce culte en lui-même tire, en grande partie, ce qu'il a de poétique de celle qu'il honore et à laquelle il s'adresse.

Or quelle est celle qui est l'objet de ce culte si aimable? Ah! c'est la plus parfaite, la plus pure, la plus sainte de toutes les créatures; c'est le chef-d'œuvre de Dieu; elle surpasse en beauté les anges du paradis et les étoiles du firmament; toutes les fleurs de la terre et les perles de l'Océan pâlissent devant elle. Sous le rapport même physique, peut-être fut-elle dès cette vie la plus belle des fem-

mes, puisque, comme l'enseigne saint Ambroise, dans la mère de Dieu la beauté du corps fut comme le reflet de la beauté de l'âme, *ut ipsa corporis species simulacrum fuerit mentis*; puisque, comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent, l'aspect tout divin de cette Vierge environnait, au dire de saint Denis l'Aréopagite, ceux qui la voyaient, d'une splendeur toute céleste. Aussi l'illustre saint Grégoire de Néocésarée, commentant ces mots de l'ange, « Le Seigneur est avec vous, *Dominus tecum*, » s'écrie dans son admiration : « Le plus beau des enfants des hommes est avec la plus belle des femmes (1). »

Quant à son âme, elle fut toujours aussi sans souillure et sans tache; elle fut toujours, dès le moment de sa création, le temple, le sanctuaire, le trône, le parterre, le ciel même de la Divinité. Vierge et mère tout à la fois, elle réunit en elle tout ce qu'il y a de poétique, de divin, de céleste, d'angélique, d'immaculé dans la virginité, et tout ce qu'il y a de mystérieux, de tendre, d'affectueux, d'aimable, de doux, dans la maternité. Dans un corps pur comme le lis elle a un cœur plus brûlant, plus enflammé que tous les cœurs des anges et des élus de Dieu; elle a un cœur plus aimant que celui de toutes les épouses, que celui de toutes les mères. Elle est l'objet des complaisances de la Trinité tout entière, et, après Dieu, le ciel n'a rien d'aussi beau que Marie; et, si l'on en excepte l'humanité du Verbe, ou plutôt le corps de l'Homme-Dieu, formé dans le sein de Marie, la terre n'a non plus rien produit, rien porté de comparable à la Vierge de Nazareth.

Aussi toute la nature est mise à contribution pour lui

(1) *De Virginitate*, lib. II, cap. 2.

fournir des emblèmes. Dans le langage des livres saints, dans celui de l'Église, l'astre des jours, celui des nuits, l'aurore et l'étoile du matin, le nuage d'or et la rosée, l'arc-en-ciel et tout l'empyrée deviennent des images de Marie. Les plus beaux arbres, le cèdre, le palmier, le cyprès, l'olivier, le chêne, le térébinthe; les plus belles fleurs, la rose, la violette, le lis, la grenade; les plantes les plus balsamiques, l'encens, la myrrhe, le storax, l'aloès, le safran, le galbanum, le cinnamome; les fruits les plus suaves et les plus délicieux, l'orange, le raisin; le miel; les animaux les plus doux et les plus inoffensifs, la gazelle, la tourterelle, la brebis, la colombe, viennent tour à tour nous dire leurs traits de ressemblance avec l'auguste Vierge.

Rien n'est beau, rien n'est poétique comme la liturgie de son culte. Les Pères et les docteurs y rivalisent de zèle pour découvrir dans toutes les beautés de la création quelque ingénieuse analogie avec la Reine des élus. Elle est l'orient pompeux du soleil des intelligences (1); elle est la tige admirable de la plus gracieuse des fleurs (2); elle est la terre virginale de laquelle a été formé le nouvel Adam (3); elle est la vigne qui a porté ce raisin merveilleux qui a désaltéré le monde (4); elle est le champ béni où fut caché pendant neuf mois le trésor des anges et des hommes (5); elle est la sainte montagne que Dieu a daigné choisir pour le lieu de sa demeure (6); elle est le par-

(1) S. Gregor. Neoces.

(2) S. Method.

(3) S. Andr. Cret.

(4) S. Bonav.

(5) *Id.*

(6) S. Athan.

terre embaumé, le jardin de délices d'où s'exhalent tous les parfums et où brillent avec éclat toutes les fleurs des vertus (1); elle est enfin une mer, un océan inépuisable de grâces et de mérites (2).

Les éloquents panégyristes des grandeurs de Marie, d'accord avec la pensée de l'Église, voient aussi des figures de cette mère admirable dans toutes les femmes célèbres de l'Ancien Testament. Ève, dont la royauté et la félicité n'eurent que la durée d'un songe, et dont la déchéance fut peut-être de neuf cents ans; la fidèle Sara, la sage Rébecca, l'aimable et gracieuse Rachel, la courageuse Débora, l'intrépide Jahel; la fille de Jephté, si humble et si soumise à la volonté de son père; la douce Noémi, Ruth la Moabite; Anne, mère de Samuel; Bethsabée, que Salomon fit asseoir à sa droite; la prudente Abigaïl, la reine de Saba avec tous ses parfums et ses immenses richesses, la femme forte dont l'Esprit-Saint a esquissé les traits, la belle Sulamite ou la bien-aimée des cantiques, l'épouse du jeune Tobie, l'héroïque veuve de Béthulie, la pieuse Edissa, la vertueuse Susanne, l'invincible Aschmuna, mère des Machabées; toutes ces femmes, dont Dieu même nous a transmis le souvenir, apparaissent aux yeux de l'Église et aux yeux des saints Pères comme des prophéties vivantes de la Vierge prédite et annoncée dès l'origine des temps.

Et que de poésie ne répand pas sur le culte de la Vierge incomparable cette imposante série de femmes à la physionomie si antique, si orientale, si biblique! Toutes réclament et revendiquent, comme un de leurs premiers et de leurs plus chers titres de gloire, les points

(1) S. Hieronym.

(2) S. Joan. Damasc.

de similitude qu'elles ont avec Marie ; et elles apportent pour cela leurs attraits , leurs grâces , leurs joies , leurs douleurs , leurs mérites , leurs vertus , leur courage , leurs œuvres , en un mot tout ce qui les a immortalisées , tout ce qui les a ornées devant Dieu et devant les hommes.

Les objets les plus sacrés du culte mosaïque deviennent également , dans la pensée des Pères , des symboles de la Vierge. Saint Denis d'Alexandrie voit en elle le tabernacle du Roi de paix ; saint Méthode , l'autel animé du pain de vie ; saint Ephrem , le temple où Dieu s'est fait prêtre ; saint Ambroise , l'arche sainte qui a porté la manne céleste.

Nous avons vu , dans nos *Figures prophétiques* , que le paradis terrestre , l'arche et la colombe de Noé , l'échelle de Jacob , le buisson ardent de Moïse , la verge d'Aaron , la toison de Gédéon , la tour du roi David , le trône et le palais du puissant Salomon , sont aussi considérés par les plus saints docteurs et par l'Église elle-même comme des emblèmes de Marie.

Enfin , dans un autre ordre de choses , elle est , selon les mêmes Pères , une couronne royale au centre de laquelle brille le plus beau des diamants , Jésus-Christ (1) ; elle est une urne d'or (2) ; la vive image de Dieu même (3) ; un miroir de justice (4) , un trône de sagesse (5) , une ancre de salut (6) , un port ouvert aux naufragés (7) , une ville de refuge (8) , une colonne de lumière (9) , le trésor

(1) S. Épiphan.

(2) S. Bern.

(3) S. Anselm.

(4) S. Ambr.

(5) *Id.*

(6) S. Chrysost.

(7) S. Ephr.

(8) S. Bern.

(9) S. Bonav.

admirable de l'économie divine (1), et le livre mystérieux et incompréhensible, le livre fermé de sept sceaux qui a donné à lire au monde la parole ou le Verbe du Père (2).

Certes, nous le demandons ici en toute confiance, où trouvera-t-on plus de poésie que dans les Pères de l'Église parlant de la très-sainte Vierge? Partout où elle passe, elle répand, dit l'un d'eux, le plus doux parfum d'espérance: *Quacumque pertransierit Maria, purissimum spei odorem respergit* (3). Elle embellit les cieux eux-mêmes, s'écrie un autre; et son nom est à la bouche comme un rayon de miel, aux oreilles comme une mélodie; pour le cœur il est une ivresse: *mel in ore, in aure melos, in corde jubilus* (4). Les nuages de la douleur, les noires vapeurs de la tristesse se dissipent et s'enfuient, lorsque Marie par son éclat embellit et dore notre vie; elle est une violette d'humilité, un lis de pureté et une rose de charité: *Dissipantur tristitiæ, dum Maria nitore suo serenat vitam... Maria, viola humilitatis, lilium puritatis, rosa caritatis....* (5).

Aussi, vous qui lisez ou qui entendez ces pages, dites si l'amour sensuel le plus passionné a jamais surpassé, jamais égalé même ces expressions brûlantes que saint Bonaventure adresse à l'auguste Vierge: « Salut à vous, ma reine, ma maîtresse, ma mère, que dis-je? mon cœur, ma vie, mon âme: *Ave, domina mea, mater mea, imo cor meum, anima mea!* »

Que de poésie encore dans la vie de cette créature unique

(1) S. Épiph.

(2) *Id.*

(3) S. Bonav.

(4) S. Ant. Pad.

(5) S. Bern.

et exceptionnelle ! Que de poésie dans sa présentation au temple à l'âge de quatre ans ; dans le mystère ineffable et caché qui la rend mère d'un Dieu et l'élève au-dessus des anges ; dans son enfantement virginal à l'étable de Bethléem, dans sa purification, dans sa fuite en Égypte, et dans le sanglant sacrifice qu'elle offrit au Seigneur sur la cime du Golgotha ! Certes, s'il y a de la poésie dans les contrastes, où rencontrera-t-on plus de contrastes frappants et magnifiques que dans cette existence à part ?

L'innocence et le châtiment, la grandeur et l'abjection, la majesté d'un sang royal et la triste pauvreté qui gagne son pain au jour le jour, le bonheur et l'adversité, l'élévation et la misère, les plus grandes faveurs du ciel et les plus grandes privations de la terre ; être la mère d'un Dieu et l'épouse d'un artisan ; s'entendre proclamer heureuse et mille fois bénie pour avoir enfanté Jésus, et voir ce même Jésus honteusement traîné au supplice par les foules qui naguère le saluaient fils de David ; voilà ce que la vie de la Vierge de Nazareth offre et présente partout aux pieuses méditations de la foi et au génie du peintre, de l'orateur et du poète ! et voilà ce qu'ont senti et compris une multitude d'âmes saintes qui ont puisé dans ces contrastes des leçons pour toutes les situations ! voilà ce qu'ont aussi senti et compris une multitude d'orateurs, de peintres et de poètes, qui, avec ces éléments, ont inventé et produit d'innombrables chefs-d'œuvre d'art et d'imagination !

Ceux qui veulent de la poésie jusque dans les noms en trouveront-ils assez dans les titres si doux sous lesquels la piété invoque la sainte Vierge ? et Notre-Dame des Anges, des Ermites, des Délaissés, des Martyrs ; Notre-Dame des Douleurs, des Larmes, des Sueurs, des Flam-

mes ; Notre-Dame du Carmel, de l'Enfance, du Berceau ; Notre-Dame de l'Étoile, de la Colombe, des Neiges, des Prés, des Champs ; Notre-Dame de Belle-Fontaine, de Valfleuri, de la Rose, du Lis, du Chêne, de l'Olivier ; Notre-Dame de Foi, d'Espérance, de Prudence, de Force, de Salut, et beaucoup d'autres noms qu'il serait bien trop long d'énumérer ici, leur paraîtront-ils des noms assez harmonieux et assez poétiques ? et à leur jugement ces noms éveillent-ils des idées assez belles et des sentiments assez tendres ?

Et nous ferons la même demande au sujet des fêtes de Marie. Mon Dieu, combien de gens qui ne connaissent des hommes que l'habit, et des choses que l'écorce ! Les fêtes de la Vierge ne leur disent rien au cœur ; ils n'en pénètrent pas l'esprit, ils n'en sentent pas la poésie. Ils voient les âmes fidèles, les vrais chrétiens, les filles et les femmes que la piété anime, aller, ces jours-là, aux temples et aux autels de Marie ; et c'est tout ce qui frappe ces hommes, dont le prophète a dit : « Ils ont des yeux, et ne voient pas ; des oreilles, et ils n'entendent pas ; des pieds, et ils ne marchent point. »

Non, en effet, ils ne voient pas l'élément poétique de ces solennités de la mère du Christ. Mais la foi le connaît, la foi le sent, la foi l'apprécie ; elle le savoure, elle s'en pénètre. Témoin saint Bernard, qui est autant le poète que l'orateur de la Vierge ; témoin Santeul, cet Horace, ce Pindare de la foi catholique ; témoin ces milles poètes, ces mille artistes qui ont si bien compris et si bien savouré la poésie de ces fêtes et de ces mystères de Marie. Lisez ou contemplez leurs œuvres, et vous verrez qu'il y a dans ces solennités tout embaumées, toutes parfumées de poésie, autre chose que ce qui frappe les yeux du corps.

Nous ne pouvons pas, on le comprend, nous arrêter ici à faire ressortir toutes les beautés poétiques de chacune de ces fêtes, qui embellissent chacune des saisons de l'année chrétienne : ce serait donner à ce chapitre une longueur démesurée. Nous avons, d'ailleurs, essayé de le faire à l'article spécial de chacune de ces fêtes en particulier. Ici nous ne pouvons qu'indiquer ces pieuses et belles solennités aux méditations de ceux qui savent réfléchir, et qui, ne s'arrêtant pas aux seules apparences, pénètrent la substance et la moelle des choses.

En somme, que sont ces institutions, sinon des hommages publics, des hommages éclatants à la créature la plus sainte, la plus aimable et la plus bienfaisante ; des hommages éclatants, publics et solennels à la vertu elle-même ?

Et par qui ces hommages sont-ils principalement rendus à la Reine des cieux ? Ah ! c'est par l'élite de la terre et de la société chrétienne. Quels sont, en effet, les clients les plus assidus de Marie ? Ce sont ceux qui, dédaignant la terre et tout ce qu'elle possède, ont pris Dieu pour leur héritage ; ce sont ceux qui sont en ce monde comme n'y étant pas, ceux qui vivent déjà dans le ciel par leurs pensées et leurs désirs ; ceux qui, se regardant comme des voyageurs ici-bas, cherchent au delà de la tombe leur patrie véritable, leur cité permanente ; ceux enfin dont l'esprit plane au-dessus de la figure de ce monde, et dont l'âme s'affranchit des entraves du corps et du poids écrasant de la mortalité.

Quelles sont les clientes de Marie ? Ce sont ces femmes fortes et pieuses dont Dieu est le premier époux, le premier maître ; ces femmes dans le cœur desquelles Dieu a la première place ; ces femmes qui, avant tout, s'étudient à plaire au Seigneur, et à briller aux regards du ciel par la parure

qui convient à une épouse de Jésus-Christ, par la parure des vertus religieuses et morales, publiques et privées.

Quelles sont les clientes de Marie? Mais nous le voyons tous les jours : ce sont ces vierges pures qui peuvent dire comme Marie : « Je ne connais point d'homme, *Virum non cognosco* (1). » Ce sont ces vierges sacrées qui sont comme les fleurs mystiques du jardin de l'Église, fleurs que le souffle de l'homme n'a point encore flétries. La blancheur de leurs robes n'est qu'un symbole imparfait de la pureté de leur âme. Elles suivent les pas de l'Agneau, parce qu'elles sont à ses yeux sans tache et sans souillure. Ravissantes colombes, qu'on dirait lavées dans du lait, tant leur beauté est éclatante, elles ne demandent qu'à s'envoler dans le sein de Dieu même, pour y trouver leur repos. Oh ! si, comme on l'a dit, la virginité est la poésie de la vertu, ne nous étonnons pas que les vierges surtout s'empressent d'honorer celle qui a porté la vertu et plus haut et plus loin qu'aucune créature.

C'est d'elle que David a dit, en s'écriant, dans une espèce de délire extatique : « La reine, votre épouse, est « debout à votre droite, revêtue de l'or d'Ophir.....
« Écoutez, ô ma fille, voyez et prêtez une oreille attentive. Oubliez votre peuple et la maison de votre père ;
« et le roi sera épris de la beauté de vos charmes. C'est
« lui qui est votre Dieu ; prosternez-vous devant lui. Les
« filles de Tyr viendront vous offrir des présents, et les
« grands de la terre imploreront vos regards. Toute la
« gloire de la fille du roi vient de son cœur ; ses vêtements sont resplendissants d'or et de broderies ; à sa
« suite paraîtront une multitude de vierges. O roi ! les

(1) Luc, I, 34.

« compagnes de l'épouse vous seront présentées ; on les
« amènera avec joie et avec allégresse ; on les introduira
« dans le palais du roi. Pour vous, ô épouse, à la place
« de vos pères il vous est né des enfants ; vous les établi-
« rez princes sur toute la terre. Ils perpétueront le souve-
« nir de votre nom dans toute la suite des âges , et les
« peuples vous glorifieront dans tous les siècles et dans
« l'éternité (1). »

Ces accents sont-ils assez nobles, et ces images assez belles ? Eh bien ! voilà de quels chants se compose, en grande partie, la liturgie sacrée du culte de Marie. Pour composer les offices de cette Vierge bien-aimée, l'Église a rassemblé les passages les plus poétiques de tous les livres saints. Comme on voit au printemps l'industrielle abeille aller de fleurs en fleurs, cherchant partout les sucres dont elle forme son miel ; comme on voit encore la bergère errer çà et là sur les collines et au fond des vallées, pour y trouver de quoi tresser une guirlande à la Vierge de son hameau ; ainsi l'Église a feuilleté toutes les pages de la Bible pour en extraire les endroits les plus beaux et les plus touchants, et en faire hommage à Marie. Aussi rien de plus doux , rien de plus suave, rien de plus tendre que les divers offices de la Vierge. Les extraits de l'Écriture, les paroles de la tradition, les hymnes, les antiennes, les proses, tout exhale, tout répand le plus délicieux parfum de poésie, tout parle au cœur, tout émeut l'âme, tout remue, tout transporte.

Connaissez-vous quelque chose de plus harmonieux aux lèvres et de plus doux à l'oreille que ce chapitre vingt-quatrième de l'Ecclésiastique, appliqué par l'Église à la

(1) Ps. XLIV.

sainte mère de Dieu ? « Quasi cedrus exaltata sum in
« Libano, et quasi cupressus in monte Sion ; quasi palma
« exaltata sum in Cades, et quasi plantatio rosæ in Jericho ;
« quasi oliva speciosa in campis, et quasi platanus exal-
« tata sum juxta aquam in plateis. Sicut cinnamomum
« et balsamum aromatizans odorem dedi ; quasi myrrha
« electa dedi suavitatem odoris, etc. »

« Je me suis élevée comme le cèdre sur le Liban , et
comme le cyprès sur la montagne de Sion. Je me suis
élevée comme le palmier de Cadès et comme les rosiers de
Jéricho ; j'ai grandi comme un bel olivier dans la campa-
gne, et comme le platane auprès d'un grand chemin et
sur le bord des eaux. J'ai répandu l'odeur du cinnamome
et du baume. J'ai exhalé les parfums de la myrrhe la plus
pure. J'ai rempli ma demeure des vapeurs du storax, de
l'onix et de l'encens. J'ai étendu mes rameaux comme le
térébinthe, et mes rameaux sont des rameaux d'honneur
et de beauté. J'ai donné, comme la vigne, des fleurs odo-
riférantes, et mes fleurs deviendront des fruits de gloire et
d'abondance (1). »

Je ne sais si ces paroles produisent sur les autres l'effet
qu'elles ont produit sur moi dans la langue de l'Église ,
alors que, servant la messe en qualité d'enfant de chœur,
j'entendais le prêtre les dire pour l'épître du samedi, les
jours où l'on faisait l'office de la Vierge. Mais, quoique
bien jeune alors, ces paroles me charmaient déjà, et je les
ai retenues entre toutes celles de la liturgie. Pauvre en-
fant, et enfant du pauvre, quand ce passage parlait à mon
cœur un langage qu'il entendait, mais qu'il ne compre-
nait pas, j'étais bien loin de penser qu'un jour je le

(1) Ecclés., XXIV.

commenterais pour la gloire de Marie et pour l'édification de sa famille adoptive. Je l'ai fait cependant dans un précédent ouvrage : que Dieu bénisse mon travail !

Le Cantique des cantiques, cette idylle sacrée, cette pastorale sainte, que rien n'égale parmi les conceptions des hommes, a aussi une très-grande place dans les offices de la Vierge; et quels flots de poésie n'en découlent pas sur ce culte déjà si suave et si embaumé !

Ah ! que ne pouvons-nous ici mettre sous les yeux du lecteur toutes les fleurs, tous les parfums de ce parterre enchanteur ! Bornons-nous à citer ces exclamations de l'époux à la vue de sa bien-aimée : « Que tu es belle, ma chérie ! que tu es belle ! Tes yeux sont ceux de la colombe ; ils brillent comme des perles à travers le tissu transparent de ton voile. Ta chevelure est semblable à la toison des chevreux qui paissent en liberté sur les montagnes de Galaad. Tes dents sont blanches comme les brebis qui montent du lavoir ; toutes jumelles, il n'en est aucune qui n'ait son égale. Tes lèvres, couleur de rose, sont comme une bandelette de pourpre ; tes joues sont comme la grenade. Tu es belle et ravissante comme Jérusalem. Fille du roi, que tes pieds sont beaux dans ta superbe chaussure ! Ton regard est limpide comme les fontaines d'Hésébon ; ta tête est comme le Carmel, et ta chevelure ressemble au diadème des rois. Ta stature est celle du palmier, et le souffle de ta bouche est comme l'odeur des pommes d'or. Que ton amour est délicieux, ô mon épouse, ô ma sœur ! que ton amour est doux ! Il est plus doux que le vin le plus enivrant, que les parfums les plus exquis et que les aromates les plus odoriférants (1). »

(1) *Cant. cantic.*, passim.

Que de poésie encore dans la salutation que toutes les cloches de nos églises envoient, trois fois le jour, à la Reine des anges !

« Le jour s'ouvre et se ferme au nom de Marie. Si elle annonce les fatigues de la journée, elle annonce aussi le repos de la nuit. Si elle parle des nécessités dures de la vie, elle inspire aussi le courage pour les supporter ; elle montre en souriant, du haut du ciel, le lieu de rafraîchissement et de paix, où l'on ne peut arriver qu'en passant par l'eau et le feu, suivant les paroles des saintes Lettres. Et quoi de plus poétique que cette voix du matin, qui réveille les campagnes au lever du soleil, aux chants de l'alouette, et au moment où les fleurs donnent leurs premiers parfums ? et cette autre voix consolante du soir, qui appelle la famille à se réunir autour du foyer rustique, ou de la table qui répare les forces des travailleurs ? Nos villes ont trop de bruit. Marie, qui se tait dans ce tumulte, y a moins de charme et de puissance qu'à la campagne (1). »

Passons, quoique avec regret, mais pour subir la loi d'une impérieuse nécessité, passons sous silence la poésie que le cœur peut découvrir dans les processions, les statues, les images, les basiliques et le mois de Marie ; et hâtons-nous de terminer par un mot court et rapide sur la poésie des pèlerinages en l'honneur de la Vierge, et qui sont une des parties les plus touchantes de son culte.

Depuis le péché d'Eve, la terre n'est-elle pas, pour les pieds de l'homme, hérissée de ronces et d'épines, qui le déchirent et l'ensanglantent à chaque pas qu'il fait ? Cette terre n'est-elle pas partout semée de précipices et cou-

(1) *Le Livre de Marie*, par MM. Grégoire et Collombet ; préface, p. xvi, xvii.

verte de pièges? n'est-elle pas partout arrosée et trempée de nos sueurs et de nos larmes? Partout donc il faut aussi offrir des consolations à ceux qui pleurent, des remèdes à ceux qui souffrent, des espérances à ceux que la douleur abat. Et de là la multitude des monuments, des chapelles, des statues, des autels de Marie. Son image consacre et bénit les villes et les hameaux, les prés, les bois, les champs, les coteaux, les vallées, les montagnes, les bords de l'Océan, les fleuves, les étangs, les fontaines, les grandes routes, les rochers même les plus ardues et les plus dépouillés.

Et, dans tous ces sanctuaires, quelle paix profonde! qu'il est bon, qu'il doux d'y passer quelques heures devant la Vierge de toutes grâces! *Bonum est nos hîc esse!* Comme on s'y sent encouragé, soutenu, fortifié pour les épreuves de la vie! comme le poids du siècle y est moins lourd, moins écrasant! Vous avez vu quelquefois sans doute, après une pluie d'orage, les fleurs de nos jardins souillées de fange, et tristement couchées à terre. Un rayon de soleil vient-il les ranimer? vite elles se relèvent et plus fraîches et plus belles. Ainsi l'âme attristée, l'âme brisée par le chagrin, quand elle a prié Marie, quand elle s'est prosternée à ses genoux maternels, reprend force et vigueur pour accomplir sa tâche, et porter jusqu'au bout le fardeau de la vie.

Et certes si le grandiose, si le pittoresque des sites est un des plus magnifiques langages que la nature parle à l'homme, avec quelle éloquence et quelle variété de tons ce langage ne parle-t-il pas dans le culte de la Vierge? car nous trouvons ce culte attaché à des monuments antiques et vénérés, dans les paysages les plus mornes, sur les pics les plus élevés, au niveau de l'aire des aigles,

dans les plaines les plus silencieuses. Comme la sainte poésie du culte de la Vierge se marie harmonieusement à la poésie solennelle des Alpes *aux grands sommets, aux glaces éternelles* (1), des Pyrénées à la *chevelure du mélèze* (2), des flots de l'Océan, des vagues de l'Atlantique et de la Méditerranée! Comme la sainte poésie du culte de la Vierge s'unit bien, s'harmonise bien avec celle de la nature sur la croupe du mont Etzel, sur celle du Montserrat et de Montenero!

Oh! que le culte de Marie est riche et beau pour l'esprit, doux et bienfaisant pour le cœur!

Non, non; ni la nature dans tout l'éclat de sa fraîcheur et de sa beauté, ni l'aurore dans tous ses charmes, ni le printemps avec ses chants, ses fleurs et ses prairies; ni les parterres les plus riants, ni les vallées les plus fertiles, ni les fontaines les plus limpides, ni les fleuves les plus majestueux, ni les sites les plus variés, les plus grandioses et les plus pittoresques; ni le spectacle imposant de la mer, ni la vue d'un ciel étoilé, ni les accents de la lyre la plus harmonieuse, ni la mélodie la plus pure, ni l'éloquence la plus vive et la plus entraînante, ni le paisible murmure des feuilles qu'agitent les zéphyr, ni le silence grave et religieux des bois, ni les soupirs de la douleur, rien, non, rien n'égale à nos yeux la beauté poétique du culte de Marie.

Pour ceux qui le méditent, pour ceux qui le comprennent, pour ceux qui savent en goûter, en savourer les délices, il est une source intarissable, une mine inépuisable de sainte, de céleste, de divine poésie; il est plus

(1) Alex. Guiraud, *Élégie savoyarde*.

(2) M. l'abbé Orsini.

doux que le miel, plus embaumé que le nectar ; *omni melle dulcior, et nectare suavior.*

Statuaires, peintres, poètes, orateurs, hommes de génie qui êtes avides de nobles et sublimes inspirations, étudiez ce culte ; mais étudiez-le avec le cœur, non moins qu'avec l'esprit ; avec la foi, non moins qu'avec l'intelligence ; et vous y trouverez, pour vos heureux talents, les plus riches trésors.



XII.

INFLUENCE DU CULTE DE MARIE SUR LES MŒURS.

Nos culpis solutos,
Mites fac et castos.

Faites que nous obtenions le pardon de nos fautes ; faites que nous soyons doux et chastes.

Hymn. ecclés.

Ce que, par cette prière, les fidèles demandent à Marie, c'est ce qu'opère le culte de cette Vierge dans la société chrétienne.

De nos jours plus que jamais plusieurs s'en vont criant et répétant partout : « Pas de mystères ! pas de dogmes ! « pas de pratiques religieuses ! mais de la morale ! Il ne « faut plus maintenant prêcher que la morale ; elle seule « est utile, car elle est nécessaire, et rien ne peut la rem- « placer. Prêtres, gravez-la dans le cœur des populations « et dans l'âme des masses, et vous aurez tout fait : vous « aurez largement compris votre sublime ministère et « rempli vos devoirs ; vous aurez bien mérité de la grande « famille humaine. »

Ainsi disent les insensés qui n'ont point pensé leur parole avant de parler leur pensée.

Car le dogme, qu'est-ce autre chose que la base fondamentale de la morale ? Le dogme, c'est le tronc, c'est la branche ; la morale, c'est la feuille, c'est la fleur, c'est le fruit. Coupez le tronc, sciez la branche, la feuille se flétrit, la fleur se fanne, et le fruit meurt. De même abolissez les

dogmes, effacez-les des croyances ou cessez de les enseigner, et la morale disparaîtra comme disparaît un ruisseau dont on a desséché le lit, dont on a tari la source.

Et, d'un autre côté, plus les dogmes sont purs, saints et sublimes, et plus la morale est elle-même pure, sainte et sublime. L'histoire est là pour le prouver à quiconque veut l'interroger.

Qui a donné au paganisme ses mœurs abominables, sinon les croyances infâmes, les enseignements corrompteurs de la mythologie? Qui a donné aux musulmans leurs mœurs voluptueuses, leurs mœurs abrutissantes, sinon les dogmes du Coran, sinon les enseignements menteurs du faux prophète de Médine?

Ces réflexions générales, nous les appliquons surtout à l'influence incontestable du culte de la sainte Vierge sur les mœurs des chrétiens.

La plupart des contradicteurs de ce culte salubre ne voient dans les prières adressées à Marie que des mots; dans le chapelet, que des grains; dans les statues, les images ou même les églises, que du bois ou de la pierre; dans les bannières, que de la soie; dans les processions, que des marches: en un mot, ils n'aperçoivent que la partie matérielle, que le corps de ce culte. Mais ce qui, dans ce culte, est esprit et vie leur échappe. De là la fausseté, la folie même de leurs jugements et de leurs appréciations. Car, nous adressant ici aux esprits réfléchis que la passion n'aveugle point, nous leur dirons: Examinez, étudiez dans son ensemble et ses détails ce culte de la Vierge-mère; et nous vous défions d'y montrer quoi que ce soit qui n'ait pas pour fin dernière la sainteté de la vie, la pureté des mœurs, c'est-à-dire la morale. Oui, dans ce culte sanctifiant tout aboutit, tout converge vers ce

point. Il est l'oméga final de toutes les pratiques, de toutes les prières dont se forme ce culte.

Conserver ou rendre la vertu, préserver ou guérir, voilà ses deux premiers, ses deux principaux objets; et par là il embrasse la société tout entière; car la société se compose uniquement de deux classes : premièrement, d'âmes pures et saintes; deuxièmement, d'âmes pécheresses ou dépouillées des ornements et des trésors de la grâce.

Or, il est évident que l'influence salutaire du culte de la Vierge s'étend, comme un ciel ami, comme une atmosphère bienfaisante, sur ces deux parties intégrantes de la société catholique.

Marie est après Dieu, et parmi les créatures, le modèle le plus parfait et le plus accompli de toutes les vertus; elle est en outre, dans le ciel, l'intendante suprême et la dispensatrice de tous les dons de Dieu; et c'est sous ces deux aspects que l'Eglise la montre sans cesse à la foule de ses enfants. « Allez, semble-t-elle leur dire, allez tous à Marie pour la prier et l'imiter, pour lui tendre la main et marcher sur ses traces. » La prière et l'imitation, la prière qui demande les vertus, et l'imitation qui les réduit en pratique, voilà le résumé de tout le culte de la Vierge.

Aussi, jeunes mères, dites-nous pourquoi, dès leur naissance, vous offrez et consacrez vos enfants à Marie? N'est-ce pas pour qu'elle veille sur eux, et qu'elle leur conserve la pureté qui en fait des anges?

Chers enfants, qui vous préparez à vous nourrir du pain céleste, pourquoi tant de prières à la très-sainte Vierge? N'est-ce pas pour obtenir par elle que votre enfance soit sans tache au regard de Dieu, et pour que vous puissiez porter sans souillures vos robes blanches des fonts régénérateurs à la salle du banquet divin?

Jeunes hommes qu'on voit parfois humblement prosternés et profondément recueillis devant l'image de Marie, quelle prière lui adressez-vous ? Ne la suppliez-vous pas de vous donner un frein contre les passions de votre âge ?

Et vous surtout, filles d'Adam, ou mieux vierges de J. C., pourquoi êtes-vous toujours si empressées à rendre vos hommages à Marie ? Pourquoi êtes-vous si nombreuses dans ses chapelles embaumées ? Que faites-vous si souvent et si longtemps à ses pieds ? Ah, nous le savons tous ! vous méditez ses vertus, vous écoutez ses paroles, vous savourez ses parfums, et vous lui demandez la grâce de courir, à leur odeur enivrante, dans les sentiers immaculés.

Épouses chrétiennes, dignes mères de famille, pourquoi êtes-vous si assidues à honorer Marie ? Pourquoi laissez-vous si souvent dans sa chapelle vénérée l'empreinte de vos pas et plus encore de vos pleurs ? Ah ! c'est que là vous trouvez le plus ravissant modèle des épouses et des mères, le miroir le plus pur de toutes les vertus dont vous-mêmes devez être parées. Là, votre cœur s'épanche et votre âme se répand en sentiments ineffables ; là, les larmes sont moins amères, et la prière est plus facile. Là, vous pensez à vos familles ; vous les présentez à la Vierge, et vous appelez sur elles son regard plein d'amour et son amour plein de puissance.

Oh ! parmi les censeurs du culte de Marie, combien, nous l'avons déjà dit, combien qui, sans le savoir, lui doivent la sagesse de leurs filles et la fidélité de leurs femmes ! Insensés ! ils se moquent des confréries, du Rosaire, du Scapulaire ! Et ils ignorent, mais Dieu sait que c'est à ces pratiques, à ces institutions et à la foi qui les a établies, qu'ils sont redevables de l'innocence de leurs

enfants, de la pureté de leurs filles, et des vertus souvent sublimes de leurs épouses !

Est-il possible, en effet, de porter fréquemment ses regards sur cette femme si divine, sur cette Vierge plus belle que le feu étincelant des astres, plus brillante que l'or, plus transparente que le verre, plus blanche que la neige, sans se sentir porté au bien, sans éprouver un remords au souvenir des fautes passées ? Est-il possible d'entendre dire ou chanter ses louanges, sans aimer les qualités qui sont toute sa gloire et toute sa richesse ? Est-il possible d'approcher de ce foyer embrasé, sans se sentir pénétré du feu de la charité ? Est-il possible de se voir dans ce miroir resplendissant, sans rougir de soi-même et de ses innombrables taches ? Est-il possible de contempler celle qui a écrasé la tête du serpent, sans éprouver en soi-même une secrète horreur, une haine profonde pour l'auteur du péché ? Non, non. Aussi voyez : partout où la mère de Dieu est l'objet d'un culte fervent, les mœurs sont respectées, la vieillesse est grave et sage, la jeunesse est modeste, et l'enfance est candide. Partout où la mère de Dieu est l'objet d'un culte fervent, les passions sont comprimées et les vertus fleurissent. La dévotion à Marie affermit dans le bien, ou retire du mal ; elle protège contre les blessures, ou elle les guérit. La dévotion à Marie, c'est le phare lumineux qui brille dans une nuit épaisse ; c'est le port pour les naufragés ; c'est l'Éden pour les cœurs purs ; c'est l'arbre tutélaire qui abrite contre l'orage et contre les feux du midi ; c'est le bouclier salutaire qui émousse les traits ; c'est le baume adoucissant qui ferme et cicatrise les plaies livides et envieiillies. Les annales de ce culte ne sont-elles pas remplies de conversions miraculeuses opérées par Marie, refuge des pécheurs ? Qui n'a pas entendu d'innom-

brables récits de ce genre ? Qui ne connaît pas une foule d'âmes arrachées à la honte, au vice et aux désordres, par le bras tout-puissant de la femme forte et invincible ?

Et à quoi attribuer la ferveur soutenue, la chasteté de corps et d'âme de tant de vierges admirables qui vivent comme des anges dans le monde et dans le cloître, dans la retraite et dans le siècle ? Encore au culte de Marie. Oui, c'est sous l'influence de ce culte vivifiant que germent et s'épanouissent ces autres roses mystiques, ces autres lis de pureté, ces autres violettes d'humilité qui embaument ou leurs familles ou leurs communautés. Toutes ces fleurs d'innocence appuient et étayent leur faiblesse sur les bras de Marie ; tous ces cœurs demandent leurs feux à la mère du bel amour. Il n'y a pas une de ces vierges qui n'aime la Reine du ciel comme une fille aime sa mère. Et qu'est-ce que ces âmes avides et altérées vont demander, dans leurs prières, au pied de l'autel de la Vierge ? Qu'est-ce qu'elles méditent dans leurs longues et fréquentes oraisons ? Qu'est-ce qu'elles vont chercher dans les sacrements reçus aux jours des fêtes de la Vierge ? Que veulent-elles en s'incorporant aux associations en l'honneur de Marie ? La vertu, la vertu, et toujours la vertu.

Mais ici nos adversaires nous arrêtent, en nous opposant quelques scandales donnés parfois dans les rangs des serviteurs et des servantes de Marie, et par des personnes qui lui rendent, au vu et au su de tous, un culte éclatant et public. Hé quoi ! avons-nous jamais dit que la dévotion à Marie rendait inaccessible aux traits de l'ennemi ? Sans doute on peut bien être dévot à la Vierge et commettre encore des fautes, et même des fautes graves. Sans doute on peut bien l'honorer par des hommages extérieurs et matériels, embellir ses autels, marcher sous sa

bannière, revêtir ses livrées, entrer dans ses congrégations, et forfaire néanmoins aux lois de la vertu. Mais que peut-on en conclure contre le culte lui-même? Veut-on qu'il rende impeccable, quand le culte de Dieu, le culte de latrerie ne nous établit pas dans cet heureux état? Est-il donc étonnant que l'on faillisse parfois sous l'étendard de Marie, lorsque chaque jour on voit d'innombrables chrétiens faillir sous les bras de la croix? Et exigera-t-on que la dévotion à Marie ait une prérogative que Dieu n'a pas attachée au culte qui s'adresse à lui? Si ses apôtres ont fait des chutes à l'école du divin Maître, doit-on trouver étrange que l'on en fasse aussi à l'école de sa sainte mère? Et quel est donc le champ où l'on ne voit jamais d'ivraie? Quelle est la terre qui ne produit ni ronces, ni épines? Quel est le jardin où ne germe ni plante parasite, ni herbe malfaisante? Quel est l'arbre qui ne perd pas une seule de ses fleurs, pas un seul de ses fruits? Quel est le verger sans insectes? quelle est la vigne sans verjus?

Il est bien vrai que Marie est pour sa famille adoptive une tour d'où pendent mille boucliers; mais il faut qu'on emploie ces armes défensives. Elle offre un préservatif à tous les maux de l'âme; mais il faut que l'on use de ce puissant spécifique. Et d'ailleurs, est-ce que tous nos jours sont beaux et également bons? Et ne peut-on pas avoir la foi en Dieu et la confiance en Marie, sans en faire constamment et invariablement les œuvres? Ne peut-on pas quelquefois voir et aimer le bien, et, par faiblesse, faire le mal? Et si Dieu a permis au serpent séducteur de le tenter lui-même, et ensuite de se glisser jusque dans ses sanctuaires pour y tenter ses ministres, doit-on être surpris qu'il lui ait permis aussi de pénétrer dans les chapelles de sa divine mère et dans les rangs de ses enfants?

Non, non, nul lieu n'est ici-bas inaccessible au démon ; nulle âme sur la terre n'est invulnérable à ses traits. Plaignons la faiblesse humaine ; gémissons des dangers qui nous pressent de toutes parts. Bénissons les puissances célestes qui nous entourent de protection ; mais n'impuntons pas nos fautes à ce qui n'est établi que pour nous en préserver ou pour nous en guérir. Nos fautes viennent de nous et de notre mauvaise nature ; n'en accusons pas les remèdes que Dieu nous a donnés, et qui n'ont d'autre fin que le salut de notre âme.

Et le culte de la sainte Vierge est un des plus efficaces. Il est, pour la plupart, une riche source de vertus et un élément certain de prédestination. Aussi, tout ce qu'il y a sur la terre de plus pur et de plus saint honore et chérit Marie ; et, au contraire, quiconque ne sent que du dégoût, que de l'indifférence pour ce culte bienfaisant, a peu d'amour aussi pour Dieu.

Malheur donc, trois fois malheur à la jeune fille qui n'éprouve aucun attrait intérieur pour ce culte sacré ! elle a déjà un pied, si toutefois elle n'en a pas deux, dans la voie qui mène à la mort. Et, au contraire, heureuse la vierge sage et prudente qui honore Marie ! car, écoutez ce que dit cette divine reine : « Je suis la mère du bel amour, « de la crainte, de la science et de l'espérance. En moi est « toute la grâce de la vie et de la vertu ; en moi, tout « l'espoir de la vie et de la vérité. Venez donc à moi, « vous tous qui me désirez avec ardeur, et remplissez- « vous des fruits que je donne... Celui qui m'écoute ne « sera point confondu, et ceux qui agissent par moi ne « pécheront pas. Ceux qui me trouvent auront la vie « éternelle (1). »

(1) Ecclés., XXIV, 31.

Mères pieuses, qui voulez que vos filles brillent par l'éclat des vertus, placez-les donc sous les auspices de la Vierge immaculée, afin qu'à l'ombre de cette pure et sainte créature elles fleurissent comme le lis, et exhalent un parfum mystique de sagesse et de vie.

Et ce culte de Marie, non-seulement sanctifie les mœurs au point de vue religieux, mais il les adoucit au point de vue moral.

Et c'est là un bienfait, c'est là un éclatant mérite qui doit lui gagner les cœurs et lui assurer les respects, l'amour et l'admiration de ceux qui, peu touchés de ses effets surnaturels par rapport à la piété, réservent toute leur estime pour ce qui contribue au bien matériel et moral de la société et des classes qui la composent.

Car si, comme nous l'avons dit il n'y a qu'un instant, les femmes surtout se distinguent dans l'Église catholique par leur dévotion à Marie, dévotion chez elles plus fervente et plus universelle qu'elle ne l'est chez les hommes, il faut en chercher la cause dans un sentiment de juste et légitime reconnaissance. En effet, outre les motifs de la foi, la gratitude fait aux femmes un impérieux devoir d'aimer et d'honorer Marie.

Écoutons à ce sujet un des penseurs les plus profonds de l'époque actuelle et une des gloires les plus brillantes du clergé contemporain, M. l'abbé Gerbet.

« Marie, dit-il, est une femme régénérée complètement, l'Ève céleste en qui l'Ève terrestre et coupable s'est absorbée dans une transfiguration glorieuse. De cette apo-théose de la femme date l'ère de son affranchissement.

« On a remarqué avec raison que l'anathème originel a pesé plus particulièrement sur la femme... et qu'elle a une plus grande part dans les souffrances qui forment la

longue pénitence de l'humanité. Pour s'être fait adorer par l'homme, pour avoir mis son désir, son caprice à la place de la volonté de Dieu, pour avoir corrompu l'homme, elle devint son esclave; et, durant la période d'attente qui précéda l'apparition du Christ, la servitude publique et privée des femmes, servitude que l'opinion, la législation, les mœurs avaient impitoyablement scellée de leur triple sceau, fut généralement la pierre angulaire de ce qu'on appelait l'ordre social, comme elle continue à l'être dans toutes les contrées qui n'ont pas reçu encore la foi qui affranchit le monde.

« Le christianisme, qui attaque radicalement l'esclavage par sa doctrine sur la fraternité divine de tous les hommes, combattit d'une manière spéciale l'esclavage des femmes par son dogme de la maternité divine de Marie. Comment les filles d'Ève auraient-elles pu rester esclaves de l'Adam déchu, depuis que l'Ève réhabilitée, la nouvelle mère des vivants, était devenue la reine des anges?

« L'homme avait fait peser un sceptre brutal sur la tête de sa compagne pendant quarante siècles; il le déposa le jour où il s'agenouilla devant l'autel de Marie.

« La réhabilitation des femmes, liée si étroitement au culte de Marie, a des harmonies singulières et profondes avec les mystères que ce culte renferme. Marie étant la femme typique dans l'ordre de la régénération, comme Ève avait été la femme typique dans l'ordre de la déchéance, ce qui s'est accompli dans Marie s'accomplit aussi, en des proportions moins hautes, dans la régénération des femmes sous l'empire du christianisme.

« L'histoire remarque que lorsque l'Évangile est annoncé à un peuple, les femmes montrent toujours une sympathie particulière pour la parole de vie, et qu'elles

devançant habituellement les hommes par leur empressement divin à la recevoir et à la propager. On dirait que la docile réponse de Marie à l'ange, « Voici la servante du Seigneur, » trouve dans leur âme un écho plus retentissant. Ceci fut préfiguré dès l'origine du christianisme dans la personne des saintes amies de la Vierge, qui, ayant devancé au tombeau du Sauveur le disciple bien-aimé lui-même, furent les premières à connaître la résurrection, et l'annoncèrent aux apôtres. La mission des femmes a toujours été haute dans la prédication du christianisme. Au commencement de toutes les grandes époques religieuses, on voit planer une forme mystérieuse, céleste, sous la figure d'une sainte. Quand le christianisme sortit des catacombes, la mère de Constantin, Hélène, donna à l'ancien monde romain la croix retrouvée, que Clotilde érigea bientôt sur le berceau français du monde moderne. L'Église doit, en grande partie, les plus beaux travaux de saint Jérôme à l'hospitalité que lui offrit sainte Paule dans sa paisible retraite de la Palestine, où elle institua une académie chrétienne de dames romaines. Monique enfanta par ses prières le véritable Augustin. Dans le moyen âge, sainte Hildegarde, sainte Catherine de Sienne, sainte Thérèse, consacrèrent, bien mieux que la plupart des docteurs de leur temps, la tradition d'une philosophie mystique, si bonne au cœur, et si vivifiante, que, dans notre siècle, plus d'une âme, desséchée par le doute, vient se retremper à cette source, et essaie de rentrer dans la vérité par l'amour.

« La réhabilitation des femmes sous l'influence du christianisme commence par les fonctions qu'elles ont à remplir au sein de la famille dans l'annonciation de la vérité.

« Le second acte de cette réhabilitation consiste dans la charité avec laquelle elles s'associent, pour les adoucir, à toutes les souffrances de l'humanité, charité qui a son type particulier dans la compassion de la mère de douleurs, debout au pied de la croix et pleurant.

« Saint Jean, l'apôtre futur de la charité, délaissé par tous ses compagnons fugitifs, porta au pied de la croix une solitaire douleur d'homme. Il n'en fut pas ainsi pour Marie; elle y eut des compagnes qui mirent en commun avec elle leurs larmes compatissantes. La première association de charité fut fondée par des femmes, sous l'inspiration des derniers soupirs du Rédempteur. On voit ici la figure prophétique d'un fait qui s'est produit dans tous les siècles de l'ère chrétienne. Le nombre des femmes a toujours surpassé notablement celui des hommes dans toutes les œuvres de miséricorde et de dévouement. Il semble qu'elles ont recueilli une plus grande abondance de compassion avec les larmes des saintes femmes du Calvaire. Les hommes n'ont hérité que des larmes uniques de saint Jean.

« Le catholicisme a produit avec une inépuisable fécondité des congrégations religieuses de femmes dévouées au soulagement de toutes les misères. Les sociétés de sacrifice qui disent à la pauvreté, « Vous êtes notre fille, » et à toutes les souffrances, « Vous êtes nos sœurs, » sont la postérité spirituelle de Marie; toutes l'ont pour patronne, toutes se proposent l'imitation de ses vertus. Et, en effet, leur dévouement absolu n'est possible que par les croyances qui servent de base au culte de la Vierge. Comment, on ne saurait trop le répéter, comment ces admirables femmes pourraient-elles se consacrer à tous les instants et sans réserve à leurs œuvres de charité? Comment

pourraient-elles user leur vie dans leurs souffrances adoptives, si, épouses et mères, elles étaient tenues par devoir de se consacrer principalement à leurs familles? Mais le vœu de virginité qui leur garantit la plus haute des libertés, la liberté du dévouement, se rattache éminemment à l'apothéose de la virginité dans la mère de l'Homme-Dieu.

« Pour se convaincre du service immense que le christianisme a rendu à la femme, il suffit de comparer l'état d'abjection, de captivité physique et morale, auquel elle était réduite chez les peuples les plus brillants et aux époques les plus renommées de l'ancien monde, à la transfiguration merveilleuse qu'elle doit au christianisme.

« Le christianisme a rétabli l'incorruptibilité de la femme en frappant de réprobation la pensée de l'adultère, l'usage de la polygamie, qui n'est que l'adultère légal, et la trompeuse faculté du divorce, qui n'est que la polygamie successive. Les dispositions vigilantes de l'Église, dans sa législation matrimoniale, ont presque toutes pour objet la protection morale de la femme. Chez les nations chrétiennes, la femme est entourée d'une auréole de respect et d'honneur qui est comme une ombre terrestre du vêtement de lumière et de gloire qui enveloppe le corps virginal de Marie... Et dans les mœurs chrétiennes, la femme a une liberté qu'elle chercherait vainement en dehors du catholicisme, en dehors des mystères à la fois sévères et doux qui lui donnent Marie pour mère.

« Le sort des femmes courut de grands dangers dans le moyen âge, à l'époque des croisades. L'Europe armée, qui partait pour l'Asie, allait assister au spectacle des mœurs musulmanes et de la religion des sens. Il était à

craindre qu'elle ne fût vaincue par elles, même au sein de ses victoires. Elle pouvait en rapporter d'étranges idées, et des tentations inconnues et menaçantes. Ce fut précisément à cette époque que la dévotion à la Vierge se ranima avec une nouvelle ferveur, et il y eut en cela un fait clairement providentiel. Le grand homme de ce siècle, celui dont la voix tonnante précipitait les populations vers la Syrie, trouva des accents d'une inexprimable douceur pour célébrer Marie, et des milliers d'âmes répondirent à la parole persuasive, on pourrait dire à la parole mystique de saint Bernard, comme si une lumière supérieure lui eût révélé que, au moment où la chrétienté allait se trouver exposée à la fascination du vieux serpent oriental, il fallait en toute hâte réveiller l'enthousiasme pour la Vierge divine qui l'a terrassé, et opposer à l'impure séduction la chaste magie de son culte. »

Ah ! je comprends maintenant mieux que jamais cette parole de l'ange à la Vierge de Nazareth : *Benedicta tu in mulieribus, benedicta tu inter mulieres* (1). Oui, Marie, vous êtes bénie, non-seulement plus qu'aucune autre femme, non-seulement entre toutes les femmes, mais vous devez être bénie et de toutes les femmes et par toutes les femmes ; car c'est vous, pleine de grâce, qui les avez sauvées. Vous qui avez brisé leur chaîne, vous qui avez rompu leur joug, vous qui les avez affranchies et rétablies dans les droits dont le péché de l'Éden les avait dépouillées ; vous êtes leur libératrice.

O femmes, soyez donc fidèles à celle à qui vous devez tant ! Aimez-la, honorez-la ; que son culte vous soit à tout

(1) Luc, I, 28.

jamais cher et précieux ! « En général, a dit quelqu'un (1), Marie est un objet de culte pour les âmes tendres et aimantes, pour les êtres faibles et souffrants, et surtout pour les femmes, dont elle est la protectrice naturelle. »

Oui, vous devez beaucoup, vous devez immensément à l'Ève de la loi nouvelle, toute-puissante réparatrice des maux que l'ancienne Ève avait attirés sur ses filles. Brûlez donc, brûlez toujours sur ses autels l'encens de la reconnaissance. Ne cessez pas de la louer, ne cessez pas de la chanter, ne cessez pas de la bénir. Que son image orne vos chambres avec la croix du Christ; que sa sainte effigie repose avec la croix aussi sur vos cœurs de vierges ou d'épouses. Et si l'orage devait encore battre le vaisseau de l'Église, si la persécution pénétrait dans la cité sainte, si l'Antechrist était déchainé contre Dieu, son Christ et ses saints, alors sauvez, sauvez surtout votre dévotion à Marie, comme Rachel emporta les idoles de Laban son père, comme les vestales de Rome, fuyant devant le glaive des terribles Gaulois, emportaient dans leurs bras les statues de leurs dieux; ou mieux, comme Marie elle-même emporta en Égypte l'enfant que poursuivait Hérode. Oui, encore une fois, quoi qu'il arrive, restez fidèles au culte de Marie; car « le caractère divin dont le christianisme a marqué votre front s'obscurcirait le jour même où le nom de la mère de Dieu serait effacé du symbole, et l'Étoile du matin ne pourrait s'éclipser sans projeter à jamais une ombre fatale sur votre destinée (2). »

Et, pour dernières paroles, écoutez, femmes chrétiennes.

(1) M. Gabriel Lassus, *Ève et Marie. — Philosophie du christianisme dans son rapport avec la femme.*

(2) Ph. Gerbet, *Livre des Saintes.*

nes, une voix vénérable qui, pour venir à vous, a traversé treize siècles, et qui, appuyant de sa grave et imposante autorité les belles considérations que vous venez d'entendre, vous dit, dans le même sens et dans la même pensée :

Marie est devenue la restauratrice des femmes, car c'est par elle qu'elles se voient retirées de la première malédiction et de la ruine où elles étaient tombées. Ève fut maudite, et nous croyons maintenant que par Marie elle a reconquis la bénédiction de la gloire.

O vierges, venez donc vers la Vierge, et réjouissez-vous ! rejetez bien loin la malédiction de la désobéissance, et prenez la bénédiction du salut. Rejetez bien loin les douleurs que jadis Ève reçut par le serpent, et prenez les honneurs que Marie a reçus par l'ange. O vierges, venez à la Vierge !

Et vous qui concevez, venez à celle qui conçoit ; vous qui enfantez, venez à celle qui enfante ; mères, venez à la mère ; vous qui allaitez, venez à celle qui allaite.

Jeunes filles, venez à la jeune fille.

Marie a reçu, dans le Seigneur Jésus, tous ces dons de la nature, afin de pouvoir secourir toutes les femmes qui se recommanderont à elle ; afin de pouvoir, Ève renouvelée, restaurer ainsi, en conservant la virginité, toute la génération des femmes qui viendront à elle, de même que l'Adam nouveau, le Seigneur Jésus, restaure aussi toute la génération des hommes (1).

(1) S. Fulgence, appendix, p. 54. *Livre de Marie*, vol. I, p. 81.

XIII.

MAGNIFICENCES DU CULTE DE MARIE.

Fecit mihi magna qui potens est.

Celui qui est tout-puissant a fait pour moi des choses magnifiques.

Luc, I, 49.

Ce livre l'a prouvé à tous ceux qui l'ont lu : ce n'est pas seulement en elle et dans sa personne auguste ; ce n'est pas seulement dans son âme plus que séraphique ; ce n'est pas seulement dans son sein virginal et pur ; ce n'est pas seulement dans son cœur immaculé, véritable ciel plus brillant et mieux orné de vertus que le firmament n'est brillant et orné d'astres lumineux ; ce n'est pas seulement par l'ineffable mystère d'une conception sans souillure, d'un enfantement sans douleur et d'une vie sans tache, que Dieu a fait en Marie de grandes et magnifiques choses : *fecit mihi magna qui potens est*. Ce n'est pas seulement dans les jours où elle vivait ici-bas, que Dieu a déployé en sa faveur toute l'étendue de sa puissance (1) ; l'infinie bonté de ce Dieu à l'égard de la Vierge-mère, l'étonnante prédilection dont il l'a entourée durant son passage en ce monde, ont survécu, même sur ce globe, à la disparition de cette noble créature du milieu des fils d'Adam. Elle n'est plus parmi nous ; son pied ne foule plus la terre qui a bu le sang du

(1) *Fecit potentiam in brachio suo. Ibid., 51.*

Christ; mais comme sa gloire y est vivace! comme elle y est universelle! comme elle y est rayonnante! Nous l'avons vu en parcourant les pages qui précèdent : après le culte de Dieu tel que le comprennent et le rendent ceux qui *adorent l'Être souverain en esprit et en vérité* (1), quoi de plus beau, de plus pompeux, de plus splendide que le culte de Marie? La place, le rang qu'a dans nos temples la chapelle de Marie, son culte l'a dans le catholicisme. Ce culte n'est surpassé que par celui de Dieu.

En effet, quelle époque de l'année chrétienne est sans solennité en l'honneur de la Vierge? L'été et l'hiver, le printemps et l'automne, les beaux comme les tristes jours, ont des fêtes pour Marie; et c'est maintenant pour elle que le mois le plus riant et le plus embaumé étale ses richesses, exhale ses parfums, et ceint sa couronne de fleurs.

Et ces fêtes si nombreuses, comment les célèbre-t-on? Leur retour si fréquent nuit-il à leur éclat, à leur solennité? Oh! non, non; loin de là : les cloches de nos églises les annoncent toujours avec une joie nouvelle; l'airain sacré de nos temples vibre et tressaille toujours avec un redoublement de bonheur et d'allégresse en les saluant de ses sons poétiques et religieux; la foule des fidèles les accueille toujours avec les vives émotions d'une piété toute filiale.

Ah! si trop souvent les lieux saints ont à rougir de leur solitude; si, trop souvent, ils sont déserts et vides comme des tombeaux, ce n'est pas lorsque Marie est particulièrement fêtée sous leurs voûtes antiques; car alors enfants et vieillards, riches et pauvres, justes et pé-

(1) Joan., IV, 23.

cheurs, jeunesse et âge mûr, hommes et femmes, interrompent leurs travaux, leurs affaires, leurs plaisirs, prennent en masse le chemin du sanctuaire vénéré, et remplissent ses nefs de leurs rangs pressés et pieux. On a même remarqué dans beaucoup de localités (et nous ne citons pas ce fait pour en faire l'éloge, mais seulement pour constater combien les fêtes de la Vierge sont populaires parmi nous), on a même remarqué dans beaucoup de localités que ces fêtes ont la puissance d'attirer au pied des autels une foule bien plus compacte et bien plus empressée que les fêtes mêmes du Seigneur. Non, encore une fois, quel que soit notre zèle pour la gloire de Marie, nous n'approuvons pas, tant s'en faut, la préférence que plusieurs, par ignorance ou fausse piété, accordent aux solennités de la Vierge de Nazareth sur celles du Très-Haut; mais pourtant nous ne pouvons nous empêcher de voir et de signaler, dans ce fait assez commun et assez ordinaire, une preuve éclatante de la sympathie des masses pour les fêtes instituées en l'honneur de la Vierge-mère.

Et n'est-ce pas surtout en ces fêtes que les jeunes filles, dignes de *marcher sur les pas de l'Agneau sans tache* (1), demandent à leurs mères leurs longs voiles de lin plus éblouissants que la neige? N'est-ce pas surtout en ces fêtes qu'elles revêtent leurs robes à l'éclatante blancheur, et qu'elles abreuvent leurs âmes aux sources de la vie?

Ici, dans cette action, rien sans doute de grandiose aux yeux de la terre et des sens. Le Dieu qui s'incorpore à ces humbles filles d'Ève est un Dieu anéanti. Mais aux regards du ciel, aux regards des esprits qui envi-

(1) Apoc., XIV, 4.

ronnent là-haut le trône de l'Éternel, et ici-bas les tabernacles où réside le *Dieu caché* (1), ah! quel reflet majestueux projettent sur les fêtes de Marie ces angéliques communions! quel spectacle imposant pour les séraphins eux-mêmes que ces épouses chastes, assises au banquet de l'Agneau, et enivrées par lui d'ineffables délices! quel mystique auréole de lumière et de sainteté rayonne sur leurs fronts candides! quelle céleste splendeur, émanée de l'hostie vivante, remplit alors le sanctuaire! Anges de Dieu, toutes ces choses sont invisibles à nos yeux, parce que nos yeux ne sont pas aussi purs que les vôtres; mais à vous il est donné de voir à découvert les secrets du règne de la grâce comme ceux du règne de la gloire. Oh! quand donc se détacheront les écailles épaisses qui nous dérobent, à nous, la vue de ces mystères de l'ordre surnaturel!

Mais voici pour les fêtes de notre reine bien-aimée des embellissements qui sont du domaine des sens; ce sont les parures des temples, les fleurs qui font de tous les autels et surtout de l'autel de Marie une aréole semblable aux aréoles des jardins de Salomon; ce sont les flots d'encens qui se répandent, çà et là, dans toutes les parties du saint lieu; ce sont les chants des fidèles et les sons harmonieux de l'orgue, qui fait si bien rêver les mélodies du ciel; c'est surtout l'hostie divine qui sort plusieurs fois de son saint et sacré tabernacle, pour bénir la foule qui honore celle *de laquelle est né Jésus* (2).

Oh! que bien plus que Judith, fille de Mérari, la fille de Joachim est bénie de Dieu, sur la terre, au-dessus de

(1) Is., XLV, 15.

(2) Matth., 1, 16.

toutes les femmes ! *benedicta es, tu filia, a Domino Deo excelso, præ omnibus mulieribus super terram* (1) ! Comme celle de Dieu, la gloire de Marie remplit toute la terre ; toute la terre est son temple. Aussi allez, si vous le voulez, d'un bout du monde à l'autre ; visitez les nations barbares et les peuples civilisés ; errez aux bords de la mer, au sommet des montagnes, dans le fond des bois et des vallons ; et partout vous trouverez le culte de Marie s'unissant et se mariant aux plus grandes scènes de la nature ; vous le trouverez dans la tempête et dans le tremblement de terre ; vous le trouverez dans l'incendie et dans l'inondation, dans la famine et dans la peste, partout et toujours considéré comme un asile, comme un refuge.

Beau et majestueux à la face du ciel et sous la seule voûte du firmament, combien ce culte de Marie n'est-il pas beau encore dans les immenses cathédrales que la piété du moyen âge éleva, de toutes parts, en l'honneur de Notre-Dame ! Quel assemblage de merveilles que les basiliques gigantesques d'Amiens, de Rouen, de Reims, de Paris, de Séville, d'Aix et d'Anvers ! Chaque coup de marteau qui en a taillé et sculpté les innombrables pierres, chaque coup de pinceau qui en a décoré les murailles et les fenêtres, a été un acte de piété envers celle qui devait donner son nom à ces inimitables monuments et y trôner en souveraine.

O culte de Marie, sois avant tout béni pour les bienfaits surnaturels, pour les grâces spirituelles que tu as fait descendre du ciel sur notre terre ! Sois avant tout béni pour les vertus héroïques que tu y as fait germer, comme le

(1) Judith, XIII.

printemps fait germer les fleurs dans la prairie ! Mais sois béni aussi pour les richesses artistiques, pour les œuvres monumentales dont tu as couvert le sol chrétien et catholique ! De quels trésors les Raphaël, les Michel-Ange, les Erwin, les Bellini ne t'ont-ils pas enrichi ? Ah ! que de ruines irréparables seraient amoncelées sur ce globe, si une main ennemie et suscitée par l'enfer venait à faire disparaître tout ce que nous devons, sous le rapport de l'art, au culte de la Vierge !

Et ne comptons-nous pas, au nombre des magnificences de ce culte si inspirant, des chefs-d'œuvre d'un autre genre, les hymnes, disons mieux, les odes sacrées de Santeuil en l'honneur de la Vierge ? Oh ! que ces hymnes sont belles dans une cathédrale de Paris, de Troyes, de Sens, de Reims, de Versailles, un jour de l'Assomption ! Que cette fête est belle, qu'elle est céleste en France avec de semblables accents, et avec toute la pompe que sait si bien lui donner, dans ses liturgies diocésaines, la fille aînée de l'Église ! Oui, c'est en France, c'est au jour du couronnement de Marie dans le ciel, c'est avec les offices propres de Paris, de Troyes, de Sens, de Reims, de Châlons, que le culte de Marie est plein de magnificence, et vraiment digne de celle à laquelle il s'adresse.

Oh ! que Dieu préserve du naufrage dont elles sont menacées ces sublimes inspirations de la foi et du génie, ces inspirations qui sont une des gloires de la France, et un de ses plus beaux titres à l'admiration des autres nations catholiques !

Magnifique sous tous ces points de vue, le culte de Marie ne l'est-il pas encore à plusieurs autres égards ? Tertullien appelait les rois la seconde majesté, c'est-à-dire les dieux mortels de la terre... Eh bien ! quelle dynastie

chrétienne ne s'est pas abritée et ne s'abrite pas encore sous le royal manteau de la Reine des cieux? Quelle couronne n'a pas été déposée à ses pieds, depuis celle de Constantin, jusqu'à celle de Louis XIII et de Napoléon? Quel sceptre, porté par des mains chrétiennes, ne s'est pas incliné devant le sien? Dans quelle demeure royale n'a-t-elle pas une chapelle? Nous avons vu la description des marches triomphales des empereurs de Constantinople, en l'honneur de la *Toute-Sainte*; nous avons vu les hommages publics et éclatants des souverains d'Autriche, de France, d'Espagne, de Naples et de Hongrie; nous avons vu les armées défilant avec respect devant l'étendard de Marie; nous avons entendu le bronze des batailles la saluer de ses salves imposantes et pacifiques; nous avons vu le cimier des guerriers et des héros, le casque des Clovis, des Charlemagne, des Roland, des Godefroi, des Tancrede, des Louis IX et des Sobieski s'humilier pieusement devant la Vierge, terrible comme une armée hors de ses tentes; et toujours et partout le culte de Marie s'est montré à nous plus grand que toutes les grandeurs humaines.

Et n'est-ce pas aussi pour lui un honneur bien insigne que d'avoir eu pour panégyristes tout ce que l'Église catholique a eu de plus fameux docteurs, de plus habiles dispensateurs de la parole de Dieu? Quels hommes que les Basile, les Ambroise, les Chrysostome, les Jérôme, les Augustin, les Bernard, les Bourdaloue, les Bossuet? Eh bien! pour implanter, pour propager, pour défendre, pour faire fleurir le culte de la Vierge, il n'y a qu'à répéter ce qu'en ont dit, en leur temps, ces génies immortels: leur parole éclairera comme elle éclaira alors; elle échauffera comme elle échauffa alors; elle électrisera comme elle

électrisa alors ; elle fera des prodiges comme elle en fit alors. Esprit des Athanase, des Éphrem, des Cyrille, des Grégoire, des Damien et des Bonaventure, passez, passez dans les nouvelles générations sacerdotales ; soyez sur leurs lèvres comme une flèche enflammée, et Marie sera encore magnifiquement louée, et son culte sera tout ce qu'il peut être, tout ce qu'il doit être dans l'Église de Jésus-Christ.

Et nous, héritiers de ces hommes puissants en œuvres et en paroles, nous qui montons après eux dans les chaires évangéliques, et qui parlons, après eux, dans l'assemblée des peuples ; nous qui avons à continuer le splendide concert de louanges que tous les âges doivent chanter à la gloire de Marie ; prêtres des derniers temps, inspirons-nous des pensées, prenons même le langage de ces grands prédicateurs du culte de la Vierge. En suivant de tels modèles, en nous faisant les échos de ces voix éloquentes et pures, nous ne pouvons nous égarer. N'ayons, n'ayons pas peur d'en trop dire, d'en trop faire à la louange de cette Vierge ! Saint Bernard n'a-t-il pas dit : « Tout ce que l'on fait pour Marie tourne à la gloire de Jésus ; les hommages rendus à la Mère rejaillissent sur le Fils ? *Quidquid in laudibus Matris proferimus ad Filium pertinet ; refunditur in Filium quod impenditur Matri.* »

Et l'honneur rendu partout au nom bien-aimé de Marie, n'est-ce pas encore une des premières magnificences de son culte ?

Combien, en effet, ce nom n'est-il pas vénéré en mille manières différentes dans toute l'étendue de l'Église ! En Portugal, par exemple, Marie est la marraine de toutes les filles qui viennent au monde, et à toutes on donne son nom glorieux et virginal. En Pologne, au con-

traire, et par le même sentiment de vénération, il fut, pendant bien des siècles, défendu de le prendre, de peur qu'il ne fût profané par une vie et des mœurs peu dignes de lui, peu en rapport avec son éminente sainteté.

Cette pensée n'a pas prévalu parmi les catholiques, et le nom de Marie est le plus souvent imposé sur les fonts baptismaux.

Combien d'âmes l'ont emporté et l'emportent sans cesse de cette terre au ciel !

Oui, dans ce séjour ravissant de splendeur et de gloire où il y a, dit Jésus-Christ, plusieurs rangs, plusieurs degrés, le nom de Marie brille d'abord sur le trône le plus élevé après celui de Dieu, et là il est salué par tous les habitants du ciel.

Puis, au-dessous de ce trône, que de Maries occupent des places d'honneur et de choix !

Le martyrologe de l'Église romaine, vrai livre de vie de la terre, formé, pour ainsi dire, de feuillets détachés du livre de vie du ciel, et tombés de la demeure des justes sur l'Église catholique ; le martyrologe romain, outre les trois Maries dont parlent les évangélistes, mentionne encore sainte Marie d'Alexandrie, sainte Marie d'Antioche, sainte Marie d'Aquilée, sainte Marie de Carthage, sainte Marie de Tarse, sainte Marie de Subure ou de Rome, sainte Marie de Paris, sainte Marie Égyptienne, sainte Marie l'Hellespontine, sainte Marie de l'Incarnation, sainte Marie de la Nativité, etc.

Il faut qu'il soit montré que ce nom est par-dessus tous les autres un nom de prédestination.

Aussi des millions d'auréoles le couronnent là-haut.

Ici-bas, combien ne l'a-t-on pas honoré sur les trônes

et auprès des trônes ! Que de reines , que de princesses l'ont porté dans les palais des souverains et dans la splendeur des cours !

Citons :

L'héroïque Marie-Thérèse , impératrice d'Autriche , reine de Hongrie et de Bohême, à laquelle, dans un instant , il resta à peine une ville pour y faire ses couches ; qui, abandonnée de ses amis, persécutée par ses ennemis, attaquée par ses parents , rétablit ses affaires par son invincible courage, et se vit proclamée *roi* par ses braves Hongrois ;

Marie d'Anjou , digne et vertueuse épouse de l'indigne Charles VII ;

L'infortunée Marie Stuart ;

Marie d'Autriche, veuve de Louis, roi de Hongrie, tué en 1529 à la bataille de Mohacz , modèle des épouses ;

Marie, reine d'Angleterre, catholique zélée, mais d'un zèle qui se trompa souvent dans le choix des moyens ;

Marie-Clotilde de France, sœur de Louis XVI, reine de Sardaigne, et récemment canonisée.

Ajoutons à cette liste :

Marie-Thérèse-Joséphine, reine douairière de Sardaigne, qui vécut et mourut dans les pratiques de la plus haute piété ;

Les quatre archiduchesses d'Autriche, filles de François 1^{er} et de Marie-Thérèse, savoir :

Notre malheureuse Marie-Antoinette,

Marie-Amélie, duchesse de Parme ,

Marie-Christine, qui devint gouvernante des Pays-Bas,

Et Marie-Caroline, reine de Naples.

Mais nous aurions dû déjà nommer Marie-Thérèse d'Autriche, épouse de Louis XIV, qui dit, en la voyant

mourir : « Voilà le seul chagrin qu'elle m'ait jamais causé. »

Et la pieuse Marie Leczinska, fille de Stanislas le Bien-faisant et épouse de Louis XV, qu'on pourrait, sous plus d'un rapport, appeler le Malfaisant ;

Et Marie-Anne-Christine, épouse du Dauphin, fils de Louis XIV ;

Et Marie-Adélaïde de Savoie, épouse du duc de Bourgogne et mère de Louis XV ;

Et Marie-Josèphe de Saxe, que la perte de son époux Louis, dauphin de France, conduisit au tombeau ;

Et Marie-Louise d'Autriche, veuve de Napoléon ;

Et encore, et surtout, Marie-Thérèse de France, duchesse d'Angoulême, qui, des couronnes d'ici-bas, n'a connu que les épines.

Fermons cette liste par le nom de Marie d'Orléans, princesse de Wurtemberg, jeune épouse, jeune mère, jeune artiste, qui, en fuyant la terre, s'est dérobée à l'exil où languit maintenant sa famille, et en particulier une autre Marie, sa mère !

Ah ! si quelques-uns de ces noms ont laissé dans l'histoire le souvenir de quelques faiblesses, de quelques torts, que de vertus aussi, que de bienfaits aussi, que d'expiations, que de malheurs ils nous rappellent !

Et si ces vies ont eu, comme celle de la Vierge-mère, leurs mystères glorieux et leurs mystères joyeux, ah ! elles n'ont eu que trop aussi leurs mystères douloureux !

Si toutes ces femmes couronnées ont salué Marie rayonnante de gloire au ciel, souvent aussi, et bien souvent, elles ont invoqué en elle la consolatrice des affligés et Notre-Dame des Douleurs ; car, auprès de la rose, la Providence met des épines, et sa main verse toujours quel-

ques gouttes d'absinthe dans le miel le plus doux !

Aussi, pour les trônes, pour les palais, nous préférons le nom de Marie à tous les autres noms, car il apprend mieux que tout autre comment il faut recevoir avec égalité d'âme la joie et l'adversité.

Que d'hommes illustres selon la foi et selon le monde l'ont aussi porté avec gloire !

Quelle foule innombrable de villes, de villages, d'abbayes, de hameaux, de fermes, de châteaux, de contrées, d'îles, de ports, de montagnes, de vallées, ont été dotés de ce beau nom !

En Allemagne, nous trouvons Mariendale, Marienstad, Marienthal, Marienvalt, etc. La Russie a ses Marianopoles ; la Suède, ses Marienfeld, etc. ; la Prusse, ses Mariembourg, etc. Dans les propriétés maritimes de l'Espagne, du Portugal, vous rencontrerez les îles de Sainte-Marie, de Maryland, de Marie-Galande, de Mariannes, de Mariana, etc. Et en France il y a plus de cent pays du nom de Marie, et autant de Sainte-Marie et de Notre-Dame, sans compter ceux où ce nom est plus ou moins caché, plus ou moins voilé, plus ou moins altéré, comme dans *Dam-Marie*, *Dam-Martin*, *Dam-Pierre*, ces derniers indiquant deux patronages : celui de la Reine du ciel (Dam étant l'abréviation de Notre-Dame) et celui d'un des habitants de la cité permanente (1).

C'est ainsi que Marie est magnifiquement honorée dans l'héritage de son fils.

Ah ! en terminant ce chapitre des magnificences de son culte, quelque imparfait que soit le résumé qui le com-

(1) M. Madrolle (*Magnificences de Marie*, pag. 216) voit même le nom de Marie dans *Mari-gny*, *Mari-gnac*, *Mari-llac*, *Mary*, *Marly*, *Méri-court*, *Méry*, *Méré-ville*, *Mercey*, *Mercœur*, etc.

pose, un cri s'élève de notre cœur, et ce cri, c'est celui du poëte : « Oh ! combien éclatante est la gloire dont vous brillez, noble fille des rois, beau rejeton de David ! Nul culte, à part celui de Dieu, n'égale votre culte ; nulle grandeur, à part celle de Dieu, n'égale votre grandeur !

O quam glorifica luce coruscas,
Stirpis Davidicæ regia proles,
Sublimis residens, virgo Maria,
Supra cœligas ætheris omnes ! »



XIV.

HARMONIES DU CULTE DE MARIE AVEC LES BESOINS DU
CŒUR.

Dulcis est Maria in ore ipsam laudantium, in corde ipsam diligentium, in memoria ipsam revocantium.

Louer Marie est doux à la bouche, l'aimer est doux au cœur, se la rappeler est doux et délicieux à la mémoire. S. Anselme.

Servir Marie console le cœur. Servir ma mère sera ma joie, mon plaisir, ma félicité. Servir ma mère sera la pensée de toute ma vie. Servir ma mère soulagera mes peines, adoucira mes fatigues, me remettra de mes travaux.

A Marie gloire et amour, par M. Couvelaire, pag. 82, 83.

O Marie, j'ai à chercher, dans cet intéressant chapitre, les harmonies qui existent entre votre culte chéri et les besoins de notre cœur; j'ai à chercher pourquoi vous louer est doux à la bouche, vous aimer doux au cœur, se souvenir de vous doux et précieux à la mémoire; j'ai à chercher pourquoi vous servir console le cœur, et pourquoi votre culte aimable soulage les peines, adoucit les fatigues, et fait la joie, le plaisir et la félicité de tous ceux qui éprouvent combien vous êtes bonne et combien votre culte est bienfaisant à l'âme.

O Marie, ce n'est pas dans les livres que je veux aller puiser ce que j'ai à dire ici; c'est dans votre cœur de mère, d'épouse, de reine et de médiatrice entre Dieu et les hommes; c'est dans mon cœur à moi, dans mon cœur d'homme, de chrétien, d'enfant et de pécheur, que je

veux étudier ou du moins rapidement observer les mystérieux rapports qui existent entre vous et nous, entre votre culte aimable et les besoins infinis de notre humanité.

O Marie, approchez votre cœur du mien ; mère, approchez votre cœur de celui de votre enfant. Faites que je connaisse l'étendue, la hauteur, la profondeur, l'immensité de votre amour et de votre bienfaisance, et l'abîme de nos misères, afin que je connaisse aussi les relations nécessaires et les rapports naturels que Dieu a voulu établir entre vous et les hommes. Oui, encore une fois, approchez votre cœur du mien, afin que je connaisse les richesses du vôtre et la pauvreté du mien, afin aussi que j'aie ici des pensées et des paroles dignes de mon sujet.

Et d'abord, pourquoi le culte de Marie a-t-il germé et grandi dans le catholicisme, comme nous l'avons vu ? pourquoi s'est-il implanté et naturalisé dans tous les pays du monde avec la facilité prodigieuse, étonnante, que nous savons maintenant ? pourquoi a-t-il été accueilli avec tant d'empressement et de faveur par tous les peuples qui ont embrassé l'Évangile et adoré la croix ? pourquoi s'est-il, dans tous les siècles, transformé en tant de manières différentes ? pourquoi s'est-il traduit en tant d'institutions, d'agréations, de confréries, de fêtes, d'œuvres pies et d'œuvres d'art ? pourquoi tous les rangs et tous les âges sont-ils si empressés à se soumettre à son empire, à puiser dans ses trésors, et à faire l'expérience de sa bienfaisante influence ? pourquoi a-t-on recours à lui avec tant de confiance dans toutes les situations intimes de la vie, dans les maladies, dans les peines, dans les épreuves, dans les dangers de toute espèce ? pourquoi ? . . . Ah ! c'est que ce culte est éminemment conforme à nos besoins ; c'est qu'il répond divinement aux sentiments du cœur humain ; c'est,

en un mot, qu'il s'harmonise merveilleusement avec notre nature et d'homme et de chrétien.

Et en effet, en le créant Dieu a mis dans le cœur de l'homme (disons-le en toute chasteté, mais aussi en toute vérité, disons-le sans hésiter, car nous sommes orthodoxes), en le créant Dieu a mis dans le cœur de l'homme l'amour de la femme qu'il lui donna aussitôt pour compagne, pour aide, pour épouse, pour sœur, et en quelque sorte pour complément : *Faciamus illi adiutorium simile sibi* (1); et la raison que Dieu lui-même donne de cette seconde création, c'est qu'il n'est pas bon que l'homme soit seul : *non est bonum esse hominem solum* (2).

Venu de Dieu, inspiré par Dieu lui-même, cet amour de l'homme pour la femme *formée de ses os, de sa chair* (3), ne pouvait être que pur et saint, car Dieu ne saurait être un principe de mal. Obéir à cet amour, dans les bornes légitimes, était donc obéir à l'impulsion divine.

Mais bientôt le désordre se mit, par la malice du démon, dans cette affection de l'homme comme dans toutes les autres. L'amour de l'homme pour la femme fut vicié et déréglé comme tous ses autres penchants. De là la faute de l'Éden; de là les crimes qui précédèrent et amenèrent le déluge; de là le culte sensuel, et devenu si général, de l'impudique Vénus, type de la femme avilie et de l'amour immonde.

Tous les peuples, égarés par une coupable idolâtrie, mirent la femme auprès du trône et même sur le trône de la Divinité.

(1) *Genes.*, II, 18.

(2) *Ibid.*

(3) *Hoc nunc os de ossibus meis et caro de carne mea. Genes.*, II, 23.

Cependant Jésus-Christ, qui était venu, *non détruire, mais redresser toutes choses* (1), Jésus-Christ ne condamna pas l'amour de l'homme pour la femme; au contraire, il le sanctifia, il le purifia, il lui donna de nouvelles lois et de nouvelles grâces : « *L'homme quittera, dit-il, et son père et sa mère pour s'attacher à son épouse; de deux ils ne feront plus qu'un* (2). »

Il est vrai que ceci fut dit de l'homme uni à l'une de ses sœurs par les liens sacrés du mariage.

Mais en dehors de cet état, et à part cette union morale et matérielle, le souverain législateur de la loi de grâce et d'amour voulut donner un objet, mais un objet plus pur et plus saint que les anges, à ce besoin inné. Au lieu de l'infâme déesse de Cythère, de Paphos, d'Amathonte, il présenta aux hommages et à l'encens de ses disciples la Vierge qui l'avait conçu, enfanté et nourri, la créature la plus parfaite, la plus immaculée qui soit sortie des mains de Dieu; car en Marie est l'idéal de la plus haute sainteté, comme en Vénus était l'idéal de la corruption la plus ignominieuse; en Marie est l'idéal de la beauté la plus pure, comme en Vénus était l'idéal de la beauté la plus flétrie, la plus déshonorée : chez celle-ci, toutes les souillures, toutes les turpitudes; en Marie, au contraire, toutes les perfections possibles dans une créature, sans l'ombre d'une tache; en Marie, et dans le degré le plus élevé, tous les dons, toutes les vertus et toutes les qualités physiques et morales dont Dieu dota jamais la femme; en Marie, toutes les ineffables tendresses que le Dieu qui est amour a jamais mises dans le cœur d'une fille, d'une vierge, d'une sœur, d'une épouse, d'une mère. Sainteté

(1) Matth., V, 17. Eph., I, 10.

(2) Matth., XIX, 5.

et beauté, puissance et miséricorde, science et humanité, voilà l'apanage de Marie.

Ayant un objet aussi noble, aussi grand et aussi rapproché de Dieu, l'amour de l'homme pour la femme ne se trouva-t-il pas réhabilité, consacré et ennobli ? Dès lors il n'eut plus à rougir et à se dérober à son propre regard ; il put aller le front haut et se produire au grand jour. Aussi vit-on soudain, dès l'origine du christianisme, les statues de Marie prendre sur les autels la place des statues de Vénus, et la vertu la plus sublime succéder dans les temples au vice le plus éhonté.

O Marie, Vierge toute sainte, pardonnez-moi si j'avance ici quelque chose qui puisse vous blesser, vous déplaire ! mais il me semble que l'on peut, sans vous faire aucun outrage et sans sortir de l'honnête et du vrai, avancer que c'est dans l'amour qui incline naturellement le cœur de l'homme vers la femme, qu'il faut chercher le motif intime et réel de la dévotion de plusieurs pour vous et pour votre culte.

Et pourquoi donc cette assertion, pourquoi donc cette idée semblerait-elle paradoxale ? pourquoi, surtout, paraîtrait-elle injurieuse à Marie et malsonnante pour la piété ? Est-ce que le sentiment dont nous parlons ici n'a pas Dieu pour auteur ? est-ce que, renfermé dans les bornes que Dieu lui a données, il n'est pas légitime et pur ? Qui pourrait le nier ? qui pourrait nier la tendance que nous accusons ici ? qui pourrait nous faire un crime d'y voir une des raisons, une des explications de la sympathie que rencontre dans le cœur de plusieurs le culte de Marie ? Elle est femme elle est belle dans tout son être et sous tous les rapports : *Tota pulchra es, amica mea, formosa mea, immaculata mea; et macula non est*

in te (1). Elle est femme....., mais elle est sainte, d'une sainteté qui surpasse celle des anges les plus parfaits ; corps et âme, tout a été, tout est et tout sera en elle éternellement immaculé ; elle a la lune sous les pieds ; son front est couronné d'étoiles, et son trône s'élève à côté de celui de Dieu. Qui n'aimerait une créature aussi favorisée ? qui n'aimerait, qui rougirait d'aimer et d'honorer celle que Dieu même a aimée et honorée plus qu'aucune créature, celle dont la beauté a ravi le cœur de Dieu même (2), celle à qui Dieu lui-même dit, dans le saint Cantique : « Vous avez, ô ma sœur, vous avez blessé mon cœur d'un seul de vos regards (3) ? » L'amour pour un semblable et si divin objet pourrait-il être vicieux ? N'est-il pas, au contraire, éminemment propre à sanctifier le cœur, à en bannir non-seulement l'amour impur, l'amour coupable, mais même l'amour charnel et permis ?

Aussi la religion enseigne-t-elle que la dévotion à Marie, ou, pour parler autrement, le culte de Marie, est, avec la communion, le moyen le plus sûr et le plus efficace que l'on puisse employer pour éteindre les feux de la nature ou du vice.

Ah ! lorsque nous disons que la dévotion à Marie prend, pour un très-grand nombre, sa source dans l'amour inné et naturel de l'homme pour la femme, qu'on ne croie pas que nous avons l'intention de donner à ce culte sublime un principe charnel et indigne de lui. Non ; car qui de nous ignore que Jésus-Christ est venu apporter à ses disciples la grâce de s'élever victorieusement au-

(1) Cant., V, 2.

(2) Ps. XLIV, 12.

(3) *Vulnerasti cor meum, soror mea, vulnerasti cor meum in uno oculorum tuorum.* Cant., IV, 9.

dessus des penchants les plus naturels et même les plus légitimes de l'homme? Aussi combien qui résistent à celui qui porte l'homme vers les alliances de la terre! combien qui étouffent en eux, par vertu, par héroïsme, cet impérieux instinct! combien qui, comme le dit Jésus lui-même, s'interdisent librement, et en vue des joies du ciel, les plaisirs que les sens recherchent dans le mariage (1)!

Et ce sont surtout ceux-là, oui ce sont surtout les hommes voués par choix au célibat, ce sont surtout les prêtres et les religieux qui sont aux premiers rangs des clients de Marie, et qui se montrent pleins d'ardeur pour son culte si aimable; ce sont surtout ceux-là qui prêchent et publient les grandeurs de Marie et ses perfections; ce sont surtout ceux-là qui établissent en son honneur des fêtes et des pratiques saintes; ce sont surtout ceux-là qui lui élèvent des temples et qui ornent ses autels; ce sont surtout ceux-là qui se consacrent à elle pour être ses sujets, ses serviteurs, ses esclaves et ses imitateurs: ce qu'ils ne veulent pas aimer sur la terre, ils le contemplent, ils le louent, ils l'aiment dans le ciel (2).

Ainsi s'explique l'ardente et passionnée dévotion de saint Éphrem, de saint Anselme, de saint Pierre Damien, de saint Bernard, de saint Laurent-Justinien, de saint

(1) Seipsos castraverunt, propter regnum cœlorum. Matth., XIX, 12.

(2) M. l'abbé Orsini (*la Vierge*, vol. II, édit. illustr.) a dit dans la même pensée, et la *Revue des Deux Mondes* a répété après lui, en 1838: « Dans la chevalerie religieuse des ordres militaires du moyen âge, le culte des dames ne pouvait trouver place; mais ce culte *absent* fut représenté et remplacé par un dévouement particulier à la Vierge. » On lit aussi ces lignes dans l'ouvrage intitulé *les Magnificences de Marie*, par A. Madrolle, pag. 70, 71, 72. Le même auteur (M. Madrolle) écrit, aux pages 125 et 126 du livre que nous venons de citer: « Les plus grands hommes sentent leurs cœurs humains portés, et le plus souvent enflammés, au cœur sacré de Marie. »

Ildefonse, de saint Bonaventure, de saint Bernardin de Sienne; ainsi s'expliquent la piété fervente et le dévouement tout filial de saint Louis de Gonzague, de saint Stanislas Kostka, de M. Ollier, du pieux Boudon, de Gerson et de mille autres envers celle qu'ils appelaient leur dame, leur maîtresse, leur reine, leur amie, leur cœur, leur âme, leur maman (1), et même leur amante (2).

Tout ce que la passion sensuelle la plus impétueuse a jamais inspiré à ceux *qui sont nés de la chair et du sang* (3), l'amour chaste et pur l'a dicté à ces *enfants de Dieu* (4), parlant à la sainte Vierge ou de la sainte Vierge. Langage et action, feux et transports de l'âme, tout en eux a égalé et souvent même surpassé, à l'égard de la Vierge-mère, les plus vives ardeurs de l'amour charnel et terrestre. Aussi voyez les écrits ou la vie de ces âmes d'élite : quelles expressions enflammées nous avons trouvées sur les lèvres et sous la plume des Thomas à Kempis, des Germain de Constantinople, des Liguori, des Pierre de Blois, et de bien d'autres qui ont passé devant nos yeux dans les deux chapitres du culte de Marie par l'éloquence et par la poésie!

Les lettres ou pièces érotiques les plus brûlantes ont-elles rien qui surpasse ou même qui égale ce que disent de Marie ou à Marie le pieux Thomas à Kempis et saint Alphonse de Liguori?

(1) Expression habituelle de M. Ollier, du P. François Brancaccio et de beaucoup d'autres. Voir *Vertus de Marie*, pag. 186.

(2) M. Madrolle a dit : « Les amis, les *amants* de Marie furent les plus illustres, les plus grands et les plus saints qu'il y eut au monde; et ils sont tous comme participants des grandeurs de leur patronne. » (*Les Magnific. de Marie*, p. 54.)

(3) Joan., I, 13.

(4) *Ibid.*

« Vous êtes, lui crie le premier de ces élus, vous êtes
« la céleste rosée qui rafraîchit mon âme ; vous êtes ma
« lumière, mon guide, ma force, mon trésor, ma joie,
« mon refuge, mon espérance. »

Nous avons vu un de ces angéliques amants de la Vierge l'appeler sa vie, son âme, son amour, et, après Dieu, son tout.

Écoutons saint Liguori :

« O reine des anges, comme le ciel vous fût belle, par-
« faite, accomplie ! Vous êtes si belle, si pleine de grâces,
« que vos charmes divins ravissent tous les cœurs. Quand
« on vous contemple, tout paraît brut et informe, toute
« beauté s'éclipse, toute grâce disparaît, comme dispa-
« raissent les étoiles à l'aspect du soleil.

« *Beauté de la nature* (1), fleur et perle de toutes les
« créatures, charmes, ornements de toute la création,
« *image et miroir de Dieu* (2), vous avez la bouche d'or de
« Sara, dont le sourire réjouit le ciel et la terre ; le doux
« et tendre regard de la féconde Lia, avec lequel vous flé-
« chissez le cœur de Dieu ; l'éclat du visage de la belle
« Rachel, qui éclipse les rayons du soleil ; les grâces et les
« charmes de la discrète Abigaïl, par lesquels vous cal-
« mez la colère de Dieu courroucé de nos crimes ; la vi-
« vacité et la force de la valeureuse Judith, qui vous font
« triompher des cœurs les plus obstinés.

« Auguste souveraine, de l'océan immense de votre
« beauté jaillissent comme des fleuves de beauté et de
« grâce pour toutes les créatures.

« C'est en imitant l'or de vos beaux cheveux, dont les
« boucles tombent avec une ravissante négligence sur

(1) S. Jean de Damas.

(2) S. Augustin.

« votre cou et sur vos épaules d'ivoire, que la mer a appris
« à rider si agréablement ses flots et à faire briller le
« cristal de ses ondes.

« L'inaltérable sérénité de votre front, le calme et la
« paix qui règnent sur votre visage ont enseigné à nos
« fontaines transparentes à rester tranquilles et fermes
« dans leurs gouffres profonds et limpides.

« Pour faire briller avec plus d'éclat ses traits radieux ,
« pour nuancer ses couleurs variées et pour se dessiner
« avec plus de grâce, l'arc-en-ciel s'est appliqué à imiter
« le contour élégant de vos sourcils.

« La brillante étoile du matin et celle du soir sont des
« étincelles de vos yeux.

« Le lis d'argent et la rose purpurine ont emprunté
« leurs couleurs de vos joues.

« Le pourpre et le corail jaloux soupirent après l'incar-
« nat de vos lèvres.

« Le lait le plus doux, le miel le plus savoureux, sont
« ceux qui distillent de votre bouche.

« L'odorant jasmin, la rose parfumée de Damas, ont pris
« leurs suaves odeurs à votre douce haleine.

« Le cèdre le plus élevé, le cyprès pyramidal, s'estiment
« heureux, si peu qu'ils retracent l'image des belles pro-
« portions de votre cou élevé et si bien dessiné.

« Le palmier envieux voudrait rivaliser avec l'élégance
« de votre taille svelte et déliée.

« En un mot, ô ma reine, toute beauté créée est l'om-
« bre et l'image de votre beauté.

« Le ciel et la terre se mettent à vos pieds; le ciel et la
« terre sont si petits, et vous êtes si grande, que vous les
« enrichissez en les touchant.

« L'astre argenté s'estime heureux de vous servir de

« marchepied, et l'éclat du soleil devient plus éblouissant
 « quand, de ses rayons étincelants, il vous enveloppe
 « comme d'un manteau.

« O beau ciel, ciel pur et serein qui avez renfermé l'im-
 « mensité de celui que l'univers adore sans pouvoir le
 « contenir !

« O beaux yeux qui ravissent les cœurs !

« O lèvres purpurines qui captivent les âmes !

« O mains pleines de fleurs et de grâces !

« O créature sans tache que j'aurais prise pour un Dieu
 « (tant il y a en vous un air de divinité), si la foi ne m'en-
 « seignait que vous n'êtes pas Dieu !

« O Marie, Marie, belle par-dessus toutes les créatures ;
 « aimable après Jésus, plus que tout ce qu'il y a d'aima-
 « ble ; précieuse, plus que toute la création ; gracieuse,
 « plus que la grâce elle-même ! jetez, jetez sur moi un
 « regard d'amour, et ce regard me suffit (1). »

Ainsi pensaient, ainsi chantaient ces célestes amants de
 la Reine des anges ;

Et leur conduite était parfaitement en rapport avec un
 tel langage.

Rappelons-nous, en effet, le zèle empressé et fervent
 et les inventions ingénieuses d'une foule de jeunes lévites,
 de prêtres et de chrétiens dont nous avons quelquefois lu
 les édifiantes histoires dans la biographie des saints (2) ;
 repassons ce que l'éloquence et la poésie chrétiennes ont
 dit de cette mère tout aimable ; et nous nous convaincrions
 des vives sympathies que son culte a rencontrées dans
 les âmes les plus tendres et les plus angéliques.

(1) *Vertus de Marie.*

(2) Voir spécialement les *Souvenirs de Saint-Acheul* et les *Vies
 des Justes*, par l'abbé Carton.

Et puis, nous l'avons déjà dit, tout ce qui, dans une femme, peut parler au cœur de l'homme ne se trouve-t-il pas, à un degré incomparable, dans la Reine des cieux ? Elle est, au point de vue chrétien et catholique, notre mère, notre sœur, notre reine, notre avocate et notre protectrice. Or, tous les sentiments par lesquels le cœur de l'homme tend vers la femme qui a pour lui quelques-uns de ces titres, tous ces sentiments entraînent nécessairement un cœur chrétien vers celle qui réunit toutes ces aimables qualifications, et qui en remplit sans cesse et parfaitement tous les devoirs, vers celle que le moyen âge appelait *la dame de tout le monde*, et saint Bernard *la ravisseuse des cœurs*.

O vous donc qui éprouvez le besoin d'avoir, dans les cieux et auprès du trône de Dieu, une mère puissante et bonne, adressez-vous à Marie ; épanchez en Marie votre piété filiale ; elle en est certes bien digne, car elle est, dit un Père, la plus aimante des mères : elle vous tend les bras ; jetez-vous-y avec amour : *sinus matris expansus est* (1). Le christianisme nous crie, en nous la montrant assise à la droite de Dieu : « Homme, chrétien, voilà ta mère (2). » O Marie, qu'à ce doux nom nos cœurs volent vers vous bien plus rapidement que vers nos mères selon le sang ! car vous êtes meilleure encore que la femme qui nous a donné la vie de ce monde, et avec cette vie son lait et son amour.

Nous cherchons quels sont les rapports d'harmonie qui existent entre le cœur de l'homme, du chrétien, et le culte de la Vierge, mère de Jésus-Christ. Ah ! ces rapports,

(1) S. Bernard.

(2) Joan., XIX, 27.

qu'ils sont nombreux ! ce sont ceux qui existent naturellement entre la mère et son enfant, entre la tige et la fleur, entre le tronc et le rameau, entre la plaie et le baume, entre la faim et l'aliment, entre la soif et le breuvage, entre le naufragé et le port, entre l'aveugle et la lumière, entre le captif et la liberté, entre le soldat vaincu et la ville de refuge, entre l'ancre et le matelot battu par la tempête.

D'après nos mœurs, un trône nous paraît vide quand une femme ne s'y assoit pas auprès du souverain ; une résidence royale nous semble déserte quand une femme couronnée ne la remplit pas de sa gracieuse présence. Ce sentiment, nous ne l'éprouvons pas dans le christianisme ; car il nous fait voir en Marie une reine qui partage avec Dieu même l'empire de l'univers, une reine dont la beauté embellit le ciel même (1). Il est donc juste et naturel que nous adressions à Marie tous les hommages que des sujets fidèles et dévoués offrent à une reine adorée.

Ce qu'est une jeune et nombreuse famille sans la mère qui lui a donné le jour, et qui seule peut l'aimer, la former, l'élever, la guider, la vêtir, la nourrir, la surveiller, la protéger avec une tendresse exquise, avec *la fine fleur* de l'amour, le christianisme, disons même la race humaine, le serait sans la bienheureuse Vierge, qu'un docteur de l'Église appelle la mère de tous, *omnium parens* (2).

O femme bénie entre toutes les femmes, que d'harmonies ravissantes on pourrait découvrir entre le cœur de l'homme et du chrétien, et votre culte si digne d'amour !

(1) Cœlos decorat. S. Germ. Constant.

(2) S. Ephrem.

Vénérer celle qui a donné au monde un Rédempteur, celle qui l'a nourri de son lait et sacrifié sur le Calvaire ; vénérer celle qui porte au ciel le plus beau diadème ; vénérer celle qui ne sait qu'aimer et pardonner, que prier pour les pécheurs, qu'arrêter le glaive vengeur et apaiser le souverain Juge, n'est-ce pas un besoin, n'est-ce pas une nécessité ? et y a-t-il quelque chose de plus conforme à la nature et à la religion ? Non sans doute ; et voilà comment s'explique la faveur dont jouit, auprès des fidèles, le culte de la Vierge ; la nature et nos besoins, voilà quelles en sont la cause et la raison première.

Quant aux femmes, quelle gloire et quel honneur pour leur sexe, que d'avoir donné à Dieu le Père son épouse de prédilection, à Dieu le Fils sa mère chérie, au Saint-Esprit son temple le plus pur, à toute la Trinité celle qui en est l'amour, le trône et les délices ; au ciel celle qui en est la reine, à la terre celle que la terre entière honore de ses hommages et salue de ses chants ! . . . Quelle gloire et quel honneur pour les femmes, que de compter dans leurs rangs celle à qui le Sauveur même a obéi dans les jours de sa divine enfance, celle à laquelle il ne sait rien refuser dans sa gloire éternelle !

Ne nous étonnons donc pas de voir les femmes si dévouées au culte de Marie. Ne sont-ce pas elles, en effet, qui remplissent surtout nos églises aux grands jours de ses solennités ; elles qui se pressent en foule au pied de ses autels pour la saluer par les paroles et le salut de l'ange, pour lui chanter de pieux cantiques ? Ne sont-ce pas elles encore qui portent et accompagnent sa bannière vénérée, elles qui ornent ses chapelles, elles qui célèbrent ses fêtes par la pureté du cœur et par la participation aux mystères sacrés ?

Et d'où vient tant de zèle? Ah! c'est qu'il est doux aux épouses et aux vierges chrétiennes de pouvoir dire à la glorieuse reine de l'Empyrée, comme les enfants de Bathuel disaient à Rébecca : « Vous êtes notre sœur; *soror nostra es* (1); » c'est qu'il leur est bien doux d'avoir dans le ciel, et près de Dieu, une sœur à laquelle elles puissent dire en toute confiance leurs peines, leurs ennuis, leurs désirs, leurs frayeurs.

Et puis, n'est-ce pas Marie, comme nous l'avous dit ailleurs, qui a rendu à la femme les droits, le rang, la dignité qu'elle avait perdus depuis sa désobéissance à Dieu dans le paradis terrestre? n'est-ce pas à Marie que la femme doit de ne plus dire à l'homme, *Mon maître, mon seigneur* (2), comme sous la tente des patriarches, mais de l'appeler du nom de frère? Et si Marie est réellement, selon le langage d'un Père, la restauratrice du genre humain, ne l'est-elle pas tout particulièrement de son sexe? n'est-ce pas à Marie que ce sexe est redevable de son affranchissement, de sa réhabilitation dans tous les pays catholiques? Oui, « c'est à la Vierge-mère qu'il doit rendre grâce de l'abolition du servage des femmes dans toute la chrétienté, à la suite du christianisme (3). »

Aussi, que de mystères intimes et cachés dont, après Dieu, Marie a seule le secret! Jeunes vierges, épouses, mères, à qui aimez-vous, par-dessus tout, à conter vos chagrins, à dire vos douleurs, à exposer vos besoins? où allez-vous de préférence chercher des consolations? dans quel sein compatissant versez-vous de préférence vos larmes les plus amères? Ah! la foule toujours prosternée

(1) *Gen.*, XXIV, 60.

(2) *Dominus meus vetulus est. Gen.*, XVIII, 12.

(3) M. Madrolle, *Magnificences de Marie*, p. 7.

devant vos autels nous le dit assez , ô Vierge *consolatrice des affligés* !

Mais c'est surtout aux âmes coupables et bourrelées que le culte de Marie offre d'ineffables douceurs ; c'est surtout aux âmes pécheresses et justement effrayées de leurs iniquités qu'il apparaît comme un refuge.

Oh ! appliquons ici à ce culte bienfaisant ce que l'éloquent saint Bernard dit de Marie elle-même. Servons-nous des paroles vives et enflammées par lesquelles il poussait les masses aux genoux de la Vierge, pour exhorter à son culte les fidèles de notre temps :

« Marie, disait ce Père, est la plus belle, la plus radieuse étoile qui, du plus haut point du ciel, brille au-dessus de cette mer vaste et spacieuse. Vous donc, qui que vous soyez, qui comprenez que, durant le trajet de cette vie, vous êtes bien plutôt sur les vagues d'un océan ouvert à toutes les tempêtes et parsemé d'écueils, que sur la terre ferme, ne perdez pas de vue Marie, cet astre étincelant plus que tous les autres astres, si vous ne voulez pas être englouti sous les flots. Que si les vents des tentations se déchainent contre vous, si votre frêle esquif va heurter contre les brisants de la tribulation, regardez, regardez l'étoile tutélaire ; appelez et invoquez Marie. Êtes-vous en butte aux assauts de l'orgueil, de l'ambition et de l'envie ; vous attaque-t-on dans votre honneur ? ayez recours à Marie ; regardez l'astre bienfaisant. Si la colère, si l'avarice, si la concupiscence agitent le vaisseau de votre âme, criez, criez à Marie de vous être propice. Êtes-vous épouvanté par l'énormité de vos fautes ; l'aspect de votre conscience et des taches qui la souillent vous fait-il horreur à vous-même ; la pensée des jugements de Dieu vous glace-t-elle d'épouvante, et, dans ce cruel état,

vous sentez-vous tomber dans un abîme de tristesse et de découragement? oh! alors pensez à Marie, élevez les bras vers Marie. Dans vos dangers de toute nature, dans tous vos embarras, dans toutes vos perplexités, souvenez-vous de Marie, recourez à Marie; que le nom de Marie soit toujours sur vos lèvres, toujours dans votre cœur. Quiconque la suit ne peut se perdre; quiconque la prie doit espérer. Si elle vous tient par la main, vous ne tomberez pas. . . . Vous serez en sûreté, si elle vous protège; rien ne vous fatiguera, si elle vous sert de guide; et si elle vous est favorable, vous arriverez au terme. »

Ah! quel vide immense il y aurait dans le catholicisme, si Marie n'y existait pas avec toutes les qualités, avec tous les privilèges, avec toutes les grandeurs dont Dieu l'a favorisée! Certes, *s'il n'y a sur la terre aucun peuple qui ait des dieux qui s'approchent de lui comme Jésus s'approche de nous* (1), il n'y a non plus aucun peuple, aucune religion qui possède un être aussi bon, aussi doux, aussi puissant, aussi parfait que Marie. L'idolâtrie grecque et romaine avait ses Junon, ses Minerve, ses Cybèle, ses Proserpine, ses nymphes; la mythologie égyptienne offrait aux hommages des peuples son Isis; les Chinois ont leurs déesses Ninifo et Piezza; les Indiens prient leur Panati, épouse du dieu Esvara, et Maya, mère de la nature; les Mexicains, leur Tazi et leur Matlalculia, déesse de l'eau. Mais que sont tous ces êtres fantastiques et imaginaires comparés à la Vierge, secours et appui des chrétiens? Repassez dans votre esprit les titres innombrables que lui donnent les Pères et les docteurs de l'Église, et que vous trouverez dans mille recueils divers à

(1) *Deut.*, IV, 7.

la gloire de cette céleste et divine créature, et dites ensuite si, après le culte du Très-Haut, il y a quelque chose qui aille mieux au cœur humain que celui de Marie.

O culte bienfaisant et doux, culte aimable et pieux, sois mon appui dans ma détresse, mon asile dans mes défaites, mon repos dans mes fatigues, mon bouclier dans mes combats, mon ancre dans les tempêtes et les orages de la vie ; sois un remède à mes blessures, sois mon bonheur en cette vie et mon bonheur encore en l'autre!... O culte de Marie, sois mes amours toujours!



XV.

INFLUENCE DU CULTE DE MARIE SUR LES BEAUX-ARTS.

Lorsque l'art se consacra aux choses saintes, ne fut-ce pas toujours Marie qui vint l'animer? Le docteur J. B. Rousseau.

Le génie ne se développe jamais plus noblement que lorsqu'il se met au service de la religion.

M. Adr. Égron, *le Culte de la sainte Vierge*, p. 649.

Rien de plus facile à comprendre, rien de plus aisé à prouver que ce que dit ici le sage et pieux écrivain.

Travailler pour la terre, pour les hommes, c'est travailler pour l'imparfait, pour le fini; travailler, au contraire, pour la religion, c'est travailler pour l'Être parfait, pour l'Être infini; et si le but, si l'intention, si la fin agissent efficacement, comme on ne saurait le nier, sur l'intelligence de l'ouvrier, il s'ensuit évidemment que plus le motif est grand, élevé, sublime, plus aussi il élève et agrandit les idées, plus il remplit l'âme, plus il rend habile la main même de l'artiste, plus il contribue, par conséquent, à la perfection de l'œuvre.

Donc les œuvres qui ont la gloire de Dieu pour fin ont déjà en elles-mêmes, et tout naturellement, un principe fécond, un principe divin de beauté, de grandeur et de perfection, que les autres n'ont pas et ne peuvent pas avoir.

D'un autre côté, quelles inspirations, quelles lumières nous viennent de la terre? De la terre il ne monte que des brouillards, que des miasmes, que des ténèbres. Mais,

au moral comme au physique, la lumière vient d'en haut ; les bonnes pensées, le génie, les nobles et belles conceptions émanent et descendent du ciel : c'est la foi des chrétiens ; et voilà pourquoi, avant leurs études, leurs travaux et leurs grandes entreprises, les vrais fidèles appellent en eux l'esprit de Dieu, l'esprit de conseil, de sagesse et d'intelligence (1), l'esprit de celui qui éclaire tout homme venant en ce monde (2). C'était également la croyance des païens : « N'attribuons point à l'homme ses découvertes et ses chefs-d'œuvre, écrit Sénèque ; c'est Dieu qui a mis en nous le germe de tous les beaux-arts, et la faculté de les cultiver avec succès ; c'est Dieu, le maître par excellence, qui, en secret, développe et éclaire l'intelligence (3). »

Or, quand est-ce que Dieu favorisera et secondera surtout l'intelligence humaine ? quand est-ce qu'il viendra surtout en aide à notre faible esprit ? quand, si ce n'est principalement lorsque nous agissons, lorsque nous travaillons pour lui et pour sa gloire ?

Aussi, même chez les peuples plongés dans les ombres du paganisme, les plus beaux monuments des arts sont des œuvres religieuses, des édifices, des tableaux, des statues en l'honneur de la Divinité. Le temple de Diane à Éphèse, le Jupiter Olympien, l'Apollon du Belvédère, la Vénus de Médicis, la Minerve du Parthénon, sont autant de témoignages de cette vérité.

Et chez les peuples modernes, chez les peuples éclairés

(1) Is., XI, 2.

(2) Joan., I, 9.

(3) Ne dixeris illa quæ invenimus esse nostra. Semina artium omnium insita sunt nobis, et Deus magister ex occulto acuit et excitat ingenia. *Senect.*, 4 ; *Benef.*, c. 6.

par le Verbe fait chair, à quoi doit-on et la résurrection ou renaissance des arts, et le degré de perfection auquel ils se sont élevés, et les plus ravissantes merveilles dont ils ont enrichi la terre ? N'est-ce pas à la religion, à la foi, à des pensées chrétiennes ? N'est-ce pas pour Dieu qu'ont été faits les plus prodigieux efforts de l'art architectural ? Et les plus beaux palais des empereurs et des rois, les plus vastes édifices civils construits pour les besoins des peuples, peuvent-ils entrer en parallèle avec les étonnantes cathédrales du moyen âge et avec les autres temples élevés, dans toutes les époques, à la gloire de celui qui seul est grand ? Les plus ravissantes productions des peintres et des sculpteurs venus depuis Jésus-Christ n'ont-elles pas été faites sous l'inspiration religieuse et pour le culte divin ? et la religion ne peut-elle pas, à juste titre, revendiquer, comme lui appartenant, comme ayant été faits pour elle, les chefs-d'œuvre des arts modernes ? Oui ; et si toutes les merveilles marquées de son sceau divin disparaissaient soudain, le monde serait épouvanté de son extrême indigence et de sa pauvreté en ce qui concerne les arts.

O vous donc qui, fermant les yeux aux choses de l'ordre surnaturel, ne faites cas que de ce qui se rattache à l'ordre matériel ; vous qui, ne voyant la religion que sous un seul aspect et dans ses seuls points de contact avec les mystères du ciel auxquels vous ne croyez pas, méprisez cette fille de Dieu ; vous qui pourtant aimez les arts et les glorieuses créations du génie, respectez donc, chérissez donc, défendez donc la religion, ne fût-ce que parce qu'elle est la source la plus abondante et la plus vivifiante des productions artistiques, fleurons les plus brillants,

diamants les plus limpides de la couronne périssable de l'humanité voyageuse.

Mais nous avons à dire quelle part d'influence a eue et peut avoir sur les beaux-arts le culte de Marie en particulier.

Par sa nature éternelle et incréée, *Dieu est esprit* (1) : comment le peindre ? comment le figurer aux yeux ? Aussi avait-il défendu aux enfants d'Israël de le représenter par aucune image de bois, de pierre, de cuivre, ou de toute autre matière (2).

Mais le Verbe de Dieu, sa pensée, sa splendeur, ayant, dans le temps, revêtu notre nature et pris une forme visible, Jésus-Christ s'étant fait homme, dès lors la Divinité, ou, si l'on veut, une des personnes divines, a pu être représentée par la peinture et la sculpture ; et le Sauveur ayant été *le plus beau des enfants des hommes* (3), ces deux arts ont eu en lui le type le plus parfait possible de l'homme divinisé, de l'homme élevé à la plus haute perfection imaginable, la perfection de Dieu.

La femme qu'il choisit pour mère, l'humble Vierge de Nazareth, la fille des patriarches, de laquelle il voulut naître, ayant été, de son côté, la plus belle des femmes (4), dès lors la peinture et la statuaire eurent en Marie le dernier terme de la beauté de la femme, née d'Ève, il est vrai, mais réhabilitée, mais presque divinisée, et élevée en grâce et en gloire au-dessus même des chœurs des

(1) Joan., IV, 24.

(2) Non facies tibi sculptile neque omnem similitudinem quæ est in cælo desuper. *Exod.*, XX, 4 ; *Levit.*, XXVI, 1 ; *Deut.*, V, 8.

(3) *Cant.*, I, 15.

(4) *Cant.*, I, 7.

anges qui entourent le trône de Dieu et se perdent dans ses clartés.

Quelle action et quelle influence une telle créature ne devait-elle pas avoir sur l'imagination et sur la main des artistes chrétiens !

Aussi avons-nous vu, dans les chapitres relatifs au culte de Marie par la sculpture et la peinture, que le portrait de la Vierge avait, dès la naissance de l'art chrétien, exercé le pinceau, le ciseau et le burin des artistes. Pendant une longue suite de siècles, il n'y eut de peinture et de sculpture que la peinture et la sculpture religieuses ; et, dans les produits de ces arts, quelle large place était donnée à la figure de Marie ! Les portraits de la sainte Vierge qui sont venus jusqu'à nous, sous le nom de saint Luc, furent les premiers fruits de la peinture régénérée et purifiée par le christianisme. Après ceux-là, après la longue nuit qui suivit ces ébauches, bien peu précieuses sans doute sous le rapport de l'art, que voyons-nous quand la peinture moderne prend son magique essor aux treizième et quatorzième siècles ? La Vierge, l'histoire de sa vie ici-bas, sa gloire dans les cieux, voilà le sujet le plus commun et le plus ordinaire des compositions pieuses des artistes de ces jours de véritable renaissance. Que faisaient Sano di Simone, Pietro Lorenzetti, Sano di Pietro, Taddeo Bartoli, Gregorio da Sima, Bernardino Fungai, Antonio Razzi et Dioti Salvi ? Que faisaient Giotto, Cimabue, Taddeo Gaddi, Agnolo et Buffalmaco ? Raphaël Urbino, Andre del Sarte, Titien, qui a eu les prémices de votre admirable palette ? quels furent vos premiers chefs-d'œuvre ? dans quelles compositions se refléta d'abord votre inimitable génie ? — Et l'histoire nous répond que la mère du Christ occupa longtemps et presque exclusive-

ment la pensée et le pinceau de ces artistes immortels ; c'était sa divine figure qu'ils cherchaient dans leur esprit et sous leurs habiles pinceaux ! Et ils réussirent surtout, ils firent surtout des merveilles de grâce et de talent durant la première période et la première phase de leur carrière d'artistes.

Ah ! c'est qu'alors aussi leur âme était plus pure qu'elle ne le fut plus tard ; leur cœur était plus vierge qu'il ne le fut depuis ; car, de même qu'il n'est donné qu'aux vierges de suivre l'Agneau divin partout où il porte ses pas (1), ainsi il n'est non plus donné qu'aux âmes virginales d'arriver, par la seconde vue, par le regard du génie, jusqu'au trône, jusqu'aux splendeurs de la Vierge immaculée.

Et quelle perfection les artistes dont nous parlons n'y trouvèrent-ils pas pour leur art ? A quelle hauteur ils s'élevèrent sur l'aile de leur foi, et dans la contemplation du ravissant objet qu'ils voyaient à côté de Dieu ? Et aussi quel progrès ne firent pas faire à la peinture en général la piété et la pureté de mœurs de ces chefs de l'école chrétienne dans les beaux jours de leur ferveur religieuse et de leur innocence morale ? Car nous ne doutons nullement que les sublimes efforts faits par ces grands artistes, pour représenter dignement Jésus-Christ et Marie, n'aient immensément contribué à donner *au portrait* proprement dit le haut degré de perfection qu'il a atteint depuis. Ce ne fut en effet (l'histoire de la peinture est là pour le prouver), ce ne fut qu'après avoir cherché de toutes leurs forces la poésie, la beauté et la majesté de l'idéal chrétien, que les artistes des treizième et quatorzième siècles reproduisirent les personnages et les choses

(1) *Apoc.*, XIV, 4.

de ce monde. Leur œil plongea d'abord dans l'immensité des cieux, et ce ne fut qu'après cette ascension intellectuelle qu'ils descendirent sur la terre pour en peindre les habitants, les sites et les faits. Ce ne fut qu'après avoir *imagé* Jésus-Christ, la sainte Vierge, les anges et les saints, c'est-à-dire les beautés du ciel, que Raphaël, André del Sarte, Titien, Murillo, Albert Durer, et bien d'autres encore, mirent leurs glorieux pinceaux au service des princes et des grands d'ici-bas pour exécuter, sous leurs ordres, des pages tout à fait terrestres quant au sujet, quant à la forme et quant au fond.

Et pour en revenir à l'influence que dut avoir naturellement le culte de la Vierge sur les beaux-arts en général et particulièrement sur la sculpture et la peinture, il suffit de se rappeler ce qu'est Marie en elle-même, c'est-à-dire le type le plus élevé, le plus parfait et le plus ravissant de toute beauté créée ; le type le plus accompli de la vierge, de l'épouse, de la mère, de la reine, de la femme ; le type incomparable et unique en son genre de la bonté, de la douceur, de la patience, de la modestie, de la piété, du courage, de la résignation, de toutes les vertus en un mot ; le type enfin de tous les charmes et de tous les attraits que le Très-Haut peut répandre sur une créature.

Aussi sous quelles gracieuses images les saints Pères ne présentent-ils pas l'auguste mère du Rédempteur ! elle est l'orient du soleil des intelligences (1) ; elle est un paradis verdoyant (2), un Éden enchanteur, une étoile étincelante (3), un divin diadème, une aurore éblouis-

(1) S. Grég. de Nécés.

(2) *Id.*

(3) S. Ephrem.

sante (1), le trône de la Divinité (2), le ciel de celui qui a fait le ciel et la terre (3) ; elle est, au dire de saint Éphrem, plus belle que le soleil ; elle est un abîme de merveilles (4), la vive image de Dieu même (5), la rose des jardins de l'époux ; elle surpasse en splendeur les séraphins eux-mêmes (6) ; elle est l'astre de la terre et l'ornement des cieux (7) ; elle marche à la tête des vierges dans les sacrés parvis (8).

Et l'Écriture ! en quels termes et sous quelles images tendres et imposantes ne nous fait-elle pas voir Marie ?

Élèves des Corrège, des le Sueur, des Velasquez, écoutez comment nos poésies sacrées chantent la mère du Christ :

« O filles de Jérusalem, s'écrit cette sainte Épouse, ô filles de Jérusalem, je suis noire, mais je suis belle ; belle comme les tentes de Cédar et comme les pavillons du riche et puissant Salomon (9). »

Et l'Époux lui dit : « Je t'ai comparée, ma bien-aimée, au plus beau et au plus jeune coursier des chars de Pharaon. Tes joues sont belles comme le plumage de la colombe ; ton cou brille comme les pierreries. Je te donnerai des chaînes d'or entrelacées d'argent. Comme le lis au milieu des épines, ainsi ma bien-aimée s'élève au-dessus des jeunes filles. O ma colombe, montre-moi ton

(1) S. Épipli.

(2) S. Pierre Damien.

(3) S. André de Crète.

(4) S. Jean Damasc.

(5) Le même.

(6) S. Jean Chrysost.

(7) S. Germ. de Const.

(8) S. Bernard.

(9) *Cant.*, I, 4.

visage, car ton visage est beau et ta voix charme mon oreille (1). »

..... « Quelle est celle-ci qui s'élève du désert comme une colonne de vapeurs, exhalant la myrrhe, l'encens et les parfums les plus exquis (2) ? »

« Que tu es belle, ma bien-aimée ! que tu es belle ! Tes yeux sont ceux de la colombe ; ils brillent comme des perles à travers le léger tissu de ton voile ; ta chevelure est semblable à la toison des chevreaux qui apparaissent sur le sommet de Galaad. Tes dents sont comme les brebis qui montent du lavoir ; toutes jumelles, il n'en est aucune qui n'ait son égale. Tes lèvres sont semblables à une bandelette de pourpre ; tes joues sont comme la grenade. Ton cou ressemble à la tour de David, couronnée de créneaux.... »

« Tu as blessé mon cœur, ô ma sœur, mon épouse ! oui, tu as blessé mon cœur d'un seul de tes regards, et avec une boucle des cheveux qui descendent sur ton cou d'ivoire. »

« Détourne, ô ma bien-aimée, détourne tes regards de moi, parce qu'ils m'enlèvent à moi-même. Fille du roi, que tes pieds sont beaux dans ta superbe chaussure ! L'agrafe de ta ceinture est comme une coupe arrondie ; tes yeux sont vifs et limpides comme les fontaines d'Hésébon ; ton nez est beau et gracieux comme la colonne du Liban qui regarde Damas ; ta tête est comme le Carmel, et ta chevelure ressemble au diadème des rois. Que tu es belle et ravissante, délices de mon âme ! Ta stature est celle du palmier (3). »

(1) *Cant.*, I, 9, 10, 11, 14.

(2) *Cant.*, III, 6.

(3) *Cant.*, VII, *passim*.

Pour nous donner une idée de la gloire de Marie dans les hauteurs inaccessibles de la cité vivante, l'Écriture s'exprime ainsi : « Un grand prodige a paru dans le ciel ; une femme a été vue, revêtue du soleil ; la lune était sous ses pieds ; douze étoiles couronnaient son front (1).

Que ces images sont grandioses ! que ce langage est poétique ! et combien il est inspirant !

Pourquoi donc, depuis les grands maîtres des treizième et quatorzième siècles, au lieu de s'élever encore, au lieu de progresser encore, l'art de peindre la Vierge n'a-t-il fait que perdre et baisser ? Pourquoi, malgré les beaux modèles de madones qu'ont légués aux âges suivants les écoles de Sienne, de Bologne, de Venise, de Florence, etc., nos peintres sont-ils si loin d'égaliser leurs devanciers ?

Pourquoi ?.... Ah ! c'est d'abord que les artistes de nos jours étudient peu les œuvres de ceux qui marchent à leur tête dans la voie de l'art chrétien.

Ensuite, c'est que l'Écriture, cette mine intarissable de grandes pensées, de conceptions sublimes, d'images ravissantes, est un livre scellé pour les peintres, les sculpteurs, et en général pour tous les artistes de nos jours.

Enfin, c'est que la foi, sentiment que rien au monde ne saurait remplacer, surtout quand il s'agit de compositions religieuses, c'est que la foi est éteinte dans l'âme de la plupart de ceux qui manient le pinceau, le ciseau ou le burin.

O vous donc qui marchez sur les traces des Phidias, des Zeuxis, des Praxitèle, des Alcamène, des Apelle et des Parrhasius, prenez à ces anciens maîtres la beauté phy-

(1) *Apoc.*, XII, 1.

sique, la grâce des contours, la pureté des formes, la majesté et l'harmonie des proportions ; mais, élèves aussi des Raphaël, des Michel-Ange, des Bosio, des Canova, des Léonard et des Dominiquin, ajoutez à l'art des Grecs cette beauté morale qui leur était presque inconnue, et qui est comme le reflet d'une âme sainte et pure, disons mieux, comme le reflet de la Divinité elle-même.

Quoi ! les artistes d'Athènes qui vivaient il y a deux mille et quelques cents ans, les artistes des sens auront fait pour le paganisme et au milieu de ses ténèbres des œuvres *d'une beauté divine* (1); et vous, vous venus si tard après eux dans la carrière qu'ils ont frayée ; vous qui avez maintenant tant de modèles qu'ils n'avaient pas ; vous qui, par le christianisme, êtes sous l'empire du vrai et par conséquent du beau, qui, comme nous l'avons déjà dit, n'est que le reflet du vrai ; vous qui êtes pour ainsi dire plongés dans un océan de lumière, de pureté et d'amour saint, vous ne surpasserez pas les peintres et les sculpteurs dont l'idolâtrie est si fière ! Et vous avez à peindre celle dont Dieu lui-même a convoité la beauté (2), celle qui a eu la puissance, par ses ineffables attraits, d'attirer, du sein du Père, le Verbe éternel et divin ; cette Vierge royale, toute resplendissante des perles de la grâce, et qui brille dans les cieux plus que tous les bienheureux par la double beauté de son âme et de son corps, et qui efface, par la majesté et la perfection de ses charmes, les plus ravissantes créatures, à tel point qu'elle a gagné le cœur même du Roi du ciel (3); vous avez à chanter dans la lan-

(1) Jugement de M. Visconti sur une *tête de Vénus* qui est au Louvre.

(2) Ps. XLIV, 12.

(3) *Virgo regia, gemmis ornata virtutum, geminoque mentis pari-*

gue de votre génie le Christ, splendeur du Père, les anges, les plus parfaites créatures de Dieu, les saints, qui sont les vrais héros de l'humanité, dont ils ont vaincu les mauvais penchants et dépouillé l'enveloppe grossière; et vous restez au-dessous des peintres, des sculpteurs, des graveurs qui ont consacré leurs talents à Neptune, à Vulcain, à Pluton, à Mercure, aux Faunes, aux Satyres, etc. !

Peintres et sculpteurs chrétiens, reprenez donc, reprenez donc parmi les artistes le rang qui vous appartient ; et ce rang, c'est le premier !

Pour cela, pénétrez-vous sans doute de l'art antique. Fils d'Israël, prenez aux Égyptiens leurs vases d'or et d'argent (1). Ensuite inspirez-vous de l'étude approfondie des grands maîtres de l'art chrétien. Comme le Guide allait souvent, avant de quitter Bologne et aux jours de fête de la Vierge, contempler les madones de Lippo Dalmasio, ainsi étudiez les *Vierges* admirables des Bellini, du Pérugin, de Lorenzo di Credi, et d'une foule d'autres des mêmes temps et des mêmes pays.

Puis, votre lampe ainsi garnie, ainsi ornée, comme dit l'Évangile (2), allez l'allumer aux autels. Oui, pénétrez dans nos temples, non en curieux, mais en chrétiens ; non en observateurs, mais en fidèles ; non en étrangers, mais en enfants de la maison. Assistez à nos fêtes ; édifiez-vous au spectacle des honneurs que reçoit de nous la sainte mère de Jésus. Entendez, mais bien plus avec l'oreille du

ter et corporis decore præfulgida, specie sua et pulchritudine sua in cœlestibus cognita, cœli civium in se provocat aspectus, ita ut Regis animum in sui concupiscentiam inclinaret. S. Bernard, *Deux. serm. sur l'évangile* Missus est, *Nomb.*, 2.

(1) *Exod.*, XII, 35.

(2) *Matth.*, XXV, 7.

cœur qu'avec celle du corps, les chants qui lui sont adressés. Respirez, savourez l'encens qui lui est offert. Célébrez avec nous ses fêtes, et surtout celle de sa glorieuse et triomphante Assomption. Ouvrez les portes de votre âme aux émotions qu'y feront naître et l'*Inviolata*, et l'*Ave, maris stella*, et les hymnes de Santeul, qui a si bien chanté Marie. Devenez aussi les fils de cette tendre mère par la simplicité et par l'ardeur de votre foi..... Et alors, oui, alors, votre pinceau, votre ciseau, votre burin, pourront encore rivaliser avec ceux des grands maîtres de l'école catholique ; votre pinceau, votre ciseau, votre burin, produiront encore des merveilles comme en virent éclore les beaux âges de la peinture, de la sculpture et de la gravure religieuses.

Oh ! combien nous le désirons pour l'honneur et la gloire de l'art, pour l'honneur et la gloire de notre chère patrie, pour l'honneur et la gloire de la Vierge, dont le culte a été et peut encore être si riche et si fécond en chefs-d'œuvre de tous genres !

Et nous serait-il permis, à nous qui n'avons nul talent, nulle connaissance ; à nous qui confessons humblement notre ignorance en fait de peinture, de sculpture, de gravure, de dessin ; nous serait-il permis de dire, sans manquer au respect qui est dû à des génies tels que les Raphaël, les Francia, les Puget, nous serait-il permis de dire, avec toute la réserve et la timidité d'un enfant qui balbutie, que, selon nous, l'art chrétien est loin encore d'avoir atteint jusqu'à présent, même dans son âge d'or, le degré de perfection auquel il peut prétendre dans la représentation de la mère de Dieu ?

Nous nous trompons peut-être. . . . , mais nous croyons que la peinture, la gravure, le dessin et la statuaire peu-

vent encore faire des progrès en ce qui concerne l'image de la Vierge par excellence. Nous voudrions, par exemple, en fait de tableaux de Vierge, surtout quand il s'agit de Marie dans la gloire et la lumière des cieux, plus de transparence, plus de clarté, quelque chose de plus aérien, de plus diaphane et de plus cristallin dans les tons. Les corps glorifiés n'ont plus l'enveloppe épaisse et matérielle des corps terrestres et mortels. Ils ont, d'après saint Paul, la force, la beauté, l'agilité, l'éclat et l'incorruptibilité (1). Que ces qualités se retrouvent donc sous le crayon, sous le burin, sous le pinceau qui retracent Marie, et généralement tous les habitants du ciel !

Mais ce degré de perfection, artistes, demandez-le à votre imagination beaucoup plus qu'à vos sens ; à la foi beaucoup plus qu'à la nature.

Marie est en même temps vierge et mère, servante et épouse du Très-Haut. Elle réunit, et au degré le plus éminent possible dans une créature, toutes les grâces, tous les charmes, tous les attraits.

La Vénus des païens, c'était l'apothéose de la beauté physique : Marie est l'apothéose de la beauté physique unie à la beauté morale. Se peut-il, pour les arts, un thème plus sublime, plus magnifique ? Artistes, visez-y : *tendit in ardua virtus*.

Un écrivain contemporain, M. Maxime de Mont-Rond, dans son ouvrage intitulé *la Vierge et les Saints en Italie*, ouvrage souvent cité dans la troisième partie de celui-ci, s'écrit : « Nous parlions tout à l'heure du culte de la Vierge. Ah ! n'est-ce point ce culte lui-même qui a exercé la plus magnifique influence sur le développement des

(1) I Cor., XV.

beaux-arts? Est-il rien de beau dans la nature, rien dans l'humanité, qui ne trouve dans Marie un type auguste, où sont réfléchis sans voile et sans tache les rayons de l'éternelle beauté? Un vaste champ d'harmonies saintes s'ouvre ici à nos regards. Il nous serait doux de l'explorer : nous voudrions rappeler ce que la poésie, l'architecture, la peinture, ont emprunté d'une manière plus spéciale au dogme si fécond d'une vierge mère d'un Dieu ; raconter sous quelles innombrables formes elles ont reproduit son image, ses attributs ; énumérer enfin les merveilleuses madones de Francia, du Pérugin, de Raphaël, et ces admirables conceptions poétiques qui ont célébré sa gloire depuis le *Salve, regina* des croisades, ou le *Stabat mater*, jusqu'aux hymnes de Pétrarque et du Tasse. . . . Mais où nous entraînerait un sujet si immense ? »

C'est ce sujet *immense* qui forme la seconde partie du *Culte catholique de Marie*. Ce sujet, qu'il eût été si *doux* à M. de Mont-Rond d'*explorer*, nous l'avons entrepris, malgré notre faiblesse ; le *vaste champ d'harmonies saintes* qui *s'ouvrait à ses regards* et qui effrayait sa modestie, nous avons non seulement osé le parcourir, mais encore l'agrandir de ce que la sculpture et l'éloquence ont aussi produit de beau en l'honneur de la Reine du ciel. . . . Oh ! quelque pâles qu'elles soient, quelque médiocres qu'elles soient, puissent nos pages plaire à cette Vierge et à ses enfants de la terre ! . . .

Mais jusqu'ici, dans ce chapitre, nous n'avons encore presque rien dit de l'influence que le culte de la très-sainte Vierge a eue sur l'architecture.

Ah ! pour en juger, de cette influence, pour la comprendre, rappelons-nous seulement les innombrables édifices consacrés à Marie, et qui ont passé devant nos yeux

dans le chapitre spécial que nous leur avons donné. Rappelons-nous les cathédrales de Reims, de Bayeux, de Clermont, d'Auch, de Coutances, de Paris, de Rouen, d'Amiens, de Chartres, de Strasbourg et d'Anvers; rappelons-nous quel sentiment présida surtout à ces constructions gigantesques. La dévotion à la sainte Vierge, voilà le principe créateur de la plupart de ces monuments prodigieux qui sont l'orgueil des villes où nos aïeux les ont élevés. N'avons-nous pas vu ailleurs que les associations auxquelles nous sommes redevables de nos plus belles basiliques s'étaient principalement formées sous l'influence vitale de la dévotion à Marie, *loca per singula Matri misericordiae dicata, usus iste præcipue occupavit* (1).

Qu'est-ce ensuite qui les a décorées, ces basiliques, avec tant d'art? qu'est-ce qui y a semé à pleines mains les ornements? Qu'est-ce qui a donné aux *imaigiers*, aux picoteurs de cette époque, tant d'héroïque patience pour y exécuter ces admirables travaux qu'on appelait leur *chapelet*? Qu'est-ce qui a lancé si haut les tours, les clochers, les flèches et les dômes qui en sont comme les aigrettes? Toujours, toujours la dévotion des peuples envers la divine Vierge. Quand tous les cœurs battaient d'amour pour la Reine des saints; quand tous les rangs et tous les âges se massaient autour d'elle, tous les bras, toutes les têtes travaillaient aussi pour elle, et des merveilles sans nombre jaillirent de ce sentiment de piété toute filiale (2).

(1) *Annal. Benedict.*, t. VI, p. 394.

(2) Les cathédrales et les abbayes que le moyen âge vit s'élever en l'honneur de Marie sont plus délicatement ornées, plus aériennes, plus gracieuses que les autres; on voit qu'une pensée d'amour filial

Ô culte vivifiant, refleurissez parmi nous ! et parmi nous aussi vous réveillerez les arts chrétiens, et, ce qui vaut mieux encore, vous sanctifierez les âmes et vous les sauverez.

dominait non-seulement le fondateur et l'architecte, mais jusqu'au simple maçon qui les construisait. (*La Vierge*, deux. édit., 2^e vol., pag. 151.)



XVI.

BIENFAISANCE DU CULTE DE MARIE.

... C'est partout ... que le culte et l'amour de Marie se résolvent excellemment dans la charité pratique.

A. Madrolle, *Magnific. de Marie*, introd., p. xvii.

Il ne s'agit plus ici, on le voit, de dire la beauté, la douceur, la poésie et les magnificences du culte de Marie; il ne s'agit plus de dire son heureuse influence sur les lettres et les arts; il ne s'agit plus d'énumérer les chefs-d'œuvre d'éloquence, de peinture, de sculpture, d'architecture, que ce culte a inspirés. Un sujet plus beau encore, plus ravissant encore, appelle maintenant nos pensées. Tous n'aiment pas les arts; tous ne sentent pas la partie poétique du culte de la Vierge; tous ne sont pas sensibles aux merveilles artistiques dont ce culte a été la source prodigieuse; tous même n'apprécient pas les œuvres de piété, les vertus religieuses et les pratiques saintes que le culte de la Vierge produit sans cesse dans l'Église pour la gloire de Dieu et le salut des âmes.

Mais qui est-ce qui refusera son admiration aux prodiges de charité, de bienfaisance, que la société chrétienne doit à ce culte salulaire? Qui est-ce qui ne sera pas touché à la vue, au spectacle des larmes qu'il a essuyées, des plaies qu'il a pansées, des misères qu'il a adoucies, des orphelins qu'il a recueillis, des milliers de servantes qu'il a données aux pauvres, des milliers d'hôpitaux qu'il a ouverts aux malheureux?

Non, non, le culte de Marie ne consiste pas seulement dans des pratiques de dévotion, dans des prières, des pèlerinages, des confessions, des communions, etc.; Dieu et Marie n'en sont pas le seul objet. Mais ce culte bienfaisant et digne de tout l'amour et de toute la reconnaissance de l'humanité, ce culte n'élève pas exclusivement ses pensées vers le ciel. Il a regardé la terre, il en a vu les misères morales et physiques; il s'est senti ému, et il a voulu y porter une main secourable.

Et cela était bien naturel, bien conséquent et bien logique. Car le culte de Marie, n'est-ce pas le culte de la *mère du bel amour* (1)? et le bel amour, le pur amour, le saint amour, n'a-t-il pas pour objets Dieu et le prochain? Oui, et si l'auguste Vierge que les chrétiens honorent tant sait embraser leurs cœurs d'un feu qui s'élève vers Dieu, elle sait aussi les remplir d'un feu qui se dilate et se répand sur les hommes. Marie, avons-nous dit souvent, aime la famille d'Adam, et surtout celle de Jésus-Christ, plus qu'aucune mère n'affectionne les enfants nés de son sein. Et cet amour plein de tendresse pour ceux que Jésus-Christ mourant lui a donnés pour enfants, cet amour n'est pas renfermé, concentré dans son cœur; il en sort, il s'en échappe comme les flammes s'échappent d'une fournaise ardente, et se répand avec profusion dans l'âme et dans le cœur des véritables serviteurs, des vraies servantes de cette Vierge; et comme une mère selon la nature communique à ses enfants le lait de son sein nourricier et le répand dans leurs membres pour y porter la vie, ainsi la sainte mère de Jésus communique à ses clients, à ses clientes, sa bonté, sa compassion pour les maux de l'hu-

(1) *Ecclés.*, XXIV, 24.

manité ; elle inocule , pour ainsi dire, la charité dans les âmes qui lui sont dévouées, et qui veulent prendre son esprit , s'inspirer de ses sentiments et vivre de sa vie.

Aussi, qui dira, qui comptera les institutions bienfaisantes que ce culte a produites et produit encore chaque jour dans toute l'étendue de l'Église, c'est-à-dire sur toute la surface de la terre ?

Nous l'avons vu : les premières confréries en l'honneur de la Vierge naquirent dans la ville des papes , et elles eurent pour principe la bienfaisance autant que la dévotion. « C'est à Rome, dit M. Madrolle, que se formèrent les premières confréries et archiconfréries de la Conception , de l'Annonciation, du saint Rosaire, dont l'objet est de procurer des aumônes, des secours, des dots, qui semblent descendre du ciel ; là encore que se fondèrent les nombreux hôpitaux de Sainte-Marie de la Consolation, de la Pitié, des Anges ; les orphelins de Sainte-Marie *in Aquiro* ; les conservatoires de Marie du Refuge, de la Vierge des Douleurs, etc. , dont le tableau forme les plus belles pages des *Institutions de bienfaisance de Rome* , publiées il y a peu de temps par M. Édouard de Bazelaire (1). »

En Espagne , nous l'avons dit, les pauvres demandent l'aumône au nom de la sainte Vierge. Ils pensent que ce nom suffit pour attendrir et apitoyer les cœurs , et que la dévotion pour la Mère de miséricorde produit la pitié et la commisération envers les malheureux.

Et ils ne se trompent pas. Les plus grands serviteurs , les servantes les plus dévouées de la Reine du ciel ont été généralement des héros, des héroïnes de bienfaisance ;

(1) *Magnificences de Marie*, p. xvii, introd.

témoin saint Louis de Gonzague , qui mourut à la fleur de l'âge , victime de son zèle à l'égard des pestiférés ; témoin saint Charles Borromée ; témoin le courageux et si pieux Belzunce ; témoin l'illustre de Quélen , tous trois modèles de dévouement et de charité autant que de dévotion envers la Vierge immaculée.

Et quand on parle de bienfaisance, peut-on ne pas nommer l'immortel Vincent de Paul, si grand entre tous les élus par son immense amour pour tous les êtres souffrants ? Eh bien ! ne puisait-il pas sans cesse dans sa dévotion à Marie une nouvelle et impétueuse ardeur pour ces œuvres de charité qui ont rempli toute sa vie ? Et n'est-ce pas dans cette dévotion que ses fils, les lazaristes, que ses filles, les héroïques et divines sœurs de Charité, apprennent à conserver l'esprit de leur fondateur, et un dévouement pour les pauvres qui sans cesse se joue de la vie et brave la mort ?

Et, dans le sexe appelé faible, quelle piété n'eurent pas pour Marie une multitude de vierges, de femmes, de veuves qui brillent, de droit, aux premiers rangs dans les annales historiques de la charité chrétienne ?

Sainte Marie d'Oignes se consacre, elle et son mari, au service des lépreux dans le couvent de son nom, en Belgique.

Marie du Secours, Marie de Lucena, Marie de Longa, fondatrices de la Merci, des clarisses et des minimes d'Espagne ; Marie de la Trinité, fondatrice de la Miséricorde ; Marie de Sainte-Beuve, mère des ursulines de France ; Marie de Bourbon, duchesse d'Estouville, servant les malades à l'hôtel-Dieu de Paris ; la comtesse de Carcado, fondatrice de l'œuvre des *Enfants-Délaissés*, et mille autres qui auraient droit d'être mentionnées ici,

toutes ces gloires de leur sexe et de la religion ne disent-elles pas assez, ne prouvent-elles pas assez que la piété envers Marie est une source toute naturelle d'amour pour l'humanité indigente et souffrante ?

Oui, à mille égards, sous mille rapports, Marie est la patronne de l'humanité.

N'est-ce pas à elle, en effet, que la société est redevable de ces nuées de filles, de femmes fortes, de saintes, qui se vouent tout entières et pour toute leur vie au soin des pauvres, des prisonniers, des galériens, au soulagement des malades, à l'instruction du peuple, qui n'a ni or ni argent, et même qui n'est pas toujours reconnaissant ? N'est-ce pas à Marie, à ses inspirations, aux grâces qu'elle communique et à l'imitation de ses vertus que l'univers entier doit une grande partie des établissements publics de bienfaisance et de secours ? Crèches, salles d'asile, écoles, ouvroirs, hôpitaux, maisons de refuge de toute nature et de toute dénomination, abris ouverts à tous les âges, à tous les rangs, à toutes les infortunes, quel sentiment vous a créés, dotés et enrichis ? Et tous de nous répondre : « Marie est notre fondatrice. » Fouillons, fouillons dans leurs fondations, et nous trouverons partout, au fond de ces fondations, la dévotion à Marie : c'est elle qui en a posé la première pierre, c'est elle qui en a mis la dernière ; c'est elle encore qui les conserve, les entretient et en fait le service, si souvent rebutant pour la nature, et par là même doux à la foi et à la charité.

O Marie, ô Vierge bonne et bienfaisante au-dessus de toutes les créatures, je vous bénis dans toutes les œuvres dues à votre amour pour nous ; je vous bénis pour tous les pauvres, pour tous les orphelins, pour tous les

malades, pour les aveugles, les aliénés, les captifs, les prisonniers, les veuves et les filles repentantes, dont vous avez soulagé la misère, adouci les souffrances. Hélas ! la plupart jouissent de vos bienfaits, sans apercevoir la main qui essuie leurs larmes, qui panse leurs blessures, qui brise leurs chaînes, qui recueille leur enfance, qui soutient leur vieillesse, qui revêt leurs membres nus, qui réchauffe leurs membres glacés. Comme Dieu, vous êtes souvent payée d'ingratitude ; mais, comme Dieu aussi, recevez nos actions de grâces et nos bénédictions !

On sait la dévotion que le moyen âge avait pour le lait de la sainte Vierge ; nous en avons parlé ailleurs, en citant un tableau qui représente saint Augustin hésitant entre le lait de Marie et le sang de Jésus. On croyait (et la peinture a reproduit cette croyance), on croyait aussi que Marie avait répandu sur les lèvres de saint Bernard, encore enfant, quelques gouttes de ce lait virginal et sacré ; et c'était à cette faveur que l'on attribuait la douceur des paroles de ce grand docteur de l'Église, et son ardente dévotion pour la Reine des saints.

Dans l'imagination mystique de cette époque, dit M. Madrolle, le lait de la mère de Dieu était mis à l'égal du sang de son divin fils. « Tous ont droit, disait-on alors, d'entrer dans la famille de Jésus-Christ, quand ils font un excellent usage du sang de leur Rédempteur et de leur Père, et du lait de la sacrée Vierge, leur mère (1). »

Sans doute le lait précieux qui avait nourri l'Éternel, celui qui donne la vie à tout, était l'objet de la vénération pieuse des peuples de ces temps-là ; mais ce lait,

(1) *Les Magnif. de Marie*, p. 60.

n'était-ce pas aussi un emblème de la bonté de Marie pour les enfants des hommes? n'était-ce pas un symbole de sa tendre charité, de sa sollicitude toute maternelle pour nos besoins? Nous serions, nous l'avouons, assez porté à le croire, et, dans ce cas, nous nous écrierions, pour deux motifs :

« O Marie, ô douce Vierge, votre lait est plus délicieux
 « que le vin, plus suave et plus exquis que les parfums
 « les plus précieux : *meliora sunt ubera tua vino et un-*
 « *guentis optimis* (1). Votre sein, à la fois virginal et
 « maternel, est comme *un monceau de froment envi-*
 « *ronné de lis*; il est *environné de lis* à cause de sa pu-
 « reté; il est un *monceau de froment* à cause de sa
 « bienfaisance : *venter tuus sicut acervus tritici, vallatus*
 « *liliis* (2). »

Ainsi donc mille fois bénies les mamelles bienfaisantes qui ont allaité le fils du Père éternel, fils aussi de la femme ! Mille fois, mille fois béni le sein miséricordieux qui est l'asile ouvert à toutes nos misères, à toutes nos douleurs ! O Marie, laissez-nous vous dire, comme l'Époux des cantiques le dit à sa bien-aimée, laissez-nous vous dire, dans l'élan de notre reconnaissance et de notre admiration pour les innombrables bienfaits qui ont découlé de votre bonté pour nous : « Votre sein est sem-
 « blable à des grappes de raisin; il est comme un vin
 « excellent digne d'être bu par le bien-aimé, comme
 « un vin qui fortifie et réjouit le cœur de l'homme (3). »

En effet, dans les siècles passés, le culte de Marie créa mille institutions éminemment utiles à l'humanité.

(1) *Cant.*, I, 2.

(2) *Cant.*, VII, 2.

(3) *Ibid.*, I.

On le trouve, on le rencontre dans toutes les créations bienfaisantes de ces âges de foi. Ainsi les chevaliers teutoniques, dont on sait les services rendus à toute la chrétienté, prenaient le nom de chevaliers de la Vierge, et les terres qu'ils conquièrent et enlevèrent aux infidèles s'appelèrent terres de Marie. Les chevaliers de Malte, dernière transformation des hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem, invoquaient la sainte Vierge en recevant l'épée de l'ordre.

Comme don Henri de Portugal fonda et bâtit un hospice pour les marins de sa patrie, à côté de l'église qu'il fit construire à Bélem en l'honneur de la sainte Vierge, ainsi, auprès des églises, des abbayes, des monastères qu'éleva, au moyen âge, la piété des rois, des reines, des grands seigneurs, des châtelaines, des évêques, on voyait presque toujours un asile à la pauvreté, sous les auspices et souvent sous le nom de Notre-Dame.

Saint François de Sales donna ce nom à ses sœurs de la Visitation, et celui de Sainte-Marie à ses maisons principales.

La Visitation est aussi la fête principale que saint Vincent de Paul assigna aux filles de la Charité.

On a même vu, dans ces jours où les croyances religieuses avaient sur les esprits un si salutaire empire, on a vu le culte de Marie pacifier, par son influence, des villes et des provinces entières. Ne fut-ce pas lui, en effet, qui, par l'entremise des servites, arrêta les sanglantes factions des Lambertazzi et des Girolomi à Bologne, des Adimari et des Tosinchi à Florence, des guelfes et des gibelins dans toute l'Italie? Ne fut-ce pas lui encore qui éteignit les guerres civiles qui, dans le quatorzième siècle, désolèrent la Flandre? Oui, et par son influence, dit un

ancien auteur, les émeutes, les discordes cessèrent, les mœurs s'améliorèrent, et, de corrompues qu'elles étaient, les villes devinrent autant de Ninives pénitentes : *et ecce illico tumultus publici, seditionesque compositæ, et mores urbium in melius commutata* (1).

De nos jours encore, et malgré l'affaiblissement de la foi et de la piété, il ne s'est rien formé de bon, d'utile, de durable pour les classes souffrantes, que sous l'influence de ce culte tendre et aimant comme celle qui en est le principal objet.

N'est-ce pas, en effet, sous les auspices et sans doute par l'inspiration de Marie, que toutes les congrégations des dix-septième, dix-huitième et dix-neuvième siècles, ont surgi dans l'Église pour le bien de l'humanité? Oui, et nous en trouvons la preuve dans le nom même que portent la plupart de ces pieuses et bienfaisantes agrégations.

Citons seulement les Filles de Notre-Dame, à Bordeaux ; les Hospitalières de Notre-Dame du Refuge, à Nanci ; la congrégation de Notre-Dame de la Charité, à Caen ; les Sœurs de la Présentation de Notre-Dame, à Saint-Andéal ; les sœurs de l'Enfance de Jésus et de Marie, dans le diocèse de Metz ; les Dames de Lorette, à Bordeaux ; la congrégation de Notre-Dame de Bon-Secours, à Paris, etc.

Et quelle fin se proposent toutes ces congrégations ? que font-elles dans la société ? Elles répandent à flots sur elle la lumière et les consolations ; elles versent dans ses plaies un baume adoucissant ; par une éducation chrétienne, elles rappellent à Dieu les esprits et les cœurs. Dirigées et soutenues par la foi, par l'espérance et par la

(1) Gaspard Tausch et Henri Engelgrave, de la Société de Jésus.

charité, elles se vouent corps et âme au soulagement de tous les membres du corps social déchirés ou meurtris ; elles donnent du pain à l'orphelin ; elles veillent près du lit des malades ; elles tendent une main amie aux brebis égarées. « Sous diverses dénominations et sous divers costumes, elles rivalisent d'intelligence et de zèle pour consoler tout ce qui souffre et assister tout ce qui est indigent. A la fleur de leur âge, des vierges chrétiennes s'arrachent à leurs familles, renoncent à tous les plaisirs, à ce que le monde peut quelquefois leur promettre de douceur, aux espérances que peuvent donner les qualités du corps et de l'esprit ; et pourquoi ? pour se dévouer à passer leur vie dans les asiles de la misère, auprès du lit des malades, répandant tous les bienfaits qui sont en leur pouvoir ; toujours du moins versant le baume des consolations, quelquefois plus nécessaire que les services mêmes. Une multitude de ces héroïnes chrétiennes est répandue sur le sol de France (*et dans toutes les parties du monde*), toujours prêtes à voler où les appelle le cri de la douleur et de l'infortune, semblables à des anges descendus du ciel pour le bonheur de la terre... La piété est dans leur cœur, la modestie sur leur front, la douceur et la paix sur leurs lèvres ; leurs mains ne sont actives, industrieuses, que pour le soulagement de l'humanité (1). »

Or, quelle est la supérieure, l'*abbesse*, la mère de toutes ces filles, de toutes ces veuves ? Ah ! vous qui me lisez, vous répondez en vous-mêmes que c'est Marie. Oui, c'est elle ; elle est la mère par excellence qui *a surgi dans*

(1) Mgr Frayssinous, discours à la chambre des pairs, 13 juillet 1824.

l'Israël du Christ. Non, non, le Seigneur ne veut plus des Débora, des Judith, c'est-à-dire des femmes armées du glaive et de la lance. Il lui faut un nouveau genre de courage et d'héroïsme, car il *a choisi de nouvelles guerres* et de nouveaux combats, *nova bella elegit* (1); et les ennemis qu'il veut combattre, les armées qu'il veut repousser, ce sont les innombrables maux, les douleurs morales et physiques qui assiègent la race humaine depuis le péché d'Adam. Voilà ce que le Christ est venu combattre, et, pour cette lutte, il préfère ce qui est faible à ce qui est fort (2), afin que sa vertu et sa puissance éclatent à tous les regards. Il donne à de timides vierges le courage des lions, et, avec ces phalanges d'une espèce nouvelle, il guérit des maux sans nombre.

Mais à la tête de ces légions il a placé sa mère; sa mère, dont le cœur est un océan d'amour; sa mère, dont le sein est un abîme de tendresse et de miséricorde; sa mère, à laquelle il a donné de produire plus de prodiges de bienfaisance qu'il n'en opère directement lui-même, comme autrefois il donna à ses apôtres le pouvoir de faire de plus grands miracles qu'il n'en avait fait lui-même. Oh! reconnaissons ici qu'elle mérite bien le titre que lui donne un Père de l'Église, qui l'appelle *l'asile ouvert à toutes les misères* (3).

Marie est la seconde providence du monde. Qu'elle ait donc, après la première, toute notre confiance, toute notre gratitude!

(1) *Judic.*, V, 7.

(2) *Ibid.*, V, 8.

(3) In Maria aperuit nobis Deus publicum valetudinarium. S. Bas.

XVII.

DU CULTE DE MARIE PAR RAPPORT AU SALUT DES ÂMES.

Nemo qui salutem consequatur, nisi per te, o Deipara!
Personne n'arrive au salut que par vous, ô mère de Dieu !
S. Germ. Const.

Chrétien et prêtre, nous devons un chapitre spécial au culte de Marie considéré dans ses rapports avec le salut des âmes, et ce sujet doit venir couronner notre ouvrage; il doit être la dernière pierre de notre pieux édifice; car n'est-ce pas au salut des âmes que se rapporte finalement tout le culte de la Vierge, comme celui de Dieu? Oui, le salut des âmes, c'est là le but, c'est là la fin : le reste n'est que le moyen.

Pourquoi, en effet, les prières, les fêtes, les pratiques saintes dont se compose ce culte? Pourquoi les églises, les chapelles élevées de toutes parts à la gloire de Marie? Pourquoi les réunions, les confréries formées en son honneur? Pourquoi les tableaux, les statues, les images qui partout la présentent à nos yeux? Pourquoi les hymnes qui la chantent et les discours qui la louent? Tout cela n'a-t-il pas pour but d'élever les âmes vers elle, de les pousser à ses genoux, afin qu'elles trouvent là le salut? Tout cela n'a-t-il pas pour but d'attirer, sur les âmes qui la prient et qui l'honorent, la bienveillance de cette Vierge, afin qu'elle les sauve?

Ah! sans doute ce sont en elles-mêmes de belles choses que les fêtes de Marie avec toute leur pompe et toute leur

solennité; ce sont de belles choses que les basiliques dédiées, sur toute la face de la terre, à la sainte mère de Dieu; ce sont de belles choses que les toiles de Raphaël, du Titien, du Corrège, de Murillo; ce sont de belles œuvres que les statues de Michel-Ange, de Canova et de Simard : mais qu'est-ce que tout cela comparé à une âme, à une seule âme créée à l'image d'un Dieu, rachetée par le sang d'un Dieu, vivifiée par l'esprit d'un Dieu ?

Le culte de la sainte Vierge est sans doute bien digne de notre amour et de notre reconnaissance, quand il couvre le monde de tant de monuments qui font à juste titre sa gloire et son orgueil; il en est bien plus digne encore quand il suscite en tous lieux mille établissements utiles, quand il ouvre aux malheureux d'innombrables asiles, quand il recueille l'orphelin, le vieillard, l'aveugle et le blessé. Mais il est digne surtout de cet amour et de cette reconnaissance quand il ouvre aux âmes ce ciel, où il n'y aura plus ni gémissements ni douleurs; il est digne surtout de notre amour et de notre reconnaissance quand il guérit les âmes de ces plaies bien autrement funestes que toutes les plaies du corps.

Hélas ! dans les jours où nous vivons, qui est-ce qui se souvient que tout homme a une âme à sauver pour l'éternité ? qui est-ce qui se souvient qu'il a une âme à purifier, à orner, à enrichir pour le ciel ? Vous le voyez à l'affligeante solitude de nos temples, à la profanation des fêtes et des dimanches, à l'affaiblissement général de la foi, à l'extinction de la charité, à la rareté de la pénitence; chacun travaille, s'agite, s'use, s'épuise pour cette partie de l'homme qui, formée de limon, aboutit à la poussière et au silence de la tombe.

Mais cette autre partie, qui est comme une émanation

de la Divinité, qui est un souffle sorti de la bouche du Très-Haut (1), et qui est indestructible, immortelle, impérissable, ah ! nul ne s'en occupe ; nul ne songe à la restaurer selon l'image de Jésus-Christ, ni à lui rendre les traits divins qu'elle avait originairement, et que nécessairement elle doit recouvrer pour être trouvée digne de ses sublimes destinées.

Cependant le grand Maître, dont la parole ne passera point, l'a déclaré formellement : Une seule chose est nécessaire, le salut (2).

Or, de quelle utilité n'est pas, pour le salut, le culte de Marie ? Après le culte de Dieu, quoi de plus efficace et de plus salutaire pour l'œuvre par excellence, que la dévotion à Marie ? Ah ! rappelons-nous ici tout ce que les saints Pères ont dit, tout ce qu'enseigne l'Église, de la puissance de Marie et de sa tendresse ineffable. Y a-t-il un juste qui arrive sans son secours à la justice et à la gloire ? Non, puisque saint Bernard assure qu'*aucune grâce ne descend du ciel sur notre tête, sans que préalablement elle ne passe par les mains de la bienheureuse Vierge* (3). Quant aux pécheurs, n'est-elle pas leur avocate, leur refuge, leur port dans le naufrage, leur ancre dans la tempête, leur salut dans le danger, leur espérance dans l'état le plus désespéré ?

Oh ! combien d'âmes dans le ciel qui doivent à Marie le bonheur d'y voir Dieu face à face et sans voile ! Combien d'âmes dans le ciel qui n'y sont parvenues que par l'assistance spéciale de la très-sainte Vierge !

(1) Insufflavit illi animam viventem. *Gen.*, II ; *Sap.*, XV, 11.

(2) *Luc*, X, 42.

(3) Nulla gratia de cœlo ad terram venit, nisi transeat per manu Mariæ.

Justes et pécheurs, allons donc à cette divine trésorière des grâces du Très-Haut.

Aussi bien, ne nous appelle-t-elle pas elle-même et ne nous crie-t-elle pas, en nous tendant ses bras de mère : « Si quelqu'un est faible, qu'il vienne à moi... Venez à moi, vous tous qui me désirez avec ardeur, et remplissez-vous des fruits que j'apporte... Ceux qui me trouvent « auront la vie éternelle (1).

Oh ! oui, elles sont plus nombreuses que les étoiles du ciel, les âmes glorifiées par l'intervention de Marie !

Mais comment la mériter cette intervention, sinon par un culte pieux, humble, pur et fervent, rendu ici-bas à cette Vierge, mère du Créateur ? « Marie, dit saint Anselme, se souvient dans le ciel, auprès de son divin fils, de tous ceux qui, sur la terre, l'honorent d'un culte religieux (2). » Et le même Père ajoute ailleurs : « La bienheureuse Vierge défend et protège surtout, par sa puissante intercession, ceux qui lui rendent des hommages fréquents et respectueux (3). » Non, non, il n'a jamais été dit que qui que ce soit, juste ou pécheur, ait invoqué Marie, servi et honoré Marie, puis péri d'une perte éternelle et irréparable. Non, elle n'a point à rougir, sur son trône de reine, quand les chrétiens lui disent du fond de leur vallée : « Souvenez-vous, ô très-bonne Vierge, qu'on n'a jamais « entendu dire que quelqu'un ait eu recours à votre protection, sollicité votre appui, réclamé votre assistance, « sans obtenir l'objet de ses pieuses demandes. »

(1) *Ecclés.*, XXIV.

(2) Quicumque sunt Mariæ memores in terris, memor est illorum ante filium suum in cœlis.

(3) Illos maxime defendit Mariæ oratio quorum frequens ei famulatur devotio.

Loin delà : la dévotion à Marie est un signe évident, un gage presque certain de prédestination ; elle est la clef du ciel. « Celui, dit saint Bonaventure, qui porte au front le caractère de serviteur de Marie, verra sûrement son nom inscrit dans le livre de vie (1). »

Et voilà pourquoi la dévotion à la mère de Dieu est si répandue dans l'Église ; voilà pourquoi la foule est si souvent prosternée au pied de ses autels ; voilà pourquoi son culte est si naturellement goûté.

Ah ! sans doute il est déjà extrêmement petit le nombre des élus, le nombre de ceux qui profitent de la rédemption que Jésus-Christ nous a faite ; mais il le serait encore infiniment davantage, si ce divin Sauveur n'était pas né d'une femme, et s'il n'avait pas donné à cette femme la bonté, la puissance, la gloire qu'il lui a données pour le bien des chrétiens.

Combien, en effet, qui résistent à la voix tonnante de Dieu (2), et qui ne résistent pas à la voix douce et persuasive de la *Vierge clémente* ! Combien qui ne sont pas touchés par le spectacle d'une croix à laquelle est cloué un Dieu, et qui se laissent attendrir à la vue d'une image qui leur montre Marie tendant vers eux ses bras maternels ! Combien que le cœur de Jésus a trouvés insensibles, et qui ont été émus par le cœur de Marie !

Oui, divine et auguste Vierge, elles sont innombrables les dépouilles que sans cesse vous remportez sur Satan, cet éternel ennemi des âmes ! Ils sont incalculables les trophées obtenus par vous sur l'enfer ! Sans doute, bien des

(1) Qui habuerit characterem Mariæ, adnotabitur in libro vitæ.

(2) Vox Domini concutientis desertum... . confringentis cedros.

conversions ont été opérées par la puissante intercession des Agathe, des Agnès, des Philomène, des Catherine, des Ursule, et de beaucoup d'autres vierges glorieuses auprès de Dieu; mais vous, vous qui êtes la terreur et l'effroi des démons (1), vous qui faites trembler les puissances de l'abîme et qui les dissipez comme le vent dissipe la fumée (2), ah! vous avez bien surpassé toutes les victoires, tous les triomphes de vos fortunées compagnes, ou plutôt de vos suivantes, par vos conquêtes sur celui qui a été homicide dès le commencement (3).

O Marie! ô mère de clémence! vous que saint Éphrem appelle *la cause la plus active*, après Dieu, et *la pourvoyeuse la plus zélée du salut du genre humain* (4), soyez, ah! soyez, malgré mon indignité, la bienfaisante médiatrice de mon salut à moi!

(1) Maria, pavor spiritualium nequitiarum, terror diaboli. S. Laur. Just.

(2) S. Bonav.

(3) Joan., VIII, 47.

(4) Maria, humanæ salutis fidissima procuratrix.

XVIII.

DERNIER MOT.

Cursum consummavi.

J'ai achevé ma course.

II Tim., IV, 7.

Oui, après trois ans d'un travail assez persévérant, et avec l'aide de Dieu, nous voici parvenu à la fin de notre œuvre.

Oh ! pourquoi n'est-elle pas telle qu'aurait pu la faire une main plus habile que la nôtre ? Pourquoi n'est-elle pas, dans son genre, un monument semblable à ceux que la piété et le génie de nos aïeux ont élevés à la gloire de la haute mère de Dieu dans les vieilles cités de Strasbourg, de Paris, d'Amiens, de Rouen, de Reims, etc. ? Pourquoi notre œuvre n'est-elle pas un monument aussi honorable à Marie que l'est au christianisme l'œuvre par excellence de l'immortel écrivain qui dort maintenant au bruit des vagues qui viennent baigner sa tombe sur les rochers du Grand-Bé ?

Hélas ! nous ne méritons pas que Dieu nous favorise de ses dons de prédilection ! nous ne méritons pas qu'il nous traite en aîné !

Et puis, dans le village où s'écoulent nos plus belles années, nous avons peu de ressources pour nous venir en aide. Que de livres nous auraient infiniment servi, et que nous n'avons pu avoir, que nous n'avons pas même con-

nus ! Que d'hommes savants et éclairés auraient pu nous donner, ailleurs, de sages et bons conseils ! Et nous avons toujours, toujours été isolé, abandonné à nous-même, livré à nos seules pensées, et tremblant justement au souvenir de cette parole : « Malheur à celui qui est seul ! car s'il se trompe, qui l'éclairera ? s'il s'égare, qui l'avertira ? s'il tombe, qui le relèvera (1) ? »

Pourtant, malgré la juste défiance que devaient nous inspirer et notre peu de talent, et notre peu de ressources, et notre isolement, nous avons commencé, poursuivi et achevé notre œuvre, non pas comme nous eussions dû, non pas comme nous eussions voulu, mais comme nous avons pu le faire.

Nous l'avons continuée malgré les révolutions qui depuis dix-neuf mois ébranlent le présent et menacent l'avenir ; et nous la lançons à flot quand la tempête gronde, encore, quand le ciel est encore tout chargé de nuages, quand la mer est encore houleuse, quand les abîmes sont encore entr'ouverts de toutes parts. Quelle sera sa destinée ? Sera-t-elle engloutie en quittant le rivage ? Dieu le sait ; nous l'ignorons Plusieurs nous disaient d'attendre un temps plus calme et plus serein, des jours meilleurs et plus tranquilles ; et nous, nous avons dit : « A la garde de Dieu ! . . . et vogue la galère ! . . . Plutôt sombrer que languir plus longtemps sur le rivage ! . . . »

Dieu d'ailleurs nous a secouru pour cette publication, alors qu'elle semblait impossible. Cette première grâce est pour nous de bon et favorable augure, et nous en fait espérer d'autres.

Au surplus, n'est-ce pas Marie, n'est-ce pas *celle sous*

(1) *Ecclés.*, IV, 10.

le nom de laquelle il ne faut point désespérer (1), que nous voulons servir ? Et, à ce titre, ne nous doit-elle pas une assistance spéciale ?

Comme son aîné, ce nouveau livre va se produire dans le monde sans appuis, sans patrons. Mais que Dieu et la sainte Vierge daignent lui en tenir lieu ! et cette protection sera assurément pour lui la meilleure de toutes.

Voilà pour notre ouvrage.

Un mot maintenant, ou, si l'on veut, un dernier coup d'œil sur le culte qui en fait le sujet.

Ce culte, nous l'avons vu à peu près dans toutes ses parties et dans tout son ensemble, dans ce qui en est le corps et dans ce qui en est l'âme ; nous l'avons cherché et trouvé sur tous les points du globe et parmi tous les peuples, aussi bien que dans tous les siècles ; et partout et toujours la gloire de Marie, dans l'Église catholique, a éclaté à nos regards, comme doit éclater la gloire terrestre de la Vierge mère de Dieu, mère de l'Éternel, mère de l'Infini, mère du Créateur des mondes ; partout et toujours nous avons vu qu'elle mérite l'éloge que lui décerne son poète : « Vous êtes la seule de toutes les femmes qui ayez plu au monde entier (2). »

Nous avons d'abord passé en revue ses principales solennités ; nous disons ses *principales* : car combien de petites fêtes, instituées aussi en l'honneur de Marie, n'avons-nous point omises ? *Notre-Dame de Lorette, Notre-Dame des Neiges, Notre-Dame de la Merci*, que l'Église romaine honore d'un culte annuel et régulier, n'ont pas même été mentionnées dans le cours de cet ouvrage.

(1) S. Bern.

(2) Sola sine exemplo placuisti foemina mundo. Sedul.

Quant aux prières , aux pratiques, aux consécérations publiques ou privées , Dieu seul en sait le nombre et la variété ; et aucun livre ne pourrait seulement les relater toutes.

Sont-ils assez nombreux aussi les édifices religieux qui portent le nom de Marie ? sont-ils assez vastes, assez riches, les monuments que nous avons rapidement parcourus et salués d'un regard ? Et qui dira tous ceux qui n'ont pas trouvé place dans notre liste beaucoup trop longue, sans doute, à cause du peu de talent avec lequel nous l'avons faite, à cause du peu d'intérêt que nous avons su répandre sur un sujet pourtant si beau, mais beaucoup trop restreinte pour notre cœur et pour la gloire de celle que nous avons voulu glorifier.

Et les tableaux des grands maîtres, les fresques, les verrières, les statues, les mosaïques, les bas-reliefs, forment-ils assez de voix pour dire la foi des peuples et la piété des artistes en l'honneur de la mère du Christ ?

L'éloquence catholique l'a-t-elle assez louée ? la poésie religieuse l'a-t-elle assez chantée ? l'Église fondée ici-bas par le divin Réparateur honore-t-elle assez bien celle qui a donné au monde le salut et la paix ? a-t-elle assez bien compris, retenu et mis en pratique cette parole de l'homme-Dieu mourant : *Voilà ta mère* (1) ? inspire-t-elle assez bien à ses enfants de la terre d'accomplir cette autre parole prophétique de Marie elle-même : « Toutes les générations proclameront mon bonheur et me glorifieront (2) ? »

Avons-nous vu depuis l'établissement du christianisme,

(1) Joan., XIX, 27.

(2) Luc, I, 48.

et dans le sein de l'Église chargée de l'enseigner aux hommes, un âge, un temps, un lieu où Marie ne fût pas priée, louée et honorée ? Avons-nous vu un temps, un âge, un lieu où l'encens ne fumât pas, où la foule ne s'inclinât pas au pied de ses autels ? En un mot, après avoir lu ce recueil des gloires de Marie, croyons-nous n'être pas fondé à lui dire : Vous êtes bénie, non-seulement au-dessus de toutes les autres femmes, mais encore au-dessus de toutes les créatures ; et le Seigneur a rendu votre nom tellement grand sur la terre, que votre louange est partout, et que votre éloge ne cesse pas d'être dans la bouche des hommes ? *Benedicta tu præ omnibus mulieribus super terram... Dominus nomen tuum ita magnificavit, ut non recedat laus tua de ore hominum* (1).

Tel a été dans le passé le culte de la Vierge.

Mais, aux jours où nous écrivons, en quel état ce culte est-il ? a-t-il conservé sa ferveur et sa vigueur premières ? est-il ce qu'il était dans les siècles passés ? n'a-t-il pas subi le sort du christianisme, dont il est un des plus beaux rameaux ? Le protestantisme, l'incrédulité, l'indifférence, les agitations politiques, l'idolâtrie de l'or, la soif effrénée des richesses et des jouissances de la vie, n'ont-ils pas affaibli et énervé ce culte, aussi bien que toutes les autres pratiques religieuses ?

Hélas ! il faut bien l'avouer, le culte de Marie languit en ce moment comme le culte divin.

Où sont, en effet, les temples qu'on élève à sa gloire pour remplacer ceux que le temps ou la main des hommes a détruits ? Où sont les nouvelles fêtes qu'on établit en son honneur ? Comment célèbre-t-on celles qui ont bravé

(1) Judith, XIII, 25.

l'action destructive des siècles et des mauvais principes?

Ah! les fêtes de la Vierge souffrent comme celles du Seigneur.

Que sont devenues aussi les innombrables associations qui, dans des temps de foi, mettaient presque tous les chrétiens sous l'égide tutélaire de la bienheureuse Vierge? Presque toutes végètent et s'éteignent; elles ne sont plus connues que d'un petit nombre de femmes et de filles d'élite, qu'une grâce spéciale éclaire de ses divins rayons et anime de son feu sacré.

Quelles lyres de poètes chantent maintenant Marie?

Sans doute les prédicateurs de la sainte parole publient comme autrefois sa gloire. La chaire évangélique retentit autant que jamais des louanges de Marie. En France, les Lacordaire, les Ravignan, les Cœur (1), les Plantier, les Combalot, les Bautain, les Deguerry, ont hérité du zèle aussi bien que des talents des Éphrem, des Chrysologue, des Fulgence, des Dominique, des Bossuet, des Bourdaloue, des Massillon, etc. Mais qui va les écouter? et, surtout, qui obéit à leur puissante parole, comme autrefois les peuples obéissaient à celle de saint Cyrille, de saint Bernard, de Pierre l'Ermite et de Savonarole?

Et la peinture, cette autre forme du culte, que fait-elle, que produit-elle de glorieux à la Vierge? Hélas! on dirait que les peintres et les graveurs des treizième et quatorzième siècles ne peuvent plus avoir d'héritiers, et que le talent qu'ils montrèrent dans la représentation de la *Mère du bel amour* est enseveli avec eux.

Nous avons vu naguère l'exposition publique des travaux d'art de l'année. Eh bien! parmi quelques tableaux

(1) Maintenant évêque bien-aimé du diocèse de Troyes.

représentant la mère de Dieu, peut-on en citer un seul qui ait été vraiment digne de ce sublime sujet ?

Respect, sans doute, aux artistes !... Mais il faut reconnaître qu'ils ne subissent que trop l'influence de leur siècle prosaïque et matériel. Aussi n'était-elle que trop juste la réflexion d'un critique faisant la revue du Salon de 1849 : « Si, disait-il, on doit juger de l'état de la foi, en France, par celui de la peinture religieuse, assurément on ne saurait nier que le sentiment chrétien ne soit en baisse parmi nous (1). »

Pourtant, gardons-nous aussi d'exagérer le mal ; gardons-nous de ne voir dans le corps social que des plaies incurables, et de ne considérer le catholicisme de notre époque que comme un cadavre glacé, d'où toute vie s'est retirée.

Sans doute la foi est malade, bien malade ; mais elle n'est pas morte ; sans doute « les pères et les fils combattent la plupart sous les bannières de l'indifférence et du sensualisme ; » sans doute « les femmes, et en grand nombre, abandonnent les traditions de la piété, les enseignements mêmes de la foi ; » sans doute « plusieurs d'entre elles ont franchi les barrières jusqu'alors sacrées pour leur sexe (2) ; »

Sans doute, comme celui du Christ, le culte de Marie a fait des pertes lamentables ;

Mais il est encore consolant, le noyau d'âmes fidèles qui marchent dans la justice sous l'étendard de la croix et sous la bannière de Marie ; il est encore consolant, le nombre des pieuses vierges qui suivent les voies immaculées

(1) *Le Siècle*, août 1849.

(2) *Où allons-nous ?* par M. l'abbé Gaume, p. 7 et 8.

à l'odeur toute céleste des parfums de Marie. Et puis, sa sainte effigie a-t-elle jamais été aussi répandue, aussi multipliée que de nos jours ? Ses fêtes, nous l'avons dit, sont encore célébrées avec un sentiment incontestable de piété filiale. Ses chapelles sont loin d'être entièrement abandonnées, entièrement infréquentées ; nous l'avons vu nous-même, à notre grande satisfaction, dans plusieurs églises de Paris, vers les premiers jours du mois d'août 1849, alors que nous allâmes faire imprimer ce livre, déposé préalablement en manuscrit, le jeudi 2 août, aux pieds de la Vierge antique de Saint-Germain des Prés. Le dimanche suivant, nous voulûmes revoir Notre-Dame des Victoires, qui avait eu l'hommage de nos *Figures bibliques*. C'était dans la matinée. La foule était si nombreuse, si serrée, si compacte dans cette enceinte vénérée, qu'à peine pûmes-nous la traverser pour aller revêtir les ornements du sacrifice. Et toute cette foule était agenouillée, recueillie et suppliante, comme si elle eût vu Dieu dans l'éclat de sa majesté.

Ce fut alors, et ce fut là que nous nous fîmes donner le chiffre actuel des membres de l'archiconfrérie dont cette église est à la fois le berceau et le centre.

A propos de cette pieuse et salutaire institution et de celle du mois de Marie, l'écrivain religieux et zélé que nous venons de citer, quelques lignes plus haut, s'écrit dans le même ouvrage : « A partir de la révolution
« française, comptez, si vous pouvez, tous ces milliers de
« Lazares en Allemagne, en Angleterre, en Amérique,
« tirés du tombeau de l'hérésie et rappelés à la vie de la
« foi : ce nombre toujours croissant d'hommes et de jeunes
« gens convertis, depuis quelques années, par les prières
« de l'archiconfrérie du Cœur immaculé de Marie ; la

« multitude d'âmes pieuses qui, d'année en année, vient, « plus empressée et plus grande, environner les autels de « la Vierge des vierges, au retour du printemps (1) ! »

Ah ! si les siècles anciens ont eu , à la gloire de Marie, de belles et saintes pensées, convenons que la consécration du mois de mai à cette Vierge est une institution digne des âges les plus fervents, et qui procure à la sainte mère de Dieu autant d'honneurs et d'hommages qu'aucune autre pratique ; convenons qu'elle vaut bien , sous ce rapport , les plus superbes monuments de la piété du moyen âge.

Non, non, encore une fois, dans un siècle qui a de semblables inspirations et qui y correspond, la foi peut être languissante, mais certainement elle n'est pas morte.

En faut-il une autre preuve ? Nous la trouverons , nous la prendrons dans l'incroyable et vraiment merveilleuse faveur avec laquelle a été universellement accueillie , reçue et portée la médaille dite *miraculeuse*. Dès l'année 1838, elle avait été frappée, en France, à plus de vingt millions en cuivre, à un million vingt-deux mille en argent et à trois cent cinquante-deux mille en or. Et depuis onze ans, quel chiffre énorme n'a-t-elle pas dû atteindre, étant répandue comme elle l'est en Suisse, en Piémont, en Italie, en Espagne, en Belgique, en Angleterre, en Amérique, dans le Levant, en Chine même, et partout !

Ajoutons un autre fait qui a bien aussi sa valeur. Toute la France a su que, dans un banquet très-nombreux, formé par les socialistes, le jour de Noël 1848, le nom de la mère de Jésus avait été salué d'acclamations unanimes.

(1) Où allons-nous ? p. 7.

Il est vrai que quelques-uns, d'un zèle âpre et exagéré, ont regardé cet hommage comme une profanation et comme un sacrilège. Mais, leur dirons-nous : « Vous « n'avez pas d'expressions assez dures, assez sévères, « pour blâmer ces sortes de démonstrations respectueuses!..... Aimerez-vous donc mieux entendre répéter les vociférations dont retentirent autrefois les échos du Calvaire : *Nolumus hunc regnare super nos..... Non hunc, sed Barabbam!* Nous ne voulons plus du Christ ; nous lui préférons Barabbas ! Aimerez-vous mieux les chants frénétiques et impies et les danses sataniques de 1793 ? Aimerez-vous mieux que le peuple jetât à l'eau toutes ses croyances, comme, dans un jour d'égarement, le peuple de Paris jeta dans la Seine les meubles du palais de ses évêques ? Vous trouvez inconvenant, déplacé, le souvenir de Jésus-Christ et de celle qui est sa mère, dans ces réunions dont vous n'approuvez ni le principe, ni la forme, ni le but !

« Mais oubliez-vous donc que Dieu n'éteint pas la mèche qui fume encore ? Oubliez-vous donc qu'il vaut mieux que les esprits égarés tiennent encore par quelque fil à l'Évangile, que de les voir briser, sans exception, tous les liens qui les y attachent ? Qui n'aime pas à rencontrer une touffe d'herbe verdoyante dans l'aridité du désert ? Qui ne bénit pas Dieu lorsque, dans la solitude, au milieu des sables brûlants, il découvre un filet d'eau ? »

Pour nous, nous l'avouons : nous sommes heureux de voir le divin nom de Jésus et celui de Marie béni par toutes les bouches ; nous sommes heureux de voir, selon le vœu de l'apôtre, le ciel, la terre et même l'enfer prosternés devant leur trône.

Oh ! que leur règne s'étende, se dilate, se perpétue, pour le bien de l'humanité !

Quant aux destinées futures du culte de Marie, elles seront, soyons-en sûrs, celles du catholicisme. C'est dire que ce culte ira jusqu'au dernier jour que Dieu doit donner au monde. Il traversera tous les âges que l'Église du Christ traversera elle-même. La Vierge n'a-t-elle pas prophétisé elle-même que tous les siècles exalteront sa gloire et son bonheur ? Dieu lui a donc révélé que son empire ici-bas n'aura d'autre fin, d'autre terme que la dernière heure de ce globe. Oui, tant que Jésus-Christ aura sur cette terre des disciples et des adorateurs, Marie y aura des clients, des enfants et des serviteurs ; tant que Jésus-Christ aura parmi nous des autels, Marie en aura aussi ; tant que l'encens fumera sous les voûtes des temples en l'honneur du Dieu incarné, il fumera aussi à la gloire de celle de laquelle ce Dieu est né.

Et d'ailleurs, qui donc, après avoir goûté les douceurs de ce culte, pourrait l'abandonner ? Qui donc, après avoir connu, aimé et servi la Reine des anges, pourrait la renier ? Ce culte n'est-il pas, dans le catholicisme, ce que le culte des enfants pour leur mère est dans le sein de la famille ? Qui pourrait l'abandonner ? Les hommes ? Mais nous avons dit (1) combien ce culte s'harmonise avec les tendances naturelles du cœur de l'homme. Les femmes ? Mais pourraient-elles jamais consentir à oublier celle qui a spécialement réhabilité leur sexe, celle qui le glorifie, qui le divinise presque ? Pourraient-elles se dépouiller de l'honneur qui rejaillit sur elles par suite de la part immense qu'une femme comme elles a eue dans tous les

(1) *Harmonies du culte de Marie avec les besoins du cœur.*

mystères sacrés de notre rédemption ? Pourraient-elles se résigner à ne plus voir sur nos autels et au frontispice de nos temples, sur nos places et dans nos maisons, celle qui les représente toutes comme vierges, comme mères et comme épouses ? Pourraient-elles, sans se détrôner, sans se découronner en quelque sorte elles-mêmes ; pourraient-elles, sans abdiquer les droits que le christianisme leur a rendus dans la famille et dans la société, abandonner et laisser tomber en désuétude un culte qui nous montre dans les plus hautes régions du ciel une femme partageant avec Dieu l'empire de l'univers (1), distribuant ses grâces (2), apaisant son courroux et désarmant son bras (3) ?

Non, non, les femmes catholiques ne cesseront jamais d'offrir leurs vœux et leurs hommages à celle qui est la perle et la gloire de leur sexe. Les vierges ne cesseront jamais de porter les couleurs et de marcher sous la bannière de celle qui, la première, a levé l'étendard de la virginité ; jamais elles ne désertent cette enseigne chérie. En un mot, les chrétiens de l'un et de l'autre sexe ne cesseront jamais de vénérer celle que Jésus leur a donnée pour mère à tous ; ils ne cesseront jamais d'élever vers son trône *et leurs gémissements et leurs cris de détresse* (4).

Oui, on verra plutôt l'enfant encore au berceau refuser

(1) *Data est Mariæ omnis potestas in cælo et in terra. S. Pierre Damien.*

Ab omnipotente Filio omnipotens mater facta est. S. Bern.

(2) *Imperio Virginis omnia famulantur. S. Bern. de Sienne.*

Per Mariam largo Sancti Spiritus imbre supereffusa est omnis creatura. S. Jérôme.

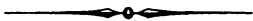
(3) *Maria detinet filium, ne peccatores percutiat. S. Pierre Damien.*

(4) *Ad te clamamus, ad te suspiramus. Liturg.*

le sein de sa mère, et repousser les bras qui ne veulent que le presser dans d'affectueuses étreintes contre un cœur tout brûlant pour lui ; on verra plutôt l'agneau et le faon de la biche méconnaître les mamelles qui les nourrissent de leur lait ; on verra plutôt les petits de l'hirondelle et de la colombe abandonner, tout en naissant, l'aile protectrice de leur mère ; on verra plutôt le pilote renoncer à l'emploi de la boussole qui le dirige sur le vaste bassin des mers, qu'on ne verra les chrétiens répudier le culte aimable de Marie , désserter ses autels, et cesser de crier vers elle.

Ainsi donc réjouissez-vous, vous qui aimez Marie, et qui brûlez du désir qu'elle soit toujours aimée, toujours servie, toujours louée. Elle le sera, n'en doutez pas ; et son culte bienfaisant, comme l'arche de Noé fut bienfaisante pour la famille de ce saint patriarche, traversera les siècles, sauvant des flots de la colère une multitude d'âmes qui, sans lui, auraient péri ; et il les portera, comme un navire sauveur, dans ces sublimes régions où le culte de Marie existe pour l'éternité, mais sous une autre forme que celle qu'il revêt *dans cette vallée de larmes* (1).

(1) In hac lacrymarum valle. *Liturg.*



TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS LA TROISIÈME PARTIE DE CET OUVRAGE.

I. Universalité du culte de Marie.....	1
II. Culte de Marie en Italie	59
III. Culte de Marie à Rome.....	101
IV. Culte de Marie en France.....	120
V. Culte de Marie à Paris.....	136
VI. Culte de Marie en Espagne.....	159
VII. Culte de Marie en Orient	183
VIII. Culte de Marie sur mer.....	209
IX. Esprit du culte de Marie.....	234
X. Douceur du culte de Marie.....	249
XI. Poésie du culte de Marie.....	264
XII. Influence du culte de Marie sur les mœurs.....	282
XIII. Magnificences du culte de Marie.....	298
XIV. Harmonies du culte de Marie avec les besoins du cœur.....	311
XV. Influence du culte de Marie sur les beaux-arts.....	330
XVI. Bienfaisance du culte de Marie.....	347
XVII. Du culte de Marie par rapport au salut des âmes.....	358
XVIII. Dernier mot.....	364

FIN DE LA TROISIÈME PARTIE.

